This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

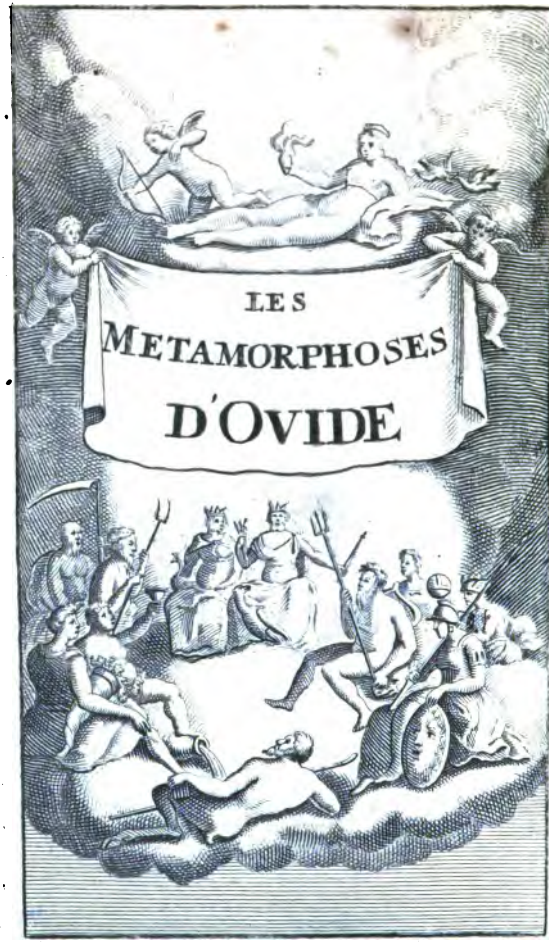
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KPC 1124(2)

Harvard College
Library

FROM THE FUND GIVEN BY
Stephen Salisbury
Class of 1847
OF WORCESTER, MASSACHUSETTS
For Greek and Latin Literature


LES
METAMORPHOSES
D'OVIDE

LES METAMORPHOSES D'OVIDE,

AVEC DES EXPLICATIONS à la fin de chaque Fable.

Augmentées du Jugement de Pâris, & de la Metamorphose des Abeilles.

Nouvelle Traduction,

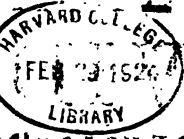
ENRICHIES DE FIGURES

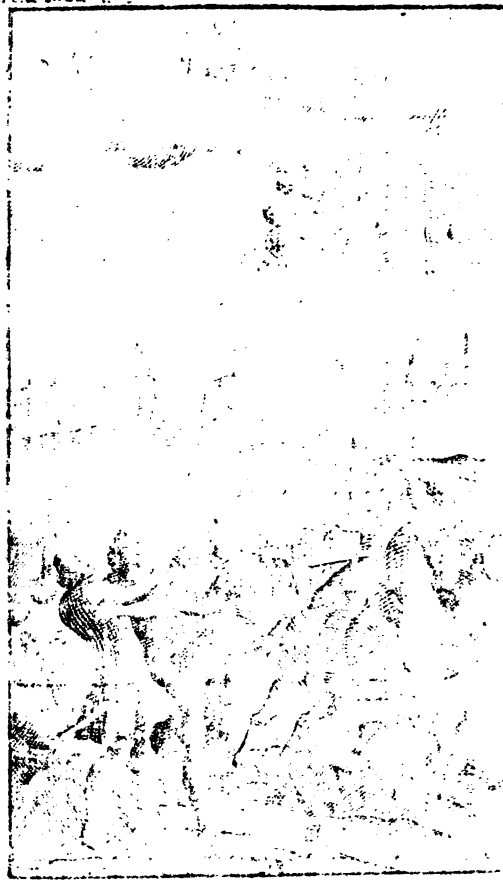
TOME II.

A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire
sur le Vygendam, à la Ville de Paris.

M. DC. XCIII.

~~6010.601.7~~
KPC 11 a 4 (2)
HARVARD COLLEGE
FEB 23 1924
LIBRARY
Salisbury fund





LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE SIXIESME.

FABLE PREMIERE, II. III. & IV.

ARGUMENT.

Arachné fille d'Idmon, eſt convertie en Araignée par Minerve. Cette Fable en contient d'autres, que Minerve & Arachné repreſentent dans des Ouvrages de Tapiſſerie.

APRES que Pallas eut ouy parler les Muſes, qu'elle eut confirmé leur victoire par les loüanges qu'elle leur donna, & qu'elle eut approuvé leur colere & leur vangeance, elle dit en elle meſme que c'eſtoit peu de louër les autres, ſi l'on n'eſtoit ſoy-meſme loüable; & qu'elle ne devoit pas ſouffrir qu'on méprisât impunément ſa Divinité. Ainſi elle ſe mit en colere, en ſe repreſentant la preſomption d'Arachné, qui ſe vantoit, luy avoit-on

dit, de la ſurpaſſer en l'art dont elle faiſoit profeſſion. Cette fille n'eſtoit point illuſtre par la nobleſſe de ſa maiſon; mais ſeulement par ſon induſtrie, & par ſa ſcience; Idmon eſtoit ſon pere, & teignoit des laines dans Celaphon; & ſa mere, qui n'eſtoit pas de meilleure maiſon que luy eſtoit morte, il y avoit déja long-temps. Neanmoins cette fille s'eſtoit renduë celebre dans toutes les villes de la Lydie par la perfection de ſes Ouvrages; & ſon merite eſtoit ſi grand, qu'encore qu'elle fût de fort bas lieu, les Nymphes de la montagne de Tmole quittoient bien ſouvent leurs vignes, & leurs delicieux vergers, afin de venir admirer les merveilles de ſon travail. La meſme curioſité luy amenoit les Nymphes du Pactole, & luy attiroit des admirateurs de tous les côtez de la terre. On ne prenoit pas ſeulement plaiſir à voir ſes Ouvrages dans la perfection où ils eſtoient, quand ils ſortoient de ſes mains; mais elle travailloit avec tant de grace & d'adreſſe, qu'on eſtoit ravi de la voir, ſoit qu'elle preparât la laine, ou qu'elle s'en ſerviſt comme de couleurs; & de l'aiguille, comme de pinceau, pour repreſenter quelque hiſtoire: Enfin elle faiſoit toutes ces choſes avec tant d'art

& tant de grace que vous euſſiez aiſément jugé que Pallas l'avoit inſtruite. Neanmoins elle ne vouloit point l'avoüer; & comme s'il luy eût eſté honteux d'avoir eſté inſtruite par une ſi grande Deeſſe: Qu'elle vienne, diſoit-elle s'éprouver avec moy; il n'y a rien que je ne faſſe, & à quoy je ne me ſoûmette, ſi elle remporte la victoire. En meſme-temps Pallas prit la forme & l'apparence d'une vieille, ſe couvrit la teſte de cheveux blancs, prit un bâton en ſa main, comme pour ſe ſoûtenir & pour ſoulager ſa foibleſſe, & vint trouver Arachné, à qui elle parla en ces termes: Ma fille, luy dit-elle, la vieilleſſe n'eſt pas mépriſable en toutes choſes, au moins elle donne de l'experience, & cela vous doit obliger à ne pas mépriſer mon conſeil. Contentez-vous d'eſtre la premiere pour bien travailler en laine; contentez-vous de ſçavoir que toutes les filles du monde vous cederoient cette gloire, mais cedez-là à une Deeſſe. Demandez luy pardon de quelques paroles temeraires qui ſont ſorties de voſtre bouche; elle vous donnera voſtre grace, ſi vous voulez la demander. Arachné la regarda de travers; la colere luy fit quitter ſon Ouvrage, & à peine ſe pût-elle

empéche de frapper, Minerve, qui cachoit ſa divinité ſous une forme empruntée. Vieille folle, luy dit-elle, à qui il n'a » de rien ſervi d'avoir ſi long-temps vécu; allez faire ces remontrances à vos » filles, ſi vous en avez. Pour moy, je » ſçay fort bien me conſeiller, & je ne » manque pas de lumiere, ni de connoiſſance pour me conduire. Au reſte, afin » que vous ne croyez pas que voſtre avis » m'ait profité, je demeure dans la meſme reſolution. Que ne vient elle, elle-» meſme? Pourquoy refuſe-t'elle le com-» bat que je luy preſente? Elle eſt venuë, » luy répondit la Deeſſe; & en meſme-» temps la vieille diſparut, & Minerve ſe montra. Les Nymphes & les Dames qui eſtoient preſentes, la reconnurent & l'adorerent; il n'y eut qu'Arachné qui demeura inébranlable, & qui ſembla luy refuſer de la veneration & du reſpect. Neanmoins elle rougit, & quelque ſorte de honte parut en dépit d'elle ſur ſon viſage. Mais comme ſon orgueil eſtoit ſi grand, cette honte ne dura gueres, & s'évanoüit bien-toſt, comparable au Ciel qui rougit aux premiers rayons de l'Aurore, & qui blanchit au meſme inſtant que le Soleil ſe fait paroiſtre. Enfin l'orgueilleuſe Arachné demeura ferme dans ſon deſſein,

& le deſir ridicule de ſurmonter une Deeſſe, la conduiſit à ſa ruine.

Minerve ne remit point le combat à un autre temps, & ne donna plus d'avis à cette ſuperbe fille qu'elle avoit voulu conſerver. Elles ſe mettent donc chacune à part, elles diſpoſent leur Ouvrage, elles preparent la ſoye, & la tendent ſur leurs meſtiers. Ainſi l'on void courir la navette entre les fils qui ſe hauſſent, & qui s'abaiſſent; l'une & l'autre exerce ſa main avec une merveilleuſe adreſſe, & la paſſion qu'elles ont de vaincre, leur fait trouver le temps trop court, & le travail ſans travail. Vous euſſiez veu de part & d'autre méler les ſoyes de diverſes couleurs, & donner les jours & les ombres avec un ſi grand artifice que la peinture ne peut faire ce qu'elles faiſoient faire à la ſoye. Imaginez-vous ce grand arc que le Soleil imprime dans les nuës : Veritablement vous y pouvez bien remarquer une infinité de couleurs : mais vous ne pouvez remarquer comment l'une ſe termine en l'autre, tant ce qui ſe touche paroiſt le meſme, bien que les extremitez ſoient differentes. Ces ſçavantes Ouvrieres mélerent l'or avec la ſoye, & chacune repreſenta quelque vieille hiſtoire dans ſon Ouvrage. Pal-

las representa l'Areopage d'Athenes, & cette vieille dispute qu'elle eut autrefois avec Neptune, à qui donneroit un nom à cette terre. On y voyoit les douze grands Dieux assis chacun en son siege, & Jupiter au milieu d'eux sur un Thrône magnifique, qui faisoit assez juger qu'il estoit le Maître des Dieux. Neptune estoit debout devant cet auguste Tribunal, & d'un coup de son Trident, ayant fendu un grand rocher, d'où il sortoit comme une mer, vous eussiez dit qu'il remontroit à ses Juges, que l'obeïssance que luy avoit renduë ce rocher, estoit une grande preuve que cette terre luy appartenoit, & que c'estoit à luy de la nommer. De l'autre côté l'on voyoit Pallas qui s'estoit peinte elle-mesme, elle s'estoit donné un bouclier & une lance, elle s'estoit mis le casque en teste, & l'Egide devant l'estomach; enfin vous eussiez jugé qu'elle touchoit la terre de sa lance, & que du coup qu'elle luy donnoit, il en sortoit un Olivier avec son fruit & ses feüilles. Les Dieux y paroissoient comme étonnez des prodiges qu'ils avoient veus; & cet Ouvrage finissoit par la victoire qu'elle remporta sur Neptune. Mais afin de faire voir à cette ambitieuse fille par des exemples sensibles le prix qu'el-

le devoit attendre de ſon entrepriſe temeraire, elle repreſenta en petit dans les coins de la tapiſſerie, l'avanture & la punition de quelques impies. On voyoit en un endroit Enus Roy de Thrace & Rodope ſa femme metamorphoſez en montagnes, pour avoir voulu s'attribuer les noms de Jupiter & de Junon. On voyoit de l'autre côté l'infortune de Pygas, cette malheureuſe femme que Junon convertit en Gruë pour faire la guerre à ſes peuples. Elle repreſenta dans un autre coin la preſomtueuſe Antigone qui eut aſſez de hardieſſe pour diſputer avec Junon le prix de la grace & de la beauté, & que cette Deeſſe changea en oyſeau pour ſon châtiment. En éffet, ni la puiſſance de Laomedon ſon pere, ni toutes les forces d'Ilion, ne purent pas empeſcher qu'elle ne fût changée en Cigogne. On voyoit dans le coin qui reſtoit à remplir de cette tapiſſerie, le miſerable Cinyre tout ſeul, qui embraſſoit les degrez d'un Temple, & qui ſembloit pleurer l'avanture de ſes filles qui avoient eſté converties en ces degrez pour avoir voulu empeſchen qu'on ne vint adorer les Dieux. Voila l'Ouvrage de Minerve qu'elle acheva par cet arbre qui luy a eſté conſacré, car elle en fit les bordu-

res de branches d'Olivier entrelaſſées l'une dans l'autre.

Quittons maintenant Minerve, & allons voir Arachné, qui repreſenta Europe trompée par Jupiter metamorphoſé en Taureau. Vous euſſiez crû voir un Taureau veritable, & de veritables mers. Il ſembloit que cette fille regardât la terre d'où elle avoit eſté enlevée, qu'elle appellât ſes compagnes à ſon ſecours; qu'elle craignît l'eau qui flottoit à l'entour d'elle, & qu'elle en retirât ſes pieds. On voyoit dans ce meſme Ouvrage Aſterie qui reſiſtoit à un Aigle, dont Jupiter avoit pris la forme. On y voyoit auſſi Leda que ce meſme Dieu careſſoit ſous la figure d'un Cigne. Il eſtoit repreſenté en Satyre avec Antiope donc il eut deux enfans * jumeaux. Il paroiſſoit dans la chambre d'Alcmene, ſous le viſage d'Amphitrion. Il tomboit en pluye d'or dans la tour où Danaé eſtoit enfermée. Il viſitoit Egine en forme de feu. Il entretenoit Mnemoſiné ſous l'apparence d'un berger, & ſe couloit en ſerpent auprés de la Nymphe Deolis. Mais outre les amours de Jupiter, elle repreſenta auſſi celles de Neptune. Elle le mit transformé en Taureau entre les bras d'une des filles d'Eole. Elle le fit voir auſſi dans

* Amphion & Zete.

dans la forme du fleuve Enipe, pour surprendre * Ipsimedie, qui en conceut les Aloides, & sous la forme d'un mouton, il y trompoit Bisaltis. Il estoit cheval avec la * mere des bleds, & cheval avec la * mere du cheval-volant, & on le voyoit en Dauphin auprés de la belle Melantho. Au reste, elle representa toutes ces filles de telle sorte, qu'on reconnoissoit leur païs à leur habit & à leur visage. Apollon paroissoit aussi dans cet Ouvrage sous la figure d'un vilageois. Il estoit tantost Oyseau, tantost Lyon, tantost Berger, pour tromper la belle Issé qui estoit fille de Macharée. Bacchus y trompoit Erigone sous la figure d'une grappe de raisin. Saturne y avoit aussi sa place sous la figure d'un cheval, comme il parut sur la terre lorsqu'il engendra Chiron ce Centaure si renommé. La bordure de cette tapisserie estoit de feüilles de lierre, entremêlées de diverses fleurs. Enfin cet Ouvrage estoit si parfait que Minerve, & mesme l'Envie n'y trouvoient rien que l'on pût reprendre, & rien que de merveilleux. En effet, Minerve en eut de la jalousie, & le déchira de dépit; & pour se vanger en quelque sorte d'avoir trouvé une fille qui luy pouvoit estre comparée, elle don-

* femme du Geant Aloeus.
* Cerés.
* Meduse.

na trois ou quatre coups sur le visage d'Arachné, avec la navette qu'elle tenoit encore alors. Cette malheureuse fille en eut des ressentimens si forts, que son courage qui estoit grand, mais qui ne pouvoit resister à la force d'une Deesse, la fit resoudre à se priver de la vie. Ainsi la miserable se voulut pendre elle-mesme; mais Pallas qui en eut compassion, empescha en la soûtenant cette tragique avanture. Non, non, luy dit-elle, tu vivras, mais tu demeureras suspenduë en l'air; tu auras la mesme peine que ton desespoir t'a fait rechercher, & afin que l'avenir contribuë encore à ton supplice, la mesme loy que je t'impose, je l'impose à tes descendans. Alors elle arrosa en se retirant, le corps d'Arachné du suc d'une herbe inconnuë, & en mesme-temps ses cheveux & son visage commencerent à disparoistre, & l'on ne vid en leur place qu'une tête si petite, qu'à peine la pouvoit-on appercevoir. Son corps se racourcît de mesme façon. On vid sortir de ses côtez des doigts fort longs & fort menus qui luy tenoient lieu de cuisses, & le reste ne fut qu'un ventre, d'où elle tire des filets pour continuer son exercice. Car l'orgueilleuse Arachné convertie en Araignée, exer-

ce

ce toujours ſon métier, & travaille toujours en toiles.

EXPLICATION.

Du combat de Pallas & d'Arachné. De la diſpute de Minerve avec Neptune, à qui donneroit un nom à la ville d'Athenes. Des adulteres & des metamorphoſes des Dieux repreſentez dans l'Ouvrage d'Arachné. D'Arachné metamorphoſée en Araignée.

ON a trouvé l'invention de faire des toiles & des tapiſſeries ſi belle & ſi admirable, que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on l'a attribuée à Pallas Deeſſe des Arts & des Sciences. Mais ſi l'on veut bien conſiderer tous les Arts, on jugera ſans doute que ſi leurs inventeurs n'ont pas eſté des Dieux, comme les anciens l'ont voulu faire croire, ils avoient au moins un eſprit divin. Neanmoins on peut dire qu'on a appris de l'Araignée l'art de faire de la toile. Auſſi eſt-ce de là que les Poëtes ont feint qu'il y avoit eu un deffi & comme un combat entre Pallas & Arachné, c'eſt à dire entre l'induſtrie humaine & l'araignée; & qu'encore qu'Arachné fuſt une excellente ouvriere, neanmoins elle fut vaincuë par Pallas, pour montrer que l'induſtrie de l'homme eſt plus grande que celle des beſtes, comme une infinité de choſes en peuvent rendre témoignage.

Au reſte nous pouvons tirer deux preceptes de cette Fable, qui peuvent beaucoup contribuer au bien & au repos de la vie; L'un que nous ne devons jamais mépriſer les conſeils & les avertiſſemens des vieillards, car comme a dit un ancien, ſi la vieilleſſe a beaucoup de maux elle a aumoins

l'uſage & l'experience, qui ſont ſans doute de grands biens, elle parle de toutes les choſes plus ſagement que les jeunes; & pour tout dire en un mot la vieilleſſe eſt le flambeau qui doit conduire la jeuneſſe: L'autre, que ceux qui ont quelques qualitez particulieres, & qui excellent dans les arts ou dans les ſciences ne doivent point ſe glorifier de ces avantages qu'ils tiennent de Dieu, & que Dieu leur peut ôter en un inſtant. Il ne faut pas qu'ils diſputent contre ce grand Maiſtre en s'attribuant des choſes qu'ils en ont appriſes; c'eſt à dire qu'il ne faut pas que les impies qui ont acquis quelque ſcience s'imaginent vaincre Dieu par ces armes qu'il leur a données, car comme dit Homere:

Il eſt bien malaiſé que l'homme vainque Dieu.

Antoninus Pius avoit accoûtumé de dire que les fineſſes des Sophiſtes eſtoient ſemblables aux toiles des araignées où l'on void beaucoup d'artifice, & d'où l'on tire peu d'utilité; & que les Sophiſtes, c'eſt à dire ces Philoſophes dont la ſcience conſiſte en de vaines ſubtilitez, eſtoient au regard des ſages ce qu'eſtoit Arachné au regard de Pallas.

Voulez-vous ſçavoir ce qui a donné lieu à cette Fable, où Neptune & Minerve diſputent qui donnera un nom à la ville d'Athenes; c'eſt le changement de nom de cette ville. Car s'il en faut croire Strabon, la ville d'Athenes fut autrefois appellée Poſidonie, du nom de Neptune, que l'on appelle en Grec Poſidon, & depuis elle fut appellée Athenes du nom de Minerve, nommée en Grec Athena. Mais à bien conſiderer cette Fable, c'eſt une loüange & une recommandation de la paix & de la tranquillité publique que l'on figure par l'Olive de Minerve, comme

comme on repreſente le trouble, & la confuſion de toutes choſes par les eaux & par l'Empire de Neptune. En effet il n'y a rien de plus tranquille que l'huile, & au contraire, il n'y a rien de plus turbulent & de plus impetueux que la mer.

Quelqu'un a dit en quelque endroit de ſes ouvrages que les Atheniens peuples ingenieux, ont feint que Neptune & Pallas diſputerent autrefois enſemble à qui des deux donneroit un nom à leur ville; Qu'ils demeurerent d'accord entr'eux que celuy qui feroit un preſent plus utile aux hommes la nommeroit: Que Neptune preſenta un cheval pour l'uſage de la guerre, car on dit que ce fut luy qui domta le premier les chevaux, & qui trouva le moyen de s'en ſervir; & que Minerve preſenta l'Olive, c'eſt à dire la paix, & ce qui accompagna la paix comme les beaux Arts & les Sciences; Que les Dieux qui eſtoient Juges de ce different jugerent en faveur de Minerve, & qu'elle donna ſon nom à cette ville. Or l'on veut montrer par cette Fable que les Republiques & les grands Eſtats ſe conſervent mieux par la paix que par la guerre, & qu'ils ſe rendent moins floriſſans par le bruit & par le tumulte des armes, que par les arts & par les exercices de la paix. Au reſte on a feint que les Dieux avoient eux-meſmes rendu ce jugement pour deſabuſer la pluſpart des hommes, qui s'imaginent qu'il n'y a rien de plus conſiderable que les armes, & leur faire connoiſtre comme par arreſt des Dieux que les bonnes Loix, que la Juſtice, que les honneſtes diſciplines, & enfin les choſes ſemblables que l'on cultive pendant la paix, ſont l'ame des Eſtats & leur plus puiſſant appuy.

Pour les autres Fables qu'Ovide touche en paſſant, il en dit ſi peu de choſe qu'on diroit qu'il

Philipp. Melanch.

L'on dit que ce fut un certain Theſſalien nommé Neptune, & que cela a fait dire que ce fut Neptune Dieu de la mer.

ne veüille pas qu'on tâche à deviner le reſte. Neanmoins on trouve dans un traité des poiſſons que l'on attribuë à Plutarque, qu'un certain Hemus qui aimoit ſa ſœur appellée Rhodope, prit le nom de Jupiter, & qu'il la fit appeller Junon. Mais ſi cette Fable ne parloit point de deux perſonnes metamorphoſées enſemble en rochers, je croirois qu'on devroit entendre par Rhodope cette belle débauchée qu'aima Charaxée frere de Sapho. Car ſi Herodote dit vray, elle eſtoit de Thrace, & ce ne ſeroit pas ſans raiſon qu'on feindroit qu'elle fut transformée en rocher ou en montagne, parce que, comme le témoigne Strabon, ceux qui l'avoient aimée luy dreſſerent aprés ſa mort une Pyramide en Egypte.

Quant à Pygmée dont l'aventure eſt auſſi dépeinte dans la tapiſſerie de Pallas, il y a de l'apparence que ce fut une fort petite femme, mais extraordinairement ſuperbe. Car ordinairement les petites perſonnes, & principalement les petites femmes ſont plus ſuperbes que les autres, comme ſi en s'élevant par leur orgueil, elles penſoient ajoûter quelque choſe à la petiteſſe de leur taille. Enfin l'on dit que parce qu'elle eſtoit fort petite elle fut appellée mere des Pygmées que les Grecs ont nommez ainſi de πυγμὴ; qui ſignifie une coudée en leur langue, n'ont pas plus d'un pied & demy de haut. Au reſte, il ne faut pas croire que ce ſoit une Fable qu'il naiſſe des hommes ſi petits, car l'on en a veu un en Italie, qui eſtoit ſi petit, bien qu'il fut aſſez âgé, qu'on le portoit dans une cage de Perroquet. Cardan en parle en quelque lieu de ſes Ouvrages; D'ailleurs Pline dit qu'il y a des peuples en un endroit des Indes que l'on appelle Pygmées qui n'ont qu'un pied & demy de hauteur. Que leurs femmes ont des enfans à cinq ans, & qu'elles ſont vieilles à huit

Il n'avoit pas plus d'un pied de hauteur. Plin. l. 7. c. 3.

huit ; Qu'au commencement du Printemps ils montent ſur des moutons ou ſur des chevres ; Qu'ils vont ſur les rivages de la mer, où ils caſſent les œufs des Gruës & en tuënt tous les petits. Qu'autrement ils ne pourroient ſe deffendre contre ces Oyſeaux, & qu'ils emploient trois mois dans cette expedition. Outre cela Pline rapporte qu'autrefois il y eût dans la Thrace des Pygmées, qui habitoient une ville qu'on appelloit Gerance, & que ſe voyant perſecutez par les Gruës, ils furent contraints de chercher une habitation nouvelle. On dit meſme qu'il y en a encore en quelques contrées du Septentrion. Lib. 4. c. 11.

Pour Antigone qui fait auſſi une partie de l'Ouvrage de Pallas, & qui fut metamorphoſée en Cigogne, c'eſtoit une femme orgueilleuſe, & l'on feint qu'elle fut changée en cet oyſeau, parce qu'encore qu'il n'y ait rien qui ſoit plus éloigné de la Muſique que ſon chant, neanmoins le bruit que la Cigogne fait avec ſon bec lui plaît de telle ſorte, qu'elle bat auſſi-toſt des ailes, comme pour s'en donner elle-meſme des applaudiſſemens.

Il reſte à parler des filles de Cynare ou de Cinyre, qui eſtoient des filles ſuperbes & preſomptueuſes, qui furent changées en des degrez par où l'on montoit dans un Temple. Car tout ce qui eſt dans la bordure de la tapiſſerie de Minerve n'eſt qu'un exemple continuel du châtiment de la preſomption & de l'orgueil. L'on dit donc que ces filles, qui oſerent pendant leur vie ſe preferer à Junon, furent apres leur mort inhumées en meſme tombeau, non loin du Temple de cette Deeſſe ; & que comme on paſſoit ordinairement par deſſus ce tombeau pour aller dans ce Temple on à feint de là que Junon les avoit changées en des degrez par où l'on montoit dans ſon Temple.

Il

Il me ſemble que cette Fable a eſté fort bien inventée, car on peut dire que les tombeaux, où ſe perd tout l'orgueil humain, & qui font voir ce que ſont les hommes, ſont veritablement des degrez par où nous arrivons à la connoiſſance de Dieu & de nous meſme. En effet, y a t'il rien qui ſoit plus capable de reprimer l'orgueil des hommes & de nous faire penſer à Dieu, & à nous, que l'aſpect des tombeaux & des cimetieres?

Nous avons déja parlé du Taureau qui enleva Europe, & de la pluye d'or en quoy Jupiter ſe metamorphoſa pour abuſer Danaé. Toutes les autres Fables qu'Arachné repreſente dans ſon ouvrage, ſe peuvent rapporter à l'hiſtoire, comme celle de Jupiter en Amphitrion & en Satyre. Car c'eſt une choſe aſſez ordinaire que les amans ſe déguiſent pour entrer plus facilement en l'abſence des maris dans les maiſons de celles qu'ils aiment. On ſçait aſſez bien cela ſans qu'il ſoit beſoin de le dire; & ces ſortes de metamorphoſes ne ſont pas les plus incroyables.

On dit auſſi qu'on peut rapporter les metamorphoſes de cette Fable aux armes des Princes par qui des filles ont eſté forcées, car les Aigles, les Cygnes, les Chevaux, les Lyons, & les autres animaux ſemblables, entrent dans les armes des grandes maiſons. Neanmoins on pourroit auſſi les appliquer à la Phyſiologie, comme la Fable de Jupiter, car il ſemble que l'on y découvre quelque choſe de Phyſique. En effet, Jupiter qui ſe transforme en feu, en berger, & en ſerpent, figure peut-eſtre la force des Elemens ſuperieurs ſur les corps inferieurs, par laquelle toutes choſes s'engendrent. Mais paſſons outre & ne cherchons point de lumieres parmy des choſes ſi obſcures.

J'ay déja parlé d'Arachné dans la premiere Ea-

Fable de ce Livre, je diray toutefois encore qu'il me ſemble que par cette fille, qui ne repreſente dans ſon Ouvrage que des choſes qui des-honnorent les Dieux meſmes, comme leurs paſſions & leurs adulteres, l'on figure les libertins ſçavans & malicieux, qui ne produiſent aucun ouvrage qui ne ſoit contre Dieu & les bonnes mœurs. Mais comme la folle preſomtion d'Arachné fut cauſe qu'elle ne travailla qu'à ſa honte; ainſi ces eſprits méchans & profanes ne retirent rien de leur travail que de l'infamie, & la haine de tout le monde. Quand on a donc feint qu'Arachné fut convertie en Araignée pour ſon châtiment d'avoir fait un deffi à Minerve, l'on a voulu montrer par là, que ceux qui deffient Dieu pour ainſi dire, en travaillant contre luy, ne ſont que des Araignées, de qui le travail le plus ſubtil ne paſſe que pour des ordures par tout où il ſe rencontre. En effet un excellent homme a dit que les libertins & les impies ſont des Araignées qui filent ſur l'Eſcriture ſainte, & dont les filets & les toiles n'empeſchent pas qu'on ne l'ouvre pour y voir la verité qui les accuſe & qui les condamne.

FABLE CINQUIESME.

ARGUMENT.

La punition de Niobe qui ſe vouloit égaler aux Dieux, & ſon changement en rocher.

TOUTE la Lydie fut épouvantée de l'aventure d'Arachné; le bruit en paſſa juſques dans les villes de la Phrygie, & remplit bien-toſt tout le monde.

de. Avant que Niobe fut mariée, & pendant qu'elle demeuroit encore à Sipyle, elle avoit connu cette malheureuſe; & toutefois elle ne pût apprendre par la punition d'Arachné à reconnoiſtre les Dieux pour ſes Souverains, à reſpecter leur puiſſance, à reprimer ſon orgueil. Il y avoit beaucoup de choſes qui la rendoient ſi ſuperbe: mais bien que ſon mary fût un Prince conſiderable par ſes forces & par ſon pouvoir, bien qu'ils fuſſent ſortis tous deux du plus noble ſang du monde, & qu'il euſſent un empire glorieux & floriſſant; neanmoins tous ces avantages, qui ne laiſſoient pas de luy plaire, ne la rendoient point ſi orgueilleuſe que le grand nombre de ſes enfans. En effet Niobe eût pû eſtre appellée la plus heureuſe de toutes les meres, ſi elle n'eût point crû eſtre ſi heureuſe. Un jour la fille de * Tireſias, qui annonçoit comme luy les choſes futures, pouſſée par une inſpiration divine, courut par la ville de Thebes, & commanda à toutes les Dames de ſe couronner de laurier, de faire des prieres & des ſacrifices, & de donner de l'encens à Latone & aux deux enfans de Latone; & dit enfin que c'eſtoit un ordre qu'elle avoit receu de cette Deeſſe. On obeït en meſme

*Manto.

me-temps: toutes les Dames de Thebes prirent les couronnes qui leur avoient eſté ordonnées, & mélerent leurs prieres avec l'encens qu'elles donnerent à la Deeſſe. Mais auſſi-toſt Niobe avec une ſuite ſuperbe, vint troubler ces ſacrifices. Elle eſtoit veſtuë à la Phrygienne, d'une robe toute éclatante d'or & de pierreries; & bien que cette Princeſſe fût en colere, elle ne laiſſoit pas de paroître belle. Ainſi preſque furieuſe, elle s'arréta devant celles qui ſacrifioient; & aprés avoir orgueilleuſement regardé de tous côtez: Quelle fureur, dit-elle, poſſede aujourd'huy vos eſprits, « de preferer des Dieux viſibles à des « Dieux que vous ne voyez pas, & dont « vous avez ſeulement oüy parler; Pour- « quoy dreſſez-vous des Autels à une La- « tone inconnuë; & pourquoy ma divi- « nité que vous connoiſſez par tant de « bien-faits, n'a-t'elle point encore receu « d'encens; Je ſuis fille du fameux Tan- « tale, qui eſt le ſeul de tous les hommes « qui a eu l'honneur de manger à la table « des Dieux; j'ay pour ma *mere l'une « des Pleïades; je ſuis petite-fille du grand « Atlas, qui porte le Ciel ſur ſes épaules, « Jupiter eſt mon autre ayeul, & je puis « me glorifier qu'il eſt auſſi mon beau-pe- « re. Tous les peuples de la Phrygie me « rel-

* Taygete.

„ reſpectent, & me redoutent, je regne
„ ſouverainement où regnoit autrefois
„ Cadmus, & cette ville ſi renommée
„ dont les murailles furent bâties par la
Am- „ ſeule harmonie du lut de mon * mary,
phi- „ & tant de peuples qu'il y attira, le re-
on. „ connoiſſent pour leur Souverain, &
„ moy pour leur Souveraine. En quel-
„ que lieu de mon Palais, que je veüille
„ jetter les yeux, je n'y voy que de treſors,
„ & des richeſſes incomparables. Outre
„ cela, n'eſt il pas vray que j'ay un port
„ & un viſage qui ſont dignes d'une Deeſ-
„ ſe? J'ay ſept filles, & autant de fils, &
„ j'auray bien-toſt autant de brus & au-
„ tant de gendres. Conſiderez donc ſi
„ ma gloire ne s'eleve pas ſur des fonde-
„ mens ſolides, & ſi vous avez quelque
„ raiſon de me preferer Latone, qui n'eſt
„ fille que de Coé, geant engendré de la
„ terre, & à qui toute la terre qu'elle par-
„ courut autrefois, ne voulut pas ſeule-
„ ment donner la moindre place inutile
„ pour accoucher tranquillement: Enfin
„ cette Deeſſe que vous adorez, eut ſi
„ peu de force & de credit qu'elle ne pût
„ trouver de retraite, ni dans le Ciel, ni
„ ſur la terre, ni ſur l'eau. Elle demeu-
„ ra bannie de tout l'Univers, juſqu'à ce
„ que l'Iſle de Delos qui flottoit en ce
„ temps-là ſur la mer, receut cette mal-

heu-

heureuſe, qui erroit alors par le mon- «
de, & qu'elle luy eût donné par pitié «
une retraite mal-aſſeurée. Elle ne fut «
mere que de deux enfans, & ce nom- «
bre eſt ſeulement la ſeptiéme partie des «
miens. Je ſuis heureuſe, qui le peut «
nier? & je ſeray toujours heureuſe: «
car enfin qui pourroit douter de l'éter- «
nité de mon bon-heur? L'abondance «
me rend aſſeurée, & confirme ma feli- «
cité. Je ſuis plus forte que ma fortu- «
ne, & ſuis élevée ſi haut, que ſes traits «
les plus puiſſans ne peuvent monter juſ- «
ques à moy. Quoy qu'elle puiſſe entre- «
prendre, elle ne peut m'oſter tant de «
biens qu'elle ne m'en laiſſe davantage; & «
les treſors que je poſſede, ſont au deſ- «
ſus de toute crainte. Mais ſuppoſez que «
la fortune puiſſe me ravir quelque cho- «
ſe du grand nombre de mes enfans; mon «
malheur & mes déplaiſirs ne ſeront ja- «
mais ſi grands que de les voir réduits au «
nombre de deux. C'eſt donc aſſez ſacri- «
fié à une Deeſſe ſans pouvoir: Quittez «
enfin ces ſacrifices, & jettez au feu ce «
laurier qui vous environne la teſte. A ce «
commandement de la Reine, les Dames «
de Thebes quitterent toutes leurs cou- «
ronnes, & abandonnerent les ſacrifices «
qu'elles avoient déja commencez. Mais
autant qu'elles purent, elles adorerent en

elles

elles-meſmes la Divinité de Latone; & luy donnerent de la volonté & du cœur l'adoration & l'encens que leur preſomtueuſe Reine ſe vouloit attribuer.

La Deeſſe juſtement irritée de l'orgueil & des mépris de Niobe, parla en » cette maniere à ſes deux enfans, du haut » de la montagne de Cinthe : Glorieux » enfans, dit-elle, dont la naiſſance me » rend glorieuſe, moy qui ne le cede qu'à » Junon, je doute pourtant ſi je ſuis Deeſſe, » & ſi vous ne venez à mon ſecours on » me va bannir des Temples que tous les » ſiecles m'ont conſacrez. Mais ce n'eſt pas » là ma ſeule douleur. La fille de Tantale » ajoûte l'injure à la violence; elle a eu la » hardieſſe de vous preferer ſes enfans; elle » m'appele malheureuſe mere, mere ſans » enfans & ſans gloire; enfin elle a fait pa- » roître qu'elle a la langue de ſon * pere; » faites en ſorte que la honte qu'elle a pre- » tendu me faire, & que le malheur qu'elle » m'attribuë, ſoient ſa peine & ſon châti- » ment. Comme elle ſe preparoit d'ajoûter » des prieres à ce diſcours : Non non, luy » dit Apollon, c'eſt retarder la vengean- ce que de faire de plus longues plaintes. Diane luy dit la meſme choſe, & en meſme-temps l'un & l'autre couverts d'un nuage, deſcendirent d'un vol leger, ſur le Palais de Cadmus.

* Tantale qui avoit découvert les ſecrets des Dieux.

Il y avoit auprés de la ville une belle & grande, plaine, où l'on exerçoit les chevaux, & où l'on s'alloit divertir. Une partie des enfans d'Amphion & de Niobe y vindrent ce jour-là, à leur ordinaire, montez sur des grands chevaux pour y faire leurs exercices. Mais comme Ismene, qui estoit l'aîné vouloit faire tourner son cheval dans un rond qui estoit dans cette plaine, il jetta inopinément un cry de douleur, & aussi-tost on le vid traversé d'un trait. De sorte qu'ayant laissé tomber la bride de sa main mourante, il se laissa aller peu à peu, & tomba sur le côté droit. Le second appellé Sipyle ayant oüy siffler en l'air la fléche que l'on poussoit contre luy, picqua son cheval pour se détourner du coup, & imita le Pilote qui fuit du côté du port, pour éviter la tempeste qu'il voit déja dans le nuage, mais Sipyle picqua vainement, le trait qui le suivoit estoit un trait inévitable, il perça ce malheureux par le haut de la teste, & traversa jusques dans le col. Ainsi estant déja panché, comme ceux qui courent à bride abbatuë, il tomba sur le crin, & parmy les jambes de son cheval, & couvrit la terre de son sang. Cependant Phedime & Tantale qui portoit le nom de son Ayeul, ayans

ayans achevé leur exercice ordinaire, voulurent luitter l'un contre l'autre; & comme ils se tenoient déja, & qu'ils estoient joints corps à corps, un trait pouſſé d'un grand effort, les perça de part en part, & les attacha l'un à l'autre. Ils en gemirent tous deux enſemble, ils tomberent tous deux enſemble, & tous deux enſemble ils rendirent l'ame. Alphenor qui les vid tomber courut auſſi-toſt pour les ſecourir; mais comme ſi ce devoir qu'il s'efforça de leur rendre, l'eût rendu plus criminel, il mourut luy-meſme dans un ſi pieux Office. Car Apollon luy lança un trait qu'on ne put tirer de ſon corps, ſans en arracher auſſi une partie des poulmons, & le mal-heureux Alphenor perdit l'ame avec ſon ſang. Mais le jeune Damaſicton ne mourut pas d'une ſeule playe; il fut premierement frappé dans le genoüil, & comme il penſoit en tirer le trait, il fut bleſſé d'une fléche qui luy entra juſqu'à la plume dans la gorge, d'où le ſang qui en rejallit avec impetuoſité, la fit ſortir, & la pouſſa aſſez loin du corps. Il ne reſtoit qu'Ilionée le plus jeune des fils de Niobe, qui levoit en vain les bras au Ciel, & imploroit inutilement le ſecours de tous les Dieux, ne ſçachant pas qu'il ne ſeroit

roit pas écouté de tous, & qu'il ne devoit pas tous les prier. Ainſi Apollon eſtoit déja touché de compaſſion, mais il ne pouvoit plus retenir le trait qui eſtoit déja pouſſé, & le jeune Prince mourut au moins d'une mort plus douce, puiſque la fléche qui le perça ne luy fit qu'entamer le cœur. Le bruit d'une aventure ſi funeſte, & les gemiſſemens du peuple, & les larmes de toute la Cour, furent les triſtes Meſſagers qui aſſurerent Niobe d'une infortune ſi déplorable, & d'une perte ſi inopinée. Elle s'étonna d'abord d'où ce malheur pouvoit arriver, & puis elle ſe mit en colere que les Dieux euſſent oſé la châtier, & qu'ils euſſent tant de pouvoir. Car déja Amphion ſon mari ayant appris de ſi grands maux, s'eſtoit donné d'un poignard dans le cœur, & avoit fini ſes douleurs avec ſa vie. O que la miſerable Niobe eſtoit alors differente de l'orgueilleuſe Niobe, qui avoit n'agueres empeſché les ſacrifices de Latone, & qui vouloit renverſer les Autels de cette Deeſſe! Cette Reine qui ne marchoit jamais que comme dans un Char de triomphe, & qui donnoit de l'envie aux plus heureux, fait de la pitié aux plus miſerables, & ſes ennemis meſmes en ont de

point de ſang; ſes yeux demeurent immobiles ſous un front converty en pierre; elle n'eſt plus qu'une ſtatuë où il n'y a rien de vivant. Le dedans meſme de ſon corps eut part à cette avanture, ſa langue avec le palais s'endurcit auſſi dans ſa bouche, & toutes les veines de ſon corps n'ont plus aucun mouvement. Son col ne ſçauroit plus ſe ployer, ſes bras ne peuvent ni s'étendre, ni ſe retirer. Son pied ne peut plus imprimer de pas ſur la terre, elle eſt enfin toute de pierre, juſques au fond de ſes entrailles; & neanmoins elle pleure. Ainſi elle fut emportée dans ſon païs, par un tourbillon impetueux, ſur le ſommet d'une montagne; où le marbre, en quoy ſon corps fut converty, donne encore aujourd'huy des larmes à ſes anciennes infortunes.

EXPLICATION.

De Niobe metamorphoſée en marbre.

IL ne faut que lire cette Fable pour connoître ce qu'elle enſeigne par une punition ſi épouvantable. Et certes il me ſemble qu'il n'y a point d'eſprit ſi aveugle qui ne voye clairement que par l'avanture de cette Fable, on veut faire deteſter l'arrogance & l'orgueil, & apprendre à ſe moderer parmy les proſperitez. On veut donc nous avertir par un exemple ſi fameux de nous ſouvenir de noſtre condition dans quelque fortu-

ne

ne qui nous arrive ; Que nous ne ſommes que des ombres & des fantoſmes qui diſparoiſſont quand nous y penſons le moins ; & qu'on n'a jamais droit de dire ce que diſoit autrefois de ſoy un orgueilleux, qui s'imaginoit eſtre ſi haut que la fortune ne luy pouvoit nuire,

Non, non je ſuis trop haut, & je ne doy plus craindre
Que le ſort ait des traits qui me puiſſent atteindre.

On dit que Niobe fut fille de Tantale, par qui l'on repreſente l'avarice, & d'Eurianaſſe par qui l'on figure l'opulence & la richeſſe ; parce que l'orgueil des hommes naiſt ordinairement de ces deux choſes. En effet il n'y a gueres de perſonnes riches chez qui l'orgueil ne trouve place ; & il ſe trouve quelques Grands qui ne croiroient pas eſtre Grands, s'ils n'eſtoient vains & orgueilleux. L'on diroit qu'ils s'imaginent que leur vanité ſoit la meſure de leur grandeur, & qu'ils abaiſſeroient leur fortune s'ils abaiſſoient un peu leur orgueil. Mais ils ne ſont jamais moins hommes que quand ils penſent eſtre des Dieux, & ils ſeroient preſque des Dieux s'ils ſe ſouvenoient qu'ils ſont hommes. Apres tout comme l'orgueil naiſt ordinairement des grandeurs & des richeſſes, le mépris qu'on fait de Dieu, l'oubly des biens qu'on a receus, & la crainte de l'avoüer, ſont les enfans de la vaine gloire.

C'eſt ce qu'on veut nous faire comprendre par Niobe, qui void à l'entour d'elle un ſi grand nombre d'enfans qu'elle en devient juſqu'à l'excez preſomptueuſe & ſuperbe, & qui outre la nobleſſe de ſes Anceſtres ſe void environnée de tant de richeſſes & de tant d'adorateurs qui viennent de tous côtez luy rendre hommage, qu'elle

croit

croit estre au dessus de la fortune & de l'envie, & que Dieu mesme n'est pas plus heureux ni plus puissant qu'elle. Ainsi quand vous voyez qu'une maison ou un Empire sont montez à ce point d'orgueil, il faut croire que la punition en est proche, & que leur ruine n'est pas éloignée. Et certes lorsqu'on se laisse aveugler comme Niobe, ni les enfans, ni les amis, ni les thresors, ni la noblesse ne sont pas assez puissans contre la justice de Dieu, qui peut vous priver en un moment de tous ces grands avantages qui vous rendoient orgueilleux. Alors vous n'avez plus de parens quand vous n'avez plus de fortune; vos amis vous abandonnent en mesme temps que vos richesses; & vostre noblesse dépoüillée de biens est un squelette épouvantable qui fait peur à tout le monde.

Tasche à profiter si tu peux,
O toy que l'orgueil entraisne,
Si non des biens prodigieux,
Au moins des maux de cette Reine.

Ciceron l. 3. Tusc. L'on dit qu'elle fut convertie en pierre, peut-estre à cause de son silence perpetuel dans son affliction & dans ses douleurs, comme dit Ciceron dans les Tusculanes. Si, dit-il, elle n'eût pas esté si presomptueuse, & qu'elle ne se fût pas laissé emporter si avant par ses prosperitez, elle ne fût pas tombée dans cette infortune. Où si aprés y estre tombée, elle eût pû revenir à soy, & reconnoistre qu'elle n'avoit pas produit des plantes immortelles, mais des plantes qui pouvoient secher selon la volonté de Dieu, elle eût satisfait à la justice divine, & n'eût pas esté convertie en pierre. Car comme a dit un sage de l'antiquité,

Personne n'est heureux si Dieu ne le permet.

Mais

Mais l'on rapporte auſſi cette autre raiſon de ſa metamorphoſe en pierre ; Que ſe voyant privée de ſes enfans, elle ſe fit dreſſer une ſtatuë de pierre, qui la repreſentoit pleurante auprés de leur ſepulture. Pauſanias & un Scholiaſte d'Homere, diſent qu'on void dans la Phrygie ſur la montagne de Sipyle, un rocher qui a quelque apparence d'une perſonne qui pleure ; Qu'il en coule une fontaine, qui ſe forme des gouttes d'eau qui en tombent en forme de larmes, & que cela a donné lieu à cette Fable. Palephatus.

Il y en a neanmoins qui aſſurent qu'elle a été faite ſur l'hiſtoire, Qu'il y eut autrefois une grande peſte dans la Phrygie qui ne dura que dix jours, & que tous les enfans de Niobe en moururent en meſme jour. Or dautant que le Soleil & la Lune ſont cauſe de la peſte, parce qu'elle naiſt de la chaleur & de l'abondance des vapeurs qui infectent l'air, l'on feint qu'Apollon & Diane les avoient tuez avec leurs fléches, par leſquelles on entend auſſi les morts ſubites ; & que Niobe en fut convertie en pierre, parce que la douleur luy ôta le ſentiment & la voix.

Au reſte on peut remarquer trois choſes dans la lecture de cette Fable ; qu'on appaiſe la colere de Dieu par des prieres & non pas par des murmures & par des maledictions ; la ſeconde que les méchans & les impies deviennent plus opiniâtres par les afflictions qui devroient les corriger ; & la troiſiéme, que Dieu n'écoute point les prieres que l'on fait par force, & par une eſpece de dépit.

FABLE SIXIESME.

ARGUMENT.

Latone apres avoir couru tout le monde pour éviter la colere de Iunon, arrive en Lycie. Quelques paisans qui nettoient un étang, ne veulent pas permettre qu'elle en approche pour se rafraischir, & cette Deesse indignée en demanda la vangeance à Jupiter, qui les convertit en grenoüilles.

ALors tout le monde apprehenda la colere & les vangeances de cette Deesse, & chacun plus zelé qu'auparavant, adora sa divinité. Enfin comme il arrive ordinairement qu'une derniere action fait ressouvenir des premieres, quelqu'un en fit le discours. Les anciens habitans de la Lycie éprouverent aussi autrefois qu'on ne mépriſe pas impunement la grandeur de cette Deesse. A la verité cette avanture est en quelque sorte inconnuë par la baſſesse de ceux qui en ressentirent les effets, & neanmoins elle est merveilleuse. J'ay veu l'étang & le lieu qui est connu par ce prodige: car mon pere estant déja vieux, & ne pouvant plus voyager, m'envoya autrefois en cet endroit pour en amener du beſtail; & me donna pour guide un homme du païs. Or comme je viſitois avec ce guide les lieux & les paſturages où je pou-

pouvois trouver ce que je cherchois, & que je passois sur le bord d'un lac, je pris garde qu'il y avoit au milieu de l'eau un vieil Autel environné de roseaux, & noirci par la flâme des sacrifices. Mon guide s'arréta en le voyant, il salüa cet Autel, & je le saluay comme luy; il pria en peu de paroles, & avec une voix tremblante & respectueuse la divinité de ce lieu de luy estre favorable, & je luy demanday si cet Autel estoit consacré, ou aux Naïades, ou aux Faunes, ou à quelque Dieu du païs; & il me fit cette réponse. Cet Autel n'est point consacré aux divinitez des montagnes; mais il a esté dressé en l'honneur de cette Deesse, que Junon voulut autrefois bannir de tout l'Univers. Et que receût à peine l'Isle de Delos qui flottoit en ce temps-là comme un grand vaisseau sur la mer. Enfin Latone y fut receuë sous un Olivier, & sous un arbre qui porte des palmes, & malgré la haine de Junon, elle y accoucha de deux enfans. Mais on dit qu'elle ne fut pas si tost accouchée, qu'elle fut contrainte de fuïr, & d'emporter entre ses bras les deux nouvelles * divinitez, qui venoient de naître d'elle. Ainsi après avoir long-temps marché, pendant les grandes chaleurs, enfin elle

* Apollon & Diane.

arriva dans la Lycie avec une soif & une lassitude extréme, qui luy venoient du travail & du grand chaud, outre que ses deux enfans luy avoient épuisé les mammelles. En cet estat desesperant presque de toutes choses, elle apperceut par hazard dans le fond de quelques vallées un estang dont l'eau estoit assez basse, & dont quelques paisans coupoient les joncs, & les autres herbes qui croissent ordinairement dans les lieux marécageux. Elle en approcha en mesme temps; mais comme elle y pensoit prendre de l'eau, ces paisans ne le voulurent pas permettre, & la Deesse leur parla en cette maniere: Pourquoy voulez-vous m'empescher de boire, l'usage de l'eau est commun à tout le monde; & la nature n'a pas fait l'eau pour quelques uns seulement, non plus que l'air & la lumiere. Je viens prendre part à un bien public, qui m'appartient aussi bien qu'aux autres, & neanmoins je vous conjure de l'accorder à mes prieres. Je ne veux point me baigner dans cet etang, je veux seulement étancher ma soif; j'ay la gorge & la bouche si seiches, qu'à peine vous puis-je parler, pour vous faire cette priere; une goutte d'eau me rendra bien du repos, & je confesseray que vous m'aurez

rez donné la vie. Que ſi la neceſſité où « je me voy maintenant reduite, n'eſt pas « capable de vous toucher, ayez au moins « quelque pitié de ces deux petits enfans, « qui vous tendent les bras, comme pour « vous prier de faire cette grace à leur me- « re; & en effet ils tendoient alors les bras. Qui n'auroit pas eſté touché des paroles pitoyables de cette Deeſſe affligée? Neanmoins ces païſans n'en perdirent rien de leur dureté, & quelques prieres qu'elle leur fit, elle n'en put rien obtenir. Ils luy firent meſme des menaces, ſi elle ne ſe retiroit de leur preſence, & y ajoûterent des injures. Mais ils ne ſe contenterent pas de cela; ils troublerent l'eau de l'étang avec les pieds & les mains; & par une malice qui meritoit d'eſtre punie, ils firent venir au deſſus de l'eau, la fange qui étoit au fond. La Deeſſe s'en irrita, & la colere lui fit oublier la foi. De ſorte que ſans s'amuſer à engager à prier des gens qui ne meritoient pas d'eſtre priez, elle ſe ſouvint qu'elle eſtoit Deeſſe, & en levant les mains au Ciel: Infames, dit-elle à ces païſans, demeurez eternellement dans les eaux & dans la boüe. A peine eut elle parlé qu'on vid des effets de ſa parole & de ſes deſirs. Ces païſans ſe jetterent auſſi-toſt

dans l'eau; & vous euſſiez dit qu'ils prenoient plaiſir tantoſt à s'y cacher entierement, tantoſt à n'en faire ſortir que la teſte, & à nager au deſſus. Quelquefois ils ſe tenoient ſur le bord, & quelquefois ils ſautoient dedans, mais ils ne laiſſoient pas d'exercer leur langue; & bien qu'ils fuſſent au fond de l'eau, ils faiſoient encore des efforts pour outrager par leurs paroles la Deeſſe qui les puniſſoit. En meſme temps leur voix devint enroüée, leur gorge groſſit & s'enfla, & leur bouche s'élargit à force de vomir des injures. Enfin leur dos vint ſe joindre avec leur teſte, & ſe revétit d'une couleur verte. Leur ventre qui fit preſque tout leur corps, devint blanc, & au lieu de ces païſans, on vid des grenoüilles parmy la fange de cet étang.

EXPLICATION.

Des villageois metamorphoſez en grenoüilles.

Ruſtica progenies nèſcit habere modum.
Ne cherche point d'honneur où de civilité
Parmy les payſans & la ruſticité.

VOila ce me ſemble en deux mots l'explication de cette Fable. Car on y dépeint le deſpit & l'humeur des villageois qui ſont ordinairement malicieux & méchans. Et certes ils ſont compoſez de telle ſorte que plus vous les priez, comme

me on le void dans cette Fable, plus ils vous montrent d'impudence & d'opiniâtreté.

Ovide en fait donc un portrait en faisant voir des villageois Lyciens, qui ne peuvent se laisser flechir, ni par les prieres d'une mere affligée, ni par la pitié d'un enfant qui sembloit leur tendre les bras. Au reste on a feint qu'ils furent convertis en grenoüilles, parce que comme les grenoüilles se plaisent dans les marécages & dans la fange, ainsi les villageois n'ont rien de plus cher que les tavernes, où ils se divertissent à crier & à chanter, & croiroient mourir de soif s'ils n'habitoient pour ainsi dire dans des muids de vin.

Apres tout je croy qu'on a voulu montrer par cette metamorphose qui suit celle de Niobe, que Dieu punit aussi bien les petits que les Grands, & que l'injure qu'on fait à l'humanité affligée ne luy est pas moins desagreable que l'orgueil qui l'attaque & qui s'éleve contre luy.

FABLE SEPTIESME, & VIII.

ARGUMENT.

Le Satyre Marsyas, est écorché par Apollon, pour avoir defié ce Dieu à qui joüeroit le mieux de la flute. On parle par occasion de Tantale, qui voulant éprouver les Dieux, leur presenta Pelops son fils à manger. Mais ayant reconnu son crime, ils l'enchâtierent, & rendirent la vie à Pelops.

AINSI parla l'un des Lyciens, & en même temps un autre fit resonner de la mort du Satyre Marsyas, qui Apollon fils de Latone vainquit à la flûte, & dont il punit la temerité.

Pour-

Pourquoy, luy dit le Satyre, pourquoy me déchirez-vous de la sorte ? Je me repens de ma faute ; un Dieu demande-t'il davantage ? Et faut-il qu'une flûte me coûte si cher ? Il prononçoit ces paroles en criant ; mais tandis qu'il crioit ainsi, la peau luy fut enlevée de dessus le corps. Il n'est plus qu'une seule playe ; le sang luy coule de tous côtez ; on voit à découvert les nerfs & les veines ; vous eussiez facilement compté & les intestins qui palpitoient, & toutes les fibres de son corps. Il fut pleuré par les Faunes, par les Satyres, par les Nymphes, & par toutes les Divinitez des bois, des plaines, & des montagnes. Tous les Bergers, & tous ceux qui avoient des troupeaux dans cette contrée, donnerent des pleurs à sa mort ; & l'on versa tant de larmes pour la perte de Marsyas, qu'il en forma un grand fleuve qui porte son nom, & qui augmenta le nombre des fleuves dont la Phrygie est arrosée.

Enfin de ces exemples qu'on tiroit de l'antiquité, l'on revint aux choses presentes. Le peuple plaignit la mort d'Amphion & de ses enfants ; mais il detesta l'orgueil & la presomption de Niobe. On dit toutefois que Pelops son frere déplora son infortune ; & qu'en

qu'en déchirant ſes habits dans le tranſport de ſa douleur, il fut voir qu'une de ſes épaules eſtoit d'yvoire. Ce n'eſtoit pas qu'il fut apparu en naiſſant; mais on dit que Tantale ſon pere l'ayant mis pour le faire ſervir de viande aux Dieux, les Dieux ramaſſerent tous les membres afin de luy rendre la vie, que les ayant tous trouvez, excepté l'épaule droite, ils luy en donnerent une d'yvoire, & que Pelops par ce moyen ne parut point defectueux.

EXPLICATION VII. & VIII.

De l'avanture du Satyre Marſyas, & des larmes des Satyres, des Nymphes & des autres divinitez champeſtres conçuës en un Fleuve. De Pelops que Tantale ſon pere fit ſervir de viande aux Dieux, & de ſon épaule d'yvoire.

ON dit que Marſyas eſtoit mauvais Poëte & mediocre Muſicien, & qu'on nous le repreſente ſous la figure d'un Satyre, parce qu'outre que ſes vers eſtoient mauvais ils eſtoient remplis d'ordures & de ſalletez, & qu'il ne chantoit que des airs laſcifs. Il y a donc de l'apparence que l'on figure par Marſyas tous ces Poëtes ignorans, & tant de ridicules verſificateurs, en quoy chaque ſiecle eſt ſi fertile, & qui pour trois ou quatre vers qui flatteront ou qui feront plaiſir croyent meriter les loüanges que l'on doit aux plus illuſtres. Ils deffient, comme Marſyas, les

Apol-

Apollons, c'eſt à dire les ſçavans; & comme l'ignorant favoriſe toujours l'ignorant, ils trouvent meſme des approbateurs. Mais enfin le temps fait voir à qui la couronne eſt deuë. On ſe mocque de ces petits Poëtes, & l'on les écorche comme Marſyas: car n'eſt ce pas les écorcher que de leur oſter la gloire dont on les avoit revétus?

Mais ſi le pauvre Marſyas eſt la figure d'un ignorant preſomptueux, pourquoy répandre tant de larmes pour un ignorant écorché? Pourquoy feindre qu'un grand fleuve a eſté formé de ſes larmes? Pourroit-on feindre autre choſe pour la perte de tous les ſçavans! Pour moy, j'eſtime qu'eſtant de l'intereſt des ignorans que les ignorans comme eux ſubſiſtent afin de s'appuyer l'un l'autre, l'on a feint que Marſyas fut pleuré par ſes ſemblables. Et pour faire voir combien le nombre des ignorans eſt grand & prodigieux, l'on a feint que ce grand fleuve a eſté formé de leurs larmes; car je croy qu'on m'avoüera qu'il eſt beſoin de beaucoup de larmes pour en faire un fleuve de la ſorte.

Mais pour donner un autre ſens à cette Fable qui ſe rapporte pourtant à celuy-cy, autrefois l'art de bien jouër de la flute eſtoit parmy les Grecs en ſi grande recommandation qu'on le preferoit à tous les arts liberaux. Mais enfin les ſciences s'eſtant introduites, la flute perdit ſon credit, on la laiſſa aux eſprits bas, & à ceux qui ſçavoient mieux ſouffler que parler: Et l'étude des belles lettres devint enfin la paſſion de tous les eſprits bien faits. L'on a donc feint ſur ce ſujet qu'Apollon, qui eſt le Dieu des ſçavans, avoit écorché Marſyas le plus excellent ſonneur de l'antiquité.

Bien qu'on ait dit beaucoup de choſes à la

honte

honte de Tantale pere de Pelops, & qu'il ſemble que cette Fable le condamne & veüille le rendre odieux. Neanmoins on peut dire que c'eſt ſon Apologie. Je ne doute point que ce diſcours ne paroiſſe étrange, & qu'on n'ait de la peine à me croire quand on le void déchirer ſon fis & le faire ſervir de viande. Mais ne nous arrêtons pas à l'apparence, & ſi nous ne voulons pas nous tromper, appuyons noſtre jugement ſur quelque choſe de plus aſſuré. Quoy que l'on ait dit de Tantale, il eſt certain que ce fut un homme qui vivoit ſaintement, & qui eſtoit ſçavant dans les choſes naturelles & dans les choſes divines. Je feray voir en quelque endroit que tout ce qu'on en a feint a eſté feint ſur ce ſujet, & que tout eſt à ſa loüange.

Cependant, pour en demeurer dans les bornes de cette Fable, comme il avoit une ſi haute opinion de la divinité, qu'il ne voyoit point de victimes qui fuſſent dignes de luy eſtre offertes, il croyoit que n'y ayant rien dans le monde de plus parfait & de plus accomply que l'homme, c'eſtoit l'homme qu'on devoit immoler aux Dieux. Ainſi un ancien a fait dire à quelqu'un qui immoloit les étrangers qui venoient en ſon païs

Les Dieux ſont des objets ſi grands & ſi ſublimes
Qu'on ne peut leur donner d'aſſez nobles victimes.
Rien n'eſt plus accompli que l'homme ſous les Cieux,
Et c'eſt ce qui m'oblige à l'immoler aux Dieux.
Ainſi ſans murmurer tout le monde doit croire
Que les hommes chez moy trouvent beaucoup de gloire.
Puiſque je les crois meſme en leur adverſité,
Dignes d'eſtre immolez à la Divinité.

Achilles Tacius in Clitop. & Leucipe.

Veritablement cette devotion eſt un peu cruelle,

le, mais au moins eſt-ce quelque marque que l'on fait eſtat des Dieux ; & l'on peut dire en quelque façon qu'une cruauté ſi étrange eſt un témoignage de pieté. Neanmoins comme a dit quelqu'un,

L'homme le plus content & le plus deſolé
Eſt fait pour immoler, non pour eſtre immolé.

Mais ſi l'on veut prendre pour l'homme l'ame, le cœur & la volonté, car auſſi bien ces os, ces nerfs & cette maſſe de chair dont eſt compoſé le corps, n'eſt pas ce que l'on doit appeller l'homme, & comme un de nos illuſtres a fort bien dit ;

Monſieur le Preſident Pybrac. *Ce que tu vois de l'homme n'eſt pas l'homme.*

On jugera peut-eſtre que Tantale n'avoit pas mauvaiſe raiſon ; puiſque l'ame raiſonnable eſt proprement ce que l'on doit appeller l'homme, & qu'on ne peut faire à Dieu un plus agreable ſacrifice que de cette ame, que du cœur & de la volonté.

Or parce que l'homme eſt le fils de l'homme, on dit que Tantale voulut immoler ſon fils ; & le donner à manger aux Dieux, & daurant que les Preſtres de ſon temps le diſſuaderent de cette inhumanité pieuſe, & de cette inhumaine pieté, l'on a pris de là ſujet de feindre, que les Dieux avoient rendu la vie à ſon fils. Je ne diray point ici que c'a eſté une coûtume parmy quelques nations d'immoler des hommes, & que Tantale ne croyoit rien ſur ce ſujet qui ne fut autoriſé par des exemples. Il y a eu meſme des occaſions où Dieu a comme témoigné qu'il vouloit de telles victimes, le ſacrifice d'Abraham & l'aventure de Jephté qui immola ſa fille en ſont des preuves aſſez manifeſtes. Mais ne mêlons point le ſaint

Juges 11.

ſaint avec le prophane, & achevons ce que nous avons à dire de Tantale & de Pelops. L'on dit donc pour expliquer cette Fable d'une autre façon, que comme Tantale reveroit les Dieux & qu'il eſtoit tres-ſçavant dans les connoiſſances des choſes divines, on a feint de là qu'il avoit donné un feſtin aux Dieux, & qu'il les avoit receus chez luy, parce qu'on peut dire qu'on a Dieu chez ſoy lorſqu'on en a la connoiſſance & qu'on le ſçait bien adorer. Au reſte on a feint auſſi qu'il donna ſon fils à manger aux Dieux, parce qu'il le conſacra au ſervice des Dieux; Et par l'épaule d'yvoire qu'ils luy donnerent au lieu de la ſienne, l'on entend les forces, les biens & les proſperitez dont ils recompenſerent la vertu & la pieté du pere en la perſonne du fils. Car l'yvoire repreſente les richeſſes; Car elle Homere feint que toutes les choſes de grand prix ſont d'yvoire ou d'or, & d'un ſigne les forces & la puiſſance par les épaules.

FABLE NEUVIESME.

ARGUMENT.

Tyrbe Roy de Thrace devient amoureux de Philomele ſœur de Progné ſa femme, qui pour ſe venger de ſon mary luy donne ſon fils à manger. Tereé ayant ſceu cette cruauté veut tuer Progné & Philomele: & comme il les pourſuivoit, ils furent tous trois métamorphoſez en oyſeau, Tereé en Huppe, Progné en Hirondelle, & Philomele en Roſſignol.

TOus les Princes d'alentour luy vinrent rendre viſite pour luy témoigner les reſſentimens que leur donnoit ſon affliction; tous les Eſtats voiſins

fins prierent leurs Rois d'aller eux-mesmes consoler le miserable Pelops. Argos, Sparte, Micene, & Calidon, qui ne déplaisoit pas encore à Diane, luy envoyerent des Ambassadeurs. Orchomene, Messene, Patre, Cleone, Pyle, Tresene; & enfin toutes les villes qui sont au deça, & au delà de l'Istme, luy rendirent les mesmes devoirs. Qui le pourroit croire? Il n'y eut que la ville d'Athenes qui ne luy rendit pas cet office, à quoy la seule bien-seance obligeroit des ennemis, mais la guerre s'y opposoit: car de grandes troupes de barbares, qui estoient venuës par mer & par terre, épouvantoient alors cette ville, & la tenoient assiegée. Enfin apres de longs travaux, Terée Roy de Thrace, qui estoit venu à son secours; mit en fuite les ennemis, & s'acquit par cette victoire une reputation glorieuse. De sorte que Pandion Roy des Atheniens, voyant que Terée estoit un Prince puissant par de grands biens, & par de grands peuples, & que d'ailleurs il estoit sorti du sang de Mars, luy donna en mariage l'une de ses filles, appellée Progné. Mais ce mariage fut un mariage malheureux, ni la Deesse Junon, ni le favorable Hymen, ni enfin les Graces ne se trouverent point à ces

nopces.

nopces. Il n'y eut que les Furies qui en preparerent le lit, & durant tout le jour qu'on faiſoit les réjouïſſances d'un mariage ſi celebre, on vit un hibou ſur le haut des tours du Palais. Ce fut ſous les auſpices de cet oyſeau de mauvais augure que Terée & Progné furent mariez, & ce fut ſous les auſpices de ce meſme oyſeau qu'il nâquit d'eux un enfant. Neanmoins toute la Thrace en fit des réjoüiſſances publiques. On en rendit par tout aux Dieux de grandes actions de graces; & l'on ordonna de celebrer comme des feſtes ſolemnelles, & le jour que nâquit Progné, & le jour que nâquit *Itys; tant les hommes connoiſſent peu ce qui leur eſt avantageux, & tant il eſt veritable qu'ils ſe réjoüiſſent ſouvent de leur infortune. Il y avoit déja cinq ans que Progné eſtoit mariée, & qu'elle n'avoit vû ſa ſœur, lorſqu'elle pria ſon mary de luy donner encore une fois la ſatisfaction de la voir. S'il eſt vray, luy dit-elle en le flattant, s'il eſt vray que vous m'aimiez, ou ſouffrez que j'aille voir moy-meſme ma ſœur, ou faites en ſorte qu'elle vienne ici; vous aſſeurerez le Roy mon pere qu'elle s'en retournera dans peu de temps. Enfin la plus grande faveur que vous me puiſſiez jamais faire, & la

* Fils de Progné & de Terée.

plus

plus grande marque que vous me puissiez donner de vostre amitié, c'est de me faire voir ma sœur. En mesme temps il fait équipper des vaisseaux, il s'embarque, il fait voile heureusement, & arrive au port de Pirée. Apres avoir salué son beau-pere, & satisfait aux civilitez ordinaires, il commença à luy parler du sujet de son voyage: & comme il promettoit à Pandion que Philomele reviendroit bien-tost, elle entra dans la salle où ces deux Princes s'entretenoient. Veritablement elle éclattoit par la pompe de ses habits, mais elle éclattoit beaucoup plus par ses graces & par ses beautez, & ressembloit à ces Nymphes qu'on nous represente si belles, & si capables de charmer, pourveu qu'on nous les dépeigne avec les mesmes ornemens & la mesme magnificence. Terée ne l'eut pas sitost apperçeuë qu'il brûla en la voyant, comme des gerbes, ou des feuilles seiches où l'on auroit jetté du feu. A la verité Philomele meritoit bien d'estre aimée, mais outre qu'elle estoit aimable, Terée estoit d'un païs où les hommes naissent amoureux, & l'on peut dire qu'il se laissa vaincre, & par son propre défaut, & par le défaut de son païs. Comme son amour fut extréme en mesme-

temps

temps qu'elle nâquit, il fit auſſi-toſt deſſein de corrompre ſes ſuivantes. Il ſollicite ſa nourriſſe, il la meſme la hardieſſe de tenter Philomele par de grands preſens, & ſe reſout de la gagner aux dépens meſme de ſon Royaume, ou de l'enlever, s'il ne peut l'avoir autrement; & de la conſerver par les armes, quand il l'aura enlevée. Enfin il n'y a point de crime à quoy une ſi furieuſe amour ne le faſſe aiſément réſoudre, & qu'elle ne luy faſſe entreprendre. Mais à peine peut-il bien cacher cette paſſion déreglée; l'impatience le tranſporte, il parle ſans ceſſe de partir, comme pour avancer plûtoſt le contentement de Progné; & ſous pretexte de parler pour elle, ce lâche Prince parle pour luy. L'amour le rendoit éloquent pour perſuader ſon beau pere; & quand il en diſoit un peu plus que la bienſeance ne le permettoit, il diſoit que Progné le vouloit ainſi; il y ajoûtoit meſme des larmes, & diſoit que ces larmes eſtoient de Progné. O Dieux! que l'eſprit humain trouve d'artifices pour ſe cacher, & que les tenebres ſont profondes qui le couvrent & qui l'enveloppent! Tereé veut commettre un attentat, & l'on en prend les preparatifs pour des actions de pieté; il tire enfin de ſon

crime

crime de la gloire & de la loüange. Philomele meſme le favoriſe ſans y penſer, elle embraſſe ſon pere pour le prier de permettre qu'elle aille viſiter ſa ſœur; & le conjure par ſon ſalut, bien que ce ſoit contre-ſalut, de luy en donner congé. Terée qui la void embraſſer ſon pere, en devint comme jaloux, & fait de ces embraſſemens, de ces baiſers, & de ces careſſes, la nourriture de ſa fureur. Il voudroit eſtre luy-meſme ſon pere, toutes les fois qu'elle le baiſe, & neanmoins il n'en ſeroit pas moins deteſtable. Ainſi Pandion ſe laiſſa vaincre par les prieres de l'un & de l'autre. Philomele s'en réjoüit, & le remercia d'une choſe qui devoit eſtre funeſte, & à ſa ſœur, & à elle, comme d'une choſe qu'elle croyoit avantageuſe à tous les deux. Cependant comme le jour commençoit à decliner, on ſe mit à table; & aprés la réjoüiſſance du feſtin, chacun ſe retira dans ſon appartement pour donner la nuit au ſommeil. Mais bien que Terée ſe ſoit retiré comme les autres, il eſt toujours avec Philomele; il la regarde de l'eſprit, ne la pouvant regarder des yeux; & aprés s'eſtre repreſenté ſon viſage, ſes mains, & ſon geſte, il s'imagine que ce qu'il n'a pas veu reſſemble à l'image qu'il s'en figu-

re;

re ; & le miſerable qu'il eſt, nourrit luy-meſme la flâme qui le perd & qui le devore.

Lorſque le jour fut revenu, & que l'on fut preſt de partir, Pandion embraſſa ſon gendre, & en pleurant il luy recommanda Philomele. Puiſque les deux ſœurs l'ont voulu, luy dit-il, puiſque vous le voulez vous-meſme, Terée, & que la ſeule amitié eſt la cauſe de ce voyage, je mets Philomele entre vos mains, & en voſtre garde. Je vous conjure par noſtre alliance, & par les Dieux qui nous entendent, de luy monſtrer une amour de pere, & de me renvoyer au plûtoſt cette conſolation de ma vieilleſſe : car le moindre retardement me ſemblera encore trop long. Et vous, ma fille, contentez-vous de voir voſtre ſœur, & ſi vous aimez voſtre pere, preferez ſon plaiſir au vôtre, & revenez auſſi-toſt que je le ſouhaitte.

En meſme-temps qu'il donnoit cet ordre à ſa fille, il luy donnoit auſſi des baiſers, & ne pouvoit s'empeſcher d'y mêler des larmes. Au reſte, il demanda la main à l'un & à l'autre pour gage de la promeſſe qu'ils luy faiſoient, & en les joignant enſemble il les pria de ſe ſouvenir de baiſer en ſon nom ſa fille & ſon

petit-fils. Mais il ne pût leur dire le dernier adieu qu'avec des soûpirs & des sanglots, & apprehenda que le trouble, & la douleur de son esprit ne fussent pour luy de mauvais presages.

Aussi-tost que Philomele fut entrée dans le vaisseau, que l'on eut quitté la terre, & que l'on fut en pleine mer: Nous avons vaincu, s'écria Terée: Je meine avec moy mes delices, & l'objet de tous mes desirs. Il fait paroistre sur son front une joye extraordinaire. A peine peut-il differer la satisfaction qu'il se promet; il regarde toujours Philomele, il n'en détourne point les yeux, & ressemble à l'Aigle, qui tenant sa proye entre ses griffes, sans qu'elle puisse en échapper, se plaist à voir son butin, & commence premierement à le devorer de la veuë. Lorsqu'ils furent arrivez en Thrace, Terée mena Philomele, non pas dans son Palais Royal, mais dans un vieux Chasteau qui estoit au milieu des bois, & y enferma cette Princesse. Elle s'épouvante de ce traitement, elle apprehende toutes choses, elle demande en pleurant où est sa sœur qu'elle veut voir, mais elle le demande inutilement. Enfin le barbare Terée luy découvrit son amour; à quoy elle resista autant

que

que la force d'une fille estoit capable de resister; mais comme elle estoit toute seule, il la vainquit par la violence; & ce fut en vain qu'elle implora, & l'assistance de son pere, & le secours de sa sœur, & la protection des Dieux. Je vous laisse à juger de la confusion & du trouble de cette malheureuse Princesse. Elle ressembloit à la brebis, qui ayant esté blessée par un loup, & se voyant hors de sa gueule, ne se croit pas encore asseurée; ou vous l'euſſiez pû comparer à la Tourterelle, qui voyant ses aîles sanglantes, redoute encore l'oiſeau qui la tenoit entre ses ſerres. Lorſque la miſerable Philomele fut un peu revenuë à ſoy. O barbare, dit elle, en s'arrachant les cheveux, & en ſe frappant l'eſtomach: O deteſtable Tereé! Quoy les prieres de mon pere entremeſlées de ſes larmes, & la conſideration de ma ſœur, & mon honneur que tu devois toy-meſme deffendre, & le reſpect de ton mariage n'ont-ils pû toucher ton cœur, & t'empeſcher d'entreprendre un crime ſi prodigieux. O méchant tu as violé toutes choſes! tu m'as renduë la rivale d'une malheureuſe ſœur; tu t'és rendu le mary de deux miſerables ſœurs, eſt-ce là le traitement que tu devois à ma naiſſance?

» Cette peine ne m'étoit pas deuë. Mais » afin d'achever ton crime, & qu'il ne » reste rien à faire à ton inhumanité, que » ne m'arraches-tu la vie? Plût aux Dieux » que ta rage me l'eût ôtée, avant que de » m'ôter l'honneur. Au moins mon » ombre déplorable ne porteroit pas aux » enfers les funestes marques d'un crime. » Mais si les Dieux ont quelque pou- » voir, s'ils regardent cette indignité, & » qu'ils n'ayent pas pery avec ma gloire, » tost ou tard ils me vangeront. Je n'au- » ray point de honte de publier moy- » mesme ton inceste; je t'accuseray de- » vant tout le monde, si j'en ay jamais la » liberté; ou si je demeure enfermée dans » les forests, je rempliray les forests » du bruit de ton crime, & j'exciteray les » rochers à ta perte, & à ma vangeance. » Le Ciel apprendra ton attentat par mes » cris & par mes plaintes; & s'il y a quel- » que Dieu dans le Ciel, il en sera peut- » estre touché, & ne fera pas tomber les » foudres autre part que sur ta teste. La fureur de ce Tyran fut puissamment allumée par ces paroles; mais la crainte qu'il en conceut, ne fut pas moindre que sa fureur. Ainsi se laissant emporter par l'une & par l'autre passion, il met l'épée à la main, & ayant pris Philomele par les cheveux, il la lie, & luy at-

attache les mains derriere le dos. Cette malheureuse luy tend aussi-tost la gorge, parce que voyant l'épée nuë dans la main de son bourreau, elle avoit conceu quelque esperance de mourir. Mais ce n'estoit pas là l'intention de Terée, il voulut seulement luy oster les moyens de l'accuser & d'appeller son pere à son secours; & enfin pour la faire taire, il luy tira la langue hors de la bouche, & la coupa avec son épée. Cette langue en tombant par terre, sembloit encore murmurer. Elle y palpite, & se remuë comme la queuë d'une couleuvre qu'on auroit coupée en morceaux; & au reste, vous eussiés crû qu'elle cherchoit en mourant à se rejoindre à la Maistresse. On dit, mais à peine le puis-je croire, qu'apres une si cruelle action, il assouvit plusieurs fois une passion si brutale. Cependant il ne fit point de difficulté, sanglant encore, pour ainsi dire, de l'infortune de Philomele de se presenter devant Progné, qui luy demanda aussi-tost des nouvelles de sa sœur. Mais au lieu de luy répondre, il commença à soûpirer, & enfin il luy dit qu'elle estoit morte; & ses larmes feintes firent croire son imposture. Progné en prit aussi-tost le deüil, dresse à la sœur un vain tombeau, fit tous les sa-

sacrifices qu'on feroit pour une mort veritable ; & mit tout en usage pour pleurer plus magnifiquement une sœur qu'elle ne devoit pas pleurer de la sorte. Ainsi il se passa un an entier, sans que Philomele pût faire connoître son infortune. Il luy estoit impossible de sortir, parce qu'elle estoit trop bien gardée ; elle estoit dans une prison dont les murailles estoient trop fortes, & n'avoit point de langue pour s'exprimer. Mais quelquefois la douleur réveille les forces de l'ame, & l'adversité donne souvent de l'industrie. Elle exprima donc sur du canevas la déplorable avanture, & apres en avoir fait un petit paquet, elle le donna à une femme qu'elle pria par signes de le porter à la Reine. Cette femme luy obeït, elle porte sans penser l'acculation du Roy, & la met entre les mains de Progné, qui apprit par ce témoignage l'inhumanité de son mary. A cette funeste nouvelle, elle demeura sans voix, la douleur luy ferma la bouche, & ne pût trouver de paroles qui égalassent ses ressentimens. Mais elle repassa dans son cœur tout ce qui est permis pour se venger, & tout ce qui n'est pas permis ; & son esprit furieux, comme déja satisfait par l'image de la vengeance, en goûtoit déja les douceurs.

C'e-

C'estoit au temps que les femmes de Thrace celebroient la Feste de Bacchus qu'on solemnise de trois en trois ans. La nuit de cette Feste estant venuë, la Montagne de Rodope commença à retentir des hurlemens des Bacchantes, & du bruit épouvantable des chaudrons & des bassins, que l'on employe dans ce mystere. La Reine sortit donc cette mesme nuit de son Palais pour se mesler avec les autres, revestuë des ornemens dont on se pare dans cette Feste. Elle estoit couronnée de feuilles de vignes, elle portoit une peau de Cerf qui luy pendoit de l'espaule gauche, & tenoit en main une javeline. Ainsi accompagnée d'une grande troupe de ses Dames, elle court par les forests; & lorsqu'elle est transportée par les furies de sa douleur, elle feint d'estre agitée par les fureurs de Bacchus. Enfin Progné épouvantable par la douleur qui la pressoit, se rendit auprés du Chasteau où sa sœur estoit enfermée; & apres avoir crié & fait resonner de tous costez le mot d'Evoé, elle rompit les portes des Prisons de la sœur, la retira de ce lieu funeste, la revestit des ornemens de cette Feste, luy couvrit le visage de feuilles de lierre & la mena dans son Palais. Lorsque Philomele reconnut qu'elle estoit dans

la maiſon de ſon ennemy, elle en fremit auſſi-toſt d'horreur, & ſon reſſentiment parut par le changement de ſon viſage. Progné l'ayant miſe en aſſeurance, luy oſta ſes habits de Bacchante, & commença à l'embraſſer. Mais comme ſi Philomele eût eſté complice des actions de Terée, elle n'oſoit lever les yeux, afin de regarder ſa ſœur, & les tenant baiſſez en terre, vous euſſiez dit qu'elle avoit honte du crime dont elle n'eſtoit pas coupable. Elle voulut prendre les Dieux à têmoin de la violence qu'on luy avoit fait; mais ſa main luy ſervit de voix, & les ſignes qu'elle en fit, furent les paroles par leſquelles elle s'exprima. Ce muet diſcours de Philomele enflamma davantage l'eſprit de Progné, qui ne pouvant retenir ſa colere à l'aſpect des larmes de ſa ſœur;

„ Non, non, luy dit-elle, nous ne devons
„ pas agir avec des larmes, mais ſeule-
„ ment avec le fer; & s'il y a quelque
„ choſe de plus épouvantable que le fer,
„ nous devons le mettre en uſage. Pour
„ moy je ſuis reſoluë à toutes ſortes de
„ grands crimes: Ou je mettray le Palais
„ en feu, & j'y brûleray Terée; ou je luy
„ arracheray la langue & les yeux, ou je
„ déchireray tout ſon corps, puiſqu'il eſt
„ par tout coupable, ou je feray ſortir par

mil-

mille playes son ame déteſtable & cri-
minelle, enfin ce que je me propoſe eſt
grand, mais je ne ſçay encore ce que
c'eſt. Comme elle parloit de la ſorte,
le petit Itys ſon fils entra dans la cham-
bre, & auſſi-toſt qu'elle le vid, elle ap-
prit ce qu'elle pouvoit pour ſe vanger
plus cruellement. Alors en le re-
gardant avec des yeux inhumains: Hal
dit-elle, que tu reſſembles à ton pere,
& ſans parler davantage, elle ſe reſo-
lut à la plus étrange action qu'une me-
re puiſſe concevoir. Mais quand Itys
fut auprés d'elle, qu'il luy eut fait la
reverence, & qu'en ſe jettant à ſon col
il l'eut embraſſée de ſes petits bras,
& qu'il eut joint à ſes baiſers toutes
les mignardiſes d'un enfant, elle en
fut touchée comme meſme, ſa fureur
demeura ſans force, & malgré meſ-
me qu'elle en eût, elle répandit quel-
ques larmes. Mais auſſi-toſt qu'elle ſen-
tit que ſon cœur s'amolliſſoit par trop
d'amour & de tendreſſe à l'aſpect de cet
enfant, elle en retira ſes yeux, & les
tourna vers ſa ſœur, & en les conſide-
rant l'un apres l'autre. Pourquoy,
dit-elle, ſuis-je charmée par les pare-
les de l'un, & pourquoy l'autre ne dit-
elle rien? Pourquoy l'une ne peut-elle
appeller ſa ſœur, celle que l'autre appel-

» le ſa mere ? Quoy, Progné, te laiſſes-
» tu déja toucher ? Non, non, ne regar-
» de plus le fils, mais ſeulement le crime
» du pere. Ici la pieté ſeroit un crime,
» & c'eſt vertu de ſe vanger d'un pere ſi
» abominable. En meſme temps elle en-
traîne Itys, comme une tygreſſe qui enleve un fan de biche, & qui l'emporte pour le devorer dans l'endroit le plus ſombre de quelque bois. Enfin lorſqu'elles ſe furent retirées dans la chambre du Palais qui eſtoit le plus à l'écart, bien que le petit Itys tendit les bras à Progné, comme voyant déja ſa mort, bien qu'il l'appellât ſa mere, qu'il la mouillât de ſes larmes, & qu'il la voulût embraſſer, elle eut aſſez de dureté pour luy donner d'un poignard dans le ſein, ſans en détourner les yeux. Veritablement ce coup ſuffiſoit pour faire mourir un enfant; neanmoins Philomele luy coupa la gorge, & mit tout ſon corps en pieces. Enſuite elles en firent bouillir une partie, & rôtir l'autre; & ſous pretexte que ſuivant la coûtume du païs, le mary devoit manger ſeul dans la Feſte que l'on celebroit alors, Progné fit retirer tout le monde, & ſervit Tereé de cette viande. Ainſi ce miſerable Prince le devora, pour ainſi dire, luy meſme, & ſe repût de ſon pro-

pre

pre sang; & apres avoir mangé quelque temps, il commanda que l'on fist venir Itys. Alors il fut impossible à Progné de dissimuler davantage sa detestable satisfaction; & affectant qu'on heust d'elle-mesme le grand meurtre qu'elle avoit commis: Vous avez, dit-elle, avec vous celuy que vous demandez. Il se retourne, il regarde à l'entour de luy, il demanda enfin où est Itys; & comme il le demandoit encore, Philomele entra dans la chambre toute sanglante & échevelée, & jetta la teste d'Itys aux pieds de Terée. Jamais elle ne souhaita davantage de parler, & de témoigner par la parole, le ravissement de son esprit, qu'en cette épouvantable occasion. En mesme temps Terée renverse la table, & appelle à son secours toutes les furies. Tantost il jette des larmes, & son ressentiment luy fait dire qu'il est le tombeau de son fils. Il court en mesme-temps l'épée à la main apres Philomele & Progné; mais elles fuient avec tant de legereté qu'on les eût prises pour des oyseaux. En effet, elles avoient déja des ailes, Philomele devint Rognol, & s'envola dans les bois; Progné fut changée en Hirondelle, & s'envola sur les maisons; mais il demeura des marques de sang sur les

plumes de l'une & de l'autre pour témoignage de cette avanture. Terée poussé par la douleur, & par le desir de la vangeance, & devenu leger par l'un & par l'autre, fut aussi changé en oyseau. Il s'éleva sur sa teste une espece de creste, comme si c'eût esté une pennache, & il parut avec un long bec qui luy tint lieu de javeline, enfin cet oyseau fut appellé Hupe, & l'on diroit qu'il porte un casque. Cependant la nouvelle de cette infortune arriva bien-tost dans Athenes, & le déplaisir qu'en eut Pandion le fit mourir avant le temps, & devant qu'il eût atteint l'extremité de la vieillesse.

EXPLICATION.

De Progné, de Philomele, de Terée, & d'Itys changez en Oyseaux.

IL n'y a rien dans cette Fable qui ne soit vraysemblable, & qui n'ait pû arriver, si vous en exceptez les metamorphoses en oyseaux de ceux qui y sont introduits. En effet il y a de l'apparence qu'un beau-frere puisse aimer sa belle-sœur, & il se peut faire qu'une femme transportée par le dépit & par la colere tuë son fils pour se vanger, & que pour se vanger plus pleinement elle le fasse manger à son pere,

--- Notumque furens quid fœmina possit.
Mille exemples fameux & pleins de barbarie,
Enseignent ce que peut une femme en furie.

Enfin il n'y a rien de ce qui est representé dans cette

cette Fable qui soit éloigné de la verité. Mais c'est une chose fabuleuse, que Terée, que Progné, que Philomele, qu'Itys ayent esté changez en oyseaux. Neanmoins, parce qu'apres la violence de Terée, sa belle-sœur, & sa femme retournerent à Athenes avec une diligence merveilleuse, l'on a feint qu'elles avoient esté metamorphosées en oyseaux. Pour ce qui est de Terée, l'on dit qu'il fut changé en Hupe, parce qu'on vid alors pour la premiere fois dans Athenes un oyseau de cette espece. Et quelques-uns ont dit là dessus, que comme ce Prince estoit un Prince salle & lascif, & qu'il estoit grand Tyran, l'on a feint qu'il fut changé en Hupe, parce que cet oyseau est toujours sur les fumiers & sur les ordures, & qu'avec son bec qui est long & aigu, il fait la guerre aux autres oyseaux, & exerce sur eux une espece de tyrannie. Quant à sa belle-sœur & à sa femme, l'on dit aussi que l'une fut changée en Hyrondelle, & l'autre en Rossignol, parce que le chant de l'une & de l'autre ressemble à des plaintes, qui font impression dans l'ame. C'est peut-estre pour cela qu'on rapporte cette Fable à la Musique, car la force des sons est si grande qu'elle porte l'esprit, tantost à la joye & tantost à la tristesse. Et certes l'ame de l'homme estant composée de nombres, s'il en faut croire les Pythagoriciens, s'émeut facilement comme par une sympathie, par quelque chose d'harmonieux, & mesme par des sons qui ne signifient rien.

Mais pour ce qui regarde les mœurs, les anciens ont voulu nous apprendre par cette Fable, que la volupté doit faire plus de peur aux hommes, & mesme aux plus gens de bien que les menaces & les armes de leurs ennemis. En effet il n'y a point d'Estats si heureux & si puissans, ni d'alliance si bien affermie, ou par la nature, ou

par l'amitié, que la passion qu'on a pour les filles voluptueuſes ne puiſſent aiſément ruiner. Nous pouvons nous défendre par les armes contre les armées d'un ennemy, mais ici nous donnons des armes à notre ennemy pour nous vaincre. Enfin c'eſt l'intention de cette Fable de reprimer par l'horreur que l'on y void, les paſſions déreglées qui portent les hommes à la cruauté; & au reſte il n'y a rien qui les rende plus cruels & plus inhumains que l'impudicité & le deſir de la vengeance.

FABLE DIXIESME.

ARGUMENT.

Le vent Aquilon enleva Orithye fille d'Erichte, n'ayant pû autrement la gagner, & depuis il en eut deux enfans fameux; dont l'un fut appellé Calais, & l'autre Zethes. Quelque temps après qu'ils furent nez, il leur vint des ailes au dos qui les rendirent ſemblables à leur pere.

ERICTHE'E fils de Pandion luy ſucceda au Royaume, Prince conſidérable par ſes vertus, & de qui l'on pouvoit douter s'il eſtoit plus grand & plus illuſtre par la juſtice que par le courage. Il eut quatre fils & quatre filles, dont il y en avoit deux qui eſtoient parfaitement belles. Cephale fils d'Eole en eſpouſa l'une appellée Procris; & ce mariage le rendit heureux. L'autre que l'on nommoit Orithye fut long-temps aimée par le vent Aquilon; mais parce qu'il eſtoit de Thrace, & qu'on le ſou-

ve-

venoit encore de la cruauté de Terée, son propre païs & Terée estoient les obstacles qui s'opposoient à son amour. Ainsi il aima en vain Orithye aussi long-temps qu'il fit paroistre qu'il aimoit mieux la gagner par les prieres que par la force. Mais lorsqu'il eut reconnu que la priere estoit inutile, enfin se laissant transporter par sa fureur ordinaire: c'est avec raison, dit-il, que l'on me traite si rudement, & qu'on me considere si peu. Car pourquoy fais-je venir sans mes armes, sans ma fureur, sans ma violence, & sans mes souffles remplis de menaces? Pourquoy ay-je employé des prieres dont je ne connois point l'usage, & qui mesme me deshonorent? La violence est mon partage; c'est elle seule qui me sied bien, c'est par elle que je dissipe les nuages, c'est par elle que je bouleverse les mers, que je renverse les grands chesnes, que je fais endurcir la neige, & battre la terre avec de la grêle. Moy seul quand je rencontre mes * freres en l'air qui est nostre champ de bataille, je fay contre eux de si grands efforts, & je les heurte si puissamment que tout le Ciel en frémit, & que les nuës que je fay choquer, en jettent des feux & des flâmes. Moy seul quand je me promc-

* Les autres vents.

„ mene dans les cavernes de la terre, je
„ fay trembler les enfers, & tout l'Uni-
„ vers avec eux. C'eſt là, ſans doute, le
„ diſcours que je devois employer pour
„ demander Orithye. Je ne devois pas
„ prier Erictée d'eſtre mon beau pere, je
„ devois par la violence le contraindre
de le devenir. Quand Aquilon eut fait
ces menaces, ou que par des paroles
qui n'eſtoient pas moins puiſſantes, il
eut excité ſes fureurs, il commença à
battre des aîles, & par ce battement
horrible toute la terre fut ébranlée, &
la mer éleva des flots qui reſſembloient
à des montagnes. Ainſi s'eſtant couvert
d'un nuage obſcur, & traînant apres
ſoy ſa robe, qui en balayant la terre,
en fait ſoûlever la poudre, il enleva
Orithye, & l'enveloppa de ſes aîles.
Ses feux s'augmenterent en volant par
l'agitation qui ſe fit dans ſon eſprit &
dans ſon cœur, à l'aſpect de cette beau-
té, & au reſte il ne s'arrêta point qu'il
ne fût arrivé en Thrace. Il la fit Reine
de ces païs froids, & bien-toſt apres
elle mit au monde deux enfans jumeaux
qui reſſembloient à leur mere par la gra-
ce & par la beauté, & à leur pere par
leurs aîles. Neanmoins on dit qu'ils
ne les apporterent pas en naiſſant, qu'el-
les leur vinrent avec la barbe, & que

Ca-

Calaïs & Zethes n'avoient point de plumes tandis qu'ils estoient encore enfans. Enfin en mesme-temps que le poil leur commença à paroistre, leurs plumes commencerent aussi à se montrer, & quand leurs forces le purent permettre, ils se joignirent à ces grands courages qui suivirent le fameux Jason pour la conqueste de la Toison d'or, dans le premier vaisseau qui parut jamais sur la mer.

EXPLICATION.

De l'enlevement d'Orithye par le vent Boreas.

JE ne trouve pas que cette Fable contienne autre chose que l'histoire, ou si elle contient quelque autre secret je le laisse à découvrir à de plus habiles que moy. L'on dit donc qu'Orithye ne fut point enlevée par le vent Boreas, mais par un jeune homme de ce nom, qui ne pouvant persuader ses parens de la lui donner en mariage, l'enleva, & la mena en Thrace. D'autres disent qu'elle ne fut pas ravie par ce Boreas, mais par les peuples de la Thrace sous le nom de Boreas, comme Ovide le témoigne luy-mesme dans l'épitre de Paris à Helene.

Nomine cepersunt Aquilonis Erechthidæ Thraces,
Le Thrace l'enleva sous le nom de Borée.

Socrates dans le Phedre de Platon rapporte qu'Orithye fille d'Erichthée fut emportée d'un rocher par le vent dans le fleuve Ilisse, & qu'elle

y mourut. Enfin soit qu'elle soit tombée dans ce fleuve, ou qu'elle ait esté enlevée par ce jeune homme appellé Boreas, les Poëtes ont pris de là sujet de composer cette Fable, & ont imputé au vent le crime d'un homme, à cause de la ressemblance du nom.

Voila à peu prés ce qu'on rapporte de l'enlevement d'Orithye par Boreas; si ce n'est qu'on dise que l'on veut montrer par cette Fable que la guerre n'est pas incompatible avec la politesse & la civilité. Et certes on peut entendre par ce Thrace qui épouse Orithye, l'homme belliqueux, en effet Mars estoit autrefois le Dieu des Thraces, comme estant une Nation belliqueuse; & par cet Athenien l'on peut se figurer la politesse & la civilité. Car il n'y a personne qui ne sçache qu'Athènes estoit comme la source des sçavans, & qu'on y venoit de tous côtez pour y apprendre les belles choses.

Maintenant pour ce qui est de Zethes & de Calais qui naquirent ensemble d'Orithye, les Poëtes ont voulu montrer par ces jumeaux la fecondité des femmes de Thrace. Et comme le vent est leger, & que les plumes marquent la promptitude & la legereté, l'on a feint que ces deux enfans de Boreas furent revêtus de plumes, pour faire voir que les enfans tiennent ordinairement de leurs peres.

Il y en a qui disent que les Thessaliens qui aimoient le luxe portoient de certaines vestes, où il y avoit de grandes manches, & qu'on les appella comme en proverbe les aîles des Thessaliens. Qu'on se servoit aussi autrefois de certains habits qu'on appelloit habits de plumes, parce qu'on y voyoit diverses couleurs comme en la gorge des pigeons; & qu'on a feint de là que Zethes & Calais avoient des aîles & des plumes. Un autre

crû

qu'on feint qu'ils avoient des ailes, parce qu'ils portoient des cheveux qui leur pendoient sur les épaules, & qui leur couvroient le dos comme des ailes.

Fin du sixiesme Livre.

LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE SEPTIESME.

FABLE PREMIERE.

ARGUMENT.

Jason va en Colchos pour en emporter la Toiſon d'or. Medée devient amoureuſe de ce jeune Prince, & par le ſecours qu'elle luy donna, il enleve cette Toiſon, apres avoir tué le Dragon qui la gardoit. Enfin il emmene Medée avec luy.

IL y avoit déja long-temps que les plus braves de la Theſſalie erroient comme vagabons ſur la mer. Ils avoient déja veu le malheureux Phinée, à qui l'aveuglement rendoit la vieilleſſe plus inſupportable & plus fâcheuſe; & déja les deux enfans d'Aquilon, Calaïs & Zethes avoient mis en fuite les harpies, qui arrachoient les morceaux de la bouche de ce miſerable vieillard, lorſque ces genereux Theſſaliens ayans ſurmonté de longs travaux,

vaux, ſous la conduite de Jaſon, arriverent ſur les bords du Phaſe. Ils allerent en meſme-temps ſaluër * le Roy, à qui ils expoſerent le ſujet de leur voyage. On leur montra les perils qu'il falloit vaincre pour conquerir la Toiſon d'or, mais ils ne s'en étonnerent point; & cependant Medée devint amoureuſe de Jaſon. Veritablement elle combattit long-temps cette amour par toutes les forces de la raiſon; mais voyant que ſes combats eſtoient vains: Je reſiſte inutilement, dit-elle, quelque Dieu s'oppoſe à ma reſiſtance. Je ne ſçay ce que je reſſens, mais ce que je reſſens eſt quelque choſe de ſemblable à ce qu'on appelle aimer: Car pourquoy les commandemens que mon pere a faits à Jaſon, me ſemblent-ils ſi rigoureux? En effet ils ſont trop ſeveres, & je trouve mon pere cruel. Mais pourquoy ay-je tant de peur qu'un étranger ne periſſe, ne l'ayant veu qu'une ſeule fois? D'où vient une ſi grande crainte? Chaſſe, ſi tu peus, de ton cœur ce feu qui te plaiſt, & qui te devore. Mais, que dis-je malheureuſe! Je ſerois libre, ſi je le pouvois. L'amour me perſuade une choſe, & la raiſon m'en conſeille une autre. Je vois ce qui eſt le meilleur, je l'approuve & je l'eſtime, & toutefois je prens le pire. Quoy

* Aëta pere de Medée.

„ Quoy Medée, brûleras-tu pour un é-
„ tranger, & ſouhaiteras-tu un mariage
„ qui t'entraîne dans un autre monde ?
„ Ton païs n'eſt-il pas capable de te don-
„ ner un Amant illuſtre, que tu aimes avec
„ gloire ? Que Jaſon vive ou qu'il meu-
„ re, l'un & l'autre dépend des Dieux,
„ & je ne dois pas m'en mettre en peine.
„ Je ſouhaite pourtant qu'il vive, & je
„ pourrois faire ce ſouhait, quand meſ-
„ me je n'aimerois pas : car en quoy m'a-
„ t'il offencée pour luy ſouhaiter du mal ?
„ ſe trouveroit-il quelqu'un, s'il n'eſt un
„ cruel & un barbare, qui ne fût touché
„ de ſon âge, de ſa naiſſance & de ſa vertu ?
„ Et quand tous ces avantages luy man-
„ queroient, qui ne ſeroit pas touché de
„ ſa bonne mine ? Pour moy je confeſſe
„ que j'en ſuis vaincuë, & que mon cœur
„ a pris ſon party. Mais ſi je ne luy donne
„ du ſecours, ou il ſera brulé par l'haleï-
„ ne de ces grands Taureaux enfurie, ou
„ il ne pourra reſiſter à ces furieux enne-
„ mis qui naiſtront des dents qu'il aura
„ ſemées, ou il ſera donné en proye à un
„ épouvantable Dragon. Si je ſouffre cet-
„ te cruauté, je confeſſeray moy-meſme
„ que je ſuis née d'une tygreſſe, & qu'au
„ lieu d'un cœur de chair j'ay un cœur de
„ fer & de roche. Mais pourquoy ne le
„ verrois-je pas perir ? Pourquoy crain-

drois

drois je d'assouvir mes yeux par le spectacle de sa peine? Pourquoy n'aurois je pas assez de courage pour exciter contre luy, & mes furieux Taureaux & ces Soldats sortis de la terre, & ce Dragon qui veille toujours? Non, non jaites Dieux! ordonnez-en d'une autre façon & soyez luy plus favorables; & bien qu'au lieu de vous prier, je pûsse executer moy-même ce que je vous demande pour luy, écoutez pourtant les vœux que je vous fais en la faveur. Mais trahiray-je mon pere; & sauveray-je par mon secours un étranger inconnu, afin que l'ayant sauvé, il aille peut-estre ailleurs autre part, & que je demeure malheureuse? S'il est capable de cette lâcheté, que l'ingrat perisse, il a merité sa perte. Mais il n'a pas un visage à me faire craindre une perfidie; Sa naissance me defend de me defier de son cœur, il est trop genereux pour oublier le service qu'il recevra de mon amour. Je feray en sorte qu'il me donnera sa foy, devant son depart, & les Dieux seront les témoins de ses sermens & de ses promesses. Que puis-je craindre avec de si fortes asseurances? Prepare-toy donc pour cette entrepriſe, ne differe point davantage: Jason obligé par ton amour, sera toujours redevable de son salut

„ & de ſoy-meſme ; il t'épouſera ſolemnel-
„ lement, & l'on te regardera par toutes les
„ villes de la Grece, comme ſon Dieu tu-
„ telaire. Mais puis-je me reſoudre à quit-
„ ter ma ſœur & mon frere, à quitter mon
„ païs, mon pere, & mes Dieux, & à con-
„ fier aux vents, & mon ſalut & mes eſ-
„ perances ? Mais pourquoy ne pourrois-
„ je pas m'y reſoudre ? mon pere eſt un
„ Prince rigoureux, mon païs eſt groſſier
„ & barbare, mon frere eſt encore enfant,
„ & les deſirs de ma ſœur ſont d'accord
„ avec les miens. Enfin un Dieu plus puiſ-
„ ſant que tout cela me ſollicite & me
„ pouſſe. Je ne perdray pas de grandes
„ choſes, & j'en gagneray de grandes, j'au-
„ ray la gloire d'avoir ſauvé la plus brave
„ jeuneſſe des Grecs, j'habiteray un beau
„ païs, je verray des villes dont la repu-
„ tation a paſſé juſques à nous, & qui ne
„ ſont pas moins celebres par les arts &
„ par les ſciences, que par le grand nom-
„ bre de leurs habitans. Enfin je verray
„ Jaſon, que je preferay toujours à tout
„ ce qu'il y a de plus precieux dans le
„ monde. On m'eſtimera bienheureuſe,
„ & l'on croira que je joüis de la gloire
„ meſme des Dieux, ſi je ſuis aimée de Ja-
„ ſon. Je ſçay que la mer n'a pas moins de
„ dangers que de flots ; qu'il y a une Cha-
„ ribde toujours ennemie des voyageurs,

qui

qui engloutit meſme la mer, & qui la vomit auſſi-toſt. Je ſçay que le gouffre de Scylle eſt environné de chiens qui ſont peur aux plus grands courages. Mais quand je tiendray ce que j'aime, & que je ſeray entre les bras de Jaſon, je traverſeray tous ces gouffres ſans étonnement & ſans crainte. Je ne craindray rien quand je le tiendray embraſſé, ou ſi je crains quelque choſe, ce ne ſera que pour mon mary. Mais appelleray-je ma fuite un mariage legitime; O malheureuſe Medée! ton aveuglement te perd, & pour te tromper toy meſme, tu donnes de beaux noms à ta faute. Regarde plûtoſt l'infamie de ton entrepriſe; & tandis que tu le peux, conſerve ta premiere gloire, & tâche d'éviter un crime. Quand elle eut fait en ſoy-meſme ces reflexions & ce diſcours, la raiſon, la honte, & la pieté ſe preſenterent devant ſes yeux, & desarmerent ſon amour, qui fut preſt de prendre la fuite. Enfin elle eſtoit déja plus forte que ſa paſſion, & ſon ardeur eſtoit preſque éteinte; mais comme elle alloit ſacrifier à Hecate ſur de vieux Autels qui eſtoient au fond d'un bois, elle rencontra Jaſon, & ſon amour ſe ralluma. Elle rougit en le voyant, & comme un reſte de feu qui eſt caché ſous de la cendre,

& que l'on croyoit éteint, reprend ſes forces par le vent, & excite quelquefois un embraſement prodigieux, ainſi l'amour languiſſant, & que l'on eût crû déja mort dans l'ame de Medée, reprit la vie & la vigueur à l'aſpect du jeune Jaſon. Il parut en cette journée revétu de nouveaux attraits, & plus charmant que de coûtume: enfin il parut avec tant de charmes, que ſi Medée faiſoit une faute, elle en avoit de grandes excuſes. Elle le regarde, elle le contemple, & tient ſes yeux attachez ſur luy, comme ſur quelque merveille qu'elle n'auroit point encore veuë. Elle ne peut s'imaginer que ce ſoit un homme mortel qui ſe preſente devant ſes yeux, & n'en peut détourner la veuë.

Enfin il vint au devant d'elle, & luy preſenta la main; & en la priant de le ſecourir, il luy offrit ſon cœur & ſa vie, & luy promit en Amant des ſoumiſſions & des reſpects. Medée vaincuë par le diſcours de Jaſon, auſſi bien que par ſes yeux, luy fit la réponce qu'il en ſouhaittoit. Je voy bien, dit elle en pleurant, ce que je doy faire; & ſi je ſuis trompée, ce ne ſera pas l'ignorance, ce qui me trompera, ce ſera ſeulement l'amour. Oüy je vous promets de vous ſauver; mais en recompenſe de cette fa-

faveur, promettez-moy que Jason sera « eternellement à moy, lorsque je l'auray « sauvé. Il luy fit en mesme-temps toutes « les promesses qu'elle voulut. Il jura par les noms de Diane, à qui l'Autel estoit consacré, & appella à temoin de la foy qu'il luy donnoit, son *ayeul qui regarde tout, & qui void les choses futures aussi bien que les presentes; enfin il luy protesta qu'il seroit toujours à Medée. Cette Princesse qui le crût, luy donna en mesme-temps des herbes enchantées, luy en enseigna l'usage, & le renvoya content par l'esperance de la victoire. Le lendemain aussi-tost qu'il fut jour, le peuple s'assembla en foule, dans un champ consacré à Mars, & se plaça sur les collines & sur les éminences d'alentour. Le Roy estoit assis au milieu de ce grand peuple avec toutes les marques de sa dignité, la Couronne à la teste, un Sceptre d'yvoire à la main, & environné de toute la Cour. En mesme-temps on vid paroistre les Taureaux aux pieds d'airain, qui jettoient par les narines des feux & des flâmes, & dont l'haleine seulement seichoit & brûloit les herbes. Imaginez-vous le bruit que fait une fournaise, quand le feu y est enfermé, ou celuy que fait la chaux que l'on éteint; vous vous repre-

* Le Soleil ayeul de Medée.

ſenterez cette eſpece de tonnerre que faiſoit le feu reſſerré dans la gorge de ces animaux, & neanmoins Jaſon alla d'un pas aſſeuré au devant d'eux. Ils ne l'eurent pas ſi-toſt apperçeu, qu'ils baiſſerent contre luy leurs teſtes & leurs cornes armées de fer. Ils battent la terre du pied, & en font ſoulever comme des nuages de pouſſiere, ils rempliſſent toute la place de mugiſſemens & de fumées: les compagnons de Jaſon s'en épouvantent, mais comme il eſtoit défendu par les charmes de Medée, il marcha contre eux ſans crainte, & ne fut point offenſé par les feux qu'ils vomiſſoient. Ainſi en les flattant d'une main hardie, il commença à les adoucir, & enfin il les contraignit de recevoir le joug, de tirer une charruë, & de labourer un champ qui n'avoit jamais eſté labouré. Tout le peuple de Colchos s'étonna de cette action que l'on n'avoit pas attenduë, les Argonautes ſe réjoüirent de ce grand ſuccez de leur Capitaine, & luy augmenterent le courage par les cris de joye qu'ils jetterent. Enſuite il prit des dents de ſerpens qui eſtoient dans un caſque, & les ſema ſur ce champ qu'il venoit de labourer. Auſſi-toſt que cette funeſte ſemence eut eſté jettée en terre, elle commença à s'amollir, & de

ces

ces dents il se fit des hommes. Mais comme l'enfant prend sa forme dans le ventre de sa mere, & qu'il n'en sort point, qu'il ne soit accomply de tous ses membres; ainsi ces hommes qui furent produits dans les entrailles de la terre, des dents qu'elle avoit receuës, n'en sortirent point qu'ils n'eussent esté revétus de la forme entiere de l'homme; & ce qui est plus prodigieux, ils nâquirent avec des armes dont ils allerent attaquer Jason. Ses compagnons qui les virent marcher contre lui piques baissées, desespererent de son salut; & Medée même qui luy avoit donné de l'asseurance, ne pût s'empescher d'avoir peur. En effet, quand elle vit qu'il estoit seul, & attaqué par tant d'ennemis, elle changea de visage, elle demeura froide & sans couleur; & parce qu'elle apprehendoit que les herbes qu'elle avoit données à Jason, n'eussent pas assez de vertu, elle prononça quelques paroles magiques pour luy donner un nouveau secours, & mit en usage tous les secrets de son art. Cependant Jason jetta une grosse pierre au milieu de ses ennemis, & les obligea par ce moyen de tourner contre eux les armes qu'ils avoient tournées contre lui; de sorte que ces freres nez de la terre, s'entretuerent les uns

les autres, comme dans une guerre civile. Les Grecs applaudirent à cette victoire, ils en montrerent leurs reſſentimens par toutes ſortes de témoignages, & vinrent embraſſer le victorieux. Toy-meſme, Medée, tu ſouhaitas de l'embraſſer, & tu l'aurois embraſſé, ſi la honte ne t'eût retenuë, & que le ſoin de ta renommée n'eût reſiſté à ton amour. Tu fis au moins ce que tu pouvois, tu te réjoüis en toy-meſme, & tu rendis en ſecret des actions de graces aux Dieux qui avoient eſté les auteurs d'une avanture ſi merveilleuſe. Il ne reſtoit plus qu'à endormir ce dragon qui veilloit toujours, & qui eſtoit épouvantable par une creſte horrible, par trois langues qui luy ſortoient de la gueule, & par des dents aiguës que l'on y voyoit paroiſtre comme autant de couteaux trenchans. Il gardoit l'arbre où la Toiſon d'or eſtoit ſuſpenduë, & pour emporter ce threſor, il falloit ſurmonter ce monſtre. Enfin lorſque Jaſon eut répandu ſur luy le ſuc de quelques herbes, & qu'il eut prononcé trois fois des paroles qui ont la vertu d'endormir, d'arréter les fleuves, & de calmer les tempeſtes, le ſommeil, qui n'avoit jamais touché ce Dragon, entra peu à peu dans ſes yeux. En meſme-temps Jaſon s'empara

de

de la Toiſon d'or, & glorieux de ce butin, il emmena avec luy, ainſi qu'un autre butin, *celle qui avoit eſté cauſe qu'il avoit emporté le premier. * Medée.

EXPLICATION.

De Phinée & des Harpies, du voyage de Jaſon & de la Toiſon d'or qu'il emporta par le moyen de Medée.

ARRESTONS-nous un peu chez Phinée, & conſiderons les Harpies avant que ſuivre Jaſon dans ſon voyage. N'avez vous donc pas pitié de ce malheureux aveugle qui eſt obſedé des Harpies, qui ſont touiours à l'entour de ſa table, qui infectent toutes les viandes qu'on y apporte, & qui luy arrachent tous les morceaux qu'il penſe porter à ſa bouche. Si cela eſt vray il eſt ſans doute bien à plaindre, mais ſi ce n'eſt qu'une Fable, voyons ce qu'elle ſignifie, & quel fruit nous en pouvons recevoir. L'on dit que Phinée eſtoit Roy de la Thrace ou de l'Arcadie, ou de la Paphlagonie; Qu'il perdit la veuë en ſa vieilleſſe; Que d'autant qu'il ne pouvoit plus s'occuper aux affaires de ſon Royaume, ſes filles en prirent le ſoin, & que comme chacune ne ſongeoit qu'à ſes interests, chacune taſcha auſſi d'attirer de ſon côté tout ce qui pouvoit luy acquerir la puiſſance & l'autorité. De ſorte que les Poëtes ont feint ſur cela que les Harpies raviſſoient les biens de Phinée, car ἁρπάζω d'où l'on fait venir harpie, ſignifie ravir. L'on ajoûte que ces filles vivoient peu modeſtement, que leur débauche des-honnora la maiſon de leur pere; & que ſuivant la premiere fiction les Poëtes ont dit qu'elles gâtoient & infectoient toutes les choſes que leur pere penſoit Palaphar. l. 1. de Fab. narrat.

toucher. En effet lorſque des enfans & principalement des filles vivent mal, ne peut-on pas dire qu'elles répandent de l'amertume parmy toutes les douceurs dont leurs peres peuvent jouïr ? Ne peut-on pas dire qu'elles leur rendent de mauvais goût les viandes les plus delicates, & qu'elles infectent leur maiſon ? Car ſe peut-on imaginer une infection plus grande que le deshonneur & l'infamie ? Au reſte on dit que Zethes & Calaïs fils de Boreas dont nous avons parlé dans la derniere Fable de l'autre Livre, voyant le deſordre de la maiſon Royale, rétablirent les affaires & la puiſſance qui eſtoit diviſée entre ces trois filles ; Qu'ils les obligerent de changer une façon de vivre qui eſtoit honteuſe à tout le Royaume, & que cela avoit donné ſujet de feindre qu'ils avoient chaſſé les harpies. Voila pour ce qui concerne l'hiſtoire & la naiſſance de cette Fable.

Fulgent. Mais on dit que Phinée nous figure l'avarice, & qu'on le repreſente aveugle, parce que l'avarice eſt aveugle. Les harpies ſont les diverſes paſſions de l'avaricieux, qui luy ôtent pour ainſi dire les morceaux de la bouche, parce qu'un avaricieux ſe dérobe luy-meſme ce qui peut le faire vivre, & qu'il aime mieux mourir de faim que de faire des dépenſes, meſme pour les choſes neceſſaires. L'on feint qu'elles gâtent & qu'elles infectent ſes viandes, parce que la vie de l'avaricieux ou de l'uſurier eſt une vie ſordide & infame. Enfin Zethes & Calaïs par qui Fulgentius figure l'honneur, car ζητῶν καλὸν ſignifie, qui cherche l'honneſteté, mettent en fuite les harpies, parce qu'il faut neceſſairement que l'honneur éclaire l'eſprit pour luy donner de l'averſion de ce vice qui n'entre que dans les ames baſſes.

On a feint que Zethes & Calaïs avoient des aîles & qu'ils voloient, parce qu'il faut s'élever pour cher-

chercher le vray bien & le veritable honneur, & que l'un & l'autre ne se trouve point parmy les choses de la terre. Aussi a t'on dit qu'ils estoient fils du vent Aquilon, pour montrer que la recherche du vray bien est une chose spirituelle & qui ne vient pas de la chair. L'on veut donc apprendre par là, que quand on a trouvé le vray bien, qui consiste en la vertu & en la bonne conscience, on met aisément en fuite les harpies, c'est à dire l'avarice & toutes les passions dont elle est accompagnée.

D'autres disent que par les trois harpies on représente trois sortes de personnes qui sont ordinairement auprés des Rois, & qui les persécutent sans cesse; les premiers sont les flatteurs, qui s'emparent de leurs esprits & qui les aveuglent par des mensonges agréables. Les seconds sont les calomniateurs ou les envieux, qui donnent aux Princes des soupçons de leurs meilleurs Sujets & leurs plus fidelles Ministres. Et les troisiémes sont ceux qui mettent toutes choses en party pour leurs propres interests, & non pas pour ceux du Prince. En effet ces trois sortes de personnes infectent pour ainsi dire les tables des Grands: ils deshonorent les Rois & les Princes apres les avoir aveuglez; & comme faisoient les harpies, ils prennent leurs thresors & leur nourriture.

Quelques-uns en parlent d'une autre façon, & disent qu'on represente la nature des voleries & des biens mal-acquis par les harpies, que l'on a estimées Vierges, & par consequent steriles, parce que les larcins & les biens mal-acquis ne profitent point, & se dissipent en peu de temps, & que c'est par cette raison qu'on a feint que les harpies estoient toujours affamées. Un autre les a appellées les chiens de Jupiter, comme voulant dire que l'avarice & l'avidité d'avoir qu'elles représen- A Pol-lon. l. 2.

tent, & qui empeſchent que les hommes ne jouïſſent de ce qu'ils poſſedent, leur ont eſté envoyées pour leur peine & pour leur ſupplice. Ainſi l'on a feint que Phinée eſtoit aveugle, parce qu'il ne conſideroit pas que la vie de l'homme eſt de peu de durée, & qu'elle ſe contente de peu de choſe. Ainſi il eſtoit perſecuté par une faim perpetuelle, parce que le deſir d'amaſſer toujours ne luy permettoit pas d'uſer des choſes preſentes, & qu'il ne vouloit rien poſſeder pour s'en ſervir, mais ſeulement pour eſtre plus riche. N'eſt-ce pas là un ſupplice qui égale les plus grands, ou plûtoſt n'eſt ce pas là le plus grand de tous les ſupplices?

Au reſte, on rapporte auſſi la Fable des harpies à la nature des vents; Et comme l'on figure la nature des fleuves, des fontaines & des pluyes par les Naïades & par les autres Nymphes; l'air le plus haut & la vertu du feu par Jupiter; l'air le plus bas par Junon; l'eau par Neptune, & la terre par Veſta: Ainſi l'on repreſente par les harpies la force & la nature des vents. Car comme je penſe avoir déja dit quelque part, les anciens cachoient ſous le voile de ces Fables, les preceptes de la Philoſophie morale; & pour inſtruire plus facilement, ils mêloient l'utilité avec le plaiſir. Et certes la naiſſance meſme des harpies montre qu'elles repreſentent les vents. Car quand on a dit qu'elles ſont filles de Thaumas & d'Electre, n'a-t'on pas montré par là qu'elles ne figurent autre choſe que la nature admirable des vents qui ſont élevez par les rayons du Soleil, de la ſuperficie, & de l'eau la plus pure de la mer. On peut en apporter pour témoignage, l'Iris ou l'Arc-en Ciel qu'on a eſtimée la ſœur des vents, & qui paroiſt dans la pluye & dans les nuës quand elles ſont diſpoſées d'une certaine façon, car elle ne ſe peut faire ſans cela, & alors il fait vent, ou il a déja fait vent.

Hesiod. in Ther. Ce mot vient de Θαυμάζω Nymphe de l'Ocean.

D'ail-

D'ailleurs les noms des harpies signifient ou la violence, ou la legereté, ou l'effet des vents, car Ocypete est la mesme chose que si l'on disoit qui court & qui vole legerement. Aëllo signifie tempeste, orage; & Celeno obscurité des nuages qui sont poussez par les vents. D'avantage on le confirme par la forme des harpies qu'on represente avec des aîles & avec des visages de femmes, pour montrer de deux façons leur legereté. L'on a donc voulu faire voir par toutes ces choses que les vents naissent dessus les eaux de leur plus pure partie, ou de l'eau qui est mêlée avec la terre, & qui s'éleve en vapeurs, qui ensuite se forment en pluyes ou en vents.

Mais c'est assez parler des harpies, faisons maintenant en sorte que les vents qu'elles representent nous conduisent heureusement où nous devons rencontrer Jason. Il y en a donc qui veulent que cette Fable de Jason soit une leçon de Chimie. Ils s'imaginent que par les choses qu'il fit dans son voyage on represente les changemens des corps Chimiques, & que par la Toison d'or qu'il remporta apres une infinité de grands travaux, l'on represente la pierre philosophale. D'autres comme Suidas ont crû que la Toison d'or, estoit un livre fait de peaux de mouton, qui enseignoit comment on peut faire de l'or, & que Jason le prit au Roy Eta par le moyen de Medée fille de ce Prince. Et certes il seroit ridicule de croire qu'il se trouvât des Taureaux qui jettassent le feu par les yeux & par les narines, ou que de quelques dents qu'on auroit semées, non seulement il nâquit des hommes, mais aussi des armes qui leur fussent propres, ou qu'il fût né un mouton qui donnât de l'or au lieu de laine quand on le tondoit. Il n'y a personne de bon sens qui voulût croire ces fictions, mais d'autant que la pluspart des

hommes n'eſtiment pas les plus belles choſes quand l'acquiſition en eſt facile, & qu'ils n'admirent que celles que l'on ne peut acquerir que par des travaux extrémes, les anciens Sages ont caché leur Philoſophie ſous ces fictions ingenieuſes, comme les Egyptiens leurs ſciences ſous des Hiérogliphiques.

Je ſçay bien que quelques-uns diſent que les Argonautes ſe mirent ſur mer pour aller piller les threſors des Scythes, & qu'on ne doit pas entendre autre choſe par la toiſon d'or; car il eſt certain que l'envie ſuit toûjours les richeſſes, comme l'ombre ſuit le corps, & que c'eſt pour quelque butin qu'on entreprend la pluſpart des guerres, bien que la vengeance de quelque injure en ſoit ſouvent le pretexte. Or comme l'on diſoit qu'il y avoit des torrens aſſez prés du mont Caucaſe, qui entraînoient de l'or avec leurs eaux, & que les Scythes le recüeilloient avec des planches percées comme un crible, & avec des peaux de mouton où la laine tenoit encore, il prit envie à quelques-uns d'entreprendre ce voyage, dont l'or qu'on eſperoit en rapporter devoit eſtre la recompenſe. Et parce que pour aller de la Theſſalie en ces lieux là il ſe trouve quantité d'écueils, & de grands obſtacles qui ſembloient d'autant plus effroyables qu'on avoit alors moins de connoiſſance de la navigation, les Poëtes ont feint-là deſſus toutes les choſes qu'ils en diſent.

Mais ſans nous amuſer à ces interpretations qui ſont plus curieuſes que profitables, conſiderons Jaſon d'une autre ſorte, & gardons-nous de croire qu'il ait eſté un avare qui ait fait tant de chemin pour aller chercher un peu d'or, car c'eſt l'intention de la Fable de nous repreſenter par Jaſon un homme ſage & prudent. L'on dit qu'il apprit de Chiron la Medecine, & que

c'eſt

c'eſt de là qu'il fut appellé Jaſon, car Ἰάσων ſignifie l'art de guerir; Et neantmoins on ne dit point qu'il ait jamais guery perſonne, & qu'il ait donné des remedes. Auſſi ne faut-il pas croire que Chiron ait eſté plûtoſt Medecin des corps que des ames, mais il faut ſe perſuader qu'il enſeigna à Jaſon ce qui eſt digne de l'homme, je veux dire la ſageſſe & la prudence. En effet je croy que Jaſon apprit d'un ſi excellent Maiſtre comment il ſe faut gouverner dans l'une & dans l'autre fortune, quel eſt le contre-poiſon dont on doit uſer contre les voluptez impures, par quels moyens on peut reprimer la colere, par quelles forces on chaſſera l'ambition qui nous tente, & par quels ſecrets on ſurmontera l'avarice, qui eſt le plus grand & le plus infame des vices. Ainſi l'on a dit que Jaſon equipé de ces ſortes armes avoit vaincu de grands obſtacles, & qu'eſtant allé à Colchos, il avoit dompté des Taureaux qui vomiſſoient des feux & des flames. Mais par ces Taureaux furieux l'on veut ſignifier la colere, l'opiniâtreté de l'eſprit, & les autres paſſions: Et l'on nous apprend par cette Fable que c'eſt vaincre des Taureaux qui jettent du feu, que c'eſt ſurmonter des monſtres que de ſoûmettre à la raiſon, & les appetits du corps, & les paſſions de l'ame. Je ne diray rien ici des dents du ſerpent dont il naquit des gens de guerre, je vous renvoye à l'explication de la Fable de Cadmus, pour y apprendre mes ſentimens. C'eſt la premiere Fable du 3. livre.

Quant à ce grand Dragon que Jaſon trouva moyen d'endormir par le ſecours de Medée, il nous figure l'envie, qu'on peut ſagement dompter par la prudence & par le Conſeil, car μῆδος ſignifie cela en Grec. Enfin pour expliquer en peu de paroles le voyage de Jaſon, que quelques-uns rapportent à l'hiſtoire, & d'autres à la

Chimie, comme nous l'avons déja dit, les anciens n'en ont ſi magnifiquement parlé, que pour faire voir que la vie de l'homme eſt agitée d'une infinité de tempeſtes, & qu'il luy eſt neceſſaire de beaucoup de conſeil, de ſageſſe, & de prevoyance pour demeurer ferme & inébranlable parmi les agitations du monde, & les changemens de la fortune.

Pour moy je penſe que par la toiſon d'or, l'on nous figure l'honneur & la gloire qui coûtent tant à acquerir; Qu'on veut enſeigner aux jeunes gens par l'exemple de Jaſon à ne pas demeurer oiſifs dans leurs païs quand il n'y a point d'occaſions d'y faire paroiſtre leur courage, & qu'ils peuvent ſe ſignaler ailleurs; Qu'il faut qu'un homme qui aſpire à la conduite des Republiques & des grands Eſtats, ait veu beaucoup de païs & de peuples; Qu'il doit en connoiſtre les humeurs & les coûtumes, comme Ovide le veut faire voir ici en la perſonne de Jaſon, & Homere en celle d'Ulyſſe; Qu'il faut qu'il s'y ſoit fait luy-meſme connoiſtre par ſes belles qualitez, afin que quand il eſt dans l'employ il ſoit déja craint & conſiderable.

Enfin quand je conſidere Medée qui aime Jaſon, qui ſe met en peine pour luy, & qui ſemble dire en ſa faveur,

Flectere ſi nequeo ſuperos Acheronta movebo.
Si je n'émeus le Ciel j'emouvrai les Enfers.

Je n'ay point de peine à croire que la Fable nous veut enſeigner par là que la vertu n'eſt en danger de nulle part, & qu'elle trouve par tout des amis.

FA-

FABLE DEUXIESME.

ARGUMENT.

Medée à la priere de Jason, rajeunit Eson son pere, sans toutefois qu'il perde rien de la memoire des choses passées, & de l'experience d'un vieillard.

LORSQUE Jason fut de retour en son païs, on en fit des réjoüissances publiques. Les hommes & les femmes porterent des presens aux Temples, on vid par tout fumer de l'encens sur les Autels; & des Victimes à cornes dorées furent les reconnoissances dont les hommes payerent les Dieux du salut de leurs enfans que Jason avoit ramenez. Mais Eson pere de Jason ne parut point parmy les réjoüissances & solemnitez de cette feste, que l'on celebroit en quelque sorte pour la gloire de son fils. Car alors il estoit au lit, où abbatu de vieillesse, il approchoit déja de la mort. C'est ce qui obligea Jason de parler ainsi à Medée: Ma chere femme, luy dit-il, « vous à qui je confesse que je doi la vie, « vous qui m'avez donné toutes choses, « & qui m'avez comblé de tant de faveurs « qu'elles surpassent toute croyance, puis- « qu'il n'y a rien d'impossible à la vertu de « vos charmes, ôtez quelques années de « ma «

ma vie, & les donnez à mon pere, pour en prolonger ſes jours. Il ne pût retenir ſes larmes en luy faiſant cette priere, dont la force la toucha. Et bien qu'en
„ abandonnant ſon pere, elle eût donné
„ un témoignage qu'elle ne reſſembloit
„ pas à Jaſon, neanmoins le ſouvenir de
„ ſon pere aida encore à la toucher, mais
„ elle le diſſimula, & cacha ſes reſſenti-
„ mens. Quel crime meditez-vous, dit-
„ elle à Jaſon, & quelle opinion avez
„ vous de mon amour? Vous pourriez
„ vous perſuader que je vouluſſe retran-
„ cher quelque choſe de vos années pour
„ en augmenter la vie d'un autre? O De-
„ eſſe qui pourrois m'aider, puiſſante &
„ divine Hecate, refuſe moy ton ſecours,
„ ſi je me reſous à cette entrepriſe! Ha
„ Jaſon, voſtre demande n'eſt pas juſte,
„ & pourtant je m'efforceray de vous
„ donner beaucoup plus que vous ne me
„ demandez. Ainſi pour vous contenter,
„ je prodigueray ma ſcience, & pourveu
„ qu'Hecate me donne du ſecours, &
„ qu'elle favoriſe un ſi haut deſſein, je
„ prolongeray les jours de voſtre pere,
„ ſans rien diminuer des voſtres. Quand
on fut donc en pleine Lune, car alors il s'en falloit trois jours qu'elle ne fût dans ſon plein, Medée ſortit ſeule de nuit, ayant la robe retrouſſée, les pieds nuds,

nuds, & les cheveux répandus sur les épaules; & courut en cet estat comme une femme insensée, parmy les tenebres de la nuit. Les hommes, les oyseaux, les bêtes sauvages, enfin tout l'Univers estoit endormy; le serpent comme assoupy, se couloit sur l'herbe sans faire de bruit; les feüilles des arbres estoient immobiles, l'air estoit si calme & si tranquille qu'on pouvoit dire qu'il dormoit, il n'y avoit par tout qu'un profond silence, les Astres seuls éclairoient le Ciel & la Terre, & veilloient sur tout l'Univers. Ainsi Medée tourna trois fois à l'entour d'un espace de terre, en levant les mains au Ciel; elle s'arrosa trois fois les cheveux d'une eau qu'elle avoit prise dans un fleuve; & aprés avoir fait trois grands cris, elle se mit à genoux, & fit cette priere. « O nuit qui conserve fidellement les se- « crets que l'on te confie; ô Astres qui « succedez avec la Lune à la lumiere du So- « leil, & vous ô triple Hecate, qui avez « toujours sceu mes desseins, & qui les « avez favorisez! O charmes, ô science « magique, ô terre qui fournis aux magi- « ciens de si fortes, & de si puissantes her- « bes; vents, montagnes, fleuves, lacs, « & vous Dieux des bois & de la nuit, qui « m'aidez lorsque je le veux, à faire re- « mon- «

„ monter les fleuves, au grand étonne-
„ ment de leurs rivages, juſques dans le
„ ſein de leurs ſources, paroiſſez à mon
„ ſecours ! Ainſi par la force que vous
„ donnez à mes charmes, je mets le trou-
„ ble ſur la mer, ou j'y fay revenir le cal-
„ me. Je chaſſe & je rappelle les nuages ;
„ Je detâche les vents ou je les enchaîne ;
„ Je mets en pieces les ſerpens par la force
„ que vous donnez à ma voix ; Je fay mar-
„ cher les rochers ; Je fay changer de pla-
„ ce aux foreſts ; Je fay trembler les mon-
„ tagnes : Je fay rougir la terre, Je con-
„ traints les morts de ſortir de leurs mo-
„ numens ; Je te force toy-meſme, ô
„ puiſſante Lune, de deſcendre du Ciel
„ en terre, malgré le bruit des baſſins
„ dont on croit te ſoulager, lorſque l'on
* dans PE- elyp- ſe. „ te croit * en peine. Je fay pâlir ton cha-
„ riot, je fay pâlir celuy de l'Autore par
„ la vertu de mes charmes. C'eſt vous, ô
„ puiſſantes Divinitez, qui avez éteint les
„ flâmes que des Taureaux vomiſſoient ;
„ c'eſt vous qui les avez contraints de
„ ſouffrir le joug, & de tirer une charruë ;
„ c'eſt vous qui allumâtes la guerre, où
„ des hommes nez d'un ſerpent, ſe défi-
„ rent les uns les autres, c'eſt vous qui
„ endormîtes le Dragon qui gardoit la
„ Toiſon d'or, & qui fiſtes voir à la Gre-
„ ce un ſi precieux butin. J'ay maintenant

be-

beſoin de ſimples qui renouvellent la vie « d'un homme, & qui le faſſent revenir « de l'extrémité de la veilleſſe à une jeuneſ- « ſe vigoureuſe. J'attens de vous cette fa- « veur, & je commence à reconnoiſtre « que vous avez oüy mes prieres. Ces A- « ſtres qui luiſent ſur ma teſte, ne ſont pas « en vain ſi brillans, & ce n'eſt pas auſſi « en vain que je voy paroiſtre un chariot « qui eſt trainé par deux Dragons. En ef- « fet, comme elle parloit, il deſcendit du Ciel un chariot, où elle monta en meſme temps; & apres avoir flatté les Dragons qui le traînoient, elle leur lâcha la bride, & fut emportée en l'air. Ainſi elle vid bien-toſt ſous ſes pieds toutes les villes de la Theſſalie, mais elle ne s'arrétoit que dans les contrées qui pouvoient luy donner quelque herbe qui contribuât à ſon deſſein. Elle en prit ſur le mont Oſſa, ſur le Pelion, ſur le Minde & ſur l'Othris; & le mont Olympe luy en fournit auſſi un grand nombre. Elle en tira quelques-unes avec la racine, & ſe contenta de couper les feüilles des autres. Elle en rencontra beaucoup ſur les bords du fleuve Apidan, dont elle fit proviſion. L'Amphryſe, l'Enipe, le Penée, luy en donnerent quelques-unes. Elle en cueillit auſſi dans les eaux de Sperchie, & ſur

les

les rivages marécageux du Bebe ; & alla meſme en chercher dans la riviere d'Authedon qui n'étoit pas encore celebre par le changement de Glauque, qui de peſcheur devint Dieu marin. Elle employa donc neuf jours & neuf nuits à ramaſſer les ſimples qui luy eſtoient neceſſaires ; & leur odeur ſeulement eut tant de force & de vertu, que les ſerpens qui la traînoient, en changerent leur vieille peau. Lorſqu'elle fut de retour, elle s'arrêta devant la porte de ſon Palais, couverte ſeulement du Ciel, deffendit aux hommes de s'approcher d'elle, dreſſa deux autels de gazon, & conſacra celuy de la droite à Hecate, & celuy de la gauche à la Jeuneſſe. Apres les avoir environnez de fougere, & de quelques branches d'arbres, elle fit non loin de là deux petites foſſes, ſacrifia une brebis noire, à qui elle coupa la gorge, & remplit du ſang de cette brebis les deux foſſes qu'elle avoit faites. Puis elle verſa du vin dans l'une, & du lait dans l'autre ; mais en faiſant cette ceremonie, elle prononçoit quelques paroles par leſquelles elle adouciſſoit les puiſſances infernales ; & pria Pluton & Proſerpine de ne ſe point hâter de dépoüiller le vieux Eſon de l'ame qui le faiſoit vivre. Lorſqu'elle les eut propi-

tiez,

tier, & qu'elle se les eut rendus favorables par de longues prieres, elle fit apporter Eson devant ces Autels, & l'ayant endormi d'un profond sommeil, elle l'étendit comme mort sur des herbes dont elle avoit couvert la terre. Et en même temps elle fit retirer Jason & ceux de la suite, & leur défendit de regarder les ceremonies qu'elle faisoit, de peur d'en profaner le mistere. Ils obéirent à cet ordre; & alors Medée toute échevelée comme une Bacchante, tournant à l'entour des Autels où elle avoit allumé du feu, trempa plusieurs torches dans ces fosses pleines de sang, & les alluma sur ces Autels toutes sanglantes, comme elles étoient. Ensuite elle purifia le corps d'Eson trois fois avec de l'eau, trois fois en le faisant passer par la flâme; & cependant ses herbes & ses autres drogues broüilloient dans un grand chaudron. Elle y avoit mis des racines qu'elle avoit prises dans les vallons de la Thessalie, des graines, des fleurs, de certaines essences noires, des pierres qu'on apporte des extremitez de l'Orient, & du sable que le flux de la mer laisse sur le rivage, quand il s'en retourne. Elle y ajoûta des broüillards qui s'engendrent de nuit au clair de la Lune, la chair & les entrailles

trailles d'un Loup garou, la peau d'un certain serpent, le foye d'un Cerf, & la téte d'une Corneille de neuf cens ans. Enfin apres y avoir jetté une infinité d'autres choses dont on ne sçait point les noms, elle méla le tout ensemble avec une branche morte d'Olivier. Ce bâton dont elle méla toutes ces drogues, n'eut pas fait trois ou quatre tours dans ce chaudron, que premierement il devint verd; puis il se revétit de feüilles, & bien-tost apres il parut chargé d'Olives. Tout ce qui tomboit à terre de ce qui boüilloit dans ce chaudron, la faisoit aussi-tost germer, & faisoit naistre des herbes ou des fleurs. Quand Medée eut fait cette épreuve, elle coupa la gorge à Eson, en fit sortir tout le vieux sang, & fit couler en sa place le suc de toutes les drogues qu'elle avoit fait boüillir ensemble. Aussi-tost que le corps d'Eson en eut esté remply, ou par la bouche, ou par sa playe, sa barbe & ses cheveux se revétirent des couleurs de la jeunesse, quitterent le blanc & prirent le noir. Son embonpoint luy revint, la pâleur quitta son visage, toutes ses rides se remplirent, tout son corps reprit sa vigueur; & ce veillard devenu jeune, s'étonna de se revoir dans l'estat où il estoit il y avoit quarante ans,

sans

sans avoir rien perdu de l'experience que la vieilleſſe luy avoit acquiſe.

FABLE TROISIESME, & IV.

ARGUMENT.

Medée à la priere de Bacchus, rajeunit les Nymphes qui l'avoient nourri; & pour vanger Jaſon de Pelias ſon oncle, elle fait en ſorte que ſes propres filles le tuent, en penſant le rajeûnir.

BACCHUS, qui avoit veu du haut du Ciel une ſi grande merveille, demanda à Medée la meſme grace pour les Nymphes qui l'avoient nourry, & Medée luy accorda ce qu'il demandoit. Mais pour continuer ſes artifices, elle feignit d'eſtre mal avec Jaſon, & ſe retira chez Pelias, dont les filles la receurent favorablement. Elle gagna bientoſt leur amitié par des apparences trompeuſes; & en leur comptant les grands ſervices que Jaſon avoit receus d'elle, & principalement ce qu'elle avoit fait en faveur d'Eſon, elle leur fit eſperer la même grace pour leur pere, qu'une vieilleſſe caduque menaçoit déja de la mort. Elles la prierent donc de leur accorder cette faveur; & luy promirent toutes enſemble que comme ce bienfait étoit infini, la reconnoiſſance ſeroit infinie. Medée demeura quelque temps

ſans

sans leur rien répondre ; l'on eût dit qu'elle estoit en doute de ce qu'elle devoit faire, & par une feinte gravité qui ressembloit à un refus, elle tint longtemps en suspens ces Princesses qu'elle alloit tromper. Enfin, elle leur promit la satisfaction qu'elles demandoient ; & afin qu'on eût plus de confiance en ses
„ promesses : Faites amener, dit-elle, le
„ plus vieux bélier de vos troupeaux, &
„ je le feray devenir agneau par la vertu
„ de mes herbes. On luy amena aussi-tost un bélier, & l'ayant pris par les cornes, elle luy coupa la gorge dont il ne sortit que fort peu de sang, parce qu'il estoit trop maigre & trop vieux pour en avoir davantage. Apres l'avoir tué, elle le mit dans un grand vaisseau, avec le suc & l'essence de quelques herbes qui eurent la force de rendre son corps plus petit, de luy ôter les cornes, & avec les cornes les années. Enfin l'on entendit béeler un agneau, qui sortit aussi-tost de la chaudiere, & alla chercher à teter. Les filles de Pelias furent ravies de ce prodige, & apres la promesse que Medée leur avoit faite, elles la presserent avec d'autant plus d'ardeur, qu'elles avoient plus de confiance en la vertu de ses charmes.

Il s'estoit déja passé trois jours & trois nuits

nuits depuis le prodige de ce bélier, & la quatriéme nuit, durant que les Astres éclairoient, Medée mit sur du feu de l'eau toute pure, & des herbes qui n'avoient point de vertu, & ayant endormy le Roy & ses Gardes, d'un sommeil qui ressembloit à la mort : De quoy doutez-vous, dit-elle à ces filles, qui estoient déja entrées dans la chambre de Pelias, que craignez-vous timides Princesses? prenez des couteaux, & répandez ce vieux sang, afin que je remplisse ses veines de ce sang qui fait la jeunesse. La vie de vostre pere est maintenant entre vos mains. Si vous avez de l'amour pour luy, & que vous vouliez que vos esperances ne soient pas vaines, rendez luy ce bon office, armez-vous contre sa vieillesse, chassez-là de son corps avec le fer, & faites y place à la jeunesse. Elle anima donc ces Princesses par de semblables discours; & en cette occasion celle qui avoit pour son pere plus de tendresse & plus d'amour, fut coupable la premiere du meurtre & du sang de son pere, & de peur d'estre criminelle, elle se rendit criminelle. Neanmoins elles n'oserent regarder les coups qu'elles donnoient elle-mesmes, & n'eurent pas la hardiesse de porter la veuë où elles avoient le courage de por-

ter la main. Ce miſerable Prince s'éveil-
le preſque noyé dans ſon ſang : Il tâche
de ſortir du lit, mais il n'avoit déja plus
de force, & ne pût faire autre choſe
que de tendre les mains à ſes filles, par-
» my les couteaux qui l'aſſaſſinoient. Que
» faites vous, dit-il, mes filles, quelle
» fureur vous anime contre la vie de vo-
» ſtre pere ? A ces paroles qui les touche-
» rent elles perdirent le courage ; les cou-
teaux leur tomberent des mains ; & comme il vouloit parler davantage, Medée luy coupa la voix avec la gorge, & le jetta dans de l'eau boüillante.

EXPLICATION II. III. & IV.

D'Eſon, & des nourrices de Bacchus rajeunies par Medée, & de Pelias qu'elle fit mourir.

COMME il y a des Fables qui regardent la morale, d'autres la politique, & d'autres la nature, il eſt certain que les unes & les autres ne contiennent point de ſecrets qui ſoient impoſſibles, & que les anciens ſe ſeroient mocquez de nous s'ils avoient voulu nous faire croire que de la privation, comme dit la Philoſophie, on peut revenir à l'habitude, c'eſt à dire, de la mort à la vie. Il ne faut donc pas croire que Medée ait reſſuſcité Eſon, c'eſt un ſecret qui ſurpaſſe la nature, & que Dieu a voulu ſe reſerver. Que veut donc nous apprendre la Fable d'Eſon ? L'on dit que Medée établit quelques exercices qui rendoient plus robuſtes & plus forts les corps delicats

cats & effeminez, & qu'on à feint de la qu'elle ramenoit à leur premiere jeuneſſe les vieillards les plus languiſſans. D'ailleurs comme Medée eſtoit ſçavante dans la connoiſſance des ſimples & de la Medecine, il eſt croyable que par des medicamens ſalutaires elle prolongeoit la vie des vieillards, & de ceux que nous appellons valetudinaires, ou maladifs.

L'on a dit auſſi que Medée avoit trouvé la premiere une certaine fleur, dont le ſuc avoit la vertu de faire devenir noirs les cheveux, de blancs qu'ils eſtoient. Ainſi elle noirciſſoit le poil des vieillards qui affectoient de paroître jeunes; & leur donnoit pour le moins une apparence de jeuneſſe. Davantage elle trouva la premiere l'invention de faire un bain chaud compoſé de certaines herbes medecinales, qu'elle donnoit à ceux qui en vouloient uſer. Neanmoins elle ne le donnoit pas devant le monde, mais toujours en particulier, de peur que les Medecins n'en appriſſent le ſecret; & l'on appelloit cette ſorte de remede Parepſiſis, c'eſt à dire decoction. Enfin tous ceux qui s'en ſervoient en devenoient plus ſains, plus forts & plus robuſtes; Et parce que pour le preparer elle ſe ſervoit de chaudieres, de feu, de bois, & qu'on prenoit ce bain tout chaud, on a pris de là ſujet de dire qu'elle faiſoit boüillir les hommes. Mais d'autant que ce remede eſtoit bon auſſi pour les femmes, l'on a feint que les nourrices de Bacchus en avoient auſſi eſté rajeunies. Euſeb. in 10. præp. Evangel.

A preſte comme il y a des choſes qui ſont remedes pour quelques uns, & qui ſont poiſons pour d'autres, & que la Medecine ou plûtoſt le Medecin ſe trompe ſouvent, l'on a feint que Pelias eſtoit mort par un remede qui ſembloit eſtre le meſme que celuy qui avoit rajeuni Eſon. En

effet, bien qu'un remede ſoit le meſme en ſoy, on peut dire neanmoins qu'il n'eſt pas le meſme, eu égard à ceux qui en uſent, parce que le temperament de l'un peut être different de celuy de l'autre, & que les remedes agiſſent dans les corps ſelon la diſpoſition qu'ils y trouvent.

D'autres parlent d'une autre façon de ce rajeuniſſement de vieillards, & diſent que Medée les ramenoit dans la jeuneſſe par des herbes & par du feu, parce que par ſes artifices elle obligeoit les vieillards de l'aimer, & faiſoit en ſorte qu'ils eſtoient auſſi fous & auſſi imprudens que de jeunes hommes. Car que ne fait pas l'amour des femmes? N'eſt ce pas l'un de ſes miracles que de rajeunir les vieillards? Il y en a auſſi qui diſent autre choſe que ce que j'ay dit des nourrices de Bacchus; & je penſe qu'ils ont raiſon. Ils diſent donc que Medée trouva l'invention de coucher, & de provigner les vignes qu'on peut appeller les nourrices de Bacchus, & qu'à cauſe qu'on les renouvelle ou qu'on les rajeunit par ce moyen, l'on a feint de là, que Medée avoit rajeuni les nourrices de Bacchus.

Mais on peut me demander pourquoy Jaſon emmena Medée, & ce qu'on veut nous faire comprendre par là, car je n'ay point parlé dans l'autre Fable de cette particularité. Il eſt aiſé de répondre qu'il n'y a rien d'extraordinaire en cette action, puiſque nous voyons tous les jours que l'amour fait faire aux filles de ſemblables fautes, & les oblige de quitter leurs peres & les eſperances de leur maiſon, pour ſuivre un inconnu & ſa fortune. Mais cherchons quelque choſe que tout le monde ne puiſſe trouver, & qui puiſſe contenter tout le monde raiſonnable.

Jaſon peut donc ſignifier le * Medecin ou la Medecine, comme j'ay dit dans l'explication de l'au-

* ὁ μὲν τὴν ἰατρικὴν, à medendo.

l'autre Fable ; & il emmene Medée, qui signifie, comme je l'ay aussi fait voir, la prudence & le conseil, pour montrer que le Medecin doit mener avec luy la prudence. C'est à dire qu'il doit estre prudent & judicieux. Ou si l'on rapporte cette Fable plûtost à la Medecine de l'ame qu'à celle du corps, nous dirons qu'elle nous apprend que quiconque voudra guerir son esprit & y apporter le remede, qui consiste en la sagesse & en la prudence, estimera peu toutes les autres choses & mesme les plus precieuses pour devenir homme de bien, & acquerir le repos & la santé de l'esprit. C'est ce qu'on veut nous enseigner en nous representant Medée qui met en pieces & ses enfans & son frere, & qui abandonne son païs. Car n'est-ce pas déchirer & son frere & ses enfans, que d'étouffer des passions qui naissent de nous, & qui nous viennent souvent de nos peres ? Et n'est-ce pas proprement abandonner son païs, que de se quitter soy-mesme, que de renoncer à soy-mesme ? Certes celuy qui ne sçaura pas resister aux atteintes de la volupté, qui ne pourra vaincre ses convoitises, ni déchirer, pour ainsi dire, ces ennemis domestiques, ne fera jamais rien de grand ni de glorieux.

Mais pourquoy pensez-vous qu'on ait feint que Medée qui nous figure la sagesse comme je l'ay déja dit, & que son nom le fait voir, attire la Lune du Ciel, & qu'elle fait changer de place aux Estoilles ? On veut apprendre à tous les hommes par une si belle fiction, que le sage est maistre des Astres, c'est à dire qu'encore que les Astres l'inclinent ou à l'ambition, ou à l'amour, ou à la colere, ou enfin aux autres passions, il peut corriger par sa raison la malignité de son Estoile. N'est-ce pas, pour ainsi parler, mettre Venus en la place de Saturne, que de montrer de la froideur

au milieu des feux de la jeuneſſe, & de vaincre un temperament qui nous porte à la volupté ?

FABLE CINQUIESME, VI. VII. VIII. IX. X. XI. XII. XIII. XIV. XV. XVI. XVII. XVIII. & XIX.

ARGUMENT.

Toutes ces Fables ne contiennent que le voyage de Medée : car apres cette cruauté, elle prit la fuite, & ſe retira à Corinthe.

SI Medée ne ſe fût promptement jettée dans ſon chariot volant qui l'emporta auſſi-toſt, elle n'eût pas évité la peine & la punition de ce crime. Elle fut donc enlevée en l'air ; & paſſa par deſſus le mont Pelion, par deſſus le logis de Chiron, par deſſus le mont Orbis, & ces lieux celebres & connus par l'avanture du vieux Cerambe, qui fut emporté ſur des aîles, par l'aſſiſtance des Nymphes, lorſque toute la terre fut couverte d'eaux. Elle laiſſa à gauche Pitane ville d'Etolie, & ce rocher qui avoit eſté autrefois Dragon, & qui en portoit encore l'image. Elle vid ſous ſes pieds en paſſant la foreſt d'Ida, où Bacchus, pour couvrir le larcin de ſon * fils cacha ſous la forme d'un Cerf le

* Ionée.

veau

veau qu'il avoit volé. Elle passa aussi sur les terres où le pere de Coryte avoit esté inhumé sous un peu de sable, & traversa les pleines où Mera, converty en chien, avoit abboyé la premiere fois. Elle vid la ville d'Erypile, où quelques femmes avoient esté converties en vaches lorsque les troupeaux d'Hercule se retiroient. Elle passa par dessus l'Isle de Rhodes qui est consacrée à Apollon, & par dessus les Telchines, qui infectoient autrefois toutes choses de leur seule veuë, & que la haine de Jupiter metamorphosa en rochers qui sont couverts des eaux de la mer. Elle passa aussi par dessus la vieille ville de Cée, où Alcidamas devoit quelque jour s'étonner de voir naistre une colombe du corps de sa fille. Elle vid ensuite le Lac d'Hyrie, où l'on entend chanter un Cigne qui nâquit inopinément, apres que Phillie eut fait tant de choses extraordinaires par le commandement du fils d'Hyrie qu'il aimoit plus que luy-mesme. En effet pour le contenter, il avoit apprivoisé des oiseaux qu'on n'avoit jamais apprivoisez; il avoit dompté des Lyons, & avoit vaincu un Taureau qu'il luy avoit commandé de vaincre. Mais enfin voyant que le fils d'Hyrie se mocquoit de luy, il luy refusa en co-

colere le Taureau qu'il luy demandoit; & alors le fils d'Hyrie indigné de ce refus: Tu souhaiteras de me l'avoir donné, luy dit-il, & en mesme temps il se precipita d'un rocher. Chacun s'imagina qu'il estoit tombé; mais il demeura en l'air soûtenu sur des aîles blanches, & fut converty en Cygne. Cependant Hyrie, qui s'imagina que son fils estoit mort, se fondit entierement en larmes; & de l'abondance des pleurs de cette mere affligée, il se fit un lac qui porte son nom. On void assez prés de là la ville de Pleuros, où Combé fils d'Opsis ayant esté metamorphosé en oyseau, évita par cette avanture la furie de ses enfans qui le vouloient assassiner. Medée vid aussi les plaines de l'Isle de Calaurée qui appartenoit à Latone, & dont le Roy & la Reine furent aussi changez en oyseaux. Elle laissa à la droite le mont Cyllene, où à la maniere des bestes, le detestable Menephron devoit coucher un jour avec sa mere. Elle apperceut de loin Cephise qui pleuroit l'avanture de son petit-fils, qu'Apollon avoit changé en monstre marin; & vid aussi le Palais d'Eumele, alors en deüil de sa fille qui avoit esté changée en oyseau.

EX-

EXPLICATION V. VI. VII. VIII. IX. X. XI. XII. XIII. XIV. XV. XVI. XVII. XVIII. & XIX.

De Cerambe metamorphosé en oyseau. Des femmes de Cô changées en vaches, des Lelysiens en écueils, & de la fille d'Alcidamus changée en colombe. Du Cygne metamorphosé en oyseau & d'Hyrie en étang. De Combe changé en oyseau, & de Meneplaron en beste sauvage.

IL y à quelques Fables si peu connuës que loin d'en pouvoir tirer quelque sens & d'en apporter l'explication, on n'en sçait pas seulement l'avanture. Celles-cy sont de ce nombre; aussi en diray-je si peu de chose que je donne avis moy-mesme, que ce n'est pas en parler que d'en parler comme je fais. Quoy qu'il en soit, on a feint, comme l'on pense, que ce *Cerambus* fut transformé en escarbot, à cause de la ressemblance du nom dont les Grecs ont appellé ce petit animal. En effet ils l'appellent Cerambos, parce qu'il a de petites cornes, car κέρας signifie corne en Grec. Mais si vous me demandez pourquoy au temps du deluge il fut revêtu de plumes, & conservé par les Nymphes, je vous diray franchement que j'en laisse la recherche à ceux qui n'ont rien à faire. Et à la verité cette Fable n'est pas si considerable, non plus que toutes les autres dont il est ici parlé, qu'il faille s'en mettre plus en peine qu'Ovide, qui n'en dit qu'un mot en passant.

Il est à croire que par ces femmes qui furent transformées pour avoir offensé Junon, on veut apprendre que ceux qui offensent Dieu, ne sont

pas raisonnables, & qu'ils sont au nombre des bestes Car si l'on conservoit de la raison au moment qu'on offense Dieu, seroit-il possible qu'on l'offensât? Cette raison ne nous feroit-elle pas reconnoistre l'attentat que nous faisons, & ne nous retiendroit elle pas quand nous courons dans le vice? Nous sommes donc des animaux sans jugement & sans raison, quand nous nous abandonnons au peché, & la brutalité que l'on en contracte, comme ces malheureuses femmes, est un commencement de punition.

Quant aux Jalysiens, leur insigne méchanceré fut cause que les Grecs les surnommerent Telchines, comme autrefois il y avoit des peuples sur les rivages de l'Italie qui furent appellez Lestringons * à cause de leurs brigandages. Car les Grecs appellent Telchines les mauvais genies qui attirent les hommes pour les perdre. Or les Jalysiens estoient des sorciers & des ensorceleurs qui faisoient pleuvoir, neger, & grêler sur les terres de ceux à qui ils vouloient faire du mal, mais enfin ils furent punis par un juste jugement de Dieu de leurs méchantes actions. Car Jalysie, qui estoit une ville de l'Isle de Rhodes où ils habitoient fut submergée par la mer; & l'on a pris de là sujet de feindre qu'ils furent metamorphosez en escueils.

* Λεστρικὲς qui vit de brigandage. Diodor.

Pour la fille d'Alcidamus qui fut changée en colombe, j'en dirois quelque chose si j'en avois quelque chose à dire. Cependant il est croyable, comme le rapportent quelques-uns, que ce qui a fait dire à la Fable qu'il nâquit une colombe de son corps, ou qu'elle fut metamorphosée en colombe; c'est qu'elle fut appellée colombe, parce qu'elle avoit souvent des enfans. En effet la colombe couve toujours, ou a toujours des petits, & c'est dit-on pour cela qu'elle estoit consacrée à Venus.

Que

Que nous apprendra cette Fable. Le fils d'Hyrie eſt aimé par Phillie qui luy fait ſans ceſſe des preſens, dont il ne ſe ſoucie point du tout, & enfin Phillie laſſé d'obliger un ingrat, luy refuſe la derniere choſe qu'il luy demande. Ce qui fut cauſe que Cygne fils d'Hyrie s'en precipita de regret, & que ſa mere en mourut de déplaiſir, car c'eſt ce que l'on veut faire croire par ſa metamorphoſe en étang. Cette Fable ne nous enſeigne-t'elle pas qu'il n'y a point de ſi bons amis qui ne ſe laſſent d'obliger ceux qui dédaignent leurs bienfaits; & qu'après avoir abuſé long temps de leur amitié, nous les recherchons quelquefois inutilement lorſque nous en avons beſoin? Apprenons donc par cette Fable à conſerver nos amis en faiſant eſtat des bons offices qu'ils nous rendent, ſi nous ne ſommes pas capables de leur en rendre nous-meſmes. Car on oblige quelquefois autant en recevant de bonne grace qu'en donnant de bonne grace.

Je ſuis d'avis que nous paſſions avec Medée ſans nous arreter à tous les endroits de cette Fable. Auſſi bien n'y voit on rien d'aſſez remarquable pour payer le ſejour que nous y ferions. L'on dit pourtant que Combe avoit cent enfans, & que pour empeſcher qu'ils ne le tuaſſent, car ils en avoient fait le deſſein, les Dieux le convertirent en oyſeau, c'eſt à dire que par ſon adreſſe il échappa de leurs mains.

Toy qui ſouhaites des enfans
Comme un avare la richeſſe,
Et qui crois que de nos vieux ans
Ils ſont la paix & l'allegreſſe,
Voy par cet exemple fameux
Que tu ne ſçais ce que tu veux,
Ou que tu veux ſouvent ta peine;

Combe en receut beaucoup d'appuy ;
Il en a plus d'une centaine,
Et tous conſpirent contre luy.

Cela ne montre-t'il pas, que nos enfans ſont ſouvent nos ennemis, & qu'ils ſont plûtoſt la peine, que la conſolation de leurs peres ? Pour Menephron ce fut un brutal, comme Ovide le montre en un mot, & l'on a feint là deſſus qu'il fut changé en bête brute.

FABLE VINGTIESME, XXI. XXII. XXIII. & XXIV.

ARGUMENT.

Lorſque Medée fut arrivée à Corinthe, & qu'elle eut appris que Jaſon avoit épouſé la fille de Creon, elle s'en vengea par des cruautez ſans exemple ; & puis elle ſe retira chez Egée qui la prit en mariage. On fait des réjoüiſſances publiques à l'arrivée de Theſée, que Medée voulut pourtant empoiſonner, & l'on chante dans cette Feſte des grandes actions de Theſée, & principalement la victoire qu'il avoit remportée ſur Scyron ce fameux Pyrate qui fut converty en un rocher qui porte ſon nom. L'on conte auſſi par occaſion le changement d'Arné en Chenas.

ENFIN apres avoir long-temps couru par les grandes plaines de l'air, Medée deſcendit dans Corinthe, où l'on dit qu'au commencement du monde, il nâquit des hommes de reſpotirons qu'engendrent la pluye & l'humidité de la terre. Mais lorſqu'elle eut appris

pris que Jason avoit épousé Creüse fille de Creon, cette infidelité d'un Prince à qui elle avoit sauvé la vie, la rendit si furieuse, qu'elle mit le feu dans le Palais de Creon, & le brûla avec Creuse. Et pour rendre sa vangeance & plus horrible & plus fameuse, elle oublia qu'elle estoit mere, elle tua les deux enfans qu'elle avoit eus de Jason; & apres s'estre vangée, elle remonta sur son chariot, & se sauva par la fuite, de la colere de Jason. De là, ses Dragons l'emporterent dans Athenes, où elle vid le juste Phinée, le vieillard Peripse, & la petite fille de Polyphemon, depuis peu revétus de plumes, & volans comme des oyseaux. Egée Roy d'Atheines la receut dans son Palais; & ne se contenta pas de luy faire un bon accueil, mais il la prit aussi pour femme. Cependant Thesée son fils, que pourtant il ne connoissoit pas pour son fils, le vint trouver, apres avoir purgé l'Istme de Pirates, & rétably sur la mer, & la paix & la seureté. Mais aussi-tost Medée fit dessein de s'en deffaire; & pour executer cette cruelle entreprise, elle composa un breuvage de l'Aconit qu'elle avoit apporté de Scythie, où l'on dit que cette herbe naquit de l'écume du chien des enfers. Il y a dans ce païs une profonde

caverne où l'on descend par un chemin assez difficile ; & ce fut par cet endroit qu'Hercule amena Cerbere enchaîné, bien qu'il resistât de toutes ses forces contre la lumiere du Soleil qu'on luy faisoit voir malgré luy. Ce chien n'eut pas si-tost veu le jour qu'il remplit l'air de ses hurlemens, & la terre de son écume, qui rendit cette contrée fertile en poisons, & en toutes ces sortes d'herbes qui n'ont point d'autre vertu que de nuire ; & parce qu'elles naissent parmy les rochers, on les appelle * Aconit. Elle en composa donc un breuvage, & fit en sorte par les artifices, que le pere le presenta à son fils, comme si c'eût esté son ennemy. Ainsi Thesée avoit déja la coupe en main, lorsque son pere le reconnut à son épée, dont la garde estoit gravée de ses armes, & en mesme-temps il luy ôta la mort & le poison de la bouche. Cependant Medée qui voyoit bien que le mal tomberoit sur elle seule, évita la mort par la fuite ; & s'estant enlévée sur les nuës par la force de ses charmes, elle se déroba de la veuë d'Egée.

* On le fait venir de Cos, qui signifie une pierre fort duë.

Bien que ce Prince s'estimât le plus heureux pere du monde, d'avoir recouvré son fils, il demeura pourtant éton-

étonné de cette fatale avanture, qui l'avoit presque rendu le meurtrier de son fils. Aussi en rendit-il aux Dieux des actions de graces, par des sacrifices & par des offrandes. On ne vid jamais dans Athenes une journée plus éclatante; il fit des festins publics pour les Grands & pour le peuple; & comme le vin donne quelquefois de l'esprit, chacun parut ingenieux à chanter les loüanges de Thesée. C'est toy, disoit-on, genereux Thesée, dont les plaines de Marathon ont admiré la victoire que tu remportas glorieusement sur un Taureau furieux. C'est par toy que les habitans de Corinthe labourent aujourd'huy en liberté les terres de Cromion. C'est par toy qu'Epidaure a veu mourir Peripsetas, & que le fleuve Cephise a esté délivré des inhumanitez de Procustes. La ville d'Eleusis te considere, ô grand Thesée, comme son Liberateur, pour l'avoir mise à couvert des brigandages de Cercyon que ton courage a fait perir. Tu as triomphé de Scinis, ce Tyran fameux par des forces qu'il n'employoit qu'à faire mal, & dont le bras estoit si fort, qu'il faisoit courber de grands Pins, & les attiroit jusqu'à terre pour y attacher des hommes, que ces mesmes arbres mettoient en

„ en pieces par le grand effort qu'ils fai-
„ soient en se relevant. C'est par la vi-
„ ctoire que tu as remportée sur Scyron
„ que le chemin de Megare n'a plus de
„ dangers pour les voyageurs ; la terre
„ & l'eau qui le detestent, n'ont point
„ voulu recevoir ses os, ni leur donner
„ apres sa mort le repos de la sepulture.
„ Mais ayant esté jettez tantost en un lieu,
„ tantost en un autre, ils se sont endurcis
„ en pierre, & se sont attachez à des ro-
„ chers qui ont retenu son nom. Si nous
„ voulions conter tes jours & tes victoi-
„ res, nous trouverions que tes victoires
„ sont en plus grand nombre que tes
„ jours. Aussi est-ce pour toy ; le plus
„ fort des hommes ! que nous ferons
„ toujours des vœux, & c'est à ta santé
„ que nous beuvons. Ainsi tout le Pa-
lais retentissoit de chants d'allegresse,
& des vœux que l'on faisoit pour Thesée ; & il n'y avoit point de lieu dans toute la ville, où il y eût la moindre apparence de douleur & de tristesse.

Mais comme on ne goûte jamais de commencemens tous purs, & que toujours quelque douleur succede aux plus grands plaisirs, Egée ne joüit pas long-temps du bon-heur de revoir son fils. En effet Minos son ennemy se preparoit à la guerre ; & outre qu'il estoit puis-

puissant en vaisseaux, aussi bien qu'en hommes, il estoit encore animé par la mort d'Androgée son fils, & croyoit qu'il estoit juste d'en aller prendre la vengeance. Mais avant que de commencer cette guerre, il s'asseura du secours de tous les Princes ses amis. Il alla luy mesme par mer par tous les endroits où il y avoit des alliez; il gagna Anaphe par des promesses, & l'Isle d'Astypale par la force. Il attira à son party Cimole, Cythne, Scyre, & Seriphe. Il tira aussi du secours de Pare, cette Isle qui produit du marbre. Il en fit venir de Sithone, que l'avaricieuse Arné trahit pour de l'argent, bien que ce fût sa patrie, mais pour sa punition elle fut changée en un oyseau appellé Cheleas, qui a les pieds noirs, & la plume noire, & qui aime encore l'argent.

EXPLICATION, XX. XXI. XXII. XXIII. XXIV.

De Medée qui brûle Creuse & son pere, & qui tuë ses propres enfans. De l'écume de Cerbere convertie en un poison, dont Medée veut empoisonner Thesée. Des actions de Thesée, & des os de Scyron metamorphosez en rochers. D'Arné me-

ta-

Metamorphoſée en Chucas, ou en Chouette.

PUIS-QU'IL eſt parlé dans cette Fable des anciens habitans de Corinthe, il faut auſſi en dire quelque choſe. On dit donc que des Champignons furent leurs Anceſtres, & qu'ils en prirent naiſſance, parce que ceux qui habiterent les premiers en cette ville furent gens de peu d'eſprit, & que les fous & les gens de cette eſpece eſtoient appellez en proverbe Champignons.

Diſons apres cela que le divorce de Jaſon & de Medée, & que les cruautez qu'elle exerce ſur ſes enfans & ſur les autres, montrent que les mariages qui ſe font malgré les parens, & par des moyens que les Loix puniſſent, ſont ordinairement malheureux. Car quand les premiers feux de la paſſion ſont éteints, & que la raiſon commence à nous ouvrir les yeux, alors nous reconnoiſſons noſtre faute; l'amour qui nous a fait faillir, ſe convertit en haine; & de quelles calamitez la haine n'eſt-elle pas l'origine?

Il n'y avoit pas grande apparence que Medée fut meilleure belle-mere que bonne mere; & je ne m'étonne pas qu'apres avoir tué ſes propres enfans, elle veüille empoiſonner l'enfant d'un ſecond mary. On veut peut-eſtre montrer par là que ceux qui n'épargnent pas leur ſang, n'épargnent pas celuy des autres, ou que c'eſt une inclination comme naturelle aux belles-meres de haïr les enfans de leurs maris, & de leur declarer la guerre.

Quoy qu'il en ſoit, on feint que Medée aprés avoir exercé toutes ſortes de cruautez, & s'étre peu ſoucée de l'honneur & de la chaſteté on devient la haine de tout le monde, & tombe enſuite dans de grands malheurs: Pourquoy cela je vous

prie?

prie ? On veut nous apprendre par ces avantures, que les méchans ne ſont jamais long temps heureux, que les maux & les miſeres ſuivent toujours la mauvaiſe vie, & qu'il n'y a que la vertu qui puiſſe faire la felicité.

Pour ce qui eſt de l'écume de Cerbere convertie en poiſon, nous avons déja dit que Cerbere figuroit la terre, Et ſuivant cette opinion il eſt aiſé de juger que par cette eſcume de Cerbere l'on entend la ſemence des poiſons ; & de tant d'herbes veneneuſes que produit la terre.

Du temps de Theſée toute la Grece eſtoit remplie de brigandages. Un Certain Candiot nommé Taurus voloit & pilloit dans les pleines de Marathon ; Et auprés de Corinthe il y avoit une certaine femme que l'on nommoit Phée, & que le peuple appelloit Truye à cauſe de ſa brutalité, & de ſaletez de ſa vie, qui cauſoit de grands deſordres. Il y avoit auſſi d'autres voleurs en divers endroits, comme Periphete, Procuſtes, Cercyon & Sinis, que Theſée prit, & qu'il fit punir de mort. Enfin comme il purgea la Grece de ces ennemis du genre humain, il en receut une gloire & des loüanges immortelles.

Quant à Scyron ce fut auſſi un fameux voleur auprés d'Athenes qui precipitoit ſes hoſtes d'un rocher. Mais enfin Theſée le deffit, & le jetta dans la mer comme il y jettoit les autres ; & parce qu'il le jetta ſur quelques rochers qui furent depuis de ſon nom appellez Cyroniens, l'on a feint que ſes os avoient eſté metamorphoſez en ces rochers.

Arné fut une fille avaricieuſe qui aima l'argent pendant ſa vie, juſqu'à vendre ſon propre païs ; & apres ſa mort elle fut changée en un oyſeau qui aime encore l'argent. Que veut-on nous enſeigner par cette Fable ? Une choſe ce me ſemble fort aiſée

sée à deviner, qu'il n'y a rien qui porte plûtoſt les hommes au crime que l'avarice, & qu'il n'y a point de devoirs ſi ſaints & ſi juſtes qu'elle ne mépriſe, ou plûtoſt qu'elle ne ruine entierement. Enfin cette Fable nous apprend que l'avarice eſt un mal qui s'attache de telle ſorte à l'ame, que depuis qu'il la poſſede une fois il eſt comme impoſſible qu'elle s'en dégage jamais, & que meſme la mort n'eſt pas capable pour ainſi parler, de la dépoüiller de ce vice. C'eſt ce qu'on veut faire voir par ce Chucas en quoy Arné fut metamorphoſée, & qu'on feint qui reſta d'elle aprés qu'elle ne fut plus.

D'autres diſent qu'on a feint qu'elle fut changée en oyſeau, parce que ſa trahiſon ayant eſté découverte, elle s'enfuit ſi promptement de ſon païs qu'un oyſeau ne va pas plus vîte; & qu'on a feint que ce fut en un Chucas, qu'elle fut changée, parce qu'apres ſa fuite elle ne laiſſa pas encore d'aimer l'argent; tant il eſt vray que l'avarice, qui nous promet toûjours quelque choſe, n'abandonne pas les ames par l'apprehenſion meſme du ſupplice qu'elles ont juſtement merité. On feint au reſte qu'Arné trahit ſon païs; parce qu'il n'y a point de ſi grands crimes dont l'avarice ne ſoit capable, & qu'il n'y en a point de plus grands que de trahir ſon païs.

On dit apres tout qu'on ne void point de Chucas ou de Choüette en Candie, & qu'on n'y peut
Plin. l. 10. ch. 29. porter de ces oyſeaux qu'ils n'y meurent en meſme-temps; comme ſi l'on vouloit montrer par là, qu'Arné apres ſa trahiſon n'oſa pas ſe retirer dans le païs meſme de Minos, en faveur duquel elle avoit trahy ſon païs, parce que les traîtres ſont odieux & deteſtables à ceux-là meſmes qu'ils favoriſent.

FA-

FABLE VINGT-CINQUIESME.

ARGUMENT.

Eaque fils de Jupiter & d'Egine conte à Cephale, comment son pays ayant esté dépeuplé par la peste, des Fourmis furent transformez en hommes qu'on appella Myrmidons, du nom que les Grecs appellent ces petits animaux, car ils les appellent Myrmeces.

LEs peuples d'Oliare, de Didyme, de Tenes, d'Andre, de Gyare, & de Perapethe abondante en Oliviers, ne voulurent point secourir Minos, ni embrasser son party. C'est pourquoy il les laissa à la gauche, & prit son chemin vers l'Enopie, où regnoit alors Eaque, qu'il appella Egine du nom de sa mere; car autrefois ce païs estoit appellé Enopie. On s'assembla en foule à son arrivée, & chacun voulut voir ce Prince dont la reputation estoit si grande. Les trois fils d'Eaque, Telamon, Peléé, & Phoque allerent au devant de luy. Le Roy mesme tout vieux qu'il estoit s'avança autant que sa dignité le pouvoit permettre; & apres l'avoir receu, il luy demanda le sujet de son voyage. Cette demande, qui renouvella la douleur de Minos, le fit soûpirer, & enfin ce Prince, à qui cent peuples obeïssoient, fit cette réponse à Eaque. J'ay pris les ar-

„ armes, luy dit-il, pour vanger la mort
„ de mon fils; & je viens vous supplier
„ de les appuyer de vostre secours. Pre-
„ nez part à ma douleur, & à une guerre
„ si legitime; je vous demande la conso-
„ lation d'une mort si déplorable, & c'est
„ s'armer pour la justice, que de s'armer
„ pour ma vangeance. Vous me deman-
„ dez l'impossible, répondit Eaque, vous
„ me demandez des choses que mon peu-
„ ple ne sçauroit faire, à cause de la vieille
„ alliance que nous avons euë de tout
temps avec les Atheniens. Cette répon-
se ne contenta pas Minos, qui s'en re-
tourna triste & offencé de ce refus. Aus-
si en s'en allant ne pût-il s'empêcher de
dire que cette alliance coûteroit bien
cher à Eaque, croyant qu'il luy estoit
plus avantageux de faire la guerre, que
de faire des menaces, & de consumer
ses forces, en cherchant de nouvelles
forces.

A peine Minos estoit-il party d'Eno-
pie, qu'on vid paroître de loin un vais-
seau d'Athenes, qui entra bien-tost a-
pres dans le port. Cephale estoit dans
ce vaisseau, & les Atheniens l'avoient
envoyé à Eaque luy demander du se-
cours pour se deffendre contre Minos.
Les fils d'Eaque se promenoient par ha-
zard sur le rivage de la mer, lorsque

Ce-

Cephale y vint prendre terre : Et bien qu'il y eût long-temps qu'ils ne l'eussent veu, toutefois ils le reconnurent ; & apres l'avoir embrassé, & avoir fait de part & d'autre ce que la civilité demande, ils le conduisirent au Palais d'Eaque. Ainsi Cephale qui avoit encore des marques de la beauté de sa jeunesse, entra dans le Palais de ce Prince, ayant en main une branche d'Olivier, au milieu des deux enfans de *Pallas, Clyton & Buse qui parlerent les premiers, lorsqu'ils eurent esté introduits devant le Roy. Ensuite Cephale exposa ses ordres, demanda du secours avec une belle éloquence, representa l'alliance que leurs ancestres avoient toujours entretenuë, & ajoûta enfin pour le toucher davantage, que Minos n'en vouloit pas seulement au peuple d'Athenes, mais qu'il vouloit usurper la domination de toute l'Achaye. Ainsi ayant appuyé la justice de sa cause par la force de son éloquence, Eaque luy répondit en cette maniere. Athenes ne « doit pas demander du secours, elle en « peut lever librement par tout où elle en « trouvera dans mes Estats. Ne doutez « point que mes forces ne soient à vous, « & qu'elles ne marchent pour vostre def- « fence, je suis assez fort pour vous & « pour «

*Pallas estoit le troisiéme fils de Pandion.

„ pour moy, & quand j'auray donné du
„ secours à mes alliez il m'en restera en-
„ core assez pour me deffendre de mes ene
„ nemis. Graces au Ciel, vous m'en de-
„ mandez en un temps où je ne puis m'ex-
„ cuser de vous en donner liberalement.
„ Ainsi, luy répondit Cephale, que vo-
„ stre grandeur croisse toujours, & que
„ vostre Estat s'augmente & en richesses,
„ & en peuples. Certes j'ay receu une
„ grande joye quand j'ay veu venir au de-
„ vant de moy une jeunesse si florissante,
„ & presque toute d'un mesme âge; mais
„ je me suis étonné de ne voir point la
„ pluspart de ceux que j'avois connus en
„ vostre Cour, lorsque j'y fus autrefois
„ receu. Eacque, à qui ces paroles remi-
„ rent ses malheurs en memoire, ne pût
„ s'empescher de soûpirer, & parla de la
„ sorte à Cephale. Nous avons d'abord
„ esté malheureux, mais une meilleure
„ fortune a suivi des commencemens si
„ déplorables. Je voudrois vous en pou-
„ voir faire le tableau, mais afin de ne
„ vous pas ennuyer, je vous diray en peu
„ de mots & sans garder aucun ordre,
„ l'histoire de mes infortunes. Ceux que
„ vous me demandez, ne sont plus au-
„ jourd'huy que cendre, & j'ay perdu
„ avec eux la plus grande partie de mes
„ sujets. Une peste épouvantable se ré-

pan-

pandit parmy mes peuples par la haine « de Junon, qui ne pouvoit endurer que « ce païs portât le nom d'une femme qui « avoit eſté ſa rivale. Tandis que cette « maladie parut une maladie ordinaire, « & qu'on n'en connut point la cauſe, on « la combatit long-temps avec toutes les « forces de la Medecine; mais le mal e- « ſtoit plus grand que toutes ſortes de ſe- « cours, & tous les remedes qu'on y em- « ploya, furent vains & inutiles. Pre- « miérement tout ce païs fut remply d'un « air épais & de chaleurs étouffantes. Le « vent qui vient du midy, & dont le ſouf- « fle eſt ordinairement mortel, ſouffla « quatre mois entiers. La corruption de « l'air paſſa juſques dans les fontaines, & « dans les rivieres; & l'on vid parmy les « champs, qui n'eſtoient point cultivez, « un nombre prodigieux de ſerpens, qui « infecterent les fleuves de leur venin. On « reconnut premierement la violence d'u- « ne maladie ſi ſoudaine par la mort des « chiens, des oyſeaux, du beſtail, & « meſme des beſtes ſauvages. Le Labou- « reur s'étonnoit de voir tomber & mou- « rir ſes bœufs au milieu de leur travail, « & ſur les terres qu'ils labouroient. Les « moutons qui ſembloient ſe plaindre au « lieu de beéler, ne pouvoient plus ſe ſoû- « tenir, la laine leur tomboit du dos, & «

„ ils seichoient d'un feu secret qui les de-
„ voroit au dedans. Les chevaux les plus
„ vigoureux ne pouvoient plus s'animer
„ par le son de la trompette, & languis-
„ soient sur la litiere. Le sanglier avoit
„ perdu son ardeur, & ne se souvenoit
„ plus de sa furie. Le Cerf ne trouvoit
„ plus de secours en la legereté de ses jam-
„ bes, & les Ours étendus sur terre,
„ n'avoient pas la force de se jetter sur les
„ troupeaux. Il n'y avoit par tout que de
„ la langueur, on ne voyoit dans les bois,
„ dans les champs, & sur les chemins,
„ que des corps ou morts, ou mourans,
„ & l'air estoit infecté de la puanteur qui
„ en sortoit. C'estoit une chose étrange,
„ ni les chiens, ni les corbeaux, ni mes-
„ me les loups n'en vouloient point ap-
„ procher : ils pourrissoient sur la terre
„ où ils estoient tombez en mourant, l'o-
„ deur qui en exhaloit, estoit funeste &
„ mortelle, & donnoit au mal de nou-
„ velles forces. Enfin cette maladie in-
„ fecta premierement les villages, & en-
„ suite elle se répandit dans les villes.
„ D'abord on sentoit un feu dans les en-
„ trailles, la rougeur que l'on voyoit sur
„ le visage, estoit une marque de la flâme
„ qui consumoit le dedans, & la langue
„ qui devenoit seiche & rude, s'enfloit
„ d'une façon extraordinaire. On tenoit

„ ou-

toujours la bouche ouverte pour se rafraichir en respirant, mais l'air que l'on respiroit, achevoit d'infecter le corps. On ne pouvoit demeurer au lit, on se jettoit l'estomach contre terre pour en tirer quelque fraicheur ; mais au lieu que le corps se rafraîchît sur la terre, il brûloit la terre en la touchant. On estoit de tous côtez abandonné des Medecins, à qui leur science estoit nuisible, & que le mal avoit emportez, comme pour ôter l'esperance de toute sorte de secours. Plus on aimoit les malades, plus on leur témoignoit de soin ou plûtost on perissoit. En meſme-temps qu'on estoit frappé, on desesperoit de guerir, & l'on ne voyoit qu'en la mort la fin de son mal. Ainsi l'on s'abandonnoit à sa propre passion, chacun tâchoit de se soulager par les choses dont il s'imaginoit tirer quelque sorte d'allegement ; Et parce qu'on ne trouvoit rien de salutaire, & que tout estoit inutile, on se jettoit dans les fontaines, dans les puits, & dans les rivieres afin d'étancher sa soif ; mais on ne l'avoit pas éteinte, qu'on avoit déja perdu la vie. Comme la pluspart estoient foibles, ils ne s'en pouvoient retirer, & mouroient au milieu des eaux dont ils pensoient se faire un remede. On avoit tant de hai-

» ne & tant d'horreur pour le lit, qu'on
» en ſortoit en furie: & ceux à qui les for-
» ces ne permettoient pas d'en ſortir, ſe
» laiſſoient tomber à terre, & ſe traînoient
» hors de leurs maiſons, parce que leurs
» maiſons leur ſembloient funeſtes, &
» qu'ils s'imaginoient qu'elles eſtoient
» cauſe de leur mal. On en voyoit quel-
» ques-uns qui eſtoient déja demy morts,
» & qui neanmoins forçant leur foibleſſe,
» tâchoient encore de marcher, tandis
» qu'ils pouvoient ſe ſoûtenir. On en
» voyoit d'autres qui pleuroient, éten-
» dus miſerablement par terre, & de qui
» les yeux languiſſans donnoient un triſte
» témoignage que la mort les alloit fer-
» mer. Vous en euſſiez veu de tous côtez
» un nombre infiny, qui levoient les
» mains au Ciel, & qui mouroient en la
» meſme place où le mal les avoit ſurpris.
» Que devois-je faire alors, que de dete-
» ſter la vie? Et que pouvois-je ſouhaiter
» que d'accompagner les miens, & d'e-
» ſtre moy meſme une partie des calami-
» tez que je voyois? De quelque côté
» que je jettaſſe les yeux, je n'apperce-
» vois que des ſepultures; & le vent ne
» fait point tomber plus de feüilles que la
» terre eſtoit couverte de morts. Voyez
» vous ici prés ce Temple qui eſt conſa-
» cré à Jupiter, & où l'on monte par tant

de

de degrez, il n'y a perſonne qui n'y ait " fait des ſacrifices, & qui n'y en ait fait " en vain. Combien de fois a-t'on veu " mourir auprés des Autels, & le mary " qui faiſoit des vœux pour ſa femme, & " la femme qui en faiſoit pour ſon mary, " & le pere qui en faiſoit pour ſes enfans? " Combien de fois a-t'on trouvé entre " leurs mains une partie de l'encens, que " la mort qui les ſurprenoit, ne leur per- " mettoit pas de jetter entierement dans " le feu? Combien de fois les Taureaux " qu'on amenoit pour eſtre immolez, " ſont-ils tombez morts inopinément, " tandis que le Preſtre faiſoit ſes prieres, " ou qu'il verſoit le vin entre leurs cor- " nes; Lorſque je faiſois moy-meſme un " ſacrifice à Jupiter pour le païs, pour " mes trois enfans & pour moy, la victi- " me jetta un cry épouvantable, & tom- " ba morte ſans eſtre frappée. Quand on " luy eut coupé la gorge, il n'en ſortit " que peu de ſang; & la maladie qui re- " gnoit alors, eſtoit ſi puiſſante & ſi for- " te qu'ayant corrompu ſes entrailles, " elle en avoit effacé les marques, qui " ont accoûtumé de faire connoiſtre la " volonté des Dieux. J'ay veu des corps " que mangeoient les vers, juſques ſur les " degrez des Temples, & ce qui rendoit " la mort plus affreuſe, j'en ay veu de- "

» vant les Autels. Plusieurs se tuant eux-
» mesmes, se délivroient par la mort, de
» l'apprehension de la mort, & aimoient
» mieux la prevenir que d'en estre bien-
» tost surpris. Enfin, il mourut tant de
» monde de toute sorte de condition,
» qu'on n'en pût faire les funerailles, se-
» lon le rang que chacun tenoit. Les por-
» tes de la ville estoient toutes remplies
» de corps que l'on laissoit sans sepultu-
» re, ou qu'on jettoit indifferemment
» dans le feu. Il n'y avoit plus de respect
» qui fist mettre de la difference entre les
» morts. On disputoit à qui pourroit les
» jetter dans le premier feu que l'on trou-
» voit; & chacun estoit brûlé dans un
» feu qui n'estoit pas allumé pour luy. Il
» n'y avoit personne qui pleurât à l'en-
» tour de ces buchers; & les ames de-
» plorables & des enfans & des hommes,
» & des jeunes & des vieux, demeurerent
» vagabondes sur les rivages des enfers,
» parce qu'elles n'avoient point esté pleu-
» rées. D'ailleurs, il n'y avoit pas assez de
» place pour faire des tombeaux à tout le
» monde, & il n'y avoit pas assez de bois
» dont on pût faire des buchers pour y
» brûler tous les morts. Enfin, étonné de
» tant de malheurs: O grand Dieu! dis-
» je à Jupiter; s'il est vray que vous ayez
» autrefois aimé ma mere, & que vous

ne,

ne dédaignez pas de m'avoüer pour vo- «
ſtre fils, ou rendez moy mon peuple, « où mettez-moy dans le tombeau. Il « donna par un éclair, & par un tonnerre « favorable une marque qu'il m'avoit « oüy; Et comme je pris cela pour un « bon preſage, je le priay que le ſuccés ré- « pondît à mes eſperances. Il y avoit au- « pres de là un grand cheſne qui luy eſtoit « conſacré, & dont la ſemence eſtoit ve- « nuë de la foreſt de Dodone; & j'apper- « ceus auprés de ce cheſne une infinité de « fourmis, qui portoient à leur petit bec « une charge plus peſante qu'elles. J'en « admiray le grand nombre, & en meſ- « me temps je ne pus pas m'empeſcher de « dire: O mon pere, ô Jupiter, remplis « mes villes deſertes d'un auſſi grand « nombre d'habitans que je vois ici de « fourmis. Auſſi-toſt ce cheſne trem- « bla, & bien que le temps fût calme & « qu'il ne fiſt point de vent, toutes ſes « branches s'ebranlerent, & ce grand ar- « bre fit un bruit qui ſembloit ſortir de « ſes racines. Je vous laiſſe à penſer, ſi « j'en eus de l'étonnement, & ſi ce pro- « dige me fit craindre. Je baiſay toute- « fois la terre avec le tronc de cet arbre, « & bien que je n'oſaſſe avoüer que j'eſpe- « rois quelque choſe, neanmoins je ne « laiſſois pas d'eſperer, & cette eſperan- «

ce

„ ce ſe nourriſſoit par une confiance ſe-
„ crette qui n'abandonnoit point mon eſ-
„ prit. Cependant la nuit arriva; je me mis
„ au lit, & je m'endormis, malgré les ſou-
„ cis & les ſoins dont mon eſprit eſtoit
„ travaillé. Il me ſembla en dormant que
„ je voyois ce meſme cheſne, avec autant
„ de branches, & autant d'animaux deſ-
„ ſus que j'en avois veu en veillant, qu'il
„ trembloit comme je l'avois veu trem-
„ bler, & que par les ſecouſſes que luy
„ donnoit ce tremblement, il ſemoit ſur
„ terre une infinité de fourmis; que quand
„ elles furent tombées, elles crurent peu
„ à peu; qu'elles ſe leverent de terre, &
„ ſe dreſſerent contre ce cheſne; qu'à me-
„ ſure qu'elles ſe leverent, elles perdirent
„ leur petite forme, le nombre de leurs
„ pieds, & cette couleur noirâtre dont
„ elles eſtoient revêtuës, & qu'enfin el-
„ les prirent une forme humaine. Je me
„ mocquay de ce ſonge en m'éveillant,
„ & je me plaignis des Dieux comme in-
„ capables de me ſecourir. Cependant il
„ ſe fit un grand bruit dans mon Palais; je
„ crûs entendre plus de monde que je n'a-
„ vois accoûtumé; & lorſque je m'ima-
„ ginois que je n'eſtois pas bien éveillé,
„ & que le reſte d'un ſonge trompoit en-
„ core mon eſprit, Telamon me vint
„ trouver à la hâte, & ayant fait ouvrir

ma-

ma chambre. Mon pere, me dit-il, vous « allez voir des choſes que l'on ne pouvoit « eſperer, & qu'à peine on pourroit croi- « re. Prenez la peine de ſortir, & vous « verrez ce grand prodige. Je ſortis auſſi- « toſt, & je vis les meſmes hommes que « j'avois veus en dormant. Ils s'appro- « chent, ils me ſaluent comme leur Prin- « ce & comme leur Roy; & je les receus « comme un Roy doit recevoir de nou- « veaux Sujets. La premiere choſe que je « fis apres une avanture ſi prodigieuſe, « fut d'accomplir les vœux que j'avois « faits à Jupiter. Enſuite je diſtribuay ces « nouveaux peuples parmy les villes; je « leur donnay les terres des morts, & je « les appellay Myrmidons, ne voulant « rien dérober * à leur origine: Vous les « avez veus, Cephale. Ils ont la meſme « inclination qu'ils avoient, lorſqu'ils « eſtoient encore fourmis. Ils ſont mena- « gers, ils endurent le travail, ils ont de « la paſſion d'acquerir toujours quelque « choſe, & n'ont pas moins de ſoin de « conſerver ce qu'ils ont acquis. Ce ſe- « ront ces ſoldats égaux en âge & en cou- « rage qui vous ſuivront à la guerre, auſſi- « toſt que le vent d'Orient qui vous a ſi « heureuſement amené, laiſſera ſouffler « le vent du midy. «

* J'ay expliqué cela dans l'Argument.

EXPLICATION.

Des Fourmis changées en hommes, appellez Myrmidons.

LEs Poëtes disent que la peste est une peine dont Dieu se sert pour punir principalement ces deux pechez, le mépris de la Religion, & la paillardise. Ainsi Homere dit qu'Apollon irrité de l'injure qu'on avoit faite à un de ses Prestres, met la peste parmy les Grecs. Ainsi Ovide dans cette Fable feint que la peste est la punition de l'adultere d'Egine, & dit que cette peine qui vient du Ciel ne peut estre adoucie ni terminée par aucun secours humain.

Au reste ce n'est pas sans raison que l'on feint que Junon fait naistre la peste: car l'on entend l'air par Junon, & les Physiciens disent que la corruption de l'air est cause de la peste, & que l'air se corrompt par les mauvaises vapeurs de la terre, & par l'infection des corps morts. Ils disent aussi que la peste s'engendre par une certaine malignité qui passe & qui se mesle dans les eaux; mais il n'est pas besoin de parler de toutes les causes naturelles de cette maladie, Ovide les touche dans cette Fable autant en Philosophe qu'en Poëte.

Theag. lib. 3. de rebus Æginetarum.

Quant à ces Fourmis qui furent metamorphosées en hommes à la priere d'Eaque, on dit qu'il y avoit autrefois fort peu de peuple dans l'Isle d'Egine, à cause des Pyrates qui la travailloient. De sorte que les habitans n'estans pas assez forts pour resister, ils se cachoient comme des Fourmis dans la terre, c'est à dire dans des cavernes. Mais enfin Eaque leur apprit à faire des vaisseaux, & les exerça à la guerre; Si bien que s'estant dépoüillez de leur crainte; & ayant appris à se deffendre ils quitterent leurs cavernes, & commencerent à de-

demeurer sur la terre. C'est pourquoy l'on a feint que de Fourmis qu'ils estoient auparavant, ils estoient depuis devenus hommes. Zethes. hist. 1. 3. septima. Chil. 1. 8. Lib. 8.

Mais Strabon dit que ce qui a donné lieu à cette Fable, est que les Myrmidons estoient des peuples laborieux & si menagers qu'ils ne vouloient point faire de dépense pour bâtir des maisons où ils se logeassent, mais qu'ils habitoient sous terre dans des cavernes comme des Fourmis, & que durant l'Esté ils y faisoient comme les Fourmis des provisions pour l'Hyver. Enfin la conformité du nom & le naturel de ce peuple ont fait dire qu'ils estoient nez de Fourmis, cas les Grecs appellent les Fourmis Myrmices. L'on dit aussi que les Myrmidons viroient autrefois comme les Fourmis de ce qu'ils amassoient dans leurs cavernes, n'ayant aucune connoissance, ni de l'agriculture, ni de la navigation, ni enfin des autres choses qui servent à la vie, & qu'ayant appris tout cela d'Eaque, on a feint que de Fourmis ils avoient esté changez en hommes.

L'on pourroit dire aussi que cette Fable nous apprend que les moindres peuples deviennent bien-tost grands & considerables par la bonne conduite d'un sage Prince, & que les Royaumes que l'on mépriſoit, & qui avoient esté ruinez par les desordres de ceux qui gouvernent mal, se rendent bien tost redoutables, & recouvrent leur premiere splendeur, quand ils ont un Roy qui sçait se faire redouter, & qui se sert bien de la force & de la justice. En effet Eaque fut un Prince si sage & si juste, que sa probité donna lieu aux Poëtes de le mettre entre les juges des enfers. Au reste il montre par la réponse qu'il fait dans cette Fable à Minos, qui luy demandoit du secours contre les Atheniens, combien les Rois doivent respecter les alliances qu'ils font avec les Estats, &

avec les Princes étrangers. Car encore que Minos fût puissant & redoutable, qu'il fit une juste guerre, & qu'il fût dangereux de le refuser, neanmoins comme Eaque avoit alliance avec les Atheniens, il répondit à leur ennemy qu'il ne pouvoit le secourir; parce que le peuple d'Athenes estoit son allié, faisant voir par cette réponse que les grands Rois ne font rien par crainte, & que la Foy leur doit estre plus considerable que toutes choses.

FABLE XXVI. & XXVII.

ARGUMENT.

Cephale ne peut demeurer avec l'Aurore qui l'avoit ravi. Il vient enfin revoir Procris sa femme qu'il aimoit uniquement. Il éprouve sa fidelité sous un autre visage que le sien. Elle se rend à ses prieres, ne pensant pas que ce fût Cephale. La honte qu'elle en a, la fait retirer dans les bois, mais Cephale qui n'en pouvoit estre éloigné, la fit bien-tost revenir. Elle luy donna à son retour un dard & un chien, qui fut depuis converti en pierre, à la chasse d'un renard, que Themis en colere avoit envoyé à l'entour de Thebes, pour faire le degast dans le pays.

ILs employerent une grande partie du jour en de semblables discours, ils passerent l'autre partie à la table, l'on donna la nuit au repos; & le lendemain quand le Soleil se leva, le mesme vent souffloit encore, & retenoit les vaisseaux au port. Cependant les fils de Pallas, comme plus jeunes que Cephale, le vinrent trouver à son lever, & tous en-

enſemble ils s'en allerent chez le Roy. Mais d'autant qu'il eſtoit encore au lit, & que Telamon & ſon frere étoient dehors pour lever les troupes, Phoque le plus jeune des enfans d'Eaque; receut Cephale & ſa compagnie; & en attendant que le Roy fût éveillé, il les mena dans une ſalle magnifique, où ils s'aſſirent tous enſemble. Or tandis qu'ils s'entretenoient de diverſes choſes, Phoque jetta les yeux ſur un dard que tenoit Cephale, & qui eſtoit fait d'un bois inconnu, ſi bien qu'apres d'autres diſcours, Phoque luy parla de la ſorte: J'aime, dit-il, les foreſts, il ſeroit meſme mal-aiſé de me tromper en quelques bois que ce fut, & je penſe aſſez bien ſçavoir tout ce qui concerne la chaſſe; mais je confeſſe que je ne puis dire de quel bois eſt fait voſtre dard. En effet, s'il eſtoit de freſne, il ſeroit jaunâtre, & s'il eſtoit de cormier, il auroit quelques nœuds; enfin j'avouë mon ignorance, je ne ſçay de quel bois il eſt; mais au moins ſçay-je fort bien que je n'en vis jamais un plus beau. L'un des enfans de Pallas prenant auſſi-toſt la parole: Vous l'admireriez bien davantage, dit-il, par ſes effets que par ſa beauté. Il ne manque jamais de frapper où l'on veut qu'il frappe. Ce n'eſt point le ha-

hazard qui le conduit, quand il eſt party de la main; & ſans que perſonne le rapporte, il revient ſanglant, & comme vainqueur entre les mains de ſon maiſtre. Phoque étonné de cette merveille, s'informa d'où venoit ce dard, d'où il tenoit cette vertu, & qui en avoit fait preſent à Cephale. Alors Cephale contenta ſa curioſité, & luy apprit ce qu'il avoit envie de ſçavoir, ſi ce n'eſt * que ſa modeſtie luy fit taire le ſujet pourquoy on luy avoit fait ce preſent, & que d'ailleurs tout le monde le ſçavoit. Ainſi ce Prince touché de la perte de ſa femme, commença ſon diſcours avec des pleurs. C'eſt ce dard, qui le pourroit croire, qui me fait répandre des larmes, & qui m'en fera répandre long-temps, ſi je vis encore long-temps. Il m'a perdu avec Procris que j'aimois plus que moy-meſme.

» Plût aux Dieux qu'elle ne m'eût jamais
» fait ce preſent, cette aimable femme;
» elle vivroit encore, & je ne mourrois pas
» à toute heure. Si jamais vous avez oüy
» parler d'Orithye, ma chere Procris étoit
» ſa ſœur; mais ſi vous vouliez comparer
» l'eſprit & le viſage de l'une & de l'autre, elle meritoit mieux d'eſtre enlevée.

* Neanmoins je ne l'obtins pas par la for-

* Parce qu'il auroit eu honte de dire que c'eſtoit à cauſe de ſa beauté que Procris luy avoit fait ce preſent.

* Parce qu'Orithye avoit eſté enlevée par le vent Aquilon.

force ; son pere & l'amour me la donnerent. Tout le monde m'estimoit heureux, & en effet je l'étois, & je le serois encore, si les Dieux l'eussent permis. Un mois apres que nous fûmes mariez, comme je tasois tendre des toiles pour prendre des Cerfs sur le mont Hymete qui est toujours couvert de fleurs, l'Aurore en chassant l'ombre de la nuit, jetta par hazard les yeux sur moy, & m'enleva, sans que j'y donnasse mon consentement. Qu'il me soit ici permis de dire la verité sans offencer cette Deesse. Bien que sa bouche soit de rose, bien qu'elle boive le Nectar, & que son empire tienne quelque chose de l'empire de la nuit & de celuy de la lumiere, je diray pourtant que j'aimois Procris, que Procris estoit dans mon cœur, que Procris estoit toujours dans ma bouche; & je me representois incessamment les innocentes delices d'un mariage si heureux. Enfin, l'Aurore s'irritant de mes mépris : Ingrat, me dit-elle, que je n'entende plus tes plaintes, retourne où est ton amour, aime toujours ta Procris ; mais si je sçay les choses futures, tu te repentiras un jour de l'avoir aimée, & en mesme-temps elle me renvoya en colere. Lorsque je me representay en revenant, ce

„ ce que m'avoit dit cette Deesse, j'avouë
„ qu'un peu de jalousie s'empara de mon
„ foible esprit. Je commençay à craindre
„ une infidelité de Procris; son âge & sa
„ beauté m'aidoient à la croire; mais sa
„ vertu m'en empeschoit. Neanmoins,
„ j'en avois esté absent, & il sembloit
„ que je l'eusse abandonnée. D'ailleurs la
„ Deesse mesme que je quittois, m'épou-
„ vantoit par son exemple, & apres tout
„ que ne craint on pas quand on aime;
„ Enfin, je me resolus de chercher ce qui
„ devoit causer ma peine, & je fis aussi-
„ tost dessein de tenter par des presens la
„ fidelité de Procris. L'Aurore favorisa
„ l'entreprise que la defiance me faisoit
„ faire: car elle me fit changer de visage;
„ de sorte que je revins à Athenes sans que
„ l'on put me reconnoistre, & je ne trou-
„ vay rien chez moy qui ne me parlât hau-
„ tement de la vertu de ma femme. Tout
„ le monde y estoit en peine, tout le mon-
„ de à son exemple y pleuroit la perte du
„ maistre, & les larmes de la maîtresse fai-
„ soient couler celles des autres. A peine
„ pûs-je entrer dans sa chambre par mil-
„ le artifices qu'il y fallut employer. Mais
„ en mesme-temps que je la vis, j'eus un
„ remords du dessein que j'avois fait de
„ la tenter, & peu s'en fallut que je ne
„ quittasse une si malheureuse entreprise.

Je

Je voulus cent fois me découvrir, & ce fut pour mon malheur que je ne me fis pas connoître, & que je n'allay pas l'embrasser comme je devois. Veritablement elle estoit triste, mais l'on n'en peut trouver de plus belle qu'elle estoit avec sa tristesse. Jugez combien elle estoit belle, puisqu'elle estoit belle avec la douleur, & que la tristesse même étoit en elle une beauté. Je ne vous diray point combien de fois sa vertu repoussa tout ce que je mis en usage, pour tâcher d'en obtenir tout ce que je craignois d'en obtenir, sous le visage qui me cachoit. Combien me dit-elle de fois qu'elle se conservoit pour un seul, & qu'il estoit seul ses delices en quelque endroit de la terre que son infortune le pût cacher. Un plus avisé que moy ne se fut-il pas contenté de cette épreuve? Neanmoins je n'en fus pas satisfait; je la combattis pour ma ruine, je luy offris de grands tresors, & par mes paroles, & par mes promesses, je la mis en estat de douter de ce qu'elle feroit en ma faveur. En mesme temps je m'écrie, je l'accuse d'infidelité, je luy dis que je n'estois point un adultere, ni un trompeur de femmes, mais que j'estois son mary, & le malheureux témoin de son impudicité. Elle ne répondit rien aux

„ aux injures que je luy disois, mais se
„ laissant vaincre par la honte, elle s'en-
„ fuit de sa maison & de son mary. Ainsi
„ elle se retira dans les bois, où elle se
„ voüa entierement aux exercices de Dia-
„ ne, & l'injure que je luy avois faite, luy
„ fit haïr tous les hommes. Mais elle ne
„ m'eut pas si tost quitté que mon amour
„ devint plus ardante, & m'apprit que la
„ colere de ceux qui aiment parfaitement,
„ est un feu qui s'éteint bien-tost. Je luy
„ demanday pardon, j'avoüay que j'a-
„ vois failly; & pour tâcher de la conso-
„ ler, & de me remettre dans son cœur,
„ je luy dis que les presens auroient pû
„ me faire tomber dans la mesme faute, si
„ l'on m'avoit sollicité par des presens de
„ mesme nature. Enfin elle se rendit à
„ mon amour, & l'excez de mon repen-
„ tir fut la vengeance qu'elle prit de son
„ honneur & de sa gloire que j'avois mis
„ en peril. Elle revint avec moy, & nous
„ vécumes long-temps ensemble dans u-
„ ne parfaite union. Mais comme si en
„ me rendant son amour, elle m'eût don-
„ né peu de chose, elle me donna un
„ chien que Diane luy avoit donné, com-
„ me le meilleur de tous les siens, & me
„ fit aussi present de ce dard, que la mes-
„ me Deesse luy avoit donné.

„ Je vous ay dit d'où venoit ce dard,

il

il faut vous dire maintenant l'avanture « de ce chien. Elle eſt ſans doute mer- « veilleuſe, & ſa nouveauté vous la fera « trouver étrange. Depuis que les Naïa- « des eurent commencé à expliquer les « Oracles avec tant de lumiere & de cer- « titude, on ne ſe ſoucia plus de Themis « ni de ſes réponces obſcures; mais com- « me elle s'irrita de ce dedain, elle ne le « laiſſa pas impuny. Elle envoya auſſi- « toſt dans les campagnes de Thebes u- « ne bête qui y fit un ravage horrible, & « que les païſans redouterent & pour eux « & pour leur beſtail. Toute la jeuneſſe « s'aſſembla pour en délivrer le païs. Nous « tendiſmes des rets & des toiles pour la « prendre, mais elle ſurpaſſoit en legere- « té tout ce qu'on peut s'imaginer de « plus leger, & ſauroit aiſément par deſ- « ſus les plus hautes toiles. On découple « les chiens en vain : Il n'y en avoit point « de ſi vîtes qu'elle ne laiſſât bien loing « derriere elle; vous euſſiez dit qu'elle vo- « loit. Enfin l'on me pria de détacher Le- « lape, c'eſt le nom du chien que Procris « m'avoit donné, & de le mettre en « queuë à cette bête. Il y avoit déja long- « temps qu'il combattoit contre la leſſe, « & qu'il faiſoit des efforts pour ſe mettre « en liberté. Enfin je commanday qu'on « le détachât; & à peine fut-il party qu'on « ne «

„ ne ſçavoit plus où il eſtoit, & que nous
„ le perdîmes de veuë. La pierre qui ſort
„ de la fronde, ou la fléche qui ſuit de
„ l'arc, ayant eſté decochée par une main
„ vigoureuſe, ne va point ſi vîte qu'il al-
„ loit. Il y a au milieu de la plaine une col-
„ line où je montay, & de là je vis courir
„ & cette béte & mon chien, & je pour-
„ vois bien juger de la viteſſe de l'un &
„ de l'autre. En meſme-temps que je pen-
„ ſois qu'elle fût priſe, elle s'échappoit
„ de la dent du chien, & quand je le
„ croyois proche d'elle, je la voyois beau-
„ coup plus loin. Elle ne couroit pas tout
„ droit, elle alloit tantoſt d'un côté, tan-
„ toſt d'un autre; il ſembloit quelquefois
„ qu'elle retournât ſur ſes pas, & mon
„ chien en eſtoit toujours trompé. Nean-
„ moins quoy qu'elle pût faire, il ne laiſ-
„ ſa pas d'en approcher, & la ſuivit avec
„ la meſme legereté qu'elle le fuyoit. On
„ eût dit bien ſouvent qu'il la tenoit, &
„ toutefois il ne tenoit rien, & n'avoit
„ mordu que de l'air. Enfin je me reſolus
„ pour le ſecourir, d'avoir recours à mon
„ dard; mais à peine eus-je détourné la
„ veuë de la chaſſe, pour me mettre ſeu-
„ lement en poſture de le lancer, que je
„ vis une choſe prodigieuſe. En effet, je
„ vis au milieu de la campagne au lieu de
„ cette béte & de mon chien, deux figu-

res.

res de pierre, dont l'une sembloit fuir, « & l'autre abboyer. Quelque Dieu sans « doute, s'il est vray que quelque Dieu fut « present à cette chasse, les ayant veus « tous deux égaux en legereté & en force, « ne voulut pas que l'un des deux fût plû- « tost vaincu que l'autre & les laissa tous « deux invincibles.

EXPLICATION.

De Cephale & de Procris. D'une beste sauvage & d'un chien metamorphosez en pierre.

JE demande pardon aux Dames si je dis que cette Fable n'est pas tout à fait à leur avantage, & qu'il falloit bien qu'Ovide qui les aimoit uniquement en eût receu quelque déplaisir pour faire voir en la personne de Procris, qu'on auroit sujet de se deffier de celles qu'on croid les plus sages. Mais enfin que nous veut-on representer par cette amour de l'Aurore, qui veut oster Cephale à Procris, & que Cephale ne peut aimer quelque Deesse qu'elle soit. Je croy, comme quelques-uns, que Cephale estoit un grand chasseur qui avoit accoûtumé de se lever dés le point du jour, mais que depuis qu'il fut marié avec Procris qu'il aimoit passionnément, il fut un peu plus paresseux, & qu'il aima un peu plus le lit, & que cela a fait dire qu'il refusa l'Aurore pour demeurer avec Procris. Je croirois aussi qu'on veut faire voir par cette Fable qu'il n'y a point de bien, qu'il n'y a point d'avantages, ni d'amour mesme de Deesse qui doivent obliger un homme à manquer de foy à sa femme, & que

s'il

s'il se pouvoit faire qu'un Dieu commandât quelque chose contre la foy conjugale, il faudroit luy desobeïr.

Mais parce qu'il arrive trop souvent que les grandes amours ne sont pas sans soupçons & sans desfiances, on feint que Cephale déguisé, sollicite Procris par des presens. Et d'ailleurs comme les femmes sont sujettes à se laisser gagner par là, l'on feint que Procris apres avoir long-temps resisté, se laisse persuader par l'or, & par les autres choses qu'on luy presente. Enfin cet essay de Cephale montre qu'il est dangereux à un mary de vouloir éprouver sa femme, & qu'il faut qu'il s'arreste de bonne foy à la bonne opinion qu'il en a, ou qu'il se mette au hazard de se châtier luy-mesme d'une curiosité impertinente.

Nous connoissons quelques Cephales,
Nous connoissons quelques Procris,
Qui par ces épreuves fatales,
Ont esté quelquefois surpris.
Ne fais donc point d'experience,
Demeures en à ta croyance,
Et ne passe point plus avant.
La science est fort souhaitable,
Mais en une chose semblable
L'on envage d'estre sçavant.

Outre cela c'est faire tort à la vertu non seulement d'une femme, mais de toutes sortes de personnes que de la vouloir éprouver; & il n'y a rien ce me semble qui soit plus capable de diminuer nostre amitié, que les desfiances qu'on a de nous.

Si vous me demandez pourquoy Procris donna un javelot & un chien à Cephale dans leur reconciliation, je m'imagine que comme par le

javelot

javelot on repreſente la guerre, (car c'eſtoit autrefois la coûtume, que quand on declaroit la guerre à quelques peuples, on jettoit un javelot dans leurs terres,) Procris en donna un à Cephale pour luy faire voir en luy donnant cette marque de guerre, & par conſequent de haine & de diſcorde, qu'elle ſe dépoüilloit de toute l'averſion qu'elle avoit pû concevoir pour luy. Et comme par le chien l'on repreſente la fidelité, elle luy donna auſſi un chien pour luy montrer qu'elle luy donnoit la ſienne, car il n'y a point de reconciliation veritable, où il reſte de l'averſion, & où il n'y a point de fidelité. Tite Live.

Quelques uns rapportent cette Fable à l'hiſtoire, & diſent que Procris s'eſtant ſeparée de ſon mary, ſe retira dans un païs de la domination de Minos; Que ce Prince luy donna pour la garder, & pour la deffendre des injures qu'on luy pouvoit faire, des gens de guerre dont le Capitaine s'appelloit Cyon; Que depuis s'étant reconciliée avec Cephale par le moyen de Minos, elle donna à Cephale Cyon & ſes gens de guerre, & que cela a donné lieu à cette Fable du dard & du chien. Car κύων ſignifie un chien en Grec, & le javelot eſt pris pour les gens de guerre, dont il ſe ſervit depuis auſſi bien que de Cyon leur Capitaine, pour deffaire Alopix dont nous parlerons cy-apres.

L'on ſignifie par les Oracles de Themis les conſeils ſages & raiſonnables: car Themis, qui ne perſuade que ce qui eſt juſte & honneſte, eſt la Deeſſe des bons conſeils; mais les conſeils des Naïades ne nous figurent autre choſe que les folles reſolutions des hommes. Ainſi tandis que les Thebains les écouterent plûtoſt que Themis, cette Deeſſe irritée envoya un renard dans leur païs, qui y fit de grandes deſolations. Cela ne montre-

r'il

t'il pas que quand on mépriſe la juſtice qui eſt repreſentée par Themis, on ouvre la porte aux maux & aux brigandages; & que quand on prefere dans la conduite des Eſtats, les perſonnes de peu de ſens, aux perſonnes ſages & prudentes, on doit craindre avec raiſon la ruine de toutes choſes.

Mais au reſte ce Renard dont il eſt parlé dans cette Fable, fut un Capitaine vaillant & ruſé, appellé Alopix (c'eſt à dire Renard en Grec.) Il fut, comme dit Palephate, grand ennemy des Thebains. Il ſe retiroit aux environs de la montagne de Thelmeſſe, & il eſtoit impoſſible d'en venir à bout, par la force & par la ruſe. Mais enfin Cephale Capitaine experimenté, & qui ſçavoit parfaitement le meſtier de la guerre, (ce que l'on veut ſignifier par la vertu merveilleuſe de ſon dard) eſtant venu d'Athenes avec des troupes le deffit, & délivra les Thebains de cet ennemy, qui ne les laiſſoit point en repos.

Lib. de Fabul. narrat.

On dit au reſte que par le chien de Cephale dont on fait ici mention, l'on entend parler d'un Capitaine appellé Cyon, comme j'ay dit dans la Fable precedente; Que ce Capitaine pourſuivant Alopix au travers de quelques rochers, ils ſe battirent enſemble & ſe tuërent l'un l'autre; ou que comme l'un pourſuivant l'autre ſur la mer ils perirent tous deux ſur quelques écueils, & que cela a donné lieu à la metamorphoſe du chien & du renard metamorphoſez en pierre.

FA-

FABLE VINGT-HUITIESME.

ARGUMENT.

Procris devient jalouſe de Cephale ſur quelque rapport. Elle va l'épier dans un bois; & Cephale y eſtant venu chaſſer, la tuë ſans y penſer, de ce meſme dard, dont elle luy avoit fait preſent.

APRES ce diſcours de Cephale, Phoque reprenant la parole: Mais pourquoy, lüy dit-il, vous eſtes-vous plaint de ce dard, de quel crime eſt-il coupable? Et en meſme-temps Cephale luy dit le ſujet de ſes déplaiſirs, & le crime de ſon javelot. Nos plaiſirs, répondit-il, ſont le commencement de nos douleurs; mais je vous parleray premierement de nos plaiſirs: car on s'en ſouvient volontiers, & c'eſt une eſpece de ſoulagement de ſe ſouvenir de ſon bonheur. Oüy, Phoque, ce m'eſt un contentement extrême de me ſouvenir du temps que j'ay vécu avec Procris, & de me repreſenter que je fus heureux par elle, & qu'elle fut heureuſe par moy. Nous n'avions tous deux qu'un meſme déſir, comme nous n'avions tous deux qu'un meſme amour. Elle ne pouvoit penſer qu'à moy, je ne pouvois penſer qu'à elle. Elle m'eût preferé à Jupiter, quand meſme il luy eût offert, & tout le Ciel, & toute la terre; & je

„ l'eusse preferée à Venus, quand elle fût
„ venuë me tenter accompagnée de tous
„ ses charmes. Enfin, nous estions nez
„ l'un pour l'autre, & pour ne pouvoir
„ rien aimer, si nous eussions pû ne nous
„ pas aimer. Aussi tost que les premiers
„ rayons du jour venoient frapper les
„ montagnes, comme j'estois jeune, &
„ que j'aimois l'exercice, j'allois chasser
„ dans les bois, sans mener avec moy ni
„ valets ni chevaux, ni chiens, & sans
„ faire porter de filets. Mon dard estoit
„ ma compagnie, mon dard estoit ma for-
„ ce & mes armes; & lorsque j'estois las
„ de chasser, je cherchois le frais & l'om-
„ bre, & ce petit vent agreable qui se ré-
„ pand dans les vallons. J'en faisois le sou-
„ lagement & la recompense de mon tra-
„ vail, & si l'on peut parler ainsi, je re-
„ posois entre ses bras. Il me souvient que
„ je l'appellois souvent à mon secours,
„ comme j'aurois fait une maistresse.
„ Viens me secourir, luy disois je, passe
„ jusques dans mon cœur; viens étein-
„ dre le feu qui me brûle, tu le peux de
„ ta seule haleine. J'ajoûtois peut estre à
„ cela, & mes mauvais destins le vou-
„ loient ainsi, toutes les autres douceurs
„ que l'on peut dire en aimant. Ainsi
„ je chantois ordinairement: Tu fais tou-
„ tes mes delices, tu es mon plaisir &

ma

ma joye, & tu me redonnes la vie; tu « es cause que j'aime les bois, & les soli- « tudes, & je seray toujours content si ma « bouche reçoit toujours ton haleine. Il « y eut sans doute quelqu'un qui enten- « dit ces paroles, & qui s'estant imaginé « que je les adressois à quelque Nymphe, « les rapporta en mesme temps à Procris. « Comme l'amour est credule, elle crut « facilement ce qu'on luy dit, & s'éva- « nouït à cette nouvelle. Et lorsqu'elle « fut revenuë, elle s'appella miserable, « elle m'appella perfide, elle accusa son « destin, elle s'affligea d'un crime faux, « comme d'un crime veritable; & crai- « gnit enfin le nom d'une chose qui n'e- « stoit point. Neanmoins, comme on « me l'a dit depuis, elle douta beaucoup « de fois du rapport qu'on luy avoit fait, « & espera d'estre trompée. Elle ne vou- « lut point ajoûter de foy à cette triste « nouvelle; & si elle ne voyoit elle-mes- « me le peché de son mary, elle ne vou- « lut point le condamner. Pour moy je « ne manquay pas, selon ma coûtume, « de sortir le lendemain dés la pointe du « jour. J'entray dans le bois pour y chas- « ser, & quand je fus satisfait de ma chas- « se, je me couchay sur l'herbe & j'appel- « lay à mon secours ce petit vent. Viens, « luy dis-je, viens soulager mon travail. «

„ Mais tandis que je parlois, j'entendis ce
„ me ſembloit quelques ſoûpirs; & tou-
„ tefois, comme ſi j'euſſe dit quelque
„ chanſon, je ne laiſſay pas de continuer.
„ En meſme-temps je pris garde que les
„ branches ſe remuoient, j'entendis meſ-
„ me du bruit, & m'imaginant que c'e-
„ ſtoit quelque beſte, je lançay mon dard
„ de ce côté-là. Helas! vous le diray-je
„ ſans mourir? c'eſtoit Procris qui m'a-
„ voit ſuivy. Je ſuis morte, s'écria-t'elle,
„ quand elle eût ſenty le dard qui luy a-
„ voit percé le ſein. Je reconnus cette
„ voix, je courus furieux & deſeſperé;
„ & je la trouvay toute ſanglante & preſ-
„ que morte, qui retiroit de ſon ſein le
„ triſte preſent qu'elle m'avoit fait. Je re-
„ leve auſſi-toſt ſon corps qui m'eſtoit
„ plus cher que le mien, je romps ſa ro-
„ be, je luy découvre le ſein, je bande
„ ſa playe, & je tâche en vain d'arréter ſon
„ ſang, qui couloit malgré le ſecours que
„ je tâchois de luy donner. Je crie, je me
„ deſeſpere, je la prie de ſe vanger, & de
„ ne me pas laiſſer au monde, eſtant cou-
„ pable d'un ſi grand meurtre. Bien qu'el-
„ le n'eût déja plus de force, & qu'elle
„ fût preſte de rendre l'ame, elle fit pour-
„ tant un effort pour parler encore une
„ fois, & me dit d'une voix mourante:
„ Je te conjure par noſtre ſacré mariage

par

par les Dieux du Ciel & des Enfers, & « enfin par cette amour qui eſt cauſe de « ma perte, & que je te conſerve en mou- « rant, que la Nymphe à qui tu adreſſois « ces paroles, n'entre jamais dans ton « cœur, & ne poſſede jamais la place que « je ſuis preſte de quitter. Elle ne parla « pas davantage, mais je reconnus ainſi, « qu'elle avoit eſté trompée, & la deſa- « buſay en meſme temps; mais que pou- « voit alors ſervir de l'avoir deſabuſée; « Elle ſe laiſſa aller entre mes bras, elle « perdit avec ſon ſang le peu qui luy re- « ſtoit de force; & tandis qu'elle pût voir « quelque choſe, elle eut toujours les « yeux ſur moy. Enfin, elle expira en me « regardant, & rendit ſur ma bouche le « dernier ſoûpir; mais au moins vous « euſſiez dit qu'elle mouroit plus conten- « te, parce qu'elle mouroit deſabuſée. Ce « diſcours que fit Cephale en pleurant, « fit pleurer ceux qui l'écoûtoient. Mais « auſſi-toſt Eaque accompagné de ſes « deux autres enfans, entra dans ce Sal- « lon, d'où il fit voir à Cephale les nou- « velles troupes qu'on avoit levées, & les « mit entre ſes mains pour les mener au « ſecours d'Athenes. «

EXPLICATION.

De Procris tuée par Cephale son mary. Du javelot qu'elle luy avoit donné.

IL eſt certain que les ſoupçons & les jalouſies cauſent ſouvent de grands maux dans les mariages. Car depuis qu'on en a conceu il eſt malaiſé de les perdre ; l'eſprit en demeure toujours bleſſé ; l'on ſe rend ingenieux à les nourrir ; & bien que la jalouſie ſoit une marque d'amour, elle tuë enfin l'amour, & reſſemble à la fiévre, qui eſtant un ſigne de vie, étouffe à la fin la vie.

Ainſi l'on feint que Procris fut tuée par ſon mary, parce qu'elle mourut de jalouſie, & de la deffiance qu'elle en eut-elle meſme, aprés luy en avoir donné. Si bien que l'on pourroit dire que la deffiance fut le trait qu'elle luy donna, & dont enſuite il la tua ſans y penſer, en luy en donnant luy-meſme. Enfin cet exemple nous apprend à ne point donner de ſujet, ni de matiere aux ſoupçons & aux jalouſies. Au moins Ovide prend cette Fable en ce ſens dans ſon art d'aimer, où il dit,

Ne cito credideris, quantum cito credere lædit
Exemplum vobis nuper heros Procris erit.
Regarde qui te parle, & ne croy point trop toſt,
Croire legerement eſt toujours un deffaut,
L'exemple de Procris eſt un grand témoignage
Combien croire trop toſt apporte de dommage.

Fin du ſeptiéme Livre.

LES

LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE HUITIESME.

FABLE PREMIERE.

ARGUMENT.

Avant que d'assieger Athenes, Minos assiege la ville de Megare, & la prend par la trahison de Scylla, qui estoit devenuë amoureuse de ce Prince, & qui pensoit s'en faire aimer. Neanmoins au lieu de faire estat de cette fille, Minos detesta son crime, bien que ce fût par ce crime qu'il eût obtenu la victoire. Scylla voyant qu'il la mépriſoit, & qu'il s'en alloit ſans elle, ſe jette dans l'eau pour le ſuivre; mais elle fut changée en Alloüette, & ſon pere en Epreviet, qui l'a toûjours ſuivie depuis, pour la braver, & pour la punir.

LE lendemain un vent favorable s'eſtant levé avec le jour, Cephale s'embarqua avec les troupes qu'Eaque luy avoit données; & ſon voyage fut ſi heureux, qu'il fut plûtoſt au port d'Athenes qu'il ne l'avoit eſperé! Cependant Minos faiſant

le degaſt ſur les rivages de Megare, ſembloit eſſayer ſes forces contre cette ville, & croyoit qu'il luy eſtoit avantageux de la prendre, avant que d'aſſieger Athenes. Mais Niſe qui regnoit alors dans Megare, la deffendoit vigoureuſement, & l'aſſurance de cette place conſiſtoit en un poil rouge qui eſtoit caché parmi les cheveux blancs de ce Prince. De ſorte que ce ſiege ayant déja duré ſix mois ſans rien avancer de part & d'autre la fortune de cette guerre paroiſſoit toujours douteuſe, & la victoire balançoit entre l'un & l'autre party. Il y avoit une Tour le long des murailles, où l'on dit qu'Apollon avoit autrefois laiſſé ſa lyre, & dont les pierres en avoient conſervé le ſon, & ce fut enfin cette Tour qui fut cauſe en quelque ſorte de la ruïne de cette place. La fille de Niſe y montoit ſouvent en temps de paix, & la faiſoit reſonner en la frappant d'un petit caillou; & de là durant la guerre, elle regardoit l'armée ennemie, & les combats qui ſe donnoient. Or la longueur de ce ſiege luy avoit donné le temps de connoiſtre les plus Grands Seigneurs d'entre les ennemis, & de nom & de viſage. Elle connoiſſoit leurs armes, leurs chevaux & leur contenance; mais ſur tout elle connoiſ-

noiſſoit Minos, & le connoiſſoit mieux qu'elle ne devoit le connoiſtre. C'eſtoit à ſon jugement le Prince de la meilleure mine à qui l'on pût donner ſon amour. Soit qu'il eût le caſque en teſte, & que ſes plumes luy ombrageaſſent le front, il luy ſembloit avec ſon caſque le plus beau de tous les hommes; ſoit qu'il portât un bouclier, il le portoit à ſon gré de meilleure grace que les autres. S'il lançoit quelquefois un dard, elle y remarquoit une adreſſe qu'elle ne trouvoit en perſonne, & ne pouvoit s'empeſcher de louër eternellement & ſa force & ſon adreſſe. S'il tiroit quelquefois de l'arc, elle juroit qu'Apollon ne pouvoit ſe mettre en tirant dans une poſture plus agreable. Mais quand il avoit quitté les armes, que rien ne luy couvroit le viſage, & qu'elle le voyoit à cheval, elle ſortoit hors d'elle meſme, elle n'avoit plus de raiſon qui pût retenir ſon amour, elle eſtimoit heureux le dard que tenoit Minos, elle portoit de l'envie à la bride de ſon cheval, & à toutes les choſes qu'il touchoit. Elle eût voulu ſe jetter, ſi elle en eût eu la liberté, au travers des troupes ennemies; elle eût voulu ſe precipiter du haut de la Tour pour ſe donner à Minos; & enfin elle ſe propoſa de luy ou-

„ vrir les portes de Megare, & de faire
„ toute autre choſe, ſi Minos vouloit au-
„ tre choſe. Comme elle eſtoit ſur cette
„ tour, & qu'elle conſideroit la tente & le
„ camp de ce Prince : Me réjoüiray-je,
„ dit-elle, ou plûtoſt me doy-je plaindre
„ d'une guerre ſi deplorable; Veritable-
„ ment je me plains que Minos ſoit l'en-
„ nemy de ſon Amante, mais ſi nous n'a-
„ vions point eu de guerre, je ne connoî-
„ trois pas Minos; je n'aurois pas eu le
„ plaiſir de me laiſſer vaincre par tant de
„ charmes; & ſi l'on peut faire quelque
„ paix, j'en ſeray peut-eſtre le gage. O
„ Minos! le plus beau des Rois, ſi cel-
„ le qui t'a mis au monde, eſtoit auſſi
„ belle que toy, ce fut ſans doute avec
„ raiſon, que Jupiter en fut amoureux.
„ Que je m'eſtimerois heureuſe ſi je pou-
„ vois voler dans ton camp! Je te decou-
„ vrirois mon cœur, je te declarerois
„ mon amour, je te demanderois ce qu'il
„ faut faire, afin d'eſtre aimée de toy, je
„ te prierois de me dire à quel prix on
„ peut t'acheter. Oüy, Minos, je te donne-
„ rois toutes choſes excepté mon pere &
„ mon païs: car enfin, meure plûtoſt mon
„ amour & mon eſperance, que de me
„ rendre heureuſe par l'effet d'une trahi-
„ ſon. Neanmoins l'humanité du vain-
„ queur a fait ſouvent reconnoiſtre que

c'eſt

n'eſt un bien que d'eſtre vaincu. D'ail- «
leurs, Minos ne fait-il pas une juſte «
guerre, puiſque c'eſt pour vanger ſon «
fils qui a eſté aſſaſſiné ? Il eſt puiſſant «
par la juſtice de ſa cauſe, & par les ar- «
mes qui la deffendent. Le Ciel favori- «
ſera ſes efforts, s'il favoriſe le bon droit; «
& je ne veux point douter que de ſi «
grands avantages ne le rendent victo- «
rieux. S'il doit donc prendre cette vil- «
le, pourquoy faut-il que ſes armes plû- «
toſt que la force de mon amour luy ou- «
vrent les portes de Megare ? Il vaut bien «
mieux qu'il ſoit vainqueur, ſans perdre «
le temps en un ſiége, ſans qu'il faſſe de «
carnage, & ſans le laiſſer au hazard de «
répandre luy-meſme ſon ſang. En effet, «
Minos, j'apprehende que faute de te con- «
noiſtre, on ne te bleſſe en combattant: «
car y auroit il quelqu'un aſſez inhu- «
main qui, aprés t'avoir connu, voulût «
baiſer contre toy ſa picque ? Non, non, «
il faut que je te ſauve, & que j'execute «
une entrepriſe qui me plaiſt & qui me «
contente. Enfin je ſuis reſoluë de te don- «
ner avec moy mon païs en mariage, & «
de terminer cette guerre. Mais c'eſt peu «
de le vouloir, ſi je n'en trouve les moiens. «
Il y a des gardes à toutes les portes de la «
ville, & mon pere en a les clefs. Il n'y «
a que luy que je craigne, & qui retarde «

„ les effets de mes deſſeins & de mes deſirs.
„ O Dieux ! pourquoy faut-il que j'aye un
„ pere ? Mais pourquoy s'adreſſer aux
„ Dieux ? Chacun eſt à ſoy-meſme un
„ Dieu, quand il a aſſez de courage pour
„ entreprendre les grandes choſes, & la
„ fortune eſt toujours contraire à ces
„ cœurs timides & lâches, qui n'ont re-
„ cours qu'à des prieres. Une autre qui
„ auroit eu autant d'amour, auroit déja
„ ruiné tout ce qui ſe ſeroit oppoſé à ſa
„ paſſion. Pourquoy donc faut-il qu'une
„ autre ne pouvant avoir plus d'amour,
„ ait plus de courage que moy ? J'ay aſſez
„ de hardieſſe pour paſſer au travers des
„ feux, & au travers des épées ; & neanmoins dans cette entrepriſe, je n'ay beſoin d'épées ni de feux, je n'ay beſoin
„ que d'un poil de la teſte de mon pere.
„ Comme ce poil peut plus que l'or, il
„ m'eſt plus precieux que l'or, il peut me
„ rendre bien-heureuſe, & me donner
„ tous les ſuccez que mon amour me fait
„ eſperer.

Cependant la nuit, qui ne vient jamais ſans apporter de la nourriture aux inquietudes de l'ame, la ſurprit dans ſes penſées, la fortifia dans ſon deſſein, & augmenta ſon audace. Ainſi lorſque ſon pere eſtoit encore en ſon premier ſomme, elle fit en ſorte d'en-

d'entrer doucement dans sa chambre, & coupa le poil fatal qui estoit la force de son pere, & la defence de tout le païs.

Lorsqu'elle eut entre ses mains cette precieuse dépoüille, elle sortit de la ville, & apres avoir passé au travers des ennemis, elle se rendit auprés de Minos, comme asseurée que ce service luy gagneroit son amour. Grand Roy, dit-elle à ce Prince, qui s'étonna de la voir, « l'amour m'a fait faire un dessein qui « doit te donner la victoire. Je suis fille « du Roy de Megare. Je viens mettre en- « tre tes mains & mes Dieux & ma Patrie; « & la recompense que j'en veux, c'est ton « cœur & ton amitié. Prens pour gage de « mon amour, ce poil rouge que je te pre- « sente; mais ne t'imagine pas que je te « donne seulement un poil, je te donne a- « vec ce poil la teste mesme de mon pere; « Et en achevant son discours, elle luy tendit la main pour luy donner son present. Mais Minos, qui eut horreur d'une action si detestable, repoussa la main de cette furieuse fille; & troublé luy-mesme d'un crime si énorme & si nouveau, il luy fit cette réponce: Que les « Dieux te confondent detestable fille, la « honte & l'infamie de nostre siecle! « Qu'ils te banniſſent du monde entier, « &

„ & que la terre & la mer ayent horreur
„ de te recevoir. Pour moy, je n'ay gar-
„ de de permettre qu'un monstre si abo-
„ minable entre jamais dans un païs * qui
„ fut le berceau de Jupiter, & où je com-
„ mande aujourd'huy. Il ne luy parla
pas davantage, il la fit ôter de devant
luy; & quand il eut pris la ville, &
qu'il eut imposé des Loix aux vaincus,
il en fit partir ses vaisseaux, & partit
luy-mesme, sans voir Scylla. Lorsqu'elle
sceut qu'il s'en alloit sans luy donner la
recompense de son crime, & que ses
prieres estoient vaines, elle se laissa
transporter par la colere & par la ra-
ge; & en s'arrachant les cheveux, &
en luy tendant les mains: Où fuïs-tu
sans moy, s'écria-t'elle, toy que j'ay pre-
feré à ma patrie, toy que j'ay preferé
„ à mon pere? Où fuïs tu, Prince cruel!
„ dont la victoire est tout ensemble &
„ mon crime & mon merite? Ni le pre-
„ sent que je t'ay fait, ni l'amour que j'ay
„ pour toy, ne sont-ils pas capables de
„ t'émouvoir? Ne consideres tu point que
„ c'estoit en toy seulement que j'avois
„ mis mes esperances! Où trouveray-je
„ un azile quand toutes choses m'aban-
„ donnent? En chercheray-je dans mon
„ païs? Il est ruiné par mon crime; &
„ quand il seroit encore debout, ma tra-

* l'Isle de Crete ou de Candie.

hi-

bifon m'en ferme l'entrée. En cherche- "
ray-je auprés de mon pere que j'ay mis "
en sa puissance? Nos peuples me portent "
une juste haine, & les peuples voisins "
apprehendent un exemple si funeste. "
Enfin je me suis fermé tout le monde "
pour m'ouvrir seulement la Crete. Si tu "
m'empeschés d'y entrer, & que tu m'a- "
bandonnes, ingrat! j'auray sujet de "
croire qu'Europe n'a jamais esté ta "
mere; mais que tu es engendré de quel- "
que tygresse d'Armenie. Non, non, tu "
n'es point fils de Jupiter, & Jupiter a- "
moureux ne trompa jamais ta mere sous "
l'apparence d'un Taureau. Ce n'est "
qu'un conte fabuleux que l'on fait de "
ta naissance, mais c'est veritablement "
d'un Taureau que tu as receu la vie auſſi "
bien que le naturel. Ha! mon pere, "
vous estes vangé de me voir abandon- "
née par ce Prince détestable, pour qui "
je vous ay abandonné. (O murs, ô "
peuples que j'ay trahis, réjouïssez-vous "
de mes maux, je confesse que je les ay "
meritez, & que je suis digne de perir. "
Mais que quelqu'un de ceux que ma "
trahison a perdus, ne vienne il m'ôter "
la vie? O toy qui as vaincu par mon "
crime, pourquoy me punis-tu de mon "
crime? Il est vray que ce fut un crime "
à l'égard de mon pays & de mon pere; "

mais "

„ mais ce fut pour toy un bon office. O
„ que cette femme adultere qui te fauſ-
„ ſa la foy pour un Taureau, & qui en-
„ conçeut un monſtre demy-taureau &
„ demy-homme, eſtoit digne d'eſtre ta
„ femme, & que tu fuſſes ſon mary. Mais
„ ce diſcours que je t'adreſſe ne va-t'il pas
„ juſqu'à tes oreilles ? & le meſme vent
„ qui emporte tes vaiſſeaux, emporte t'il
„ auſſi mes paroles ? Il ne faut pas s'éton-
„ ner que Paſiphaé ta femme t'ait preferé
„ un Taureau, tu as plus de barbarie, tu as
„ plus de brutalité qu'une béte ſi furieu-
„ ſe. O miſerable que je ſuis ! Il comman-
„ de que l'on ſe hâte, il fait redoubler les
„ rames, & ſes vaiſſeaux vont ſi viſte, qu'à
„ meſure qu'ils ſe retirent, on diroit que
„ je m'en éloigne avec cette terre. Mais
„ tu n'avances rien, ingrat ! & c'eſt en
„ vain que tu m'abandonnes, toy qui as
„ ſi toſt perdu la memoire de mes ſervi-
„ ces. Je te ſuivray en dépit de toy, &
„ m'attachant à ton vaiſſeau, les eaux
„ m'entraîneront avec toy, & je ſeray in-
„ ſeparable pour le moins de tes regards.
A peine eut-elle parlé qu'elle ſe jette dans la mer ; & comme l'amour luy donnoit des forces, elle attaignit le vaiſſeau de Minos, & s'y attacha pour le ſuivre. Son pere qui la vid de l'air où il voloit, ayant n'agueres eſté conver-

ty

ty en Eprévier, vint en meſme temps fondre ſur elle pour la déchirer de ſon bec. Mais auſſi-toſt qu'elle l'apperceut, elle ſe laiſſa tomber de peur; & neanmoins elle n'alla pas juſques dans l'eau. Elle fut à l'inſtant meſme couverte de plumes, dont elle fut ſoûtenuë en l'air; enfin elle fut changée en Alloüette, & tîra ſon nom * de ce poil qu'elle avoit coupé à ſon pere.

* Ciris, c'eſt à dire une Alloüette. Ovide fait venir ce mot de κείρω qui ſignifie tondre

EXPLICATION.

Du poil rouge de Niſe coupé par Scylla ſa fille.

APRES avoir conſideré le funeſte exemple que nous donne cette Fable, qui ne jugera pas qu'il faut tout apprehender, & de l'amour & d'une femme. Scylla devient amoureuſe de l'ennemy de ſon pere, & ſe reſout de trahir ſon pere pour rendre ſon ennemy victorieux. Y a-t'il rien de plus horrible que cette entrepriſe? & n'eſt-elle pas capable de nous donner de l'horreur pour les femmes, & pour l'amour?

Mais puiſque l'un & l'autre ſexe eſt capable des meſmes fautes, ne condamnons ni l'un ni l'autre pour le crime des particuliers. Car puiſqu'il ſe trouve des femmes d'une vertu ſi éclattante qu'elle efface celles des hommes; pourquoy n'aimerions-nous pas-tout le ſexe à cauſe des vertus d'un ſi grand nombre, plûtoſt que de le condamner à cauſe des vices de quelques-unes? Auſſi n'eſt-ce pas-là l'intention de cette Fable; elle a une fin & un autre but, & nous veut apprendre autre choſe.

Je

Je diray donc qu'en introduisant Minos ; qui deteſte Scylla qui lui avoit donné la victoire par une ſi horrible trahiſon, cette Fable nous enſeigne que ceux-là meſmes que les traistres ont obligez, les conſiderent comme des peſtes ; qu'ils ont pour eux de l'horreur, quelque utilité qu'ils en tirent ; & qu'enfin la haine publique eſt la recompenſe des traitres.

Quant à ce poil rouge en quoy conſiſtoit la force de Niſe pere de Scylla, il nous figure le ſecret. Car le ſecret de Niſe ayant eſté découvert à ſes ennemis, ils ſe rendirent victorieux de ce Prince, & prirent aiſément ſa ville. Ainſi l'on veut faire voir qu'un Prince doit ſi religieuſement garder ſon ſecret, & tenir ſes deſſeins ſi bien cachez, que meſme ſes propres enfans ne le ſçachent pas s'il n'eſt pas beſoin qu'ils le ſçachent. Et certes ſi ce Prince eût eſté aſſez prudent pour ne pas dire ſes deſſeins à ſa fille, elle ne l'eût pas trahy, & il n'eût pas eſté vaincu. De ſorte que nous pouvons dire qu'un Prince contribuë luy-meſme à ſa deffaite, & qu'il eſt déja deffait dés qu'il communique ſes ſecrets à des perſonnes indiſcretes, & qui ſont ſujettes à leurs paſſions. En effet pour ne point parler des autres vices de l'ame qui ne peuvent ſouffrir le ſecret, y a-t'il quelque paſſion qui ſoit moins capable de le cacher que l'amour ? Pouvez-vous aimer avec la meſme ardeur que Scylla aimoit Minos, ſans faire confidence avec la perſonne aimée, de tout ce que vous avez de plus particulier & de plus ſecret ? Il faut donc que les Princes choiſiſſent des perſonnes ſages pour en faire leurs confidens : Et meſme, comme dit Polybe, il ne faut pas que le Prince découvre rien de ſes ſecrets à ces perſonnes ſages, ſi cela n'eſt entierement neceſſaire pour faire reüſſir ſes entrepriſes, & pour le bien de ſes affaires.

FA-

FABLE DEUXIESME.

ARGUMENT.

Minos victorieux des Atheniens, les oblige d'envoyer en Crete de neuf en neuf ans, sept jeunes hommes, & autant de filles des meilleures maisons d'Athenes, pour estre exposez au Minotaure dans le labyrinthe. Le sort tombe entr'autres sur Thesée; Mais par l'aide d'Ariadne, qui en devint amoureuse, il tue ce monstre, & se délivre du labyrinthe. Il emmene avec luy cette Princesse qui esperoit l'épouser; & neanmoins il la laisse dans une Isle deserte, où Bacchus l'ayant trouvée, la console, & la prend pour femme; & pour marque de son amour, il attache dans le Ciel la couronne qu'elle portoit.

MInos estant de retour en Crete, immola cent bœufs à Jupiter, pour le remercier de ses victoires, & fit attacher dans son Palais les dépoüilles de ses ennemis. Cependant l'infamie * de sa maison avoit crû avec le temps; Et tout le monde voyoit le fruit du prodigieux adultere de Pasiphaé sa femme, qui estant devenuë amoureuse d'un Taureau, en avoit conceu un monstre demy-taureau. C'est pourquoy Minos resolut de cacher cette honte de son lit & de sa femme, & d'enfermer ce monstrueux enfant dans un lieu où jamais l'on ne pût le voir. Dedale le plus celebre & le plus ingenieux Architecte qui fût au monde, donna le dessein de cet ouvrage, & bâtit

* Le Minotaure.

tit un vaſte edifice, qui n'eſtoit compoſé que de chemins que l'on ne pouvoit remarquer, & où l'on ſe perdoit facilement. Ainſi le fleuve Meandre qui arroſe la Phrygie, ſe joüe avec ſes eaux par ſes tours, & par ſes détours ; & vous diriez qu'en retournant il aille au devant de luy-meſme, afin de voir venir ſes eaux. Tantoſt il monte vers ſa ſource, tantoſt il deſcend vers la mer ; mais parmy les cercles qu'il fait, & où il ſemble s'égarer luy-meſme, l'on eſt toujours incertain s'il remonte, ou s'il deſcend. Dedale bâtit le labyrinthe ſur ce modéle. Il fit une infinité de chemins qui alloient en tournoyant, & qui eſtoient entrelaſſez avec un artifice ſi merveilleux, qu'il penſa s'y perdre luy-meſme, & eut de la peine à ſe retrouver, & à revenir à l'entrée de cet édifice, tant il eſtoit aiſé de s'égarer parmy tant de tours & de détours. Il ne fut pas ſitoſt achevé qu'on y enferma le Minotaure, à qui le peuple d'Athenes avoit eſté condamné d'envoyer de neuf ans en neuf ans ſept jeunes hommes, & ſept jeunes filles des meilleures maiſons de la ville, pour en eſtre devorez. On luy avoit déja envoyé trois fois un ſi funeſte tribut, & la quatriéme fois le ſort tomba ſur Theſée. Lorſqu'il fut arri-
vé

vé en Crete avec ſa déplorable troupe. Ariadne fille de Minos eut pitié de ſon infortune; mais comme c'eſtoit un Prince bien fait, elle paſſa facilement de la pitié à l'amour, & luy enſeigna le moyen de triompher du Minotaure. Il entra dans le labyrinthe, il combatit & tua ce monſtre, & ſe dégagea enſuite de cette priſon, de meſme qu'il y eſtoit entré, par le moyen d'un filet qu'Ariadne luy avoit donné, & qu'il avoit attaché par un bout à l'entrée du labyrinthe afin de luy ſervir de guide, en entrant & en revenant. Ainſi en ſe délivrant, il délivra ſon païs d'une ſi cruelle ſervitude; & auſſi-toſt qu'il eut remporté cette victoire, il partit avec Ariadne & l'emmena dans l'Iſle de Die. Mais il paya le plaiſir qu'il avoit receu de cette Princeſſe par la plus noire ingratitude que l'on ſe puiſſe imaginer. En effet; il la laiſſa ſeule ſur le rivage deſert, à la mercy des bêtes ſauvages, de la douleur, & de la triſteſſe. Or tandis qu'elle ſe plaignoit de l'ingratitude de Theſée, Bacchus paſſa par hazard le long des bords de cette Iſle; & comme il fut touché de ſon infortune, & tout enſemble de ſa beauté, il luy donna du ſecours, & la prit auſſi pour ſa femme. Enfin, pour rendre ſa gloire immortel-

le

le & ſon nom toujours glorieux, il prit la couronne qu'elle avoit alors ſur la teſte, & la jetta vers le Ciel ; & à meſure qu'elle y montoit, les perles dont elle eſtoit enrichie, ſe convertirent en eſtoiles, qui ont toujours gardé depuis la forme & l'apparence d'une couronne. On les void briller entre l'Aſtre qui repreſente un homme appuyé ſur un genoüil, & celuy qui tient un ſerpent.

EXPLICATION.

De Paſiphaé, du Minotaure, du Labyrinthe, d'Ariadne, de Theſée, & de la couronne d'Ariadne changée en Aſtre.

QUOY que l'on puiſſe dire de Paſiphaé, il eſt difficile d'en bien juger, & de ſauver ſon honneur ſi l'on s'arrête à l'opinion commune. Car la pluſpart demeurent d'accord qu'elle devint en effet amoureuſe d'un Taureau, & qu'elle en conceut le Minotaure par l'aide de Dedale. Si cela eſt, voila une méchante femme. D'autres diſent que Taurus (c'eſt à dire Taureau) eſtoit un Capitaine de Minos, dont elle devint amoureuſe, pendant que Minos eſtoit malade, & qu'elle en eut un enfant que les Atheniens appellerent du nom de Minos, & de celuy de Taurus, Minotaure. Car pour diffamer Minos & ſa femme, ils inventerent cette Fable ſur le bruit qui courut de quelques amourettes de Paſiphaé. Cette amour a plus de vray ſemblablence que la premiere, mais ſi elle eſt plus naturelle, elle ne laiſſe pas d'être vitieuſe, & Paſiphaé n'en eſt

gue-

gueres plus innocente. Enfin il eſt vray-ſemblable que Paſiphaé a pû aimer un Capitaine au lieu de ſon mary, & Minos n'eſt pas le ſeul Prince qui ait eſté ſujet à ce mal.

Mais, s'il en faut croire Lucien, l'on dira qu'au lieu de condamner cette Princeſſe, elle eſt digne tout enſemble qu'on la loüe & qu'on l'imite. Car il dit que Dedale, dont la Fable feint qu'elle ſe ſervit dans ſes amours, eſtoit un grand Aſtrologue, & que Paſiphaé l'ayant oüy diſcourir du Taureau celeſte & des autres Aſtres, devint amoureuſe de ſa doctrine, ce qui a fait dire qu'elle eſtoit devenuë amoureuſe d'un Taureau, dont elle avoit joüy par ſon moyen. Lucien dans le livre de l'Aſtrol.

Mais on peut auſſi trouver dans cette Fable un ſens plus utile & plus ſalutaire. En effet il y a de l'apparence que par cette Paſiphaé qu'on feint eſtre fille du Soleil, & de Perſeis Nymphe de la mer, on veut figurer l'ame de l'homme. Car on dit ordinairement, *ſol & homo generant hominem*, le Soleil & l'homme engendrent l'homme, c'eſt à dire, pour ne me point arreſter aux autres explications, que l'ame vient de Dieu qui eſt figuré par le Soleil, & que le corps vient de l'homme ou de la chair qu'on repreſente par Perſeis, qui n'eſt autre choſe que cette matiére humide, de laquelle s'engendre le corps. Or cette ame eſt unie d'abord à Minos, c'eſt à dire à l'innocence & à la Juſtice, car tout le monde ſçait que Minos fut eſtimé ſi juſte qu'on a feint qu'il fut mis au nombre des Juges, qui diſtribuent dans les enfers les peines & les recompenſes. Ainſi, quand l'ame a eſté unie à la Juſtice, & qu'enſuite elle s'en éloigne, & qu'elle s'abandonne aux paſſions, qui ſont comme des adulteres qui la dérobent à ſon veritable époux qui eſt Dieu; alors elle ne produit que des monſtres. Si l'on eſtime donc Paſi-

phaé

phaé méchante & abominable, parce qu'elle rechercha des voluptez ſi infames : Comment ne nous eſtimerons-nous pas nous meſmes, & déteſtables & méchans, puiſqu'il n'y a point de paſſions, & honteuſes & déreglées, à quoy nous ne nous laiſſions tranſporter.

Mais comme par l'habitude que l'on prend dans le vice, on s'y engage de telle ſorte qu'il eſt enfin impoſſible de s'en retirer, l'on a figuré ce deſordre par ce labyrinthe ; d'où l'on ne pouvoit ſortir quand on y eſtoit une fois entré. On fait voir neanmoins par le filet d'Ariadne dont ſe ſervit Theſée, que l'on s'en peut dégager par la ſageſſe & par la raiſon, qui ſont figurées par ce filet. Car ſi ces deux belles qualitez conduiſent l'homme, ce filet conduiſit Theſée ; & que comme il eſt facile de rompre un filet, il eſt aiſé de perdre la raiſon & la ſageſſe, quand on donne tant ſoit peu de priſe aux paſſions. Je diray ici en paſſant, que parce qu'il eſt plus difficile de vaincre les voluptez que les autres empeſchemens qui ſe rencontrent dans la vie, & que pluſieurs aprez avoir ſurmonté de grands perils ; ſe ſont abandonnez de telle ſorte à la volupté qu'ils en ont eſté au hazard de perir, l'on a feint que Theſée avoit enlevé quantité de femmes, comme on le void meſme dans cette Fable, & qu'il en fût réduit à de fâcheuſes extrémitez.

Quelques uns parlant de ce labyrinthe, diſent qu'on ne veut rien repreſenter par ces tours & par ces détours, où l'on s'embaraſſoit d'autant plus qu'on faiſoit d'efforts pour en ſortir, ſinon que la vie de l'homme, ou privée ou publique, eſt remplie de peines & de difficultez ; Qu'elles y naiſſent les unes des autres, & que perſonne ne s'en peut dégager que par une grande force d'eſprit, & par une ſinguliere prudence. Sur quoy

l'on

l'on a dit auſſi que ce labyrinthe, où il faloit combatre le Minotaure, repreſentoit les entrepriſes perilleuſes, & que l'on montre par le filet d'Ariadne dont ſe ſervit Theſée, que les grands Capitaines ne s'y doivent point engager, qu'ils ne ſçachent auparavant comment ils en pourront ſortir.

Je ſçay bien auſſi que l'hiſtoire parle de Theſée, de Paſiphaé, d'Ariadne, du Minotaure, & du labyrinthe; mais je ne diray point ici ce qu'elle en dit, puiſqu'on le peut voir amplement dans la vie de Theſée écrite par Plutarque. Je diray ſeulement que ce labyrinthe eſtoit une priſon en Crete, où l'on n'avoit aucune incommodité, ſi ce n'eſt que perſonne n'en pouvoit ſortir. Plut. dans la vie de Theſée.

Mais aprés que Theſée s'eſt rendu ſi recommandable par la deffaite du Minotaure, pourquoy feint-on qu'il ſe deshonnore luy-meſme par la perfidie, dont il uſe envers Ariadne qui l'avoit ſauvé du peril, & qu'il l'abandonna lâchement dans une Iſle deſerte? Ne valoit-il pas mieux, & n'eût-il pas eſté plus exemplaire que la Fable nous eût repreſenté Theſée ſans cette tache qui le diffame? Si en luy faiſant chercher de l'honneur & de la loüange parmy les dangers, elle le propoſe pour ſervir de modele aux Princes qui cherchent la gloire, devoit-elle en faire un perfide; devoit-elle en faire un ingrat? Mais la Fable veut nous montrer en donnant ces vices à Theſée, qu'il n'y a point de ſi excellens hommes, qu'il n'y a point d'hommes ſi parfaits qui ne puiſſent avoir des deffauts. Que les vertus les plus elevées ſont ſujettes à de grandes cheutes, & que quand le vice peut entrer dans les grandes ames il n'y produit rien que de grand, auſſi bien que la vertu. En effet; ſi l'on veut faire reflexion ſur ce qui arrive dans le monde, on trou-

vera que les plus grands maux de meſme que les plus grands biens ſont des ouvrages des plus grands hommes.

Cependant la miſerable Ariadne demeure expoſée dans une Iſle deſerte pour ſervir d'exemple aux filles de ne pas ajoûter foy aux paroles de tous les hommes, & principalement des inconnus. Mais pour faire voir qu'il n'y a point de ſi grands maux dans le monde qui ne trouvent leur remede, & qu'il ne faut pas deſeſperer de ſon ſalut, meſme ſur le bord du precipice, la Fable introduit Bacchus qui ſauve Ariadne, & qui la prend pour ſa femme quand elle ſe croyoit perduë.

Cela ne montre t'il pas encore qu'il n'y a point de reputation ſi diffamée qui ne ſe puiſſe retablir par un changement de mœurs & de vie; Que quand on a recours à Dieu, apres un deſordre comme celuy d'Ariadne, on ne manque pas de le trouver (ce qu'on veut faire voir par Bacchus qui ſe preſente à elle au beſoin) & que par ce retour de l'ame à Dieu, la vie qui eſtoit auparavant honteuſe & infame, devient éclattante & glorieuſe. Ainſi par la couronne d'Ariadne que Bacchus mit dans le Ciel, on montre que les anciens eſtoient au moins en cela de noſtre croyance, que pour une couronne periſſable, Dieu en donne une immortelle, quand on veut s'attacher à luy. Je croirois auſſi que l'on figure par cette couronne d'Ariadne la reputation qui vient de la bonne vie; & l'on peut dire ce me ſemble ſuivant ce qu'a dit un excellent eſprit,

Fama corona, mihi,
Ma couronne eſt ma renommée.

Au reſte, il eſt à croire que ce ſigne du Ciel qu'on appelle la couronne d'Ariadne, a donné lieu

lieu de feindre cette metamorphoſe, mais nous en avons aſſez dit ſur ce ſujet.

FABLE TROISIESME.

ARGUMENT.

Dedale voulant fuïr de Crete, ſe fait des ailes avec de la cire, & en attache au dos de ſon fils, & ſe délivre en volant de la domination de Minos. Icare tombe dans la mer, ayant negligé ce que luy avoit dit ſon pere, & Dedale ſe rend en Sicile. Ovide meſle dans cette Fable celle de Perdix, qui fut changé en perdrix par la pitié qu'en eut Minerve.

CEPENDANT Dedale qui ſe déplaiſoit en Crete, & qui haïſſoit cette Iſle, comme un lieu de banniſſement, avoit un deſir extréme de retourner en ſon païs, mais il eſtoit priſonnier en Crete, & la mer eſtoit l'obſtacle qui l'empêchoit de prendre la fuite. Enfin, dit-il en ſoy-meſme, Qu'on nous ferme tous les paſſages de la mer & de la terre, au moins le chemin de l'air, nous eſt ouvert, & c'eſt par là que nous paſſerons. Que Minos ſoit maiſtre abſolu de toutes les autres choſes, au moins il n'eſt pas maiſtre de l'air. En meſme-temps il chercha des inventions qu'on n'avoit point encore trouvées; & fit voir à la nature des nouveautez qu'elle n'avoit point encore veuës. Il arrangea donc quantité de plumes, qui commen-

çoient par les plus petites, & qui alloient en augmentant, & les joignit avec tant d'adreſſe, que vous vous fuſſiez imaginé qu'elles avoient cru comme on les voyoit. Ainſi l'on joignoit au temps paſſé des tuyaux de diverſe grandeur, & l'on en faiſoit un jeu de flute. Au reſte pour les faire tenir enſemble, il attacha celles du milieu avec du fil, & celles d'en bas avec de la cire, & les courba de telle ſorte, qu'on les eut priſes pour de veritables aîles d'oyſeau.

Icare ſon fils fut auſſi employé dans cette entrepriſe; & ne ſçachant pas qu'il travailloit à ſon malheur, tantoſt il ramaſſoit les plumes que le vent avoit emportées; tantoſt il amolliſſoit de la cire, & quelquefois l'impatience luy faiſant eſſayer ſes aîles, il rompoit quelque choſe de l'ouvrage de ſon pere. Enfin lorſque Dedale y eut mis la derniere main, il balança ſon corps en l'air ſur les deux aîles qu'il s'eſtoit faites; & quand il eut éprouvé qu'elles pouvoient le porter, il donna ces inſtructions à ſon fils. Icare, luy dit-il, prens
„ garde de tenir toujours le milieu de l'air.
„ Si tu t'abaiſſes trop bas, les vapeurs qui
„ ſortent de l'eau appeſantiront tes aîles,
„ & ſi tu montes trop haut, la chaleur en
„ fera fondre la cire. Vole donc entre l'un

&

& l'autre, mais prens garde aussi de ne point aller du côté du Septentrion, souffre que je te serve de guide, & suy le chemin que je prendray. En mesme temps il luy attacha des aîles aux épaules, & luy montra la façon dont il s'en devoit servir. Mais parmy ces avertissemens, il ne pût s'empescher de répandre quelques larmes, ni ne pût luy mettre ses aîles qu'avec une main tremblante; & devant que de partir il baisa ce malheureux pour ne le baiser jamais. Ainsi Dedale s'éleva le premier en l'air, & se tournant vers son fils, il commença à craindre pour luy, comme les oyseaux pour leurs petits, la premiere fois qu'ils les font voler & qu'ils les emmenent avec eux. Neanmoins il l'encourage de le suivre; & en mesme temps qu'il vole, il regarde voler Icare, & luy remet toujours en memoire ce qu'il doit faire pour se conserver dans un chemin si dangereux. Il y eut des Pescheurs, des Laboureurs, & des Bergers qui les apperceurent en l'air; & quiconque les découvrit, s'étonna de ce prodige, & s'imagina que c'étoient des Dieux.

Il avoient déja laissé à la gauche les Isles de Delos, de Pare, & de Samos, où Junon est adorée, & avoient à la droite

Lebinthe & Calydne qui eſt ſi fertile en miel, lorſque le petit Icare plus hardy qu'auparavant, prit auſſi plus de liberté, & commença à quitter ſon guide. La curioſité de voir le Ciel de plus prés, le fit élever plus haut ; mais le voiſinage du Soleil ayant fait fondre la cire qui tenoit les plumes de ſes aîles, il s'apperceut bien-toſt que l'air ne le pouvoit plus ſoûtenir, il bat vainement des bras comme auparavant il battoit des aîles & en appellant ſon pere à ſon ſecours, il tomba dans cette * mer, à qui ſa cheute a donné ſon nom. Cependant ce pere malheureux qui déja n'eſtoit plus pere, ne le voyant plus en l'air, commença à crier Icare, mon cher Icare, où es tu ? en quel endroit te chercheray je ? Mais comme il en eſtoit en peine, & qu'il regardoit de tous côtez, il apperceut les plumes de ſes aîles, & auſſi-toſt il deteſta les inventions qui luy promettoient la liberté & qui luy avoient oſté ſon fils. Il regarde où eſtoit ſon corps, & voyant que la mer l'avoit déja jetté à terre, il y deſcendit luy-meſme pour luy rendre les derniers devoirs ; & enfin l'y ayant inhumé, cette contrée prit ſon nom, & fut appellée l'Iſle d'Icare.

* La mer Icarienne.

Lorſqu'il mettoit ſon fils en terre la Perdrix l'apperceut de deſſous un arbre ;

&

& comme elle ne l'aimoit pas, elle en battit des aîles en signe de joye, & témoigna par son chant le plaisir qu'elle recevoit de l'affliction de Dedale. C'estoit alors le seul oyseau qu'il y eût de cette espece : car la Perdrix avoit esté inconnuë jusques-là, & l'on ne doit ce rare oyseau qu'à la méchanceté de Dedale. Sa sœur avoit un fils appellé Perdix * dont l'esprit à l'âge de douze ans estoit déja capable de toutes choses ; & comme elle ne sçavoit pas l'avenir, & qu'elle n'eût pû s'imaginer que son frere eût voulu maltraiter son fils, elle le mit entre les mains de Dedale pour le dresser & pour l'instruire. Cet enfant ingenieux ayant consideré l'arête que les poissons ont sur le dos, fit des dents sur ce modele le long d'un fer bien aiguisé, & trouva par ce moyen l'invention & l'usage de la scie. Il fut aussi le premier qui inventa le compas, & qui trouva le secret de faire des cercles parfaits en appuyant sur un plan l'une des branches du compas, & en conduisant l'autre à l'entour, avec une égale distance. Dedale qui vid l'esprit de cet enfant, en devint luy-mesme envieux, & pour n'avoir pas la honte qu'un enfant le surpassât, il le precipita du haut de la tour de Pallas, & fit accroire qu'il estoit tom-

* Ou Tale.

bé par hazard. Mais cette Deesse qui favorise les bons esprits, l'ayant soûtenu en tombant, le couvrit de plumes au milieu de l'air, pendant le temps qu'il tomboit, & le convertit en oyseau. La vigueur de son esprit qui avoit esté si prompt, passa dans ses pieds & dans ses aîles, & il retint le même nom qu'il avoit auparavant. Neanmoins cet oyseau ne s'éleve pas bien haut; & comme il se souvient encore de sa cheute, & qu'il craindroit de tomber s'il s'élevoit davantage, il ne fait pas son nid sur les arbres, mais seulement au pied des buissons.

EXPLICATION.

De Dedale, d'Icare, & de Perdix metamorphosé en Perdrix.

TOUT le monde demeure d'accord que la plusparr de ce qui est dans cette Fable est historique, Qu'il est vray que Dedale envieux du fils de sa sœur, le fit mourir, Qu'il fut contraint de se refugier en Crete pour éviter la punition de ce crime; Que son esprit l'ayant rendu considerable auprés de Pasiphaé, cette Princesse qui étoit devenuë amoureuse, ou d'un Taureau, comme nous avons déja dit, ou d'un Capitaine appellé Taurus, luy fit confidence de cet amour, Que Dedale l'ayant servie comme elle le souhaittoit, Minos le fit mettre en prison avec son fils; mais qu'ayant trouvé moyen d'ouvrir les prisons, ils se sauverent dans quelques barques où il mit des voiles

les pour aller plus viſte, car auparavant on n'en ſçavoit point l'uſage, & les vaiſſeaux alloient ſeulement à force de rames; Que Dedale arriva en Sicile où il avoit deſſein d'aller, & qu'Icare qui eſtoit dans un autre vaiſſeau fit naufrage contre quelques rochers par l'ignorance du Pilote, voila l'hiſtoire de Dedale ſurquoy l'on a compoſé la Fable.

L'on dit donc qu'il ſe fit des aîles, & qu'il en fit auſſi à ſon fils, parce qu'il trouva l'uſage des voiles qu'on appelle ordinairement les aîles des vaiſſeaux comme on le voit dans Virgile.

-- Velorum pandimus alas:
Ainſi de nos vaiſſeaux nous étendons les aîles.

Et parce qu'Icare ne ſceut pas bien gouverner le vaiſſeau où il eſtoit, l'on feint qu'il perit pour ne s'eſtre pas bien ſervi de ſes aîles.

L'on dit au reſte que Dedale tua Perdix ſon neveu, pour montrer que les grands eſprits ſont ordinairement ſujets à l'envie, & qu'ils ne peuvent ſouffrir ceux qui les ſurpaſſent ou qui leur ſont égaux. Et je diray en paſſant qu'on a feint que Perdix avoit eſté changé en Perdrix, à cauſe de la reſſemblance du nom, & qu'on a accommodé cette metamorphoſe à la nature de cet oyſeau.

Quelques-uns diſent que cette Fable montre que l'injuſtice eſt la ſource de toutes ſortes de calamitez, & qu'on peut le reconnoiſtre en la perſonne de Dedale, qui ſouffrit mille traverſes apres avoir tué Perdix, & favoriſé l'adultere de Paſiphaé; Qu'on veut auſſi avertir les Princes par cette fiction, de ne point donner de retraite à ces ſortes de criminels que la nature meſme condamne, & que quand ils les reçoivent ils ſe mettent au hazard d'en eſtre eux-meſmes punis, comme on le void en Minos, que Dedale deshonnore apres en avoir eſté ſi bien receu.

Lucien dans le livre de l'Astol.

D'autres ont dit que Dedale estoit un grand Astrologue, & qu'il enseigna l'Astrologie à son fils; mais que son fils emporté par une vanité de jeune homme, s'écarta de la veritable doctrine, & qu'il tomba dans des erreurs que son pere ne pût corriger. Ce que l'on signifie par sa mort, à quoy Dedale ne pût apporter de remede.

Pour moy je pense que la cheute d'Icare nous enseigne à ne pas negliger les avertissemens de nos peres, à ne nous pas élever plus haut que nostre condition le porte, & à garder en toute chose la mediocrité. Surquoy je diray encore que quand Dedale dit à son fils qu'il ne vole pas trop prés du Soleil, ni aussi trop prés de la mer, il veut nous apprendre par là, que pour vivre en repos, & dans cette tranquillité que cherchent les sages, il ne faut point trop s'approcher des Rois, ni trop s'approcher du peuple, parce qu'on ne trouve de part & d'autre que des inquietudes perpetuelles.

FABLE QUATRIESME.

ARGUMENT.

Oenée ayant de dessein formé oublié Diane dans un sacrifice, cette Déesse offencée de ce mépris, envoya un sanglier dans les campagnes de Calidon, qui y fit d'horribles dégâts. Cela fut cause que Meleagre fit assembler les Grands de la Grece, afin de se délivrer de cette beste; & comme l'on vint de tous côtez pour avoir part à la gloire d'une chasse si fameuse, Atalante fille du Roy d'Arcadie ne manqua pas aussi de s'y trouver. Elle eut l'honneur de blesser la premiere ce sanglier, & lorsqu'il eut esté tué, Meleagre luy en donna les dépoüilles pour recompense de sa vertu; mais les oncles de ce Prince, envieux de cette Princesse, luy arrache-

rent

rent son prix & sa proye. Cette action violente ne demeura pas sans vengeance ; & d'un autre côté leur mort ne demeura pas impunie. Car Althée leur sœur, & mere de Meleagre, en eut tant de ressentiment qu'elle fit mourir son fils d'une façon extraordinaire. Ses sœurs affligées de sa mort, furent changées en oyseaux ; qui sont appellez Meleagrides, du nom de leur frere.

DEJA Dedale lassé de voler, estoit descendu en Sicile, & à la priere le Roy Cocale avoit pris les armes contre Minos. Déja par la valeur de Thesée, la ville d'Athenes avoit cessé de payer un tribut si déplorable ; & déja pour actions de graces, on en avoit fait des Sacrifices à Minerve, à Jupiter, & aux autres Dieux. Enfin la reputation de Thesée s'estoit répanduë dans toutes les villes de la Grece, on ne s'entretenoit par tout que de la gloire de ses armes, & dans les dangers extrémes on imploroit ordinairement le secours de son courage. Ainsi bien que l'Estat de Calydon fût pour son Prince Meleagre, il ne laissa pas d'envoyer à Thesée, & de luy demander de l'assistance. La cause de cette demande estoit un sanglier horrible qui ravageoit le païs, & qui estoit le ministre de la fureur de Diane, & le vangeur d'un mépris dont elle estoit irritée. Car on dit qu'Oenée Roy de ce païs, voulant remercier les Dieux de

la fertilité d'une année abondante en toutes choſes, avoit preſenté les premices des bleds à Cerés, du vin à Bacchus, & de l'huile à Minerve, ſans ſe ſouvenir de Diane. Le bruit courut auſſi-toſt parmy les Dieux & parmy les hommes que les ſeuls Autels de Diane n'avoient point eſté conſiderez, & qu'on n'y avoit point brûlé d'encens, dans la ſolemnité de cette feſte. De ſorte que comme la colere touche auſſi l'eſprit des Dieux, Diane reſolut de ſe vanger, & regardant Oenée en fureur: Non, non, dit-elle, cette injure ne demeurera pas impunie, & ſi nous avons eſté ſans honneur, nous ne demeurerons pas ſans vangeance. En meſme-temps elle envoya dans les campagnes de Calydon un ſanglier épouvantable, qui eſtoit plus haut & plus grand que ne ſont les plus grands Taureaux qu'on puiſſe trouver en Epire. Ses yeux eſtoient rouges de ſang & de feu, ſa hure eſtoit heriſſée, & ſon poil eſtoit ſi droit que vous l'euſſiez pris pour autant de fléches. Il jettoit une bave & une écume toute boüillante qui luy couloit par les épaules. Ses deffences eſtoient plus grandes que les dents d'un Elephant, & le bruit qui luy ſortoit de la gueule reſſembloit à un tonnerre.

Il

Il brûloit de ſa ſeule haleine les feüilles & les fleurs des arbres. Tantoſt il fouloit aux pieds le bled qui eſtoit encore en herbe, & tantoſt il ravageoit celuy qu'on eſtoit preſt de moiſſonner; enfin il renverſoit de tous côtez l'eſperance des Laboureurs, & c'eſtoit en vain que les Granges attendoient les moiſſons que l'on leur avoit promiſes. Il fit le meſme degaſt dans les vignes, il rompit & coupa les ſeps chargez de feüilles & de grappes, les Oliviers & les autres arbres ſe reſſentirent de ſa furie; & le beſtail n'en fut pas exempt. Il n'y avoit point de Bergers, point de chiens, ni de taureaux qui oſaſſent ſe mettre en deffence contre ce monſtrueux ſanglier. Tous les peuples prenoient la fuite, chacun abandonnoit la campagne, & l'on ne ſe croyoit pas en ſeureté entre les murailles des villes. Enfin il alloit perdre toutes choſes, ſi Meleagre & la jeuneſſe du païs touchez d'un deſir de gloire, n'euſſent reſolu de s'y oppoſer. Ainſi quantité de jeunes Seigneurs s'aſſemblerent pour cette entrepriſe, les deux Tyndarides Caſtor & Pollux, dont l'un eſtoit bon homme de cheval, & l'autre le plus fort de ſon temps, quand il avoit le Ceſte en main, furent de cette partie. Jaſon, qui mena ſur

mer le premier vaisseau qu'on y vid jamais, parut dans cette assemblée; Thesée y vint avec Pirithous son amy; les deux fils de Thestie, Toxée & Plexippe, Lyncée fils d'Aphanée, le courageux Leucippe, Acaste qui estoit en reputation de bien lancer un javelot; Hydas, qui estoit incomparable par la legereté de son corps, Cenée qui n'estoit déja plus femme, Hippothoüs, Phenix fils d'Amyntor, le pere de Patrocle, Phylée, Thelamon, le pere du fameux Achille; Admette, Jolas, le vigilant Eurition, Echion que personne ne surpassoit à la course, Lelex, Panopée, Hybée, le courageux Hippasie; Nestor qui estoit alors en la fleur de sa jeunesse, les trois fils d'Hippocoon, le pere d'Ulysse, Ancée d'Arcadie, le prudent Ampycide, & Amphiaras que sa femme n'avoit pas encore trahy. Atalante cette Princesse, l'ornement des bois de Tegée, voulut aussi prendre part à la gloire de cette chasse, & se trouva dans cette assemblée, où l'on apprit bien-tost que son courage n'étoit pas moindre que sa beauté. Elle estoit vétuë d'une robe bordée d'une frange d'or; elle n'estoit coëffée que de ses cheveux, qu'un simple ruban retenoit ensemble; elle portoit une trousse plei-

ne

de de flèches qui luy pendoit de l'épaule gauche, & tenoit un arc de la main gauche. A la voir avec tant d'adresse, vous l'eussiez prise pour un garçon déguisé en fille; & à la voir avec tant de charmes, vous l'eussiez prise pour une fille déguisée en garçon. Meleagre ne l'eut pas si-tost regardée, qu'il commença à l'aimer. O Dieux, dit-il, que celuy là sera heureux, à qui elle donnera son amour! Il n'en pût dire davantage parce que le temps pressoit, & qu'il y eût eu de la honte à s'entretenir d'amour, lorsqu'on avoit sur les bras une affaire plus importante. L'assemblée se fit dans un bois que l'on n'avoit jamais coupé, & dont l'entrée estoit unie, & conduisoit peu à peu dans un agreable vallon. Lorsque tant de chasseurs illustres se furent rendus en cet endroit, une partie s'occupa à tendre des toilles, les autres découplerent les chiens; quelques-uns allerent sur les voyes de la beste, & souhaitoient tous ensemble de rencontrer le danger qui les menaçoit. Le giste de ce sanglier estoit au fond de cette vallée, où s'amassoient tous les ruisseaux qui se faisoient de la pluye, dans un grand & large bourbier environné de saulx, de joncs, de roseaux, & d'autres herbes maréca-

geu-

geuſes. A peine fut il éveillé par le bruit de tant de Chaſſeurs, qu'il ſe jetta parmy la preſſe, avec la meſme violence, que le foudre fend les nuës. Il renverſa tous les arbres qui ſe rencontrerent en ſon chemin, & toute la foreſt retentit du grand bruit qu'il fit en partant. Auſſitoſt chacun s'écrie, & on luy preſente l'épieu pour l'empeſcher d'aller plus loin, mais il rompit tous les obſtacles, il n'y eut rien qui fût capable de luy reſiſter; il écarta avec ſes deffences tous les chiens qui ſe preſenterent. Echion fut le premier qui luy lança un javelot; mais ce fut inutilement: car au lieu de frapper la bête, il alla frapper un arbre. L'on eût dit que le ſecond trait qui partit des mains de Jaſon, devoit percer le ſanglier; mais
„ il paſſa outre, ſans le rencontrer. Alors
„ Ampicide regardant le Soleil: Dieu de la
„ lumiere, dit-il, Apollon, ſi je t'ay jamais
„ adoré, & ſi je te veux toujours adorer; donne de la force à mon javelot, & le conduits où je le pouſſe. Le Dieu écouta cette priere, le trait toucha le ſanglier; mais ce fut ſans luy faire mal, parce que Diane en avoit oſté le fer, pendant qu'il eſtoit encore en l'air, & quand il frappa la beſte, il n'avoit déja plus de pointe. Il excita toutefois la rage de ce furieux animal; on vid ſortir du feu de ſes yeux,

on en vid ſortir de ſa gueule; il s'emporta contre les Chaſſeurs, comme une machine qu'on balance pour abbatre des murs & des fortereſſes. Il tua d'abord Eupalamon & Pelagon qui s'oppoſoient à la droite, à ſon impetuoſité. En vain Eneſime fils d'Hippocoon ſe voulut ſauver par la fuite, il ne put éviter que le ſanglier ne luy coupât le jarret, avec ſes deffences. Peut-eſtre auſſi que Neſtor ne ſe fut pas trouvé au ſiege de Troye, & qu'il fut mort dans cette chaſſe, s'il ne ſe fut jetté ſur un arbre d'où il conſidera en ſeureté l'ennemy qu'il venoit de fuïr. Car le ſanglier qui l'avoit ſuivi donna en meſme-temps contre cet arbre, & y aiguiſa ſes deffences pour le malheur de quelqu'autre; & comme devenu plus fort avec ſes armes renouvellées, il ſe lança ſur Orithyas, & luy déchira la cuiſſe. Cependant les deux freres qui n'avoient pas encore eſté mis entre les Aſtres des Cieux, tous deux remarquables par deſſus les autres, & tous deux montez ſur des chevaux plus blancs que la neige, avoient chacun un dard en main; & ſans doute ils euſſent bleſſé le ſanglier, s'il ne ſe fût jetté dans le bois, en un endroit ſi épais, qu'il eſtoit inacceſſible, & aux chevaux & aux traits meſmes. Telamon

le

le voulut ſuivre, mais comme l'ardeur l'emportoit, & qu'il ne prenoit pas garde à ſon chemin, la racine d'un arbre le fit tomber; tandis que Pelée luy aidoit à ſe relever, Atalante décocha une fléche qui bleſſa legerement le ſanglier au deſſous de l'oreille, & l'on reconnut qu'il eſtoit bleſſé par le peu de ſang dont on vid rougir ſon poil. Mais elle ne fut pas plus ſatisfaite de l'heureux ſuccez de ſon coup, que Meleagre en receut de joye. On croit qu'il s'apperceut le premier que le ſanglier eſtoit bleſſé, qu'il en montra le premier le ſang à ceux qui l'accompagnoient, & qu'il leur cria qu'une fille auroit l'honneur & le prix de cette chaſſe. Cette paroſe fit rougir cette grande troupe de Chaſſeurs illuſtres. Ils s'animerent donc les uns & les autres par leurs cris, & lancerent des traits en ſi grand nombre confuſément & ſans ordre, que ces traits meſmes qui ſe rencontroient en chemin, empeſchoient le coup dont chacun eſperoit la gloire. Alors Ancée comme tranſporté & furieux à la perte, ayant une hache en main : Qu'on me laiſſe jour, dit-il, & je feray bien-toſt connoiſtre de combien le bras d'un homme eſt plus fort & plus vigoureux que n'eſt celuy d'une fille. Quand Diane

ne meſme vondroit deffendre ce ſanglier, je le tueray malgré Diane. A peine eut-il prononcé ces orgueilleuſes paroles qu'il ſe leve ſur la pointe des pieds, en levant des deux mains ſa hache pour en donner un plus grand coup, mais comme il eſtoit preſt de frapper, le ſanglier le prevint, & le bleſſa dans l'aine en un endroit qui eſt mortel. De ſorte qu'il tomba de ce coup à terre, & ſon ſang & ſes entrailles ſortirent par cette bleſſure. Pirithous pouſſé de la meſme ardeur, alloit aſſaillir le ſanglier avec un épieu, lorſque Theſée luy cria de loin, Amy la plus chere partie de moy-meſme, n'avance point je t'en conjure, il eſt permis aux grands courages de combatre auſſi de loin. Regarde Anée à tes pieds; la temerité vient de le perdre, que ſon exemple t'inſtruiſe. Mais Theſée luy parla en vain, il ne laiſſa pas de s'avancer avec ſon épieu; & ſans un arbre qu'il rencontra, & qui empeſcha ſon coup, il eût bleſſé le ſanglier. Jaſon lança en meſme-temps un javelot, que le hazard détourna, & qui au lieu de la beſte, perça un chien de part en part; & apres l'avoir traverſé, il eut encore la force de ſe planter bien avant dans terre. Enſuite Meleagre pouſſa deux traits, dont le premier

n'eut

n'eut point d'effet, mais l'autre bleſſa le ſanglier, & luy demeura dans la cuiſſe. Et auſſi-toſt, bien que ce furieux animal, dont le ſang ſe méloit avec l'écume, montrât plus de rage qu'auparavant, Meleagre s'en approcha, comme il tournoit la reſte du côté de ſa bleſſure, & luy paſſa ſon épieu au travers du corps. Toute la troupe en jetta des cris de joye; on accourut de tous côtez pour baiſer la main du victorieux, on regarde avec effroy ce prodigieux animal, qui couvroit un ſi grand eſpace de terre: Et quoy qu'avec la vie il eût perdu toute ſa rage, on ne croyoit pas qu'on pût impunément le toucher, neanmoins il n'y eut perſonne qui ne trempât dans ſon ſang ſon javelot ou ſon épieu. Cependant Meleagre luy ayant mis le pied ſur la teſte: Il eſt bien raiſonnable, dit-il à la genereuſe Atalante, „ qu'ayant commencé la victoire, vous „ en partagiez avec moy & la gloire & le „ butin; Et en meſme-temps il luy preſenta la hure de ce ſanglier. Elle receut avec plaiſir cette glorieuſe dépoüille; & ſi ce preſent luy plût, celuy qui luy fit ce preſent, ne luy fut pas moins agreable. Mais ce qui luy donna de la joye, donna de l'envie à tous les autres. L'on entendit parmy les Chaſſeurs un murmure

mure de jalousie, & les deux * fils de Thestie irritez sur tous les autres de l'honneur qu'elle recevoit: Non, non, s'écrierent-ils, nous ne souffrirons pas cette injure. Ne vous laissez point abuser par cette vaine opinion qu'on doive tout à vostre beauté; nous ne vous cedons point nostre gloire, il faut vous resoudre de nous la rendre, ou de voir perir cet amant qui nous l'oste pour vous la donner. Ainsi sans parler davantage, ils osterent ce present à Atalante, & le droit d'en disposer à Meleagre. Ce Prince qui ne put endurer cet affront: Voleurs de la gloire d'autruy, dit-il, apprenez qu'on ne m'a jamais impunément offencé, & que les effets suivent de prés mes menaces. Et aussitost il passa son épée au travers du corps de Plexippe, qui n'apprehendoit pas de son neveu une action si furieuse. Toxée qui vid tomber son frere, douta s'il le vangeroit, bien qu'il en eût la volonté. La punition qu'il voyoit, luy faisoit craindre la sienne; mais Meleagre ne le laissa pas long temps dans ce doute & dans cette crainte, & le perça de son épée, qui fumoit encore du sang de Plexippe.

* Plexippe & Toxée.

Cependant Althée s'en alloit au Temple pour remercier les Dieux de la victoi-

étoire de ſon fils; mais ayant rencontré ſes freres qu'on rapportoit morts, elle oublia toute ſa joye, elle quitta ſes ornemens, elle prit des habits de deüil, & remplit toute la ville de gemiſſemens & de plaintes. Enfin quand elle ſceut que ſon fils eſtoit le meurtrier de ſes freres, en meſme-temps ſes larmes ceſſerent, & la douleur ſe convertit en un deſir de vengeance. Elle gardoit un tiſon que les Parques mirent dans le feu, lorſqu'elle accoucha de Meleagre, & où elles attacherent la vie de ce Prince. Car en commençant à filer ſes jours: „ Petit enfant, dirent-elles, nous te donnons autant de temps à vivre que durera ce tiſon, & apres avoir prononcé ces paroles, elles diſparurent. Althée qui avoit veu ce myſtere, retira auſſi-toſt du feu ce tiſon, l'éteignit avec de l'eau, le ſerra dans ſon cabinet, & tandis qu'elle le conſerva, elle conſerva Meleagre. Elle reſolut donc alors de l'employer contre ſon fils pour la vengeance de ſes freres, & fit allumer du feu pour y brûler ce tiſon fatal, mais comme elle eut peur elle-meſme de la cruauté de ſon deſſein, elle l'y voulut jetter quatre fois & quatre fois elle le retint. Son ame eſtoit agitée par des paſſions differentes, la mere y combattoit con-

contre la sœur, & ces deux qualitez, comme deux tyrans invincibles, déchiroient son foible cœur, qu'elles vouloient toutes deux avoir. Bien souvent elle pâlissoit de l'horreur du crime qu'elle alloit commettre, & bien souvent sa fureur faisoit voir son feu dans ses yeux. Vous eussiez dit quelquefois qu'elle faisoit des menaces, & quelquefois qu'elle se rendoit à la pitié. Lorsque la colere avoit seché toutes ses larmes, le nom seulement de mere luy en faisoit trouver de nouvelles. Comme un vaisseau battu par deux vents contraires souffre une double violence, & balance entre l'un & l'autre, sans se rendre à pas un des deux; Ainsi la miserable Althée demeure en suspens parmy des passions si violentes & qui avoient une égale force. Tantost elle quitte sa colere & tantost elle la reprend. Neanmoins elle devint peu à peu meilleure sœur que bonne mere, & fut injuste envers son fils, par la justice qu'elle voulut rendre à ses freres. Enfin aussi-tost que le feu fut allumé: C'est trop differer, dit-elle, & trop montrer de foiblesse, je veux bien que ce feu brûle mes entrailles. Et prenant en main le tison fatal, cette malheureuse femme se tint quelque temps debout devant les Autels funestes,

ſtes, où elle alloit immoler ſon fils; & fit cette horrible priere aux Infernales » furies. Deeſſes des chaſtimens & des » vengeances, jettez toutes trois les » yeux ſur ce ſacrifice effroyable; je » me vange & je fais un crime. Mais il » faut expier un meurtre par un meur- » tre, entaſſer crimes ſur crimes, fu- » nerailles ſur funerailles. Il faut qu'u- » ne maiſon impie ſuccombe miſerable- » ment ſous le faix épouvantable des plus » horribles afflictions. Oenée auroit-il » le plaiſir de voir ſon fils victorieux, » tandis que Theſtie pleureroit les ſiens? » Non, non, vous pleurerez tous deux » enſemble, & il ne ſeroit pas raiſonna- » ble que l'un fût plus heureux que l'au- » tre. Vous, mes freres, maintenant de » triſtes ombres, ne dédaignez pas ces » derniers devoirs que je ſuis preſte de » vous rendre. Recevez cette victime qui » me va couter ſi cher, & que je vous » donne de mon ſang. Mais que dis je » malheureuſe & quelle rage me tranſpor- » te? Ha! mes freres, pardonnez à une » mere, ſi elle manque de mains pour aſ- » ſaſſiner ſon fils. Je confeſſe que Melea- » gre merite la mort; je ne m'oppoſe » point à ſa perte, mais j'ay horreur » qu'une mere ſoit le bourreau de ſon fils. » Mais demeurera-t'il impuny, parce

que

que je crains de le punir ? & lorſque « vous n'eſtes plus que cendre, regnera- « t'il dans Calydon, victorieux & ſuper- « be de vous avoir mis au tombeau ? Non, « non, vous ſerez vangez ; il faut que ce « méchant periſſe, & qu'il entraîne avec « luy, & l'eſperance de ſon pere, & la « cheute du Royaume, & la ruine de la « patrie. Helas ! qu'eſt devenuë la ten- « dreſſe & la pieté maternelle ? où ſont « les vœux que font les meres pour le ſa- « lut de leurs enfans ? Ay-je oublié, mal- « heureuſe femme, que je l'ay porté dans « mon corps ? ay-je oublié que je ſuis ſa « mere ? Plût aux Dieux que tu fuſſes mort « enfant par les premiers feux qui te me- « naçoient, & que je l'euſſe pû endurer ! « Tu n'as vécu depuis ce temps là que « par une grace que je t'ay faite, & tu « mourras aujourd'huy par l'enormité de « ton crime. Reçois enfin la récompenſe « de ton action inhumaine. Je t'ay don- « né deux fois la vie, & en te mettant au « monde, & retirant du feu ce tiſon fatal. « Rends la moy malheureux enfant ou « mêle mon ſang avec celuy de mes freres ! « Mais ſeray-je toujours incertaine, & « ne ſçauray-je jamais à quoy je me doy « reſoudre ? Je veux & je puis ce que je « veux, & je n'oſe pourtant l'entrepren- « dre. Tantoſt mes freres tout ſanglans, «

» & l'image d'un ſi grand meurtre ſe preſ-
» ſentent devant mes yeux, & m'excitent
» à la vengeance, & tantoſt le nom de me-
» re adoucit mon ame irritée, & met mon
» fils à couvert de mes fureurs & de mes
» rages. Cependant mes freres l'empor-
» tent : hé bien mes freres triomphez !
» cette victoire eſt deteſtable, mais je
» ſouffre que vous l'obteniez. Et pour-
» veu que je vous ſuive, apres avoir ap-
» paiſé vos ombres, je ſeray aſſez ſatisfai-
» te. A peine eut-elle achevé ce diſcours,
» qu'elle jetta dans le feu d'une main ti-
» mide & tremblante le tiſon qu'elle en
avoit autrefois retiré. Il gemit en y en-
trant, ou il ſembla qu'il avoit gemy, & le
feu qui le conſuma, ne s'y attacha qu'a-
vec regret. Cependant Meleagre qui
eſtoit abſent, ne laiſſa pas de brûler par
le meſme feu qui devoroit ce tiſon. Il
ſentit une flâme ſecrette qui devoroit
ſes entrailles, & tâcha de ſurmonter ſes
douleurs par ſon courage & par ſa ver-
tu. Il s'afflige pourtant de mourir d'u-
ne mort qui luy ſemble lâche, parce
qu'il meurt ſans bleſſure & ſans voir
couler ſon ſang, & eſtima le deſtin
d'Ancée bienheureux & ſouhaitable,
parce qu'il eſtoit mort d'un coup que
luy donna le ſanglier. Il appelle en
mourant & ſon pere & ſes ſœurs, & la

ge-

genereuſe Atalante qui eſtoit déja ſa femme ; & peut-eſtre qu'il implora auſſi l'aſſiſtance de ſa mere, à l'inſtant meſme qu'elle s'employoit à le perdre: mais il demanda en vain du ſecours. A meſure que le feu l'augmente, ſa douleur devient plus forte, & ſa douſceur diminuë lorſqu'il arrive par hazard qu'un peu de cendre couvre ce tiſon, & l'empêche de ſe conſumer. Enfin ce Prince malheureux jetta les derniers ſoûpirs lorſque ce tiſon funeſte jetta la derniere étincelle, qui acheva de le mettre en cendre. Tout le Royaume fut en deüil d'une mort ſi inopinée ; les vieux & les jeunes, le peuple & les Grands la pleurerent, & toutes les Dames du païs en montrerent de l'affliction en cent façons differentes. Oenée ſon Pere en fit paroiſtre toute la douleur que la mort d'un fils vertueux pouvoit cauſer à un pere. Il ſe jette contre terre, il ne luy importe que la pouſſiere gâte ſon viſage & ſes cheveux blancs, il veut mourir avec ſon fils, & deteſte ſes longues années qui luy ont fait voir cette infortune. Cependant Althée que perſecutoit un juſte remords, pour ſe punir elle-meſme de ſon crime, ſe jetta ſur une épée qui luy traverſa le cœur, & vangea ſon fils ſur elle-meſme. Main-

tenant quand j'aurois cent bouches, & que le Dieu qui me fait parler, me donneroit toute la force & du discours & de l'esprit que l'on trouve sur le Parnasse, je ne pourrois representer le ressentiment des sœurs du malheureux Meleagre. Elles ne songerent plus à leur beauté, elles ne se mirent plus en peine de ce que vouloit la bien-seance; elles s'arracherent les cheveux, elles se battirent l'estomach; & tandis que le corps de leur frere demeura devant leurs yeux, elles l'embrasserent & le baiserent mille fois, comme pensant le réchaufer par leurs embrassemens, & par leurs baisers. Elles le baiserent encore lorsque l'on le mit sur le bûcher, & quand il fut réduit en cendre, elles baiserent encore sa cendre. Enfin elles demeurerent sur son tombeau, & ne pouvans plus baiser les tristes restes de leur frere, elles baisoient au moins son nom, & moüilloient son nom de leurs larmes. Alors Diane aflouvie des maux de la maison d'Oenée, en eut elle-mesme de la pitié; elle revétit de plumes ces déplorables Princesses, & les ayant changées en oyseaux, elle leur fit prendre le chemin de l'air.

EX-

EXPLICATION.

De l'avanture de Meleagre, & de ſes ſœurs metamorphoſées en oyſeaux appellez Meleagrides.

CE ſanglier qui deſola l'Etolie du temps de Meleagre, fut un voleur celebre, fils de Phée que les Poëtes ont appellée la Truye Chromyomenne. Et d'autant que ce voleur avoit attiré beaucoup de monde avec luy, & que par le mal qu'il faiſoit à un païs, on craignoit les menaces qu'il faiſoit aux autres, les Princes Grecs s'aſſemblerent, luy firent la guerre, & le vainquirent.

Mais les Poëtes qui ont compoſé là deſſus cette Fable, ont dit que Diane offenſée qu'on l'eût oubliée dans un ſacrifice qu'on faiſoit à tous les Dieux, envoya ce ſanglier dans la Calydoine pour ſe vanger du mépris ou de l'oubly d'Oenée, qui eſtoit Roy de ce païs. Au reſte que ce ſoit un ſanglier ou une guerre allumée par un voleur, ou par un rebelle qui ait deſolé ce païs, les anciens ont voulu montrer par là que les hommes ne mépriſent jamais impunément le culte de Dieu, mais que tous les maux qui leur arrivent, comme les guerres, les peſtes, les ſterilitez, & tant d'autres choſes effroyables, leur arrivent par un effet de la Providence, à cauſe de leurs méchancetez, & du mépris de la Religion. Ainſi l'impieté de Pharaon Roy d'Egypte, y attira tant de pêtes differentes qui deſolerent un ſi grand Royaume; & le peché de David fut cauſe de la peſte qui ſe répandit parmy ſes ſiens. Et certes bien que les cauſes de tant de maux ſoient quelquefois ſi cachées qu'il ſemble qu'on les doive plûtoſt attribuër à la conduite de la nature,

Exod. 8.9.10.

2. des Rois cal. 24.

ou à quelques conſtellations, qu'à la volonté divine, neanmoins toutes choſes ſe font par un juſte jugement de Dieu. D'où il arrive que les menaces des Aſtres ſont quelquefois ſans effet, & que ce qu'on n'a point preveu accable inopinément les hommes pour leur peine & pour leur ſupplice.

Mais apres que l'on eut tué ce ſanglier, il y eut de grandes diſputes entre les Heros qui eſtoient de cette chaſſe, & meſme il y eut du ſang répandu, car Meleagre tua ſes deux oncles pour conſerver à Atalante le prix qu'il luy avoit donné d'une ſi fameuſe victoire. Ainſi l'on veut peut eſtre montrer que les femmes ſont les cauſes les plus ordinaires des malheurs qui arrivent parmy les hommes, & que la volupté que l'on figure par Atalante les aveugle de telle ſorte qu'ils n'épargnent pas meſme le ſang de leurs amis & de leurs parens, pour contenter leurs appetits.

Il eſt aiſé auſſi de juger que l'on fait voir par ce carnage, qu'entre les plus grands amis qui ont eſté compagnons de travaux & de dangers, les moindres choſes excitent ſouvent des querelles qui cauſent de grands maux dans les Republiques & dans les Eſtats. Qu'il eſt toujours dangereux d'employer dans les occaſions importantes, & principalement dans la guerre, des perſonnes d'un merite égal, & d'une condition égale, parce que les jalouſies qui ſe mettent entr'eux, empéchent ſouvent les victoires, ou les rendent inutiles aprés qu'on les a obtenuës, Et qu'enfin il eſt malaiſé qu'il n'y ait point de deſordres, où il y a pluſieurs pretendans à la meſme choſe.

Quant à ce tiſon fatal dont il eſt parlé dans cette Fable, il faut ſans doute entendre par les choſes qu'on en dit, quelque operation de magie dont Althée ſe ſervit pour faire mourir Meleagre

gre ſon fils. Car ſi ce qu'on rapporte des Magiciens eſt vray, ils ſe ſervent pour faire du mal, & meſme pour faire mourir les hommes, ou de chandelles, ou de figures, ou d'autres choſes qui reſſemblent à ce tiſon. Au reſte pour ce qui eſt des ſœurs de Meleagre metamorphoſées en oyſeaux, comme dans la Boruſſie, non loin de la Pologne, il vient de neuf en neuf ans quelques oyſeaux étrangers qu'on appelle oyſeaux Pariſiens, ainſi en de certains temps il en vient de l'Affrique dans la Beotie, que les Poëtes feignent avoir eſté les ſœurs de Meleagre, parce qu'ils ſe rendent ordinairement au lieu où Meleagre fut inhumé, & par cette raiſon on les nomme Meleagrides. Cet oyſeau reſſemble dit-on aux poulets d'Inde; & Pline rapporte que c'eſt une eſpece de poule boſſuë qui vient de Barbarie, & dont les plumes ſont de diverſes couleurs. Il dit auſſi que c'eſt le dernier des oyſeaux étrangers qui a eſté receu ſur les bonnes tables, parce qu'il n'eſt pas de fort bon goût, mais que le ſepulchre de Meleagre l'a mis en reputation.

FABLE CINQUIESME, & VI.

ARGUMENT.

Apres la chaſſe du ſanglier, Theſée retourne à Athenes, demeure quelque temps chez le fleuve Achelois, qui luy conte l'avanture de cinq Naïades, qui avoient eſté changées en Iſles pour luy avoir témoigné quelque mépris. Il luy apprend auſſi dans la meſme converſation la Metamorphoſe de Perimele qu'il avoit aimée, & qui fut auſſi metamorphoſée en Iſle, quand ſon pere la precipita dans la mer du haut d'un rocher.

CEPENDANT Theſée, qui avoit eu part au peril d'une chaſſe ſi ha-

zardeuſe, s'en retournoit à Athenes. Mais le fleuve Achelois luy avoit fermé les chemins; & comme les pluyes l'avoient enflé, il arrêta quelque temps Theſée, & le pria de ne point prendre „ d'autre maiſon que la ſienne. Demeu„ rez chez moy, luy dit-il, & ne vous ex„ poſez pas à la rapidité de mes eaux, qui „ emportent ordinairement & des arbres „ & des rochers. Je leur ay veu quelque„ fois entraiſner de grandes étables avec „ leurs troupeaux; & en cette occaſion „ il ne ſert de rien aux Taureaux d'avoir „ de la force, ni aux chevaux d'eſtre viſtes „ & legers. Ce torrent qui deſcend des „ montagnes, lorſque les neiges ſont fon„ duës, a bien ſouvent auſſi englouty „ ceux qui vouloient le traverſer, & qui „ ſe fioient un peu trop à la vigueur de „ leur jeuneſſe. Enfin, vous trouverez „ plus de ſeureté à vous repoſer ici quel„ que temps, juſqu'à ce que les eaux ſe „ ſoient retirées, & que pour ſe repoſer „ elles-meſmes, elles ſoient rentrées dans „ leur lit. Theſée le crut, & ne paſſa pas „ plus avant. Je me ſerviray, dit-il, de „ voſtre conſeil, & de voſtre maiſon, puiſ„ que vous le voulez ainſi: En effet il ſe „ ſervit de l'un & de l'autre. Il entra donc dans le Palais de ce fleuve, bâty de tuffe & de pierre-ponce; le bas en eſtoit ta-

tapiſſé de mouſſe, & les lambris eſtoient faits de coquillages de differentes couleurs. Lorſque le temps de dîner fut venu, Achelois ravi d'avoir un hoſte ſi illuſtre, le pria de ſe mettre à table, fit le meſme honneur à ſes compagnons. Theſée s'aſſit donc aupres d'Achelois, puis Pirithoüs & Lelex qui commençoient déja à griſonner, & enſuite les autres prirent leur place, chacun ſelon ſon rang & ſa dignité. Ils furent ſervis par des Nymphes qui leur preſenterent du vin dans des vaſes de pierreries; & lorſque les tables furent levées, Theſée regardant la mer: Qu'eſt-ce que je voy, dit-il, en montrant avec le doigt ce qui ſe preſentoit à ſa veuë) comment appelle-t'on cette Iſle, ou plûtoſt toutes ces Iſles, car il me ſemble que j'en voy pluſieurs? Vous ne vous trompez pas, luy répondit Achelois, vous ne voyez pas une Iſle ſeule, vous en voyez cinq enſemble, qui ſemblent toutes ſe tenir, quand on les regarde de loin. Au reſte, afin que vous ne vous étonniez pas de la vengeance que Diane a priſe du mépris d'Oenée, ces Iſles eſtoient autrefois des Naïades; & je vous diray le ſujet qui les fit changer de forme. Un jour elles firent un ſacrifice de dix jeunes Taureaux, & y appellerent tous les

» les Dieux champêtres, mais par mépris
» ou par oubly, elles ne m'inviterent
» point à cette feſte. Je me faſchay de cet-
» te injure, je fis enfler mes eaux plus
» qu'elles ne s'eſtoient jamais enflées, je
» les fis paſſer dans des lieux où jamais
» on ne m'avoit craint; & comme j'eſtois
» fort & par elles, & par ma colere, j'ar-
» rachay des forefts de leur place; j'en-
» traînay de vaſtes campagnes, & j'em-
» portay juſques dans la mer & ces dé-
» daigneuſes Nymphes qui ſe ſouvinrent
» alors de moy; & les lieux meſme qu'el-
» les habitoient. Ainſi par ma violence,
» & par l'effort des flots de la mer, la
» terre qui portoit ces Nymphes fut di-
» viſée en cinq parties, qui leur ſervent
» comme de tombeau, & ces Iſles ſont
» les Echinades. Mais, comme vous
» voyez, il y en a une un peu plus loin qui
» n'eſt pas du nombre des autres; c'eſt
» une Iſle que j'aime, & on la nomme
» Perimele. Ce fut autrefois une Nym-
» phe que j'aimois uniquement, & à qui
» je fis perdre le nom de fille; mais Hip-
» podamas ſon pere qui ne put ſouffrir
» mon amour, s'en laiſſa juſqu'à ce point
» tranſporter à la colere, qu'il la precipi-
» ta d'un rocher pour la faire perir dans la
» mer. Neanmoins comme j'eſtois alors
» au deſſous de cette roche, je receus cet-

Nym-

Nymphe entre mes bras, & fis auſſi-
toſt cette priere à Neptune ; Grand
Dieu, luy dis-je, qui avez eu la mer en
partage ! Vous à qui nous portons pour
tribut les eaux qui nous obeïſſent ! Vous
à qui nous courons ſans ceſſe, & chez
qui nous allons finir, écoutez Neptu-
ne, mes juſtes prieres. Je ſuis cauſe du
malheur de cette Nymphe que je por-
te ; mais ſi ſon pere eût eſté plus doux
& plus équitable, ou qu'il eût eſté
moins inhumain, il eût eu pitié de ſa fille
& eût pardonné à mon amour. Vous
donc qui avez autrefois eſté banny de
toute la terre, par la cruauté de voſtre
pere, donnez aujourd'huy du ſecours à
cette malheureuſe fille, qui a eſté pre-
cipitée par la cruauté de ſon pere ! Don-
nez-luy un lieu où elle trouve du re-
pos, ou qu'elle ſoit elle-meſme un lieu
que je puiſſe toujours embraſſer pour
me conſoler de ſon infortune. Le Dieu
de la mer me fit auſſi-toſt paroiſtre par
un branlement de teſte qu'il avoit écou-
té mes prieres ; & pour m'en donner
encore une marque plus viſible, il fit
trembler toutes ſes eaux. La Nymphe
eut peur de cette eſpece de tempeſte ;
neanmoins elle ne laiſſoit pas de na-
ger, & cependant je la ſoûtenois de la
main, & je pouvois bien remarquer ſa

„ crainte par le battement de ſon cœur.
„ En même temps je ſentis que ſon corps
„ s'endurciſſoit, & que ſon ſein eſtoit
„ environné de terre; & enfin en moins
„ d'un inſtant une nouvelle terre couvrit
„ tous ſes membres, & je vis croiſtre auſ-
„ ſi-toſt une Iſle.

EXPLICATION.

Des Naïades changées en Iſles qu'on appelle Echinades, & de Perimele metamorphoſée auſſi en Iſle.

L'On a feint que Neptune & Achelois ont fait les Iſles, qui ont eſté faites par les ravages & par les inondations de la mer ou des grands fleuves, parce que l'impetuoſité de l'eau, qui détache quelquefois un morceau de terre d'avec le continent, comme l'on dit que la Sicile en fut ſeparée, ou qui amaſſe terre ſur terre, fait naiſtre quelquefois des Iſles où l'on voyoit paſſer des vaiſſeaux. Il ſemble auſſi qu'il en ſorte inopinément de la mer lorſque l'eau s'en retire en quelques endroits, ou que le vent qui eſt enfermé dans la terre, qui ſert de lit à la mer, voulant ſortir de cette terre; & n'étant pas aſſez fort pour s'y faire une ouverture, la fait ſeulement ſoûlever au deſſus de l'eau en forme de colline & de montagne. Ainſi Ovide témoigne que l'Iſle de Perimele a eſté faite. en diſant que Neptune empeſcha que cette Nymphe ne fût ſubmergée; Ainſi la Fable déguiſe agreablement les ouvrages de la nature. En effet les Echinades, qui ſont proches de l'Acarnanie vis à vis de l'embouchure du fleuve Achelois ont eſté faites de la terre, & du limon qu'il entraiſne avec ſes eaux.

FA-

FABLES VII. VIII. IX. & X.

ARGUMENT.

Jupiter & Mercure ayant pris une forme humaine, ſont reiettez par tous les habitans de la Phrygie, excepté de Philemon & de Baucis ſa femme, qui leur firent le meilleur accueil que leur petite fortune le pouvoit permettre. C'eſt pourquoy les Dieux ayant reconnu leur zele, changerent leur cabane en un Temple, dont ils leur donnerent la charge, & aprés une longue vie, ces deux bonnes gens furent eux-meſmes convertis en arbres. Quant au village où ils demeuroient, il fut ſubmergé par les eaux, avec tous les habitans, pour avoir mépriſé les Dieux; & depuis il n'y a eu qu'un étang. Achelois conte auſſi par occaſion les divers changemens de Protée.

CE diſcours d'Achelois donna de l'admiration & de l'étonnement à toute la compagnie; mais Pirithous auſſi impie qu'Ixion ſon pere, ſe mocqua de la credulité des autres; & comme il mépriſoit les Dieux: Vous nous contez des Fables, dit-il à Achelois, & vous croyez les Dieux bien puiſſans, ſi vous vous imaginez qu'ils nous oſtent noſtre forme, & qu'ils nous en donnent de nouvelles. Chacun s'étonna de cette impieté de Pirithous; & ſur tous les autres, Lelex, à qui la nature & l'experience avoient donné de la ſageſſe, condamna ce qu'il avoit dit, & luy

» parla de la ſorte : Oüy Pirithous, la
» puiſſance du Ciel n'a point de bornes ;
» & les Dieux n'ont qu'à vouloir, pour
» executer toutes choſes. Mais afin que
» vous en ayez moins de doute, je vous
» diray l'hiſtoire d'un cheſne & d'un til-
» leul qui en eſt proche, qu'on void ſur
» les montagnes de Phrygie, environ-
» nez d'une muraille. J'ay veu le lieu dont
» je vous parle : car durant que j'eſtois
» jeune, mon pere voulut que j'allaſſe
» voir ce païs où ſon pere avoit autre-
» fois regné. Non loin de ces deux ar-
» bres, il y a un grand étang qui eſtoit
» autrefois une terre, où il y avoit beau-
» coup d'habitans, & ce n'eſt aujour-
» d'huy qu'une grande pleine d'eau, où
» l'on ne void que des plongeons, & d'au-
» tres oyſeaux de riviere.

Jupiter & Mercure dépoüillez des marques de leur grandeur & de leur divinité, deſcendirent autrefois en ce lieu
» pour en éprouver les hommes. Ils heur-
» terent à mille maiſons pour demander à loger ; & mille maiſons leur furent fermées. Neanmoins ils furent receus dans une petite cabane couverte de jonc & de chaume, où la bonne femme Baucis, & le vieux Philemon ſon mary, avoient vieilly tous deux enſemble. Ils avoient fort peu de bien ; mais en ſup-

por-

portant conſtamment leur pauvreté, ils l'avoient renduë plus legere & plus facile à ſupporter. Il n'y avoit point de difference chez eux, entre le Maiſtre & le Serviteur; tout leur train conſiſtoit en eux ſeulement, ils eſtoient ſeuls toute leur maiſon, ils eſtoient valets & maiſtres, ils commandoient & obeïſſoient. Enfin quand les Dieux furent entrez dans cette petite cabane, où ils ne purent entrer qu'en baiſſant la teſte, auſſi-toſt le bon homme Philemon leur preſenta des ſieges; & pour leur faire plus d'honneur, la bonne femme Baucis étendit par-deſſus un vieux tapis qui leur ſervoit de couverture. Enſuite elle alla découvrir le feu, qu'on n'avoit point allumé depuis le jour precedent, & pour l'allumer plûtoſt elle y mit des feüilles ſeiches, & quelques petites branches d'arbre, & le ſouffla avec la bouche. En meſme-temps elle apporta ſur le feu une petite marmite, qu'elle remplit de choux que ſon mary avoit eſté promptement cueillir à leur jardin, & y mit auſſi un morceau de lard qu'elle gardoit au plancher; & pour la faire plûtoſt bouillir, elle rompit de ſa cabane quelques branchages de bois ſec, & les arrangea par deſſous. Cependant Philemon entretint ſes hoſtes le mieux qu'il

luy

luy fut possible, afin de les des-ennuyer en attendant le repas; & pour tâcher encore à les délasser, il prit un plat de bois qui estoit pendu à une cheville, le remplit d'eau tiede, & leur en lava les pieds. Le lit de ces bonnes gens estoit fait de perches de saule, & n'estoit garny que de feüilles seiches; mais ils le couvrirent d'une vieille tapisserie qui répondoit à leur pauvreté, & qui estoit digne de leur lit; neanmoins ils n'avoient pas accoûtumé de s'en servir tous les jours, mais seulement les jours de feste. Lorsque les Dieux y furent assis, la bonne femme Baucis ayant les bras retroussez, dressa la table devant eux, & parce que l'un des pieds de cette table estoit plus court que les autres, elle l'asseura avec une tuile qu'elle mit dessous; puis elle la frotta avec de la menthe pour la rendre de meilleure odeur. Elle leur presenta premierement des olives, des cormes confites dans du raisiné, une salade de petites herbes, du fromage blanc, des œufs mollets; & tout cela dans des plats de terre. Elle apporta ensuite un grand pot qui n'estoit pas plus precieux, si ce n'est qu'il estoit remply de vin, & mit sur la table des coupes de bois bien poly. Bientost aprés elle dressa le potage, & l'apporta

porta avec le lard, mais au reste le vin qu'elle fit boire à ses hostes, fut un vin nouveau, comme le boivent les pauvres gens. Le second suivit de prés le premier, ou plûtost le premier & le second furent en mesme-temps servis; & pour le fruit, elle leur donna des noix, des pommes, du raisin & du miel. Mais le meilleur mets de ce repas, fut le bon visage qu'ils firent à leurs hostes, & la bonne volonté qu'ils leur témoignerent. Cependant toutes les fois qu'ils versoient du vin, ils s'appercevoient qu'au lieu de diminuer il croissoit dans le pot. Ils s'étonnerent donc d'une nouveauté si étrange; & alors s'imaginant que leurs hostes estoient des Dieux, ils les prierent à jointes mains de leur pardonner, s'ils leur avoient fait si mauvaise chere, & s'ils ne s'estoient pas mis en peine de faire un plus grand appreſt. Ils n'avoient qu'une oye qui gardoit leur petite cabane, & la voulurent tuer pour mieux regaler les Dieux, mais comme la vieillesse les rendoit pesans, cette oye s'échappoit de leurs mains toutes les fois qu'ils pensoient la prendre, & les lassa à force de les faire courir. Enfin elle vola vers les Dieux comme pour leur demander la vie, & les Dieux ne voulurent pas qu'on

qu'on la tuaſt. Ce fut là que ſe découvrant : Il eſt vray, dirent-ils, nous „ ſommes des Dieux ; & vos voiſins ne „ demeureront pas impunis du mépris „ qu'ils ont fait de nous ; mais vous n'au„ rez point de part à la peine qui leur eſt „ deuë, ſortez ſeulement de voſtre mai„ ſon, & nous ſuivez ſur le ſommet de „ cette montagne. Ils obeïrent à ce commandement, & s'appuyant ſur leurs bâtons, ils marcherent aprés les Dieux, & monterent avec peine une coſte aſſez difficile. Lorſqu'ils furent auſſi prés du ſommet de la montagne qu'un arc pouvoit pouſſer une fléche, ils regarderent derriere eux, & ne virent plus que des eaux qui avoient ſubmergé toutes choſes, excepté leur ſeule cabane. Ce prodige leur fit peur, & les obligea de pleurer l'infortune de leurs voiſins ; mais tandis qu'ils pleuroient les autres, leur cabane avoit diſparu, & leurs yeux épouvantez la chercherent parmi les eaux. Neanmoins elle ne perit que pour prendre un eſtre plus noble. Cette vieille cabane qui eſtoit meſme trop petite pour deux perſonnes, fut convertie en un beau Temple ; les fourches qui la ſoûtenoient devinrent de riches colonnes, le chaume qui la couvroit, fut changé en une couverture dorée, la

pe-

petite porte fut convertie en des portes de cuivre gravé, & la terre d'alentour se couvrit peu à peu de marbre, dont il se forma des degrez pour monter à ce nouveau Temple. Alors Jupiter voulant recompenser la pieté de ces bonnes gens, & le bon accueil qu'il avoit receu: Dites-moy, dit-il, bon vieillard, « & vous femme digne d'un mary si vertueux, dites-moy ce que vous voulez, « c'est un Dieu qui vous le demande, & « qui peut vous donner plus de biens que « vous n'en pouvez desirer. Le bon homme s'approcha aussi-tost de sa femme, & luy parla quelque temps, & enfin il dit aux Dieux leur intention. Nous ne « demandons autre chose, dit-il, que « d'estre Ministres de ce Temple, & d'a- « voir l'honneur de vous y servir, qu'ay- « ant vécu tous deux ensemble dans une « parfaite union nous mourions aussi tous « deux ensemble, que je ne voye point « les funerailles de ma femme, & qu'el- « le n'ait point le déplaisir de me conduire au tombeau. Leurs prieres furent fa- « vorablement écoûtées. Ils eurent la garde & l'administration du Temple pendant le reste de leur vie, & lorsqu'ils furent arrivez dans l'extremité de la vieillesse, un jour qu'ils estoient devant la porte de ce Temple, & qu'ils

s'en-

s'entretenoient de l'avanture de ce lieu, Baucis apperceut que la teste de Philemon jettoit des branches chargées de feüilles ; & Philemon prit garde que les cheveux de Baucis ſe convertiſſoient en rameaux. Ils ſe parlerent tandis qu'ils le purent, & quand ils ſentirent que le bois commençoit à leur fermer la bouche, ils ſe dirent les derniers adieux, avec quelque ſorte de joye de ne pas ſurvivre l'un à l'autre, & en meſme-temps une écorce d'arbre acheva de les couvrir. On void encore ces deux arbres aſſez proches l'un de l'autre, & j'ay appris ce que je viens de vous dire de quelques vieillards dignes de foy, qui n'avoient point de ſujet de m'en faire à croire. Pour moy qui vis une quantité de bouquets qui pendoient aux branches de ces arbres, je jugeay qu'il y avoit en cela quelque choſe de myſterieux. J'y en attachay moy-meſme, & je dis en les attachant, que ceux qui adorent les Dieux puiſſent devenir eux-meſmes Dieux. Ainſi ceſſa de parler Lelex, dont le diſcours & l'autorité toucherent toute la compagnie ; mais principalement Theſée. Et comme Achelois eut remarqué qu'il ſe plaiſoit ſur toute choſe à entendre diſcourir des Dieux & de leurs actions merveilleuſes ;

alors

alors ce fleuve appuyé sur le coude, luy parla en cette maniere, & luy dit les choses qui suivent. Il y en a, genereux Thesée! qui n'ont qu'une fois changé de forme; mais il y en a d'autres qui ont la vertu de se transformer, & de prendre à chaque moment quelque nouvelle figure. Ainsi Protée fils de l'Ocean paroist tantost en jeune-homme, & tantost en Lion. C'est quelquefois un sanglier furieux, quelquefois un serpent que l'on craindroit de toucher, & quelquefois un Taureau qui vous menace de ses cornes. On l'a veu souvent converti en pierre, & aussi souvent en arbre. Tantost il se change en eau, & tantost se convertissant en l'ennemy de cet Element, c'est un feu qui consume tout.

EXPLICATION VII. VIII. IX. & X.

De Philemon & de Baucis convertis en arbres, & de leur maison en Temple. De Protée fils de Neptune, qui prenoit diverses formes.

IL n'y a rien qui se donne plus librement aux hommes que la grace de Dieu, que Dieu mesme; & cependant il n'y a rien à quoy les hommes ouvrent plus difficilement leurs ames. C'est ce que nous apprend cette Fable, où Jupiter va heurter luy-mesme à tant de portes sans que personne

sonne luy veüille ouvrir. Mais la desolation du païs où l'on n'avoit point voulu le recevoir, montre que le châtiment suit de prés le mépris qu'on fait de la grace ; & que Dieu n'est jamais impunément mépriſé.

Jupiter ne trouve qu'une cabane où l'on luy faſſe bon accueil, pour faire voir qu'il y a peu de lieux dans le monde où Dieu ſoit veritablement adoré. C'eſt chez de pauvres & de ſimples gens qu'il eſt bien receu ; pour montrer que c'eſt parmy la ſimplicité, & ſouvent parmy la pauvreté que Dieu ſe trouve, & non pas dans l'abondance de toutes choſes.

La maiſon de ces bonnes gens eſt metamorphoſée en Temple, pour apprendre à tout le monde, que la maiſon d'un homme de bien eſt veritablement un Temple, où Dieu eſt toujours preſent. Jupiter leur commande de demander une recompenſe pour l'avoir ſi bien receu, & ils luy demandent qu'il veüille permettre qu'ils ſoient les miniſtres de ce Temple. Ne veut-on pas montrer par là qu'apres avoir bien ſervy Dieu, la plus belle recompenſe que l'on puiſſe luy en demander, c'eſt la grace de continuer à le bien ſervir, & de l'adorer toujours.

Au reſte on a feint que ces deux bonnes gens furent metamorphoſez en arbres, qu'on vid long-temps aprés eux ; parce que comme les arbres durent long-temps apres la mort de ceux qui les ont plantez, la reputation des gens de bien eſt comme un arbre immortel, dont chaque ſiecle cueille des fruits, je veux dire les beaux exemples.

Quelqu'un a dit que cette Fable de Baucis & de Philemon, enſeigne que l'hoſpitalité & la frugalité ſont des choſes agreables à Dieu. L'Ecriture ſainte nous en rend auſſi témoignage en nous apre-

prenant que des Anges revêtus d'une forme humaine ont ſouvent converſé avec les hommes; Et je ne ſçay ſi cette Fable n'a point eſté compoſée ſur l'Hiſtoire ſainte auſſi bien que beaucoup d'autres, comme nous l'avons déja fait voir.

Il y en a qui diſent que Baucis & Philemon eſtoient Metayers d'Ovide; mais n'en parlons pas davantage, & diſons ſeulement en paſſant qu'il falloit qu'Ovide fût bon maiſtre, puiſque pour recompenſe de leurs ſervices, il a rendu ſes Metayers immortels auſſi bien que luy.

Je ne ſçay ſi ce Protée qui prend tant de formes differentes ne nous échappera point des mains, & ſi nous pourrons le retenir; c'eſt à dire que je ne ſçay ſi nous pourrons dire ce que c'eſt: car le moyen de ſçavoir ce qu'eſt une choſe qui change toujours, & qui ne ſemble point avoir de forme qui luy ſoit propre & particuliere.

Orphée a crû que Protée eſtoit Dieu, le commencement de toutes choſes, & le plus ancien des Dieux; Que comme le principe de la nature univerſelle, il avoit les clefs de la mer, & qu'il preſidoit à toutes choſes; Qu'il faiſoit prendre diverſes formes à la matiere; Qu'il ſçavoit tout, le preſent & l'avenir. Mais n'en déplaiſe à Orphée, ſi Prothée eſt ſi changeant, c'eſt à tort qu'il le prend pour Dieu, qui a toujours eſté le meſme, & qui eſt incapable de changement.

Quelques-uns ont crû que Protée étoit la force & la vertu de l'air, qui paſſe par tout, qui eſt par tout, & qui ſe fait de l'eau, qui ſe ſubtiliſe en cet élement. Homere fait voir qu'il eſt de cette opinion, & témoigne que Protée n'eſt rien que la nature de l'air, de qui toutes choſes prennent commencement, les plantes & les animaux. Car à proportion que l'air & la chaleur operent, il s'engendre des arbres ou des animaux de la meſ- L. 4. Odiſſ.

me

me matiere ; ou la matiere meſme ſe convertit en element ; & enfin en toutes choſes. Ce que les anciens ont voulu dire par tant de divers changemens ; voulant montrer par là que Protée qu'ils font venir de τὸ πρῶτον ὕδωρ comme qui diroit la premiere-choſe qui eſt, eſt ce qu'on appelle la matiere de toutes choſes. En effet l'eſprit conçoit la matiere avant que de concevoir la forme ; & comme de ſa nature la matiere eſt capable de toutes formes, l'on a feint que Protée ſe changeoit en tant de formes differentes.

Mais pour en parler d'une façon plus familiere, il ſemble que Lucien ait crû que Protée ait eſté un homme qui ſçavoit parfaitement la navigation, & qui s'accommodoit ſi bien à tous les vents qu'il n'en pouvoit eſtre incommodé. Il dit en un autre endroit qu'il croit que Protée eſtoit un bon danſeur, & un excellent Comedien, qui contrefaiſoit ſi parfaitement toutes choſes, & qui avoit le corps ſi ſouple & l'eſprit ſi ingenieux, qu'on eût dit qu'il ſe transformoit en tout ce qu'il vouloit repreſenter.

Au dial. de la danſe.

Diodore a laiſſé par écrit que c'eſtoit la coutume des Rois d'Egypte de porter des habillemens de teſte, qui avoient ou la forme d'un Lion ou d'un ſerpent, ou d'un arbre, & de porter quelquefois un Diademe qui eſtoit en forme de flâme, & que depuis on a feint de là que Protée qui eſtoit Roy d'Egypte ſe changeoit en diverſes formes.

D'autres, comme Suidas, diſent ce qu'on pourroit dire des François ; qu'on a feint que Protée, qui eſtoit de Pallene ancienne ville d'Achaye, prenoit diverſes formes, parce que les habitans de cette ville ne pouvoient s'arrêter à une ſorte d'habit, & qu'ils en prenoient tous les jours de nouvelles.

Plà-

Platon dans l'Euthydeme explique cette Fable des tromperies dont ſe ſervent les Sophiſtes dans leurs diſputes, & dit meſme que Protée eſtoit un Sophiſte Egyptien. Un autre rapporte cette Fable à l'entendement qui ſe transforme en toutes choſes ; & peut-eſtre qu'il a eu cette penſée ſur ce que Virgile, & auparavant luy Orphée, ont dit de Protée : car Virgile en parle de la ſorte. Plat. in Euthyd. Philipp. Melanch. in dec. de artib. liber.

Novit namque omnia vates,
Quæ ſint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.
Cet eſprit merveilleux embraſſe toutes choſes,
Il connoiſt le preſent, il connoiſt le paſſé,
Et meſme l'avenir dans ſon cœur eſt tracé.

Il y a auſſi dans Celius Calcaginus une excellente allegorie de cette Fable. Il dit donc que par Protée on figure la verité, qui eſt d'ordinaire cachée, & qu'on ne peut facilement découvrir ; Que c'eſt pour cela qu'on feint qu'il dort dans un antre, & qu'il apprend quand il eſt pris, ce que l'on en veut ſçavoir ; Qu'il ſe transforme en diverſes formes ; parce que tandis que l'eſprit humain cherche la verité par le moyen du raiſonnement, il trouve quantité de fantoſmes qui reſſemblent à la verité, c'eſt à dire quantité de fauſſes opinions qui nous trompent (car nous nous imaginons que beaucoup de choſes ſont vrayes ; qui neanmoins ne le ſont pas.) Mais que plus nous trouvons de ces fantoſmes, plus nous devons nous opiniâtrer contre eux, & qu'enfin nous ne devons point ceſſer de les combattre, que nous n'ayons trouvé la verité.

D'autres rapportent cette Fable à la nature qui engendre tant de diverſes ſortes d'animaux, & qui ſemble prendre autant de formes qu'elle produit Antigonus Caryſtius in dictron.

duit de choſes differentes. Il y a eu de Grands-hommes qui ont dit que Protée eſtoit Philoſophe, Qu'il a beaucoup écrit de la Philoſophie naturelle, des plantes, des pierres, de la nature des animaux, du changement des Elemens de l'un en l'autre, comment ils ſont les principes de toutes les choſes qui naiſſent, & que par ce moyen ils deviennent arbres, plantes, animaux; Que c'eſt-là au reſte ce qui a fait dire que Protée, qui parloit ſi bien de toutes choſes, ſe changeoit en toutes choſes. L'on a crû auſſi qu'il eſtoit devin, parce qu'il prediſoit ſouvent l'avenir par la connoiſſance qu'il avoit des Aſtres, & par les obſervations qu'il en avoit faites.

D'autres ont crû que Protée ſe ſervoit de la Magie pour ſe changer en tant de diverſes formes; & quelques-uns que c'eſtoit un grand Orateur, qui changeoit comme il vouloit l'eſprit de ſes Auditeurs, & qu'on a feint là-deſſus qu'il prenoit diverſes formes.

Pour moy je croirois que Protée fut un ſage Politique, qui eſtoit adroit à ſe faire des amis & à ſe les conſerver, qui ſçavoit venir à bout des paſſions de ceux avec leſquels il avoit affaire, & qu'enfin les anciens ont voulu nous montrer par ces fictions ce que doit eſtre un Politique. En effet il n'y a rien de plus neceſſaire dans l'adminiſtration des Eſtats, & meſme dans la conduite ordinaire, que la ſoupleſſe de l'eſprit, qui contribuë beaucoup en toutes ſortes d'occaſions au bon ſuccez des entrepriſes. Puiſqu'il eſt donc veritable que tout le monde ne ſe plaiſt pas aux meſmes choſes, il faut que les ſages Politiques s'inſinuent ſous diverſes formes dans l'eſprit & dans l'amitié des hommes, comme faiſoit Alcibiades, & qu'ils ſe ſervent de divers moyens dans le gouvernement des Republiques. En effet il y a

des

des occaſions qui demandent de la clemence, & d'autres de la ſeverité. Et c'eſt ce qu'il faut entendre par Protée qui ſe change, tantoſt en feu, & tantoſt en eau, qui eſt quelquefois un arbre qui porte du fruit; & quelquefois une bête qui donne de l'horreur & de l'épouvante, pour montrer qu'il eſt beſoin qu'un Prince & qu'un Miniſtre d'Eſtat ſçachent faire aux occaſions ce qui plaiſt & ce qui étonne, ce qui attire les hommes à leur devoir, & ce qui les détourne du crime, c'eſt à dire qu'ils doivent ſçavoir diſtribuer les peines & les recompenſes de la Juſtice.

Neanmoins l'on peut dire que cette Fable ne regarde pas ſeulement l'adminiſtration de la Republique, mais generalement la vie entiere de l'homme. Et certes il ne faut pas toujours vivre ſelon ſon genie, ni ſuivre toujours le meſme chemin, il ne faut pas eſtre toujours gay, ni toujours auſtere, mais il faut connoiſtre le temps de l'un & de l'autre. Enfin je croirois que les anciens n'ont rien voulu nous apprendre par ces fictions que ce qui a eſté dit par un Oracle, *Rien de trop*, parce que le ſalut & la conſervation de toutes choſes conſiſte en la moderation, & en la mediocrité.

FABLE ONZIESME.

ARGUMENT.

Metra voyant qu'Ereſicthon ſon pere avoit eſté puny d'une faim qui ne ſe pouvoit aſſouvir, pour avoir coupé une foreſt conſacrée à Cerés, & qu'il avoit déja mangé tout ſon bien, demanda à Neptune qui l'avoit autrefois aimée, la vertu de ſe transformer, & obtint ce qu'elle demandoit. Ainſi Ereſicthon, qui avoit eſté forcé de la vendre, afin d'avoir quelque argent pour vivre, la revendit pluſieurs

sieurs fois, parce qu'aussi-tost qu'il l'avoit vendüe, elle prenoit une autre forme, & s'échappoit facilement. Mais enfin cette ruse ayant esté découverte, ce miserable pere fut contraint de se dévorer luy-mesme, & receut la peine que son impieté meritoit.

METRA fille d'Erésicthon avoit la mesme vertu que Prothée. Son pere estoit un impie, qui avoit toujours mépriſé les Dieux, & qui ne leur avoit jamais donné d'encens. On dit mesme qu'il coupa un bois qui estoit consacré à Cerés, & à qui l'antiquité avoit toujours porté du respect. Il y avoit dans cette foreſt un vieux chesne qui faiſoit tout seul une autre foreſt; & qui estoit toujours chargé de bouquets, de deviſes, de rubans, & de quantité d'autres choſes, qui donnoient assez à connoiſtre qu'on y venoit faire des vœux, comme en un lieu saint & religieux. Quelquefois les Dryades venoient danſer sous son ombre; & bien souvent elles en meſuroient la groſſeur, en étendant les bras à l'entour, & se tenant par la main les unes les autres. Ce chesne avoit environ sept toiſes de tour; & il y avoit plus d'herbe sous son étenduë, que dans le reſte de la foreſt. Neanmoins Erésicthon ne le reſpecta pas plus que les autres. Il commanda à

ſes

ſes gens d'abbattre cet arbre ſacré; & voyant qu'ils apprehendoient de luy obeïr, & qu'ils n'oſoient toucher à ce cheſne, il prit luy-meſme la cognée de l'un de ſes ſerviteurs, en prononçant ces paroles impies. Que cet arbre, dit-il, ſoit chery de Cerés ou que ce ſoit Cerés elle-meſme, il ne m'importe; la teſte de l'un ou de l'autre touchera bien-toſt la terre. En meſme-temps qu'il eut parlé, & qu'il eut levé la cognée, cet arbre trembla, & comme s'il eut apprehendé le coup qui devoit le faire tomber, il en ſortit une eſpece de gemiſſement, & ſes feüilles, ſes glands, & ſes branches en pallirent comme de crainte. Mais auſſi-toſt que cet impie en eut frappé le tronc, il en ſortit autant de ſang de ſon écorce entr'ouverte, que de la gorge d'un Taureau qu'on immole devant des Autels. Tout le monde s'étonna de ce grand prodige, & quelqu'un ayant eu la hardieſſe de retenir le bras d'Ereſichthon, pour l'empeſcher d'achever ſon crime, il ſe retourna en furie vers celuy qui le retenoit, & quittant l'arbre pour cet homme: Reçoy, dit-il, la recompenſe de ta pieté, & en meſme-temps, il luy abbatit la teſte d'un coup de cognée, & puis il retourna à ce cheſne.

Tandis qu'il le frappoit, & qu'il faiſoit des efforts pour l'abbatre, il en
» ſortit une voix avec ces paroles : Ce
» n'eſt pas un arbre que tu frappes, c'eſt
» une Nymphe aimée de Cerés qu'elle
» conſervoit ſous cet arbre. Mais je te pre-
» dis en mourant, que ta punition vangera
» ma mort, & que tu touches déja la pei-
» ne qui châtiera ton impieté. Néanmoins ce prodige ne fit point ſur luy d'impreſſion; il voulut achever de meriter ſon châtiment, & par une infinité de coups, & par le ſecours des cordes qu'il fit attacher au haut de ce chéſne; enfin il abatit ce grand arbre qui entraiſna avec luy une partie de la foreſt. Les Dryades affligées de la perte de leur ſœur, en prirent le deüil en meſme-temps, & allerent trouver Cerés pour luy demander la vengeance de l'impieté d'Ereſicthon. Cette Deeſſe touchée de leur douleur, & de leurs prieres, leur accorda ce qu'elles eſtoient venuës demander; & pour témoigner elle-meſme le reſſentiment qu'elle avoit de la perte de cette Nymphe, elle fit trembler les campagnes qui eſtoient alors couvertes de bleds. Elle chercha donc auſſi-toſt un ſupplice qui fût aſſez rigoureux pour châtier cet impie, s'il eſt vray toutefois qu'il y en eût d'aſſez rigoureux pour

pour la punition de ceux qui mépriſent la divinité. Ainſi elle reſolut de le faire mourir de faim; Et parce que Cerés & la faim ne peuvent demeurer enſemble, elle n'alla pas trouver cette Deeſſe décharnée, mais elle appella une Nymphe des montagnes, & luy parla en ces termes: Il y a, dit-elle, aux extrémitez de la Scythie une terre triſte & ſterile, où l'on ne void ni arbres, ni fruits, où le froid eſt eternel, & où habitent la pâleur, le tremblement & la faim. Allez donc en ce païs-là, & commandez de ma part à la faim, de venir ſe cacher dans les entrailles de ce ſacrilege, & de s'y rendre ſi forte, que rien ne la puiſſe vaincre, ni la chaſſer de ſon corps. Au reſte ne vous épouvantez point de la longueur du chemin, prenez mon char pour vous y conduire, mes dragons vous y meneront. Auſſi-toſt la Nymphe monta ſur ce chariot, & arriva bien-toſt apres en Scythie, ſur les ſommets du Caucaſe, où elle fit repoſer ſes dragons. Puis elle alla chercher la faim, & la trouva dans un champ qui n'eſtoit remply que de pierres, & où neanmoins elle tâchoit d'arracher avec les dens, & avec les ongles un peu d'herbe qui y paroiſſoit. Elle avoit le poil heriſſé, les yeux creux, le viſage

pâle, les levres seches & bleuâtres, les dents longues, & comme couvertes de rouille. Vous eussiez pû voir ses entrailles au travers de sa peau qui estoit extraordinairement dure. Elle n'avoit point de graisse qui pût empescher de conter ses os, & n'avoit pour ventre que la place du ventre. Les mamelles luy pendoient comme une peau seche & aride, & tout le haut d'un corps si maigre, ne sembloit estre soûtenu que sur l'épine du dos. Sa maigreur avoit fait grossir ses jointures; Ses genoux paroissoient enflez au regard des cuisses & des jambes, & ses talons s'allongeoient derriere ses pieds. Lorsque la Nymphe la vid de loin, car elle n'osa en approcher, elle luy fit entendre les ordres & les volontez de Cerés. Mais bien qu'elle en fût assez éloignée & qu'elle ne l'eût regardée qu'autant de temps qu'il en falloit pour executer sa commission, il luy sembla toutefois que la faim la gagnoit déja. C'est pourquoy sans demeurer davantage en cet endroit, elle fit tourner ses dragons, & leur fit prendre le chemin de la Thessalie. Quoy que la faim soit naturellement ennemie de Cerés, elle obeït neanmoins à ses volontez, & se laissa emporter par le vent dans la maison où elle avoit ordre d'aller exercer sa puis-

puiſſance. Elle n'y fut pas ſi toſt entrée, qu'elle ſe jetta dans le lit de ce ſacrilege; & l'ayant trouvé endormy (car il eſtoit nuit quand elle arriva) elle embraſſa ce miſerable, elle ſe gliſſa dans ſon ſein, elle s'inſpira dans luy-meſme, & apres avoir ſatisfait aux commandemens de la Deeſſe, elle quitta ce païs fertile, & ſe retira dans ſes deſerts. Cependant Erecſiethon qui eſtoit encore endormy, ſonge qu'il a faim, demande à manger, remuë la bouche, comme ſi veritablement il eût mangé, ſe laſſe les dents contre les dents, exerce ſon appetit avec des viandes imaginaires, & avalle & devore l'air, en penſant manger quelque choſe. Mais quand il fut réveillé, ſon appetit ne fut pas moindre. Il trouva que le ſonge qu'il avoit eu, eſtoit un ſonge veritable; une furieuſe envie de manger luy brûle & luy devore les entrailles. En meſme-temps il fait venir tout ce que l'air, la mer, & la terre peuvent fournir pour de grands repas, & au milieu meſme des viandes, il ſe plaint toujours qu'il a faim. Bien que ſa table en ſoit couverte, il ne laiſſe pas d'en demander, & ce qui ſuffiroit pour une ville, & meſme pour tout un Royaume, ne ſuffit pas pour un ſeul homme. Plus

ſon eſtomach reçoit de viande, plus il en veut, plus il en deſire, comme la mer engloutit tous les fleuves de la terre, ſans toutefois s'aſſouvir de tant d'eaux qu'elle reçoit : Comme le feu n'a jamais aſſez de nourriture, & qu'il devient plus devorant par l'abondance de ce qu'on luy donne, ainſi la bouche du profane Ereſichon prend la viande, & en demande en meſme-temps. Tout ce qu'il mange, ne produit point d'autre effet en luy qu'une nouvelle envie de manger, & ſon eſtomach toujours vuide, eſt comme un gouffre ſans fond, que l'on ne ſçauroit remplir. Non ſeulement il diminua les biens qu'il avoit eus de ſon pere, mais il les conſuma entierement, ſans pouvoir appaiſer ſa faim : C'eſt une rage inſatiable, qui luy demande toujours, & qu'il ne ſçauroit contenter. Enfin apres avoir tout devoré, il ne luy reſtoit plus que ſa fille, digne ſans doute d'un autre pere ; & le miſerable Ereſichon fut contraint meſme de la vendre pour avoir dequoy manger. Mais comme cette fille eſtoit genereuſe, elle ne pût ſouffrir de maître, & ſon courage & la ſervitude eſtoient des choſes incompatibles. Elle eut donc recours à Neptune qui l'avoit autrefois ai-

aimée, & tendant les bras vers la mer, elle luy fit cette priere. O Neptune, ô grand Dieu, dit-elle, oſté-moy du pouvoir d'un maiſtre, moy que tu jugeas digne de ton amour. Neptune écouta favorablement ſa priere; & comme ſon maiſtre, qui la ſuivoit, en eut un peu détourné les yeux pour regarder autre choſe, elle changea auſſi-toſt de forme, & fut metamorphoſée en peſcheur. Son maiſtre qui la voyoit, & qui s'étonnoit pourtant de ne la plus voir, regarde & la cherche de tous côtez, & apres avoir ſouhaité une heureuſe péſche à ce peſcheur, il luy demanda s'il n'avoit point veu paſſer une femme aſſez mal vetuë, & les cheveux en deſordre. Elle eſtoit, dit-il, ſur ce rivage il n'y a qu'un moment. Dites-moy je vous prie où elle « eſt; il ne ſe peut faire qu'elle ſoit loin. « Cette fille reconnut bien à la demande de ſon maiſtre, que la faveur de Neptune avoit produit quelque effet, & ſe réjouiſſant qu'on la cherchât où l'on la voyoit, & qu'on luy demandât des nouvelles d'elle-meſme: Qui que vous « ſoyez, dit-elle, je vous prie de m'ex- « cuſer, j'ay toujours eu les yeux ſur « l'eau, je ne m'en ſuis point détourné, « & n'ay regardé que ma ligne. Je veux «

„ que le Dieu des eaux ne me favorise ja-
„ mais, si j'ay veu d'aujourd'huy sur ce
„ rivage un autre homme ou une autre
„ femme que moy. Son maistre trompé par elle-mesme, la crut & se retira; Et cependant elle reprit sa premiere forme, & revint trouver son pere. Ainsi Erefichthon voyant qu'elle avoit la vertu de se transformer, & de prendre diverses figures, la vendit plusieurs fois, & à plusieurs maistres de qui elle s'échappoit toujours, en se changeant tantost en jument, tantost en oyseau, tantost en bœuf, tantost en Cerf: Et par cette ruse elle nourrissoit son pere, non pas toutefois selon sa faim & son appetit. Mais lorsque la force d'un si grand mal eut épuisé tous les artifices qui luy fournissoient de la nourriture, & qu'on eut enfin reconnu les loüables tromperies d'une fille si pieuse, le miserable Erefichthon fut contraint d'estre luy-mesme son aliment, se mangea membre à membre, & nourrit son corps en le devorant. Mais pourquoy parler si long-temps de la vertu merveilleuse, que d'autres ont euë de se transformer; Moy mesme qui vous parle, n'ay-je pas cette faculté, bien que je ne l'aye que limitée? L'on me void quand il me plaist dans la forme où vous me voyez.

Quel-

Quelquefois je me courbe, & je me traîne en ſerpent; quelquefois je prens la forme d'un Taureau, & toute ma force eſt en mes cornes. Au moins c'eſtoit en cela qu'elle conſiſtoit, tandis que je pus en prendre deux; mais maintenant, comme vous voyez, je n'en ay que d'un côté, & quand je veux m'en ſervir, je n'en trouve qu'une à mon ſecours. Il ne parla pas davantage, & ſes paroles furent ſuivies de quelques ſoûpirs.

EXPLICATION.

De divers changemens de Metra, & de la faim d'Ereſichthon ſon pere.

QUelques-uns on dit que Metra eſtoit une grande Magicienne qui prenoit diverſes formes, par la force & par le ſecours de la magie; c'eſt à dire qui trompoit les yeux de ceux qui la regardoient, comme faiſoit un berger appellé Meris, dont parle Virgile dans ſes Eclogues. Car il ne faut pas croire que les Magiciens changent de corps; & qu'ils reprennent enſuite le leur, mais qu'ils charment les yeux des foibles, & les trompent par l'aide du diable, par des illuſions & des apparitions fauſſes. Il faudroit autrement que l'ame ſe ſeparât d'avec le corps pour ſe loger dans un autre, mais cette metempſycoſe où cette traduction de l'ame ne ſe pourroit faire ſans mourir; & au reſte la mort n'eſt autre choſe que la ſeparation de l'ame d'avec le corps; Mais s'il eſtoit vray que ces illuſions fuſſent de veritables

changemens, pourquoy ceux qui ſont en eſtat de grace ne les verroient-ils pas auſſi-toſt que ceux qui ſont en peché. En effet il s'eſt trouvé quantité de ſaints perſonnages qui voyoient une choſe de la façon qu'elle eſtoit, tandis que les autres s'imaginoient la voir d'une autre façon. Et au reſte ce qui eſt veritablement, eſt veu comme il eſt par les bons & par les méchans.

D'autres rapportent que Metra eſtoit une fameuſe débauchée, & que comme il n'y avoit point d'artifices qu'elle ne miſt en uſage pour attirer des amans, on a feint de là qu'elle prenoit diverſes formes. On a dit auſſi que comme elle vivoit en un ſiecle où l'on ne ſe ſervoit point encore d'or & d'argent, & qu'elle recevoit pour la recompenſe des nuits qu'elle donnoit à ſes amans, ou des bœufs ou des chevaux, ou quelque choſe de ſemblable, on a feint qu'elle avoit eſté transformée en ces choſes meſmes dont on luy faiſoit des preſens.

Mais tout cela n'eſt pas de fort grande utilité. Parlons donc d'une autre ſorte de changement de cette fille, & diſons qu'ils nous apprennent qu'il n'y a rien que des enfans ne doivent entreprendre pour ſubvenir à la neceſſité de leurs peres. Qu'ils ſont obligez de les ſecourir, & d'aller pour ce ſujet auſſi loin que l'honneur le peut permettre; mais qu'il leur eſt deffendu de paſſer outre; & qu'on eſt plus obligé de conſerver l'honneur que toute autre choſe. Que cette Fable le fait voir en la perſonne de Metra, qui fait tout ce qu'elle peut afin de ſecourir ſon pere, mais qui eſtant preſte de perdre l'honneur, ſe ſauve par la vertu de ſe transformer, qu'elle avoit receuë de Neptune, c'eſt à dire par ſon adreſſe, ou plûtoſt par une grace de Dieu, qui n'a-

n'abandonne jamais ceux qui implorent ſon ſecours, & qui ont de bons deſſeins.

Pour ce qui eſt d'Ereſicthon, ce fut un homme prodigue; ce fut un fameux goulu, qui ſe ruina par des dépenſes exceſſives, & qui enfin pour tout bien n'ayant plus qu'une ſeule fille la proſtitua pluſieurs fois pour avoir quelque choſe pour vivre. Mais comme elle eſtoit ſage & honneſte, l'on figure par ces divers changemens l'adreſſe qu'elle avoit à conſerver ſa chaſteté parmy la débauche & la diſſolution de ſon pere. De ſorte que l'on pourroit dire que l'intention de cette Fable eſt de montrer entr'autres choſes qu'une fille peut demeurer ſage parmy la honte & l'infamie de ſa maiſon, & que c'eſt aſſez pour la garder que la volonté de bien vivre.

Davantage on doit apprendre par le malheur d'Ereſicthon, qu'il n'y a point de richeſſes, que le luxe & la bonne chere ne devorent, & qu'apres s'eſtre ruiné par le vice, on eſt quelquefois contraint pour ſubſiſter d'avoir recours au vice meſme, & à toutes ſortes de honteux moyens. Mais puiſqu'il ſe trouve aujourd'huy un ſi grand nombre d'Ereſicthons, laiſſons là le fabuleux, & regardons les veritables pour reconnoiſtre qu'il eſt vray qu'il n'y a point de ſi grands biens que la débauche & les profuſions ne puiſſent bien-toſt diſſiper. Car on ſe corrige quelquefois mieux en regardant le vice d'autruy que par de longues inſtructions. Ainſi dans Pauſanias un excellent Muſicien obligeoit ſes eſcoliers d'aller ouïr un mauvais joueur d'inſtrumens, parce qu'en l'entendant jouër ils concevoient de l'averſion pour les mauvaiſes meſures, & les évitoient par ce moyen. Et Montagne dit là-deſſus qu'un bon Eſcuyer ne ne ſe redreſſe pas ſi bien qu'un Procureur ou un Venitien à cheval.

L'on

L'on dit auſſi que par cette faim d'Ereſicthon, l'on entend parler d'une maladie qu'on appelle faim canine, que l'on ne ſçauroit aſſouvir, & que par les divers changemens de cette fille, l'on figure cette grande diverſité de viandes qu'il devoroit inutilement puiſqu'il ne pouvoit ſe raſſaſier. Mais la Fable a un but plus noble que de nous parler d'une maladie du corps dont elle ne peut donner le remede? Car quand elle m'aura appris qu'il y a une maladie appellée faim canine, en ſeray-je plus utile aux autres, & plus utile à moy-meſme, ſi je n'y puis remedier?

Non, non, ce n'eſt pas là le deſſein de la Fable,
Qui veut meſler l'utile avec le delectable.

Les anciens ont donc voulu faire voir par cette Fable que ceux qui mépriſent Dieu & la Religion, ne peuvent éviter de tomber dans des infortunes domeſtiques, car Ereſicthon eſt l'image d'un impie, Que leur maiſon s'ouvre au deshonneur & à l'infamie en meſme-temps qu'elle s'ouvre à l'impieté; Que la pluſpart des impies n'ont point d'autre Dieu que leur ventre qu'ils ne ſçauroient contenter; Qu'ils ſe devorent eux-meſmes comme fit Ereſicthon, parce que c'eſt ſe tuer ſoy-meſme que de méconnoiſtre Dieu, c'eſt pourquoy les Egyptiens pour figurer un impie, repreſentoient un aveugle qui ſe tuoit; Qu'encore qu'ils ſoient par tout odieux, & qu'on les deteſte par tout, leurs actions qu'on peut appeller leurs enfans, & à quoy ils donnent diverſes faces, les font quelque temps ſubſiſter; & qu'apres tout ils meurent de faim, comme le malheureux Ereſicthon, c'eſt à dire, ce me ſemble, que comme ils n'attendent point d'autre vie que la preſente, ils en ſont toujours

affa-

affamez ; & en meurent encore affamez. Enfin comme l'impieté eſt le plus grand de tous les crimes, l'on a feint qu'Ereſichthon a eſté puny du plus grand de tous les ſupplices, car il n'y a point de genre de mort plus effroyable & plus cruel que de mourir de faim.

Fin du huitiéme Livre.

LES

LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

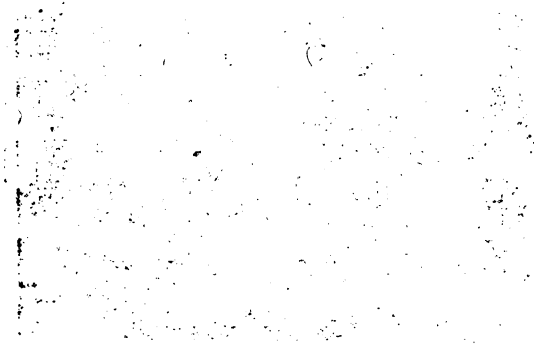
LIVRE NEUVIESME.

FABLE PREMIERE.

ARGUMENT.

Déjanire fille d'Oenée la plus belle Princeſſe de ſon temps, eſt recherchée en mariage par un grand nombre de Heros; mais ſon pere ne la veut donner qu'à celuy qui ſurmontera les autres. Hercule & Achelois eſtoient du nombre des pretendans, & combattirent l'un contre l'autre, à qui demeureroit un ſi beau prix. Achelois ſe ſervit en cette occaſion de toutes ſes forces, & de toutes ſes ruſes; & enfin s'eſtant converty en Taureau, Hercule ne laiſſa pas de le vaincre, & luy arracha une de ſes cornes. Les Naïades filles de ce fleuve la releverent de terre où Hercule l'avoit laiſſée; & l'ayant remplie de tous les fruits que l'Automne peut donner, ils la nommerent Corne d'abondance.

EN meſme-temps Theſée demanda à Achelois, d'où provenoient ſes ſoûpirs, & par quelle avanture il avoit perdu l'une de ſes cornes. Alors le fleuve Achelois, dont la teſte negligée eſtoit couronnée de roſeaux, luy



luy répondit en ces termes : Vous me « demandez une choſe que je ne puis vous « dire, qu'avec repugnance : car y a-t'il « des vaincus, qui veulent parler des com- « bats où ils ont eſté défaits ? Neanmoins, « je vous diray mon avanture. Il ne m'a « point eſté ſi honteux d'avoir eſté ſur- « monté, qu'il m'eſt glorieux d'avoir « combattu ; & aprés tout, la reputation « du vainqueur me conſole de ma deffaite. « Je ne doute point que vous n'ayez oüy « parler des beautez de Déjanire. Com- « me elle eſtoit la plus belle fille de ſon « temps, elle eſtoit auſſi l'eſperance d'une « infinité de rivaux. Je fus du nombre de « tant de glorieux eſclaves. J'allay la de- « mander à ſon pere, Hercule la demanda « comme moy, & tous les autres nous la « cederent. Il diſoit à Déjanire qu'il luy « donneroit l'honneur d'avoir Jupiter « pour beaupere. Il luy repreſentoit la « gloire & la reputation de ſes travaux, « & ſe vantoit que jamais Junon ne luy « avoit fait faire de commandemens, & « ne luy avoit jamais ſuſcité de monſtres « qu'il n'eût glorieuſement ſurmontez. « Pour moy je remontrois à Oenée qu'il « luy ſeroit honteux de preferer un hom- « me à un Dieu, car Hercule n'étoit pas « encore au nombre des Dieux. Vous « me connoiſſez, luy dis-je, vous ſçavez « que «

„ que je ſuis le maiſtre des eaux, qui coū-
„ lent dans voſtre Royaume. Je ne viens
„ point comme inconnu d'un païs étran-
„ ger, vous demander voſtre alliance;
„ mon ſejour eſt dans voſtre Empire, &
„ j'en fais moy-meſme une partie. Il ne
„ faut pas qu'il me ſoit deſavantageux de
„ n'avoir pas eſté hay par Junon; & ſi
„ j'ay ſouffert quelques travaux ils ne
„ m'ont point eſté ordonnez comme un
„ ſupplice, & comme une peine. Vous
„ ne devez point, Hercule, vous vanter
„ d'eſtre fils d'Alcmene: car enfin ou Ju-
„ piter n'eſt pas voſtre pere, ou il ne l'eſt
„ que par un crime. Vous ne pouvez a-
„ voir un pere ſi illuſtre & ſi glorieux ſi
„ voſtre mere n'eſt une adultere. Choi-
„ ſiſſez donc lequel vous aimez le mieux;
„ ou d'eſtre fils ſuppoſé de Jupiter; ou
„ d'eſtre né avec honte de l'infamie de
„ voſtre mere. Il me regardoit d'un œil
„ en colere, lorſque je luy parlois de la
„ ſorte; & ne pouvant plus retenir la fu-
„ reur qui le tranſportoit, il me répondit
„ en ces termes. J'ay la main meilleure
„ que la langue; & je veux bien que vous
„ me ſurmontiez par le diſcours pourveu
„ que je vous ſurmonte dans le combat.
„ Il m'attaque en meſme temps; & parce
„ que j'avois paru ſi brave & ſi courageux
„ en parole, j'euſſe eu honte de luy ce-

der, ſans faire aumoins quelques ef- «
forts, pour luy diſputer la victoire. Je «
quittay donc l'habit que j'avois, je roi- «
dis contre luy les bras, & me mis en «
poſture de luitter. D'abord il me cou- «
vrit de pouſſiere; mais en meſme-temps «
je luy rendis la pareille. Quelquefois il «
me prenoit par le col, quelquefois par «
les cuiſſes, & quelquefois il feignoit «
de me vouloir prendre d'un côté, afin «
de me ſurprendre d'un autre. Enfin, il «
mettoit tout en uſage pour tâcher de «
m'ébranler; mais il faiſoit de vains ef- «
forts, ma ſeule peſanteur me deffen- «
doit, & je reſſemblois à un rocher que «
la violence des flots attaque & bat de «
toutes parts, & que ſon poids rend «
inébranlable. Nous nous quittâmes afin «
de reprendre haleine; mais bien-toſt «
apres, nous retournâmes au combat, «
reſolus de part & d'autre de ne pas ceder «
la victoire. Alors nous nous joignîmes «
de ſi prés, que mes doigts eſtoient en- «
trelaſſez parmy ſes doigts, que mon pied «
touchoit ſon pied, que ma teſte tou- «
choit ſa teſte. Deux Taureaux que l'a- «
mour tranſporte, ne combattent pas «
avec plus d'ardeur, & ne font pas dou- «
ter d'une autre ſorte de l'évenement du «
combat. Hercule s'efforça trois fois en «
vain de ſe dégager de mes bras, & la «

qua-

quatriéme fois il fit un ſi grand effort
„ qu'il s'en dégagea. Je ne vous déguiſe-
„ ray rien de la verité. Il me pouſſa enſui-
„ te de la main avec tant de force, qu'il
„ me fit tourner viſage, & en meſme-
„ temps, il ſe jetta ſur mon dos. Alors
„ pour vous dire ce que je ſentis, car je
„ ne cherche point de gloire dans la feinte, & dans le menſonge, il me ſem-
„ bla qu'une montagne eſtoit tombée ſur
„ mon corps. Il me fut preſque impoſſi-
„ ble de me ſervir de mes bras, pour me
„ developper des ſiens. En effet, il me
„ preſſa plus vivement & m'empeſcha de
„ reprendre haleine. Ainſi il me ſaiſit à la
„ gorge, me fit tomber ſur les genoüils,
„ & me contraignit de mordre la terre.
„ Comme je vis que je n'eſtois pas le plus
„ fort j'eus recours à mes artifices ordi-
„ naires, je me transformay en ſerpent;
„ & en cette forme dont il ne fut point é-
„ pouvanté, je m'échappay de ſes mains.
„ Je fis cent tours, & cent détours; Je
„ m'allongeay, je me repliay; pour fai-
„ re en ſorte de luy donner de l'épouvan-
„ te; Je fis des ſifflemens horribles, je le
„ menaçay avec une langue fourchuë, que
„ je faiſois ſortir de ma bouche. Mais
„ Hercule n'en fit que rire; & en ſe moc-
„ quant de mes artifices: Non, non, dit-
„ il, tout cela ne m'étonne point; c'eſt

un

un jeu de mon enfance, que d'étouffer « des ſerpens. Quand tu ſurpaſſerois en « grandeur les autres dragons, quelle « partie ferois-tu de cette Hydre épou- « vantable, dont je délivray le Lac de « Lerne ? Les bleſſures la rendoient fe- « conde. De cent teſtes qu'elle avoit, « je n'en coupay pas une impunément, « il en ſortoit toujours de nouvelles, & « ce monſtre prodigieux devenoit plus « grand & plus fort par ces furieuſes teſtes « qui ſuccedoient les unes aux autres; « toutefois je vainquis cet Hydre avec « ces ſerpens nouveaux qui renaiſſoient « de ſon ſang, & la fis voir entre mes « triomphes. Quelle eſperance peux-tu « donc avoir, toy qui n'es pas un vray « ſerpent? Toy qui n'en as que l'appa- « rence? Toy qui te cachant à cette heu- « re ſous cette forme empruntée, ne ſçau- « rois plus te deffendre qu'en emprun- « tant les armes d'autruy. Il n'eut pas « ſi-toſt parlé, qu'il me prend par le col « avec les mains, & je me ſentis auſſi preſ- « ſé, que s'il m'eût ſerré avec des tenail- « les. Je m'efforçay vainement avec les « griffes, & avec les ongles de me déga- « ger, il me vainquit encore en cette for- « me. Il ne me reſtoit plus qu'à me trans- « former en Taureau, & ſous cette nou- « velle forme, je recommençay auſſi-toſt « la «

» la guerre. Mais, Hercule ſe revétant
» comme d'une nouvelle force, n'eut pas
» plus de peine à me vaincre ſous cette
» forme que ſous l'autre ; car en me pre-
» nant par les cornes, il me renverſa ſur
» le ſable ; & comme ſi ce n'eût pas eſté aſ-
» ſez, il en rompit une, & me l'arracha du
» front d'une main robuſte & puiſſante.
» Mais les Naïades qui la releverent de
» terre, la remplirent de fleurs & de
» fruits, & c'eſt cette riche corne qu'on
» appelle Corne d'abondance. Quand il
eut ceſſé de parler, une Nymphe vétuë
comme Diane ayant les cheveux épars
& la robe retrouſſée, apporta ſur la ta-
ble pour achever le ſouper, toutes les
» richeſſes de l'Automne dans cette corne
precieuſe. Le lendemain dés que le jour
commença, Theſée partit avec ſa trou-
pe & n'attendit pas que les eaux fuſſent
» calmes, & entierement retirées. Cepen-
dant Achelois, apres avoir pris congé
de ſes hoſtes, ſe replongea ſous ſes eaux,
& y cacha ſa teſte écornée. Ce n'eſtoit
pas là neanmoins ſa plus grande affli-
ction : car il pouvoit cacher ce deffaut,
& cette marque de ſa défaite avec des
roſeaux, & des branchages de ſaule ;
mais ce qui l'affligeoit davantage, c'e-
ſtoit la perte de Déjanire, dont l'amour
luy eſtoit reſté.

EX-

EXPLICATION.

Du combat d'Achelois contre Hercule; de ſes divers changemens, & de la Corne d'abondance.

L'On dit qu'Achelois fut Roy d'Etolie, qu'il ſe noya dans un fleuve appellé Thoas comme dit Strabon, & qu'il laiſſa ſon nom à ce fleuve. Or comme ce Prince demanda Déjanire en mariage en meſme-temps qu'Hercule, la guerre s'alluma entre ces deux puiſſans rivaux; mais Achelois voyant que la force ouverte ne luy ſuccedoit pas, eut recours aux ruſes & aux ſtratagemes, ce qu'on veut figurer par ces divers changemens. Neanmoins quelque artifice qu'il miſt en uſage, & quelque force dont il ſe voulût ſervir enſuite; ce que l'on montre par ſon changement en Taureau, Hercule en vint toujours à bout; & parce que cette guerre coûta à Achelois une partie de ſon Royaume, l'on a feint qu'il avoit perdu l'une de ſes cornes. Enfin comme cette partie qu'il perdit de ſon Royaume eſtoit la meilleure, & qu'enſuite elle devint encore plus fertile par le ſoin que l'on en eut, cela fut cauſe qu'on l'appella Corne d'abondance. Plut. au liv. des fleuves.

D'autres diſent qu'Achelois n'a jamais eſté que fleuve; mais qu'il fut autrefois appellé Thoas. Qu'on a feint qu'il vouloit avoir Déjanire, parce qu'il ſe répandoit ſouvent, & qu'il faiſoit de grands ravages dans le païs de cette Princeſſe, qu'Hercule l'empeſcha de poſſeder cette Princeſſe, parce qu'il le reſſerra entre des rivages qui l'empeſcherent de s'étendre, & le diviſa en pluſieurs canaux pour luy oſter de ſa rapidité & de ſa furie. Qu'il parut homme d'abord contre Hercule, parce qu'il eſt doux & tranquille quand il Strab. 10.

n'eſt point enflé des eaux de la pluye ; Qu'il ſe convertit enſuite en ſerpent, parce que les fleuves vont d'ordinaire en ſerpentant : & qu'enfin il ſe metamorphoſa en Taureau, parce que quand les fleuves ſont grands ils font un bruit qui reſſemble au mugiſſement des Taureaux, ou ſuivant le ſentiment d'Hellanicus, parce que les fleuves en paſſant par deſſus la terre y font des ſillons ainſi que les bœufs qui labourent ; ou enfin, comme d'autres le croyent, parce qu'on entend mugir des Taureaux ſur le bord des fleuves, à cauſe des paſturages qui y ſont. Qu'enfin Hercule luy oſta ſa rapidité par les moyens que nous venons de repreſenter, & que cette corne fut changée en corne d'abondance, parce que le païs que gâtoit auparavant le fleuve Achelois, devint un païs fertile & abondant en toutes choſes.

Au reſte ; je n'ay trouvé nulle part que cette Fable ſe rapportât à autre choſe qu'à l'hiſtoire, ſi ce n'eſt qu'elle fait voir par cet ouvrage d'Hercule, que les choſes les plus nuiſibles, peuvent devenir utiles par l'eſprit & par la prudence.

Ariſt. in meteor.

L'on dit qu'Achelois eſt fils de l'Ocean & de Thetis ; ou du Soleil & de la terre, parce que tous les fleuves naiſſent de l'Ocean, & des concavitez qui ſont dans la terre. Or d'autant que les Elemens ſe changent l'un en l'autre, & que les rayons du Soleil attirent des vapeurs de l'Ocean & de la terre, d'où ſe forment la neige, la greſle & la pluye qui groſſiſſent enſuite les fleuves, on dit qu'il eſtoit fils de l'Ocean ; mais on a dit que la terre eſtoit ſa mere, ou parce qu'elle ſe change en eau, comme eſtant l'Element le plus proche d'elle, ou parce que les fleuves naiſſent de l'air enfermé dans la terre, lorſqu'il ſe convertit en eau.

FABLE DEUXIESME.

ARGUMENT.

Comme Hercule s'en retournoit victorieux avec Déjanire, il la mit sur le dos du Centaure Nessus pour luy faire passer le fleuve Evene. Mais ce Centaure qui en devint amoureux, la voulut enlever, quand il fut de l'autre côté du fleuve. De sorte qu'Hercule s'estant apperceu de son dessein, luy tira une fléche qui le perça de part en part. Ce malheureux Centaure se voyant proche de la mort, donna à Déjanire sa chemise teinte de son sang, & luy dit que cette chemise avoit la vertu d'empescher que son mary n'aimât jamais d'autre femme qu'elle; mais c'estoit un poison qu'il luy donnoit, pour venger sa mort sur Hercule.

LEs beautez de Déjanire produisoient par tout les mesmes effets; & faisoient par tout reconnoistre que l'amour est une source aussi feconde en malheurs, qu'elle est feconde en plaisirs. Ainsi Nessus le Centaure, qui devint amoureux de cette Princesse, & à qui l'amour coûta la vie, pourroit en rendre témoignage. Comme Hercule s'en retournoit avec sa femme, & qu'il fut sur le rivage d'Evene, dont les eaux estoient rapides, & extraordinairement enflées, à cause des pluyes de l'hyver, il fut en peine comment il feroit passer Déjanire, pour qui seule il apprehendoit. En mesme temps Nessus, qui estoit

fort & robuſte, & qui connoiſſoit tous les endroits de ce fleuve, s'eſtant trouvé là par hazard, s'offrit de la porter de l'autre côté; & Hercule qui le crût, la mit ſur le dos de ce monſtre, toute pâle & toute tremblante de l'horreur qu'elle en conçeut, & de la crainte qu'elle avoit de la rapidité du fleuve. Auſſi-toſt Hercule jetta de l'autre côté de la riviere, & ſon arc, & ſa maſſuë; & chargé comme il eſtoit de ſon carquois, & de la peau de lyon qui luy ſervoit d'habillement: Puiſque nous avons commencé, dit-il, à ſurmonter des fleuves, achevons d'en remporter des victoires. Et en prononçant cette parole, il ſe jetta dans la riviere, ſans chercher les endroits par où l'on pouvoit paſſer plus facilement, & ne voulut point devoir ſon paſſage à la faveur, pour ainſi dire, & à la facilité de l'eau. Comme il fut ſur l'autre bord, & qu'il relevoit ſon arc, il entendit Deianire qui l'appelloit à ſon ſecours; Et auſſi-toſt s'eſtant retourné, & voyant que le Centaure vouloit ravir le dépoſt qu'il luy avoit confié: Quoy méchant, s'écria-t'il, eſt-ce donc la confiance que tu as en la legereté de tes pieds, qui te rend ſi temeraire? Prends garde à ce que tu fais, & n'attaque pas Hercule en ce qu'il a de plus

cher

cher au monde. Si je ne ſuis pas ſi conſi- «
derable, que mon reſpect doive te tou- «
cher, au moins le ſupplice de ton * pe- «
re te devroit donner de l'horreur de ces «
amours deffenduës. Bien que tu mettes «
ton aſſeurance en ta force de cheval, tu «
ne ſçaurois pourtant m'échapper, je «
t'atteindray avec mes fléches, & non «
pas avec les pieds. Il décocha ſon arc en «
parlant; & ſa parole ne toucha pas plûtoſt l'oreille du Centaure, que ſa fléche luy perça le corps. Lorſqu'il ſe ſentit bleſſé de cette fleche, qui le perçoit de part en part, il la tira luy meſme de ſa playe, dont on vid auſſi-toſt ſortir des ruiſſeaux de ſang, & une écume venimeuſe qu'il fut ſoigneux de ramaſſer. Et pour ne pas mourir ſans vangeance, il y trempa ſa chemiſe, & la donna à Déjanire, comme un moyen aſſeuré pour luy conſerver l'amour d'Hercule.

* Nexion.

EXPLICATION.

Du ſang du Centaure Neſſus converti en poiſon.

IL n'y a point de gens de bien, ni d'hommes ſi prudens qui ne ſoient ſujets à eſtre trompez par les méchans. Et en effet plus un homme a de franchiſe & de probité, plus il a de confiance aux autres; & c'eſt ſouvent par cette confiance qu'il tombe dans le piege qu'on luy a tendu. Je douterois neanmoins qu'on pût dire la meſme choſe.

de l'homme prudent, puiſque c'eſt à mon avis un des plus grands effets de la prudence de prevoir les embuſches, & de ſçavoir les éviter.

Mais d'un autre côté s'il falloit ſe deffier de toutes choſes, s'il ne falloit jamais croire perſonne, & qu'il fallût, comme en guerre, avoir par tout des ſentinelles, que deviendroit la ſocieté, dont la confiance mutuelle que nous avons les uns aux autres eſt l'un des plus puiſſans liens. D'ailleurs il n'y a point de prudence parmi les hommes qui n'ait toujours quelqu'endroit foible par où l'on peut la ſurprendre. Les exemples de tant de grands Capitaines & de fameux Politiques que l'on a ſouvent trompez, en ſont autant de témoignages qu'on produit à la honte de la prudence humaine, qui s'imagine temerairement que rien ne luy ſçauroit échapper, & qu'elle eſt capable de penetrer dans les cœurs & dans les penſées.

On veut donc nous montrer par cette Fable qu'il n'y a point d'homme de bien, qu'il n'y a point d'homme ſi prudent, qui ne puiſſe eſtre trompé: car l'on repreſente l'un & l'autre par Hercule.

Davantage elle nous apprend à nous deffier des careſſes & de l'amitié que nous témoignent nos ennemis, & à craindre meſme leurs preſens, comme Virgile le fait dire à un Troyen.

------ Timeo Danaos, & dona ferentes.
Je redoute les Grecs, meſme avec leurs preſens.

Car ne doit-on pas avoüer que le preſent du Centaure fut un preſent bien funeſte à la malheureuſe Déjanire. Outre cela Ovide fait voir par le ſang de ce Centaure que Déjanire receut comme un moyen de ſe conſerver l'amour de ſon mary, qu'il ſe mocque de la credulité de ceux qui s'i-

ma-

maginent qu'il y ait des drogues qui ayent la force de faire aimer. Et ailleurs il montre bien qu'il ne le croid pas, lorſqu'il dit en s'adreſſant à une fameuſe Magicienne,

Vertere quæ poteras homines in mille figuras,
Non poteras animi vertere jura tui.
Toy qui pouvois changer en formes differentes
Les hommes mal-heureux,
Tu ne pouvois changer par tes forces puiſſantes
Ton eſprit amoureux.

Car s'il eſtoit vray qu'il y eût quelque choſe qui fût capable de nous faire aimer, il eſt à croire que cette femme qui connoiſſoit la vertu de toutes les plantes, des metaux & des mineraux, & à qui l'on peut dire que la nature avoit découvert tous ſes ſecrets, auroit employé pour elle ce qui auroit pû luy gagner l'amour de ceux qui la dédaignoient.

La beauté ſeule eſt donc le charme,
Ou du moins ce que l'on croid beau,
De qui la force nous déſarme,
Et fait vivre l'amour au delà du tombeau.

Au reſte on feint ici qu'Hercule eſtoit vétu d'une peau de lyon, pour faire voir que les hommes qui ont veritablement du courage & de la generoſité, ne ſe deffendent point contre les injures par des tromperies, mais par leur vertu; & qu'ils ne font point la guerre à couvert, & par des embuſches, mais à force ouverte. Plutarque rapporte que Lyſander, qui eſtoit un Capitaine fin & ruſé ſe mocquoit de ceux qui croyoient qu'il eſtoit indigne d'un homme de la race d'Hercule, de ſe ſervir dans la guerre de ſtratagêmes & de tromperies; & qu'il avoit accoûtumé de dire que quand la peau du lyon n'eſtoit pas aſſez grande pour ſe couvrir tout le corps, on y pouvoit Plut. dans la vie de Lyſand.

coudre celle du renard. En effet cette maxime l'a emporté par dessus l'autre : car ce n'est plus une chose honteuse d'executer par l'adresse ce qu'on ne peut faire par la force ; & il semble que pour bien faire la guerre il faille lyon & renard.

FABLE TROISIESME.

ARGUMENT.

Déjanire ayant appris que son mary estoit devenu amoureux d'Iole, luy envoye la chemise du Centaure, par un de ses serviteurs appellé Lychas ; Mais Hercule n'en fut pas si-tost revêtu, qu'il se sentit brûler, comme d'un feu qui seroit attaché à ses entrailles & devint si furieux qu'il jetta Lychas dans la mer. Mais Thetis qui sçavoit bien que ce valet estoit innocent, le convertit en un rocher, qui est tout couvert de coquilles, & de ces precieuses écailles dont on tiroit autrefois la pourpre.

IL se passa depuis beaucoup de temps qu'Hercule employa glorieusement pour luy. Car il remplit toute la terre de sa renommée, & assouvit par ses travaux l'injuste haine de Junon. Mais comme il revenoit victorieux d'Echalie, & que par un fameux sacrifice il alloit payer les vœux qu'il avoit faits à Jupiter, pour la victoire qu'il venoit de remporter ; la renommée qui se plaist toujours de mêler le mensonge avec la verité, & qui prenant naissance d'un petit bruit, s'augmente ensuite & se for-

fortifie par les fauſſetez qu'elle inven-
te, vint apprendre à Déjanire, que
ſon mary eſtoit devenu amoureux d'Io-
le, & que toute ſa vertu n'avoit pû
empeſcher l'amour de le rendre eſclave
de ſon eſclave. Cette femme qui ai-
moit, crût aiſément ce rapport; & le
premier remede qu'elle employa con-
tre ſa douleur, ce furent des ſoûpirs &
des larmes. Mais bien-toſt apres: Pour- «
quoy, dit-elle en elle-meſme, nous a- «
muſons-nous à pleurer, puiſque ma «
rivale ſe doit mocquer de mes larmes, «
& augmenter par ſes riſées mes reſſen- «
timens, & mes douleurs? Peut-eſtre «
qu'elle ſera bien-toſt ici, il faut ſe hâ- «
ter de chercher de l'aide, & de tenter «
quelque choſe, tandis que nous le pou- «
vons, & qu'une autre n'a pas encore «
uſurpé ma place. Feray-je des plaintes, «
ou demeureray-je dans le ſilence? At- «
tendray-je ici ma rivale, ou retourne- «
neray-je à Calydon? Sortiray-je de ce «
Palais pour favoriſer les amours d'Her- «
cule, & ne m'oppoſeray-je point à ſa «
perfidie? Si je me remets en memoire «
que je ſuis ſœur de Meleagre, n'entre- «
prendray-je pas quelque action ſigna- «
lée? Et ne témoigneray-je pas en cou- «
pant la gorge à l'infame qui m'oſte Her- «
cule, ce que peut la douleur d'une fem- «

me que l'on outrage ? Mille penſées differentes luy paſſerent dans l'eſprit, mais enfin elle reſolut, pour r'allumer l'amour de ſon mary, de luy envoyer la chemiſe du Centaure, & la donna à Lychas, ſans ſçavoir ce qu'elle donnoit, ni qu'elle envoyoit la mort à Hercule, & qu'elle ſe preparoit de nouveaux maux. Ainſi la malheureuſe Déjanire recommanda à ce fidelle ſerviteur, de porter ce preſent à ſon maiſtre. Il le porta, Hercule le receut, & ſe revétit de cette chemiſe empoiſonnée, avant que d'aller au ſacrifice. Mais à peine eut-il jetté l'encens dans le feu, à peine eut-il commencé ſes prieres, & verſé du vin ſur l'autel, que le poiſon qu'il venoit de prendre, commença à s'échauffer, & ſe répandit par tout ſon corps. Hercule cacha ſa douleur & la ſurmonta par ſa vertu, autant qu'il luy fut poſſible. Mais enfin la patience fut vaincuë par ſa douleur, il abandonne l'autel, il change de viſage & de contenance, & remplit de ſes cris & de ſes gemiſſemens, tous les bois du mont Eta. Il veut arracher de ſon corps cette funeſte chemiſe, mais il ne la peut arracher qu'il ne s'arrache auſſi la peau. Et ce qui eſt horrible à dire, ou elle s'attachoit à ſes membres, ou en la tirant de

de force, il emportoit auſſi la chair, & ſe découvroit juſqu'aux os. Son ſang que ce poiſon enflammoit & qu'il convertiſſoit en feu, faiſoit le bruit que fait un fer chaud, lorſque l'on le trempe dans l'eau: Cette furieuſe flâme luy devoroit les entrailles, & faiſoit ſortir de ſon corps une ſueur qui reſſembloit à de l'eau boüillante. On entendoit petiller ſes nerfs, & par la force d'une ſi violente ardeur la moüelle de ſes os ſe fondit. Alors levant les mains au Cieux: O Junon, commença-t'il à s'écrier, repais-toy maintenant de mes douleurs, & regarde avec plaiſir, ô Deeſſe trop cruelle, cette peſte qui me devore! Aſſouviſs ton cœur inhumain de l'infortune qui me tuë; ou ſi je ſuis ſi malheureux, que de faire pitié à mes ennemis (car il eſt vray que tu es mon ennemie) oſte-moy cette triſte vie que mes maux me rendent odieuſe, que je n'ay receuë que pour ſouffrir, & que pourtant tu as enviée. La mort que je te demande ſera pour moy une faveur; & ce preſent ſera digne de venir d'une marâtre. Eſt-ce moy qui ay triomphé de Buſire, tout ſanglant du ſang de ſes hoſtes? Eſt-ce moy qui privay Antée de ce ſecours infaillible qu'il recevoit de la terre, toutes les fois qu'il la touchoit? Eſt-

» Est-ce donc toy, malheureux Hercule,
» que les trois corps de Gerion, & les
» trois testes de Cerbere ne purent pas
» épouvanter? ô bras jusqu'ici victorieux,
» avez-vous rompu les cornes du plus fa-
» meux des Taureaux? Elide a veu ce que
» vous pouviez; & le lac de Stymphale,
» la foreſt de Parthenie, & les fruits que
» n'a pû garder un ſerpent qui veille tou-
» jours, ſont les témoins de voſtre force,
» & de mon courage. Les Centaures n'ont
» pas eſté aſſez forts pour me faire quel-
» que reſiſtance. Ce ſanglier qui déſoloit
» toute l'Arcadie, a eſté foible contre
» moy, & il n'a rien ſervi à l'Hydre de re-
» naiſtre de ſa perte, & d'en reprendre de
» plus grandes forces. N'ay-je pas veu
» dans la Thrace, ſans tremiſſement, &
» ſans crainte ces funeſtes écuries, où l'on
» engraiſſoit des chevaux de ſang humain,
» & où l'on ne voyoit de toutes parts que
» des hommes miſerablement égorgez!
» N'eſt-ce pas moy qui ay tué ces che-
» vaux, & qui ay tué leurs maîtres avec
» eux? Ce fut par la force de ce bras que
» j'étouffay le lyon de Nemée, & que je
» vainquis Cacus ſur les bords du Tybre.
» J'ay porté le Ciel ſur ma teſte, Junon
» s'eſt laſſée de me commander, & jamais
» je ne me ſuis laſſé d'executer ſes com-
» mandemens. Mais voici un nouveau

mon-

monstre à quoy l'on ne peut resister, « ni par la vertu, ni par les armes. Je sens « un tourment qui me brûle les poul- « mons, & qui se nourrit de mon corps; « & cependant le lâche Eurystée joüit des « plaisirs de la vie, il est heureux, il est « florissant. Apres cela, qui pourra croi- « re qu'il y a des Dieux dans le Ciel? Il « n'eut pas si-tost parlé, qu'il prit sa cour- se sur le mont Eta, comme feroit un Taureau qui emporte avec luy la fléche dont il est atteint, & qui croit fuïr son mal en fuïant celuy qui l'a frappé. Tantost vous luy eussiez veu jetter des gemissemens, tantost vous l'eussiez veu fremir & trembler. Quelquefois il se mettoit en furie, & arrachoit des arbres entiers; & quelquefois revenant à soy, il levoit les bras au Ciel, & imploroit le secours de Jupiter. Cependant il apperceut Lychas qui trembloit de crainte, & qui tâchoit de se cacher sous une roche. Mais comme la douleur d'Hercule qui croissoit à chaque moment avoit alors ramassé toutes ses fureurs, & toutes ses rages; C'est donc toy, dit- « il à Lychas, qui m'as apporté un si fu- « neste present, & qui es l'auteur de ma « mort. Lychas plus épouvanté qu'au- « paravant, veut chercher des paroles pour s'excuser; & comme il se jettoit à

ſes pieds, pour luy demander pardon d'une faute qu'il n'avoit pas faite, Hercule le prit par le bras, & apres luy avoit fait faire trois ou quatre tours en l'air, il le jetta dans la mer Eubée, avec plus de violence qu'une fronde ne jette une pierre. Mais tandis que le malheureux Lychas eſtoit encore en l'air, ſon corps s'endurcit; & comme on dit que l'eau de la pluye s'épaiſſit, & ſe prend au vent du Septentrion, que de là ſe forme la neige, & que la neige devient greſle à force de voler en l'air, ainſi l'on a crû dans les premiers ſiecles, que Lychas ayant eſté jetté en l'air avec une impetuoſité ſans pareille, lorſque la crainte avoit déja glacé ſon ſang, & toute l'humidité qui pouvoit eſtre dans ſon corps, fut converti en un rocher qu'on void encore aujourd'huy dans la mer Eubée. En effet, ce rocher a la forme & l'apparence d'un homme, & comme s'il eſtoit encore ſenſible, les Mateloes craignent meſme de le toucher, & l'aplent du nom de Lycas.

Enſuite Hercule ſe voyant prés de la mort, & ne voulant pas que ce venin eût la gloire de dompter Hercule coupa luy-meſme des arbres ſur le mont Eta, & en fit luy meſme un grand bûcher; Et lorſqu'il y fut monté, il donna à Philocte-

loctete ſon arc & ſes fléches qui devoient apres ſa mort paroiſtre encore victorieuſes au malheur & à la ruine de Troye. En meſme-temps il luy commanda de mettre le feu à ce bucher; & apres avoir étendu par deſſus, la peau du lyon de Nemée, il s'y coucha comme ſur un lit, mit ſa maſſuë ſous ſa teſte, comme s'il eût voulu repoſer; & parut ſur ce grand braſier avec le meſme viſage, que s'il eût eſté ſur des fleurs, ou qu'il eût eſté à table, parmy les plaiſirs & les delices.

FABLE QUATRIESME.

ARGUMENT.

Hercule ſe brûle ſur le mont Eta. De mortel qu'il eſtoit, il eſt rendu immortel & eſt receu comme Dieu dans les Cieux, où il épouſe Hebé la Deeſſe de la jeuneſſe. Cependant Déjanire ayant ſceu ſa mort, ſe tuë de regret, pour ſe punir elle-meſme de la faute qu'elle avoit faite.

LORSQUE le feu ſe fut pris de tous côtez dans le bucher, & qu'il eut commencé à attaquer Hercule qui le mépriſoit, auſſi-toſt les Dieux craignirent pour ce grand exterminateur, & des monſtres & des Tyrans qui perſecutoient le monde. Mais Jupiter ayant re-

reconnu qu'ils apprehendoient pour Hercule, leur parla de la sorte, avec un visage riant : Vostre crainte, leur „ dit-il, me donne un plaisir extréme; „ & je me réjoüy de voir que ceux qui sont „ sous ma conduite, & dont on me nom„ me le pere, ayent une ame reconnoissan„ te, & qu'enfin vostre faveur se soit de„ clarée pour mon fils. Car bien que vo„ stre douleur soit juste, & que vous de„ viez ce ressentiment aux grandes actions „ qu'il a faites, je vous en suis pourtant „ obligé. Mais perdez cette vaine crain„ te & mocquez vous de ces flâmes qui „ semblent menacer Hercule. Celuy qui „ a vaincu toutes choses vaincra aussi ce „ grand feu que vous voyez allumé, & „ ne le sentira que par la partie qu'il tient „ de sa mere. Car ce qu'il a tiré de moy, „ est immortel, & les flâmes & la mort „ n'étendent pas jusques-là leur pouvoir „ & leur empire. Ainsi en mesme temps „ qu'il se sera dépoüillé de ce qu'il a de „ terrestre, je le recevray dans le Ciel, je „ le revétiray de l'immortalité dont vous „ joüissez; & je m'asseure que tous les „ Dieux se réjoüiront de mon dessein. „ Que si quelque Dieu ne peut souffrir „ qu'Hercule soit mis aux rang des Dieux, „ & qu'il ne veüille pas luy donner ce prix, „ bien qu'il confesse qu'il le merite, il

fau-

faudra qu'il y consente, malgré ses pas- «
sions & ses volontez. Tous les Dieux «
approuverent la resolution de Jupiter, «
& Junon mesme témoigna qu'elle y donnoit son consentement; & qu'elle n'avoit rien oüy qui luy déplût, excepté les dernieres paroles de Jupiter qui sembloient s'adresser à elle. Cependant le feu avoit devoré tout ce qu'il y avoit de perissable en Hercule, & alors bien qu'il fût toujours le mesme, il ne parut pas pourtant le mesme. Il ne luy demeura rien de ce qu'il avoit de sa mere, & il ne resta rien en luy que ce qu'il tenoit de Jupiter. Comme un serpent qui s'est dépoüillé de sa vieillesse, en se dépoüillant de sa peau, & qui s'est revétu d'une écaille plus reluisante, paroist plus éclatant, & plus beau quand il se roule sur l'herbe, à la lumiere du Soleil. Ainsi Hercule ayant quitté ce qu'il avoit de mortel, & triomphant par la meilleure partie de luy-mesme, commença à paroistre plus grand, plus auguste & plus venerable, & alors Jupiter l'enleva sur un chariot, & le transporta dans les Cieux.

EX-

EXPLICATION III. & IV.

De la jalousie de Déjanire, de Lychas converti en pierre. Et de l'Apotheose ou de la Deification d'Hercule.

VOICI la confirmation de ce que nous avons dit dans l'autre Fable qu'il faut craindre les presens & les conseils qui viennent de nos ennemis. En effet, Déjanire perd Hercule, & se perd avec luy, pour avoir crû trop facilement la feinte amitié de ce Centaure. Mais aussi veut on nous montrer par là qu'il n'y a rien de plus credule que la jalousie, qu'elle se porte aisément à tout ce qui peut la satisfaire, & qu'elle ne regarde pas qui luy promet du soulagement, pourveu qu'on luy en fasse esperer. Il est vray que la jalousie de Déjanire estoit juste & son intention innocente; & l'on diroit que la Fable devoit avoir une bonne fin à une entrepriſe si raisonnable. Mais le dessein de la Fable, qui tend toujours à l'instruction, & qui veut que nous profitions aussi bien des fautes que de la vertu de ceux dont elle fait voir les avantures, est de nous apprendre par le malheur de Déjanire combien l'imprudence est dangereuse, & que quand on n'y prend pas garde on se perd souvent par les mêmes moyens qu'on employoit à se conserver.

Quant à l'avanture de Lycas, elle fait voir comme disent quelques uns, & comme le Proverbe a dit devant eux,

Que service de Grand n'est pas un heritage.

En effet aprés que vous avez passé à la Cour la plus grande partie de vostre vie, & que vous avez rendu de longs & de fidelles services, lorsque vous pensez en recevoir la recompense, l'on vous

vous commande des choſes, comme au malheureux Lycas, qui ſont cauſe de voſtre perte.

Au reſte, pour ne point redire ici ce que tant d'autres ont dit, je ne parleray point en particulier des travaux d'Hercule. Je diray ſeulement qu'ils nous repreſentent les combats de l'homme vertueux contre les paſſions de l'ame & les afflictions de la vie. Car la pluſpart aiment mieux rapporter cette Fable à la morale qu'à l'hiſtoire ou à autre choſe. En effet ils diſent que par les ſerpens qu'il tua dans ſon berceau, l'on veut montrer que ceux qui ſont deſtinez aux grandes choſes en donnent des marques dés leur enfance; Que par Antée qu'il étouffa entre ſes bras en l'empeſchant de toucher la terre ſa mere dont il prenoit de nouvelles forces, on doit entendre la ſenſualité qui naiſt de la chair, & qui ſe nourrit par la chair; & que le moyen de la vaincre c'eſt d'élever nôtre ame au Ciel, & d'empeſcher qu'elle ne panche vers la terre. On feint au reſte qu'Hercule eut beaucoup de peine dans ce combat, parce que le plus grand des combats eſt celuy que l'on donne contre les concupiſcences & les autres paſſions, & que les ſages font une guerre plus forte contre les vices, que contre les autres ennemis. Auſſi Diogene le Cynique eſtant extraordinairement travaillé de la pierre ou de quelqu'autre ſorte de maladie, & voyant que l'on couroit à l'amphitheatre; Que ces gens-là ſont fous, dit-il, de courir comme ils font pour voir des hommes qui ſe battent contre des bêtes, & de ne pas s'arreſter pour me voir combattre contre la douleur.

Fulgent. l. 2. Mith. Albricius de Deorum imag.

Platon in moral.

Les meſmes qui rapportent cette Fable à la morale diſent, que par Cerbere à trois teſtes qu'il amena des Enfers, comme pour ſervir à ſon triomphe, l'on figure la gourmandiſe, parce que

la

la gourmandiſe demande particulierement trois choſes, l'abondance, le plaiſir du goût, & la durée de ces deux choſes. Que par ce Dragon qu'il tua, & qui gardoit les fruits d'or des Heſperides conſacrez à Venus, l'on repreſente la malice : Car l'on ne peut recueillir les fruits de la vertu que l'on n'ait auparavant étouffé la malice qui veille perpetuellement pour la deffence & pour la conſervation des vices. Que par le lyon de Nemée l'on entend l'orgueil, l'arrogance, la fureur; Que par les Centaures l'on repreſente les hommes charnels; Que par les chevaux de Diomede, qui vivoient de chair humaine, l'on entend la cruauté, & les paſſions illegitimes qu'il ſurmonta par ſa vertu. Que par l'Hydre, l'on entend le vice en general, qui a autant de teſtes qu'il y a de vices differents. Que par Cacus qui habitoit dans une caverne, car κακὸς ſignifie méchant, l'on entend la malice qui tâche toujours à ſe cacher, mais que le ſage découvre, & qu'il extermine du monde autant qu'il eſt poſſible. Que par Cerbere qu'il enchaiſne, que par les fruits d'or des Heſperides, & par ce Dragon qui les gardoit, l'on entend l'avarice & le deſir des richeſſes. Que par les étables d'Augias où il y avoit trois mille bœufs, & qui n'avoient jamais eſté nettoyées devant l'arrivée d'Hercule, l'on entend la Cour de ce Prince qui eſtoit remplie de vices, & qu'Hercule en ſceut purger.

Albricius de Deorum imag.

Ainſi les Philoſophes Moraux font un Philoſophe d'Hercule. Mais comme autrefois pluſieurs villes voulurent toutes s'attribuer la naiſſance d'Homere, il n'y a preſque point de profeſſions qui ne prennent Hercule pour leur Patron; & qui ne l'engagent dans leur party. Le guerrier, qui n'eſt pas ſi ſubtil que le Philoſophe, ne va point chercher des explications ſi éloignées, &

ſe

se contente de ce qu'il trouve. Il fait ses courses dans d'autres campagnes que dans celles de l'imagination. Il croit donc que Busire & Antée estoient des Rois puissans & cruels, l'un d'Egypte & l'autre de Lybie, qui deshonnorerent le nom de Roy par des tyrannies prodigieuses ; & qu'Hercule qui faisoit la guerre pour exterminer les Tyrans & les brigandages, & enfin pour l'utilité publique deffit ces deux ennemis du genre humain.

Je ne sçay s'ils disent vray, mais au moins Plutarque rapporte que Sertorius trouva son corps, & qu'il avoit soixante coudées de long. Ils disent tout de mesme, que Cacus fut un Prince méchant ; qui faisoit par tout des voleries & des brigandages ; Que les Centaures estoient les peuples de la Thessalie, qui furent les premiers qui dompterent les chevaux & qui s'en servirent, & qu'on a feint sur ce sujet qu'ils estoient hommes & chevaux, parce qu'en voyant de loin un homme à cheval, il semble que l'homme & le cheval ne soient qu'une mesme chose ; Que les oyseaux Stymphalides estoient des voleurs aux environs de Seymphale, qui est une ville & un lac de l'Arcadie ; Que ce Taureau, que ce Sanglier, que ce lyon, estoient tout de mesme de fameux voleurs, qui portoient ces noms, ou qui portoient ces animaux dans leurs enseignes ; Qu'il se peut faire pourtant que comme Samson, Hercule ayant trouvé un lyon le combattit & le tua ; Que Geryon estoit un Prince qui avoit trois Royaumes & deux freres avec lesquels estant bien uny, il se rendoit par tout redoutable ; Que l'Hydre tout de mesme estoit une puissance que l'on ne pouvoit abatre, & qui reprenoit toujours de nouvelles forces ; Qu'Augias & Diomede estoient aussi des Tyrans qui persecutoient les peuples ; Que par

Plut. dans la vie de Sertor.

Plin. Soli-

par ce dragon qui gardoit les fruits d'or, l'on entend un bras de mer qui va en tournant comme un ſerpent, & qu'Hercule traverſa pour aller faire la guerre de l'autre côté, où il y avoit dit-on de grandes richeſſes, qui conſiſtoient, ou en or, ou en beſtail; Que Cerbere eſtoit une eſpece de ſerpent qui tuoit par ſes morſures, & par la ſeule *infection de ſon haleine*, & qui fut trouvé dans la Laconie ſous un promontoire appellé Tenare, mais qu'enfin Hercule en délivra le païs. Or parce qu'il y a un gouffre dans ce promontoire qu'on dit eſtre l'entrée des Enfers, l'on a feint que ce monſtre appellé Cerbere eſtoit le chien des Enfers. Surquoy je diray en paſſant que Pauſanias rapporte qu'Homere a eſté le premier qui a donné le nom de chien à ce ſerpent, ſans toutefois rien dire de ſa forme.

Pauſan.

Heeateus. Mileſius.

Enfin le guerrier dit au Philoſophe qu'Hercule ſurmonta par la force de ſon bras, & par celle de ſon courage tant de difficultez & tant d'obſtacles, & que c'eſt faire injure à ce Heros & luy dérober ſa gloire, que le faire regenter dans une école, au lieu de le faire paroiſtre dans un champ de bataille, & à la teſte des armées.

Les Politiques qui ſont ou guerriers ou Philoſophes, quand il eſt beſoin d'eſtre l'un ou l'autre, & qui ſont enfin toutes choſes ſelon les occaſions, veulent qu'Hercule ait eſté un grand Politique, qui ſe ſervoit ſelon le beſoin, ou des armes, ou de la Philoſophie, ou de l'Eloquence, Qu'Atlas fut un Prince qui eut de grandes affaires qu'Hercule accommoda par ſa prudence & par ſes conſeils; Qu'Antée fut veritablement un Roy de Lybie, qu'Hercule vainquit apres de grandes difficultez; Mais que n'ayant pû le vaincre dans ſon païs, d'où il tiroit toujours de nouvelles forces, il fit en ſorte de l'attirer loin de ſon Royau-

yaume, & que là il le défit facilement. Que l'hydre, ce monſtre à cent teſtes, repreſente le peuple dont on ne ſçauroit venir à bout, que par le fer & par le feu; c'eſt à dire par des loix aſſez rigoureuſes pour le retenir dans le devoir; Que comme un ſage Politique, qui ne travaille que pour la gloire & pour le repos du public, il ne faiſoit la guerre que juſqu'à ce qu'il eût puny les fautes qu'on avoit faites, & reparé les injures qu'on avoit receuës. Ainſi les Politiques rapportent les travaux d'Hercule à la Politique, & parce qu'ils croyent qu'il n'y a point de ſcience qui ſoit plus digne d'un grand homme que celle-là, ils ont fait Hercule Politique ſans que peut-eſtre il y ait jamais penſé. Ainſi les Orateurs ont voulu qu'Hercule ait eſté Orateur, & qu'il n'ait point tué les Tyrans, dont nous avons n'agueres parlé, mais qu'on a feint qu'il les avoit exterminez, parce qu'il avoit fait en ſorte par la force de ſon éloquence qu'ils avoient ceſſé d'eſtre Tyrans, & qu'il les avoit ramenez dans les bonnes mœurs.

Les Hiſtoriens meſmes ont trouvé Hercule ſi charmant & ſi merveilleux dans la Fable, qu'ils en ont voulu faire auſſi un Heros & un ornement de l'hiſtoire. Ils apportent pour témoignage ce que nous venons de dire d'Antée, ce que nous avons dit du fleuve Achelois, qu'il diviſa en pluſieurs ruiſſeaux, & enfin tout ce que nous en avons dit d'hiſtorique ſur quoy l'on a fondé cette Fable. Ils diſent encore que l'hydre eſtoit une place forte qu'aſſiegea Hercule & qu'il prit; mais qu'on avoit feint que l'hydre n'avoit pas ſi toſt perdu une teſte qu'il en naiſſoit d'autres, parce qu'en meſme-temps qu'il avoit tué quelques gens de guerre, il en paroiſſoit de nouveaux en leur place; Que pour Augias, des étables duquel nous avons déja parlé, c'eſtoit un Prince qui

avoit

avoit un si grand nombre de bestail, que la plus grande partie de ses terres estoient couvertes de leur fiente, & que cela les avoit rendues inutiles; Mais qu'Hercule ayant trouvé le moyen de détourner le fleuve Alphée, le fit passer par dessus ces terres, les nettoya par ce moyen, & leur rendit leur fertilité. Ainsi les Historiens dérobent Hercule à la Fable, pour le donner à l'histoire.

Nous avons déja dit que les Philosophes Moraux ont voulu qu'Hercule ait esté de leur escole, les Physiciens veulent qu'il soit aussi de la leur. En effet, ils disent que ce fut luy qui enseigna le premier qu'il y avoit trois sortes de corps, & trois sortes d'ames, l'un qui estoit animé par l'ame vegetative, comme les arbres & les plantes; l'autre par une ame sensitive, comme les bêtes, & l'autre qui est l'homme, par une ame raisonnable; & que c'est ce qu'on figure par ce Geryon à trois testes. Mais il n'est pas jusqu'aux Astrologues qui ne disent que Hercule a esté de leur mestier, & qu'on en rend témoignage quand on dit qu'il aida Atlas à porter les Cieux. En effet, l'on rapporte qu'il sçavoit parfaitement l'Astrologie, que ce fut luy qui en apporta la connoissance en Grece. Qu'il conféra avec Atlas touchant le Ciel & les Astres, qu'il l'aida en beaucoup de choses, & qu'on a feint là dessus qu'il l'avoit aidé à porter le Ciel. Davantage, ils disent que ce fut luy qui parla le premier du Dragon Celeste representé par quelques Etoilles, que quelques-uns ont appellées les pommes d'or des Hesperides. C'est pourquoy ils l'ont placé auprés de ce signe, sous le nom d'Engonasis, comme qui diroit l'agenoüillé: car Hercule appuyé sur un genoüil, tâche à fouler du pied gauche le côté droit du Dragon.

Enfin

Enfin quelques-uns ont crû qu'Hercule n'étoit autre choſe que le Soleil, qui eſt l'ornement & la gloire de Junon, c'eſt à dire de l'air & du Ciel. L'on feint que Junon en eſt envieuſe, parce qu'il ſemble quelquefois que l'air met en uſage tout ce qu'il eſt capable de produire, comme les nuages, & les broüillards pour offuſquer le Soleil. Ils diſent que ſes douze travaux ſont les douze ſignes du Zodiaque, par où il paſſe & repaſſe ſans ceſſe; Que par Geryon que tua Hercule, l'on entend les trois mois de froid que le Soleil fait ceſſer lorſque du tropique d'Hyver il revient à l'Equinoxe. Que par les Taureaux de ce Prince qu'Hercule amena des dernieres extremitez de l'Ocean, dans les parties habitées de la terre, l'on figure les foudres & les tonnerres qui commencent à ſe faire entendre apres que l'hyver eſt paſſé, & qui naiſſent des exhalaiſons de l'eau & principalement de l'Ocean. Et au reſte, on fait venir Geryon de γαρύειν qui ſignifie bruire, faire bruit, à cauſe des vents que l'on entend en hyver. Enfin, parce qu'en s'approchant de nous, le Soleil repreſenté par Hercule, commence au Printemps à faire naiſtre toutes choſes, & pour ainſi dire à faire rajeunir la nature, l'on a dit que Junon luy donne en mariage Hebé ſa fille, qui n'eſt autre choſe que cette douce temperature de l'air, qui rend avec le Soleil le Printemps ſi fecond & ſi agreable.

Au reſte il ne ſe faut pas étonner ſi cet Hercule a fait tant de belles choſes, car au rapport de Ciceron, il y en eut ſix qui ſe ſignalerent tous par un courage heroïque, & l'on a attribué à celuy dont nous parlons, toutes les actions des autres. *Liv. de la nature des Dieux.*

Mais on me demandera ſans doute pourquoy aprés avoir ſurmonté tant de perils & tant de monſtres, on feint qu'Hercule ſe laiſſa vaincre ſi laſchement par des amours qui le rendirent a-

dultere, & qui luy firent faire des choſes ſi baſſes, & ſi indignes de ce qu'il avoit fait auparavant ? Ainſi les anciens ont voulu montrer qu'il que l'homme de bien veille toujours, & ſe tienne toujours ſur ſes gardes, parce que s'il détourne tant ſoit peu les yeux de la vertu, il eſt emporté par ſa propre nature, comme par un furieux torrent, dans des convoitiſes & des voluptez qui les deshonnorent & qui le perdent. L'on a feint auſſi que l'amour des femmes avoit eſté cauſe qu'il eſtoit mort d'une mort cruelle & épouvantable, parce qu'enfin les volaptez ne produiſoient que de la douleur, que du deſeſpoir, que des infortunes.

Aprés tout il fut reveré comme un Heros pendant ſa vie, & aprés ſa mort il fut adoré comme Dieu à cauſe de ſes vertus merveilleuſes.

Enfin ceux qui ont fait des Dieux d'Hercule, & de tous les grands perſonnages, ont voulu faire voir, comme dit Ciceron, que veritablement les ames de tous les hommes ſont immortelles, mais que celles des grands hommes ſont divines. Ils ont voulu nous apprendre par les peines du fameux Hercule, que ce n'eſt que par les travaux que l'on s'éleve dans le Ciel, & nous enſeigner en meſme-temps par la haine de Junon, qui perſecutoit Hercule, que le Ciel meſme s'oppoſe quelquefois à la vertu, c'eſt à dire que l'influence des Aſtres eſt quelquefois ſi maligne, que la vertu que l'on devroit par tout adorer, eſt par tout perſecutée.

FABLE CINQUIESME, & VI.

ARGUMENT.

Junon prie Lucine, Deeſſe qui preſide aux enfantemens, d'empeſcher Alcmene d'accoucher heureſe-

renfement d'Hercule. De ſorte que Lucine s'eſtant déguiſée en vieille, s'alla aſſeoir auprés de la porte du logis d'Alcmene, & en tenant ſes mains entrelaſſées entre ſes genoüils, qu'elle avoit mis l'un ſur l'autre, elle empeſchoit Alcmene d'accoucher, & luy faiſoit ſentir des douleurs qui la réduiſoient à l'extremité. Cependant Galantis l'une des ſervantes d'Alemene, qui apperçeut cette vieille en cette poſture, s'imagina qu'elle nuiſoit à ſa maiſtreſſe, & pour la faire retirer, elle commença à crier avec une feinte joye qu'Alcmene eſtoit accouchée. Ainſi Lucine qui la crut, ſortit de la poſture où elle eſtoit, & en meſme temps Alcmene accoucha, & ne ſentit plus de douleurs. Mais l'artifice de cette ſervante fut ſuivi d'un chaſtiment, que ſa fidelité ne meritoit pas. Car Lucine la metamorphoſa en Belette; & voulut qu'elle enfantât par la bouche d'où eſtoit ſorti le menſonge qui avoit eſté ſi favorable à ſa maiſtreſſe.

QUAND Hercule eut eſté receu dans les Cieux, Atlas qui les porte ſur ſes épaules, s'apperceut que ſon fardeau eſtoit plus peſant que de coûtume. Mais cependant Euriſtée qui n'avoit jamais aimé Hercule, n'avoit pas encore perdu ſa haine, & exerçoit contre le fils cette longue animoſité qu'il exerçoit contre le pere. Alcmene, qui eſtoit déja vieille, en avoit des reſſentimens extrémes; & toute la conſolation qu'elle recevoit en ſa vieilleſſe, eſtoit de s'entretenir avec Iole, ou de ſes propres avantures, ou des travaux glo-

rieux, qui faiſoient adorer par tout la memoire du grand Hercule. Hyllus ſon fils, qui aimoit Iole, l'avoit alors épouſée ; & déja elle eſtoit groſſe, & toute preſte d'accoucher, quand Alcmene luy tint ce diſcours : Au moins, ma fille, luy dit-elle, je prie les Dieux de vous délivrer avec joye de l'enfant que vous portez, & j'en prie particulierement Lucine, que la haine de Junon me rendit ſi contraire, lorſque j'accouchay d'Hercule. En effet, quand le temps fut venu qu'il devoit venir au monde, j'eſtois ſi groſſe, & le fardeau que je portois eſtoit ſi peſant, qu'il eſtoit aiſé de juger qu'il venoit de Jupiter. Ainſi je ſouffrois des maux que je ne puis vous exprimer ; & maintenant que je vous en parle, il me ſemble que je les reſſens, & ce m'eſt une douleur ſeulement de m'en ſouvenir. Je fus ſept jours & ſept nuits en travail, & tout ce que je pouvois faire dans des maux ſi violens, eſtoit de lever les mains au Ciel & d'appeller Lucine pour m'en délivrer. Veritablement elle vint, mais elle vint gagnée par Junon, à qui elle promit de me perdre, au lieu de me ſecourir. Lorſqu'elle eut donc entendu mes cris, elle s'aſſit auprés de la porte de mon logis, dans la place qui eſt au

devant ;

devant; & ayant mis un genoüil sur « l'autre, & entrelassé ses doigts ensem- « ble, elle dit bas quelques paroles, & « n'eut pas si-tost commencé à les pronon- « cer, qu'elle empêcha mon accouche- « ment. Cependant je fis des efforts pour « me délivrer de l'enfant qui me donnoit « tant de peine, & je ne pus m'empêcher « d'appeller Jupiter ingrat, de luy dire « des injures. Je souhaitois la mort com- « me mon unique secours, & je faisois « des cris & des plaintes; qui eussent pû « toucher des rochers. Les Dames de « Thebes, qui estoient autour de mon « lit, faisoient inutilement des vœux pour « moy, & tâchoient en vain par leurs « discours, de m'inspirer de la patience. « Je ne receus du secours que de Galan- « tis, l'une de mes servantes, grosse fille « rousse, qui estoit propre à toutes cho- « ses, & que tout le monde aimoit, par « cette bonté naturelle qui la rendoit si « prompte à servir. Elle s'imagina la pre- « miere que les douleurs d'un si long tra- « vail, estoient un effet de la haine de « Junon; comme elle sortoit souvent du « logis, & qu'elle y rentroit souvent, el- « le prit garde qu'une vieille (c'estoit « Lucine déguisée) estoit assise auprés de « la porte, & qu'elle tenoit ses mains en- « trelassées contre ses genoüils. De sorte «

» que s'imaginant qu'il y avoit du myſte-
» re en cette poſture, dans laquelle elle
» l'avoit toujours rencontrée : Qui que
» vous ſoyez, luy dit-elle, réjoüiſſez
» vous Alcmene eſt heureuſe accouchée
» du plus bel enfant qu'on vit jamais. La
» Deeſſe ſurprise de cette nouvelle, ſe
» leve auſſi-tôt de ſa place, & n'eut pas
» ſi-toſt défait ſes mains & ſes doigts,
» qu'elle tenoit comme liez enſemble,
» que je fus délivrée de peine. On dit que
» Galantis ſe mocqua de la Deeſſe, qu'el-
» le avoit trompée; & que la Deeſſe en
» colere, la prit auſſi-toſt aux cheveux,
» & que l'ayant jettée par terre, elle la
» changea en Belette, comme elle pen-
» ſoit ſe relever. Elle ne perdit pas pour-
» tant ſon ancienne activité; elle eſt de-
» meurée prompte & legere, comme el-
» le eſtoit auparavant, & ſon poil con-
» ſerve encore la couleur de ſes cheveux.
» Mais parce que par le menſonge qui e-
» ſtoit ſorty de ſa bouche, elle avoit aidé
» mon accouchement, elle fait ſes petits
» par la bouche; & au reſte, on la void
» dans nos maiſons auſſi privée qu'aupa-
» ravant.

EX-

EXPLICATION.

De la naiſſance d'Hercule, & de Galantis changée en Belette.

L'On dit qu'Hercule eſt fils de Jupiter & d'Alcmene ; & que par Hercule l'on n'entend autre choſe que la probité, que la vertu, que la force de l'eſprit & du corps. Cela ſe peut confirmer par l'interpretation des noms d'Hercule En effet Hercule fut premierement appellé du nom d'Alcide, qui vient de ἀλκὴ qui ſignifie force ; & eſt fils d'Alcmene, dont le nom eſt compoſé de ἀλκὴ & de μένος qui ſignifie conſtance. Ainſi Alcide fils de la conſtance & de Jupiter, s'acquit de tous côtez dans le monde une gloire immortelle ; & comme il fit de ſi grandes choſes ſollicité par Junon, (c'eſt peut-eſtre à dire par ſon genie, car les anciens diſoient que nous avions chacun noſtre Jupiter & noſtre Junon, voulant parler du Genie ;) il en fut appellé Hercule, comme qui diroit gloire venant de Junon : Car ἥρη ſignifie Junon, & κλέος gloire. Enfin, comme Hercule nous figure la probité, la vertu, les forces de l'eſprit & du corps, & que ces belles qualitez viennent de Dieu, l'on a feint qu'Hercule eſtoit fils de Jupiter & d'Alcmene, ou de la conſtance, ce que peut-eſtre on veut auſſi indiquer par les longues douleurs qu'Alcmene ſouffrit conſtamment avant que de mettre au monde Hercule. Genie que dans les Epiſt.

D'autres diſent que Jupiter engendra Hercule ayant pris la forme d'Amphytrion, parce que Dieu eſt veritablement le pere des hommes, & que les hommes ne le ſont qu'en apparence. Et certes ni Hercule ni pas un autre qui luy reſſemble, ne pourroit eſtre ſans Jupiter, puiſque tout ce qu'on peut s'imaginer de grand, de vertueux

& de ſublime vient ſeulement de Dieu. C'eſt pourquoy l'on dit qu'Hercule eſt fils de Jupiter plûtoſt que d'Amphytrion.

Quant à Galantis qui fut metamorphoſée en Belette, ſon avanture fait voir que ceux-là ſe trompent eux-meſmes qui tâchent de tromper Dieu par leur adreſſe; & que bien ſouvent à l'inſtant meſme qu'on croit eſtre venu à bout d'une entrepriſe, où il y a de l'avantage, & qui eſt neanmoins contre les loix & la volonté de Dieu, l'on en reçoit la punition. Ainſi nous devons apprendre que quand Dieu a permis que des deſſeins qui luy déplaiſent ont eu quelque bon ſuccez, il faut plûtoſt en craindre la ſuite que de ſe réjoüir de l'avantage preſent.

Au reſte, on dit la meſme choſe que de la Belette, d'un oyſeau d'Egypte appellé Ibis, qu'il faits ſes petits par le bec, comme la Belette par la gueule. Neanmoins Ariſtote dit que cela n'eſt point: car comment les petits pourroient-ils venir juſques là? Mais on s'eſt imprimé cette opinion, parce que les petits de la Belette ſont ſi petits, qu'elle les met dans ſa gueule pour les tranſporter autre part.

Ariſt. de natura animal.

FABLES VII. VIII. & IX.

ARGUMENT.

Dryope ſœur d'Iole eſt metamorphoſée en arbre pour avoir rompu une branche d'un arbre appellé Lotos, en quoy une Nymphe fuyant Priape qui la pourſuivoit, avoit eſté convertie. Et tandis qu'Iole contoit cette avanture à Alcmene, Iolas frere d'Iole, revint en ſa premiere jeuneſſe.

ALCMENE n'eut pas ſi-toſt achevé, qu'elle jetta quelques ſoûpirs de regret

gret qu'elle avoit encore d'avoir perdu cette bonne fille. Et lorsqu'Iole la vid soûpirer : Hé quoy, ma mere, luy dit-elle, vous pleurez le changement d'une personne étrangere, qui ne vous estoit point alliée ? Que feriez-vous donc, si je vous contois la déplorable avanture de ma sœur ? Bien que les larmes & la douleur m'ostent la voix & la parole, je tâcheray toutefois de vous faire confesser que son destin est bien étrange. Dryope, ma sœur, estoit fille unique de sa mere : car vous sçavez que je suis née d'une autre femme. Au reste elle estoit si belle, que l'Echalie la considerroit comme une merveille, & qu'Apollon la jugea digne de son amour & de ses caresses. Depuis elle épousa Andremon, que tout le monde estima heureux d'avoir une femme si accomplie. Mais comme elle ignoroit les destins, & ce qui devoit luy arriver, elle vint un jour sur les bords d'un étang couronné de myrthe, car il en est environné de tous côtez ; & ce qui vous touchera davantage, c'est qu'elle venoit offrir aux Nymphes, des couronnes des fleurs. Elle avoit son fils entre ses bras, qui n'avoit pas encore un an, & le nourrissoit elle-mesme : car comme elle l'aimoit uniquement, elle le

„ portoit par tout avec elle; & ſi ce luy
„ eſtoit un fardeau, il ne luy ſembloit pe-
„ ſant que quand un autre le portoit. Il
„ y avoit auprés de l'étang un arbre ap-
„ pellé Lotos, tout couvert de fleurs rou-
„ ges, qui donnoient l'eſperance de quel-
„ ques fruits. Dryope en rompit une
„ branche pour en faire jouër ſon fils, &
„ j'allois faire la meſme choſe : car j'eſtois
„ alors avec elle; mais je vis tomber des
„ goûtes de ſang de la branche qu'elle a-
„ voit rompuë, & l'arbre entier en trem-
„ bla, comme s'il eût eſté ſenſible. En
„ effet, les plus vieux du païs aſſeurent
„ que ce fut autrefois une Nymphe, dont
„ Priape devint amoureux, & qui en fuy-
„ ant ſes careſſes, fut convertie en cet ar-
„ bre qui conſerve encore ſon nom. Ma
„ ſœur ne ſçavoit pas cette avanture; &
„ comme elle penſoit ſe retirer, étonnée
„ de voir ce ſang, elle ſentit que ſes pieds
„ eſtoient attachez à la terre, & ce fut en
„ vain qu'elle s'efforça de les en tirer. El-
„ le ne ſe pouvoit plus mouvoir que par le
„ haut du corps, tout le bas eſtoit déja
„ converty en un tronc, dont l'écorce
„ montant peu à peu, couvrit bien-tôt
„ aprés ſes cuiſſes, & ne luy laiſſa rien
„ de libre que les bras. Dés qu'elle eut re-
„ connu ſon infortune, elle commença à
„ faire des plaintes; elle porta ſes mains
à ſa

à ſa tête pour s'arracher les cheveux, « mais au lieu de cheveux elle n'emporta « que des feüilles, en quoy ſes cheveux « avoient déja été convertis. Cependant « le petit Amphiſe ſon fils, à qui Eury- « te ſon grand pere avoit donné ce nom, « voulut prendre ſes mammelles, mais « il n'en ſortit point de lait, & ce n'eſtoit « plus que du bois qui bleſſoit ce petit en- « fant. Je fus témoin, malgré-moy, de « cette avanture funeſte, & il me fut im- « poſſible de donner du ſecours à ma « ſœur. Mais autant que je le pus, j'em- « peſchay cet arbre de croiſtre, en le ſer- « rant entre mes bras; & je ſouhaitay, je « vous l'avouë, que la meſme écorce me « couvrît, & qu'elle devint mon tom- « beau, comme celuy de ma ſœur. En « meſme-temps mon pere & ſon mary ar- « riverent, & m'ayant demandé où eſtoit « Dryope, je leur montray le Lotos, & « auprés de cet arbre ma ſœur qui n'a- « voit plus rien de reſte que le viſage. Ils « embraſſent & baiſent ce tronc qui a- « voit encore un peu de chaleur; Ils ſe « jettent aux pieds de cet arbre; Ils font « des cris & des plaintes que Dryope en- « tendit encore, & qui l'obligerent à ver- « ſer des larmes dont elle arroſa ſes feüil- « les. Ainſi tandis qu'elle put pleurer, « elle répandit des pleurs; & tandis « qu'el-

„ qu'elle put parler, elle parla de la ſor-
„ te : S'il faut ajoûter quelque foy aux
„ miſerables, je prends les Dieux à té-
„ moins, que je ne merite pas mon mal-
„ heur, & que je ſuis punie ſans crime.
„ Ma vie a toujours eſté pure, elle a tou-
„ jours eſté innocente; & ſi je dis une
„ fauſſeté, je veux que mes feüilles ſe
„ ſeichent; & puiſqu'il a plû aux Dieux
„ que je ne fuſſe plus que du bois, je
„ veux bien qu'on me jette au feu. Mais
„ je vous prie d'oſter cet enfant d'entre
„ ces branches qui le ſoûtiennent, & qui
„ eſtoient tantoſt les bras de ſa mere:
„ Qu'on luy cherche une autre nourrice;
„ qu'on l'amene ſouvent teter auprés de
„ moy; qu'il vienne ſe jouër ſous mon
„ ombre, & quand il pourra parler faites
„ qu'il vienne ſaluër ſa mere, & qu'il di-
„ ſe avec douleur, cette écorce cache
„ ma mere, & je la baiſe ſous cette écor-
„ ce. Mais prenez garde qu'il n'approche
„ point trop prés des étangs; qu'il ne rom-
„ pe jamais de branche d'arbres, & qu'il
„ s'imagine que tous les arbres ſont au-
„ tant de coups de Deeſſes. Adieu ma
„ vie, dit-elle à ſon mary, adieu mon pe-
„ re, adieu ma ſœur. Mais s'il vous reſte
„ quelque amour pour moy, empeſchez
„ que l'on ne coupe mes branches, &
„ en empeſchant les beſtes de ronger mes
feüil-

feüilles, empeschez les de me devorer: Cependant puisque je ne puis plus me baiſſer, levez-vous un peu je vous prie, pour me donner les derniers baisers, que vous me donnerez-jamais : Et tandis qu'on me peut toucher, faites-moy toucher mon fils, & l'approchez de ma bouche. Je ne puis parler davantage, je sens l'écorce qui se saisit de mon col, & qui cache déja ma teste. Ne vous mettez point en peine de me fermer les yeux, cette écorce mesme, sans que vous vous en donniez le soin, me va rendre ce dernier devoir. Ainsi elle cessa tout ensemble de parler & d'estre ; & neanmoins ses rameaux conserverent encore long-temps de la chaleur. Tandis qu'Iole faisoit ce discours, & qu'Alcmene pleuroit elle-mesme en pensant la consoler ; une étrange nouveauté seicha bien-tost toutes leurs larmes. Car Iolas frere d'Iole, dont on n'attendoit que la mort dans la vieillesse où il estoit, entra dans la chambre avec un visage de jeune homme, & un corps renouvelé, qui avoit toutes les marques d'une jeunesse florissante.

FABLE DIXIESME.

ARGUMENT.

Il eſt neceſſaire pour l'intelligence de cette Fable, qui n'eſt qu'une prediction de quelques choſes qui doivent arriver, de faire un argument plus long que cette Fable meſme.

Le Devin Amphiaras ſçachant qu'il devoit mourir à la guerre de Thebes ſe cacha pour n'y pas aller. Mais Eriphyle ſa femme, ayant eſté gagnée par quelques preſens découvrit le lieu où il eſtoit, & fut cauſe par ce moyen de la perte de ſon mary. Mais avant que de partir, il commanda à Alcmeon ſon fils, de tuer ſa mere, auſſi-toſt qu'il auroit appris ſa mort. En effet, il la tua & luy oſta le collier qui avoit ſervi à la gagner, & le donna à Alphesibée fille de Phegée, qu'il épouſa quelque temps aprés. Depuis étant devenu amoureux de Callirhoé, il la prit auſſi pour femme, & luy promit le collier qu'il avoit donné à Alphesibée; mais Alphesibée qui ne put ſouffrir cet outrage, le fit tuer par ſes freres. C'eſt pourquoy Callirhoé, qui en avoit deux enfans encore petits, demanda à Jupiter qu'il voulut avancer leur age pour vanger la mort de ſon pere.

HEBE' qu'Hercule avoit épouſée, fit cette grace à Iolas, à la priere de ſon mary; & comme elle eſtoit preſte de jurer qu'elle ne feroit jamais à perſonne la meſme faveur, Themis l'empécha
„ d'en faire le ſerment. Déja, dit elle, la
„ diſcorde prepare à Thebes une cruelle

& fu-

& funeſte guerre. Il eſt certain que Capanée y doit mourir d'un coup de foudre ; & que deux * freres doivent ſe tuer dans un duel déteſtable. La terre y engloutira tout vif le Devin Amphiaras ; & ſon fils, qui le vangera par le meurtre de ſa mere, ſera par la meſme action eſtimé bon fils, & tenu enſemble fils dénaturé. Comme il ſera perſecuté par l'image de ſon crime, par la preſence des furies, par l'ombre ſanglante de ſa mere, il ſortira en meſme-temps de ſon ſens, & de ſa maiſon. Mais enfin ayant épouſé deux femmes, & voulant donner à la derniere un collier d'or, qu'il avoit donné à la premiere, il ſera tué par ſes beaux freres. Alors Callirhoé, ſa ſeconde femme, priera Jupiter d'avancer l'âge de ſes enfans, & d'ajoûter des années à leurs années afin que la mort d'un pere, qui fut vangeur de ſon pere, ne demeure pas impunie ; & Jupiter touché de ſes plaintes, changera ſes enfans en hommes parfaits.

* Eteocle & Polinice.

EXPLICATION.

De Dryope changée en un arbre appellé Lotos. D'Iolas rajeuni, & des fils de Callirhoé, qui d'enfans qu'ils eſtoient, furent faits hommes inopinement.*

* Lon dit que c'eſt l'Aliſier.

IL y a de l'apparence, que par le malheur de Dryope qui fut metamorphoſée en arbre pour avoir

avoir rompu une petite branche d'arbre, la Fable nous veut avertir que meſme dans les petites choſes il faut prendre garde à ce qu'on fait ; car il arrive ſouvent que ce qu'on croid de peu d'importance, a de grandes ſuites, & ouvre la porte à de grands maux.

Mais l'on dit qu'on a feint que Dryope, dont le nom vient de δρῦς qui ſignifie un cheſne, fut metamorphoſée en un arbre appellé Lotos, peut eſtre à cauſe qu'il y a quelque rapport entre cet arbre & le cheſne. Et effet, l'on dit que le Lotos eſt auſſi dur que le cheſne, & que non plus que le cheſne, il n'eſt pas ſujet à la vermoulure.

Pour Jolas, il vécut juſqu'à la derniere vieilleſſe, avec une vigoureuſe ſanté & une force incomparable ; & parce qu'il fit quantité de belles choſes ſur ſes vieux jours, on a feint qu'il avoit eſté rajeuny au temps que les autres meurent de vieilleſſe. L'on a dit tout de meſme que les fils d'Alcmeon & de Callirhoé, d'enfans qu'ils étoient arriverent inopinément à l'âge où les hommes ont plus de vigueur & de force, parce qu'ils firent en leur jeuneſſe des choſes dignes des hommes parfaits. Ainſi ces Fables nous enſeignent que la vertu n'affecte point d'âge, qu'elle n'attend point la force du corps pour faire voir ce que peut la ſienne, & qu'elle ne ſe reſſent point dans les vieillards de l'infirmité de leur vieilleſſe.

Au reſte ; on a feint qu'Hebé, qui eſt la Deeſſe de la jeuneſſe, ou plûtoſt la jeuneſſe meſme, fut mariée à Hercule, parce que la jeuneſſe floriſſante eſt toûjours jointe avec cette maſle vigueur qu'on repreſente par Hercule.

FA-

FABLE ONZIESME.

ARGUMENT.

Biblis devient amoureuse de Caune son frere, & le presse de telle sorte, qu'elle l'oblige de fuïr, & de quitter son pays. Neanmoins elle le suivit jusqu'en Carie, où elle fut changée en fontaine.

LORSQUE Themis, qui sçavoit les choses futures, eut fait ce discours prophetique, on entendit de part & d'autre murmurer les Dieux; & chacun se demandoit en soy mesme, pourquoy la mesme faveur ne seroit pas accordée à d'autres, qui n'en estoient pas indignes. L'Aurore parla pour Titon, & se plaignit de sa vieillesse; Cerés ne peut endurer que Jasion devienne vieux; Vulcain demande l'immortalité pour Erichthon son fils; & Venus voudroit voir revenir Anchise en sa premiere jeunesse. Enfin il n'y a point de Dieu qui n'ait quelqu'un qu'il favorise, & qui ne se passionne pour quelqu'un. Peut-estre aussi que de ce murmure, on eût passé jusqu'à la sedition, si Jupiter comme en colere n'eût témoigné par ce discours, que ces passions des Dieux ne luy étoient pas agreables. Si, dit-il, vous « avez pour moy du respect, est-ce ainsi que vous le montrez? Faut-il que la « passion vous emporte si avant, qu'on « dou-

„ doute ſi vous eſtes Dieux? Y a-t'il quel-
„ qu'un entre vous, qui penſe avoir aſſez
„ de force, pour ſurmonter auſſi les de-
„ ſtins? C'eſt par un arreſt des deſtins,
„ qu'Iolas eſt revenu dans ſes premieres
„ années, & par un arreſt des meſmes de-
„ ſtins, que les enfans de Callirhoé paſ-
„ ſeront en un inſtant dans un âge fort &
„ robuſte, & ce ne ſera point par des bri-
„ gues, ni par la force des armes, qu'ils
„ obtiendront cette faveur. Mais afin que
„ vous enduriez plus conſtamment cette
„ inévitable neceſſité, je ſuis moy-meſ-
„ me ſujet aux deſtins; & ſi je pouvois les
„ changer, Eaque ne ſeroit pas abbatu
„ ſous le fardeau des années, Radaman-
„ the ſeroit toujours en la force & en la
„ vigueur de l'âge, & mon fils Minos ne
„ ſeroit pas mépriſé, parce que la vieil-
„ leſſe l'empeſche d'agir, & de regner
„ ſouverainement, comme il faiſoit au-
„ trefois. Ces paroles de Jupiter firent
impreſſion ſur les Dieux; & pas un
n'oſa plus ſe plaindre, voyant la vieil-
leſſe d'Eaque, de Radamanthe, & de
Minos, dont le nom ſeulement épou-
vantoit les plus grands peuples, pen-
dant qu'il eſtoit encore jeune. Mais a-
lors il eſtoit ſans force, & ayant mis
comme en oubly ſon courage, il redou-
toit le jeune Milet orgueilleux d'avoir

Apol-

Apollon pour son pere; & bien qu'il crût asseurément qu'il fût entré dans ses terres, il n'eut pas la hardiesse de faire un effort pour l'en chasser. En effet si Milet s'en retira; il s'en retira, de luy-meſme; & s'estant mis sur la mer Egée, il s'en alla en Asie où il bâtit une ville à laquelle il donna son nom; & épousa Cyane fille du fleuve Meandre, qui par ses tours & par ses détours semble toujours se fuïr, & courir apres soy-meſme. Il eut d'elle deux enfans jumeaux, un garçon appellé Caune, & une fille nommée Biblis, qui peut servir d'exemple à toutes les filles de n'aimer que ce qu'il est permis d'aimer. Cette malheureuse aima son frere, mais elle ne l'aima pas comme frere, & oublia qu'elle estoit sa sœur, pour devenir son amante. Veritablement elle ne crût pas d'abord que sa passion s'appellât amour; elle ne croyoit pas faillir d'embrasser & de baiſer son frere à toute heure, & son amour se cacha longtemps sous l'apparence trompeuse de l'amitié fraternelle: mais enfin cette passion se declara peu à peu. Toutes les fois qu'elle devoit voir son frere, elle estoit plus curieuse de se parer. Elle avoit plus d'envie qu'auparavant de paroistre belle à ses yeux; & lorsque quelque

que fille qu'elle croyoit plus belle qu'elle, paroiſſoit auprés de luy, elle en eſtoit auſſi-toſt jalouſe. Neanmoins elle ne connoiſſoit pas encore, ni ſa paſſion ni elle-meſme, & avec ce feu inconnu qui la devoroit, elle ne formoit point encore, ni de vœux, ni de deſirs. Mais cette ſorte de modeſtie ne demeura pas long-temps où il y avoit tant d'amour. Biblis commença à nommer ſon frere, & ſon maiſtre, & ſon ſeigneur, elle ne pouvoit plus ſouffrir ces noms de ſœur & de frere, & aimoit mieux que ſon frere l'appellât Biblis, que s'il l'appelloit ſa ſœur. Neanmoins elle n'oſoit pendant le jour abandonner ſon eſprit à de laſcives eſperances; mais lorſqu'elle eſtoit endormie, elle voyoit ſouvent ce qu'elle aimoit; elle croyoit baiſer ſon frere autrement qu'on ne baiſe un frere, & meſme elle en rougiſſoit en dormant. Elle n'eſtoit pas ſi-toſt éveillée, qu'elle ſe remettoit devant les yeux l'image d'un ſonge ſi agreable. Elle demeuroit quelque temps comme tranſportée de cet objet, & puis honteuſe & irreſoluë, elle faiſoit ce diſcours en
„ elle-meſme. Que me preſage, diſoit-
„ elle, malheureuſe que je ſuis le ſonge
„ que je viens de faire? D'où me viennent
„ ces penſées, dont je deteſterois l'effet
veri-

veritablement il plairoit à l'œil le plus « difficile à contenter, & ſes ennemis meſ- « mes trouveroient en luy des charmes. Il « eſt parfait, il eſt beau, je pourrois ſans « doute l'aimer, ſi ce n'eſtoit qu'il eſt « mon frere, & il ſeroit digne de moy, ſi « le nom de ſœur ne s'y oppoſoit point. « Neanmoins, pourveu qu'en veillant je « ne tente rien de ſemblable, je puis bien « vouloir que le meſme ſonge me rappor- « te ſouvent la meſme image, & me trom- « pe ſouvent de la meſme ſorte. Les ſon- « ges n'ont point de témoins, & les faux « plaiſirs qu'ils nous donnent, ne laiſſent « pas d'eſtre un plaiſir. O Venus, ô a- « mour, que je viens de recevoir des ſatis- « factions extrémes ! Et bien qu'elles « ayent duré peu de temps, & que la « nuit qui a paſſé ſi promptement, com- « me envieuſe de mes delices, en ait ſi « toſt privé mon eſprit, que la memoire « m'en eſt agreable ! Ha, ſi je pouvois en « changeant de nom changer auſſi de qua- « lité, & devenir femme de Caune, que « je m'eſtimerois heureuſe d'eſtre la bru « de ſon pere, & qu'il fût le gendre du « mien ! Que les Dieux n'ont-ils permis, « qu'excepté nos peres toutes choſes nous « fuſſent communes ! ô le plus beau de « tous les hommes, je ne ſçay qui ſera « l'heureuſe fille qui deviendra mere par « ton «

» ton amour; mais il ne me pouvoit ar-
» river un plus grand mal que d'avoir le
» meſme pere & la meſme mere que toy.
» Tu ne peux eſtre que mon frere, je ne
» puis eſtre que ta ſœur, & nous ne ſe-
» rons jamais que ce qui s'oppoſe à nos
» plaiſirs. Que me ſignifient donc mes
» ſonges? Doy-je y prendre la confian-
» ce; mais quelle confiance peut-on avoir
» en des ſonges? Mais pourquoy n'au-
» rois-je pas de plus favorables penſées?
» Les Dieux plus ſages que les hommes
» n'ont-ils pas épouſé leurs ſœurs? Ainſi
» Saturne épouſa Opis, l'Ocean Thetis,
» & Jupiter épouſa Junon. Mais juſqu'où
» m'emportent mes réveries? Les Dieux
» ont leurs droits à part, & c'eſt en vain
» que je veux regler les coûtumes de la
» terre ſur ce qui ſe fait dans le Ciel. Il
» faut ou que je chaſſe de mon cœur une
» amour ſi prodigieuſe, ou ſi cela m'eſt
» impoſſible, que je me reſolve à mourir.
» Peut-eſtre que quand je ſeray morte,
» & qu'on me mettra au tombeau, je ſe-
» ray aſſez heureuſe pour avoir un baiſer
» de mon frere. Car enfin, il ne faut pas
» ſonger à l'aimer, ni à chercher une cho-
» ſe qui ne dépend pas de moy ſeule, mais
» du conſentement de deux cœurs. Sup-
» poſons ici qu'il me plaiſe, peut eſtre
» qu'il eſtimera que c'eſt un crime que de

me

me plaire. Neanmoins, les enfans d'Eole n'apprehenderent pas d'épouſer leurs ſœurs. Mais que dis-je, miſerable? & pourquoy pour juſtifier une amour honteuſe, me repreſente-je des exemples? Où s'emporte mon aveugle eſprit? Retirez-vous de mon cœur, flâmes impures & criminelles; & n'aimons deſormais un frere que comme une ſœur doit l'aimer! Toutesfois, s'il avoit commencé le premier à me montrer de l'amour; peut-eſtre que je pardonnerois à ſa paſſion, & que je luy ſerois indulgente. Pourquoy donc ne luy pourrois-je témoigner ce que je ne condamnerois pas en luy? Pourquoy donc ne luy demanderay je pas ce que je ne luy aurois pas refuſé! Mais helas, pourrois-je parler? pourrois-je luy dire que j'aime? Oüy; je le pourray facilement, & l'amour qui m'y contraindra, m'en donnera la hardieſſe. Ou ſi la honte ferme la bouche, une lettre découvrira la paſſion que je cache.

Elle ſe réſolut donc d'écrire; & s'appuyant ſur la table: Quoy qu'il en puiſſe arriver, dit-elle, découvrons cette folle amour. Mais en quel gouffre me vay-je plonger? & combien le feu que je nourris eſt il horrible & épouvantable? Neanmoins elle ne laiſſa pas de com-

"Eole avoit fix fils & fix filles qu'il maria enſemble. Homere parle de ce mariage dans le 10. de l'Odiſſée.

commencer à écrire, mais d'une main timide & tremblante, & fut en doute ſi elle devoit achever. Elle tient d'une main la plume, & de l'autre le papier. Elle lit & relit ce qu'elle a écrit, elle efface, elle change, & remet en meſme-temps ce qu'elle vient d'effacer. Ce qu'elle a écrit luy plaiſt, mais elle ne laiſſe pas de le condamner, & d'en avoir honte. Elle veut déchirer ſa lettre, & auſſi-toſt elle ne le veut plus. Elle ne ſçait ce qu'elle veut, & tout ce qu'elle veut luy déplaiſt. On eût veu ſur ſon viſage un mélange de l'audace & de la peur. Elle avoit mis dans ſa lettre le nom de ſœur; mais elle l'effaça en la reliſant, & fit enfin une lettre qui eſtoit „ conceuë en ces termes. Celle qui vous „ écrit, eſt une fille qui vous aime, & qui „ ne peut eſtre heureuſe, ſi vous ne voulez qu'elle ſoit heureuſe. J'ay honte de „ vous dire ſon nom, & ſi vous demandez ce que je deſire, je voudrois parler „ pour elle ſans qu'il fut beſoin de la nommer, & que vous n'euſſiez point oüy „ parler de Biblis, avant qu'elle fût certaine de l'effet de ſes eſperances. Vous „ avez bien pû vous appercevoir par mes „ langueurs, & par mes larmes de cette „ amour que j'ay cachée. Vous avez bien „ pû la connoiſtre par ces ſoûpirs, dont

vous

vous ignoriez la cauſe, bien que vous « la fuſſiez vous-meſme. Vous avez pû la « remarquer par ces careſſes, & par ces « baiſers, qui vous ont bien fait ſentir, « ſi vous y avez voulu prendre garde, « qu'ils eſtoient plus que d'une ſœur. « Neanmoins bien que ma bleſſure fût « profonde, & que je fuſſe tout en feu, « je prens les Dieux à témoins, que j'ay « tout mis en uſage pour éteindre cette « flâme, & qu'il n'y a point de remedes « que je n'aye tentez contre une ſi dange- « reuſe maladie. J'ay long-temps com- « batu l'amour; J'ay tâché de m'en def- « fendre par toutes ſortes de moyens, « & vous devez croire que j'ay beaucoup « plus ſouffert & beaucoup plus reſiſté « qu'il n'eſt poſſible à une fille de reſiſter « & de ſouffrir. Mais enfin, je ſuis con- « trainte de confeſſer ma défaite, & d'im- « plorer voſtre ſecours. Il eſt en voſtre « pouvoir, ou de ſauver ou de perdre une « fille qui vous aime. Ordonnez de l'un « ou de l'autre, de ma perte, ou de mon « ſalut. Ce n'eſt pas une ennemie qui vous « fait cette priere, c'eſt une fille qui eſt « déja voſtre parente, & qui veut l'eſtre « de plus prés. Laiſſons aux vieilles gens, « qui ne conoiſſent plus l'amour, à exa- « miner les choſes qui ſont licites ou illi- « cites, & à obſerver les loix. Il n'y a «

„ rien de plus convenable à noſtre âge que „ l'amour & les plaiſirs. Comme nous ne „ ſçavons pas encore ce qui nous eſt defendu, nous pouvons nous perſuader „ que toutes choſes nous ſont permiſes; „ & apres tout, nous ſuivons l'exemple „ des Dieux. Nous ne devons point apprehender que la crainte d'un pere s'oppoſe à nos contentemens; Nous n'avons pas ſujet de craindre que l'on parle „ mal de nous, & que nos entretiens „ ſoient ſuſpects, noſtre amour ſe cachera ſous les noms de frere & de ſœur. „ N'ay-je pas déja la liberté de vous entretenir en ſecret? Je vous baiſe, vous „ me baiſez; je vous embraſſe, & vous „ m'embraſſez devant tout le monde, ſans „ que perſonne en murmure. Ce qui reſte „ eſt-il difficile? Ne condamnez pas je „ vous en prie, une malheureuſe fille qui „ confeſſe ſon amour, & qui n'auroit „ garde de le confeſſer, ſi ſon amour qui „ eſt extréme, ne l'y contraignoit. Enfin ayez pitié d'une miſerable, dont „ vous avez fait tout le mal; & ne ſouffrez „ pas que l'on grave ſur mon tombeau, „ que vous eſtes cauſe de ma mort. Si elle eût eu plus de papier, elle en eût écrit davantage. Ainſi en cachetant ſa lettre, elle marqua ſon crime de ſon cachet, & appella un de ſes valets, à qui

elle

elle dit en le flattant, & avec quelque sorte de honte, mon fidele, je te prie de porter ce mot à mon .... elle fut quelque temps sans parler, & enfin elle dit, à mon frere. La lettre luy tomba des mains en la donnant, & cela luy fut de mauvais augure. Neanmoins elle ne laissa pas de l'envoyer; & ce valet prit si bien l'occasion qu'il la donna à Caune, sans que personne s'en apperceût. Caune n'eut pas si-tost commencé à la lire qu'il la déchira, & témoigna tant de colere, que peu s'en fallut qu'il ne la fit sentir au porteur. Infame, luy dit-il, retire-toy de devant moy tandis que tu le peux encore, & si ta mort ne faisoit pas voir nôtre honte, je t'aurois déja chastié. Ce valet épouvanté de l'accueil qu'on luy avoit fait, se retira en mesme temps, & alla porter à sa maistresse la triste réponse qu'il avoit receuë. Elle ne l'eut pas plûtost oüie, qu'elle commença à pâlir, & en demeura pasmée. Mais lorsque le sentiment luy fut revenu, ses fureurs revinrent aussi-tost; & à peine dans le transport où elle estoit, pût-elle prononcer ces paroles. Il a eu raison, dit-elle, de me faire ce traitement; car pourquoy me suis je tant precipitée de luy découvrir ma passion? Pourquoy ay je confié à

une lettre ce que je devois encore cacher? Il falloit auparavant sonder son esprit, & non pas m'abandonner en aveugle & en furieuse à la mercy des vents & des flots. Ainsi je vas par ma faute donner contre des écueils : Je fais un furieux naufrage, où je pensois trouver le port; & je ne puis plus revenir parce que je suis trop tost partie. Mais n'avois-je pas de presages du mal qui me menaçoit, si je croyois trop tost mon amour? Et cette lettre qui me tomba des mains à l'instant que je l'envoyay, ne me montroit-elle pas la vanité de mes esperances? Ou il falloit prendre un autre jour, ou il falloit changer de dessein? Mais pourquoy de dessein? il suffisoit de changer de jour : Le Dieu mesme qui me conduisoit m'en donnoit l'avertissement; & si je n'eusse point esté aveugle, j'en eusse reconnu les signes. Je devois parler moy-mesme sans me confier à du papier. Je devois paroistre moy mesme, & n'employer que moy seule pour découvrir ma passion. Il eût veu couler mes larmes, il eût veu sur mon visage toutes les langueurs de l'amour; & mes langueurs & mes larmes en pouvoient beaucoup plus dire que mille lettres n'en pouvoient comprendre. J'autois pû l'embrasser, malgré luy;

luy; & s'il eût eu le courage de me repousser, je serois tombée comme morte, j'aurois en tombant embrassé ses genoüils, & luy aurois demandé la vie. Enfin j'aurois mis en usage tout ce qui peut faire pitié; & si chaque chose en particulier n'eût pas esté capable de le flechir, pour le moins toutes ensemble elles auroient eu la force de le toucher. Mais peut-estre que le mauvais accueil que Caune a fait à ma lettre, vient de la faute du messager? Peut-estre qu'il ne prit pas bien son temps, & qu'il ne sceut pas prendre Caune dans l'humeur où il devoit estre. Tout cela sans doute m'a esté nuisible; car il n'est pas né d'une Tygresse, il n'a pas le cœur de rocher ou de diamant, & n'a pas succé le lait d'une lyonne. Il ne faut donc point douter de le vaincre, si je l'attaque encore une fois, & je dois plûtost me lasser de vivre que de luy faire cette douce guerre. Mon entreprise est de celles qu'il ne faut pas commencer, si l'on ne veut les achever, & quelquefois il est utile de se montrer opiniâtre, à poursuivre les mesmes desseins: Mais quand je voudrois les abandonner, il n'oubliera pas pour cela que j'ay eu la hardiesse de luy témoigner de l'amour; & si je me lasse si-tost, il aura sujet de croire que ma

„ passion est foible, & que je n'ay point
„ d'autre but que d'éprouver son esprit.
„ Il pourroit mesme s'imaginer que ce
„ n'est pas un Dieu qui me brûle, mais
„ une affection brutale. Enfin je suis ré-
„ duite au point que je ne puis plus em-
„ pécher que je ne sois criminelle. J'ay
„ souhaité, j'ay écrit, j'ay demandé, c'est
„ assez pour estre coupable, si l'on consi-
„ dere la volonté. Ce qui reste d'un si
„ grand crime me pourroit rendre plus
„ heureuse, & non plus criminelle. Voi-
la le discours qu'elle fit alors en soy-
mesme, & cependant son esprit demeura dans un trouble étrange. Bien qu'elle se repente d'avoir voulu tenter son frere, elle veut pourtant le tenter encore. Elle renonce à la modestie; elle luy parle elle-mesme; & lorsqu'elle a esté cent fois refusée, elle se met encore au hazard de souffrir de nouveaux refus. Enfin Canne, qui voyoit que l'aveuglement de sa sœur ne gueriroit point, & que sa fureur n'avoit point de fin, abandonne sa patrie & alla bâtir une ville dans un païs étranger, s'imaginant que son absence estoit l'unique remede de la passion de sa sœur. Mais cette miserable fille en devint plus furieuse; elle déchira ses habits, elle s'arracha les cheveux, & sa fureur la transpor-

porta de telle sorte, qu'elle n'eut point de honte d'avouër que le mal qu'elle enduroit, procedoit de son amour, & des mépris de son frere. Ainsi elle abandonna elle-meſme son païs & la maiſon, afin de ſuivre ſon frere. Elle courut par les champs, comme on void courir les Bacchantes pendant la feſte de Bacchus; & ayant quitté la Carie, elle traverſa les Leleges, & tout le païs des Lyciens. Elle paſſa par le mont Cragus, & ſur les rivages de Lymire, & de Xanthe, & monta ſur cette montagne où l'épouventable Chimere vomiſſant le feu de la gueule, ſe faiſoit voir autrefois avec une teſte de lyonne, un ventre de bouc, & une queuë de ſerpent. Il n'y eut point de foreſt où elle n'allât chercher ſon frere; mais comme il avoit pris une autre route, enfin la laſſitude la contraignit de s'arréter, & de ſe coucher ſur les feüilles qui commençoient déja à tomber. Bien ſouvent les Nymphes de cette contrée la voulurent ſecourir; bien ſouvent elles s'efforcerent par de fortes perſuaſions de la guerir de ſon amour; mais comme elle eſtoit ſourde à leurs paroles, elle ne leur faiſoit point de réponce. Elle demeuroit couchée ſur l'herbe qu'elle arroſoit de ſes larmes; & quand les Naïades reconnu-

rent qu'elle vouloit toujours pleurer, elles firent de ſes veines des ſources d'eaux inépuiſables. Pouvoient-elles plus donner à une malheureuſe fille qui faiſoit de ſes ſeules larmes, toutes les delices de ſa vie? En meſme-temps comme les pins jettent de la gomme auſſi-toſt que l'on les coupe, ou comme les glaces ſe fondent peu à peu aux premiers beaux jours du Printemps; Biblis s'eſtant conſumée en larmes, fut changée en une fontaine, qui ſemble ſortir de deſſous un chesne, & qui garde encore ſon nom par les vallées qu'elle traverſe.

EXPLICATION.

De Biblis qui aima ſon frere, & qui fut changée en Fontaine.

QUAND nous ne dirions rien ſur cette Fable peut-eſtre que nous ne ferions pas mal; auſſi bien n'y pouvons-nous voir qu'une amour horrible, qui fait honte à la nature, & aprés tout le chemin par où Ovide nous conduit pour nous faire aller à cette Fable, eſt bien auſſi agreable que le lieu où il nous mene, & merite bien que l'on s'y arrête. Nous y voyons murmurer des Dieux des graces qu'on fait à quelques hommes, parce qu'on ne les fait pas à d'autres; Et les Dieux, & les Deeſſes qui ont des enfans chargés d'années, voudroient qu'on les déchargeât de ce fardeau qui s'augmente à meſure que nous vivons. Arrêtons-nous donc en cet endroit

avant

avant que de passer plus avant ; & si ce n'est point estre temeraire que de vouloir sçavoir les secrets des Dieux, demandons à tous ces Dieux ce que nous apprendrons de cette Fable.

Pourquoy faut-il qu'Iolas soit rajeuny, & que Minos, qui n'avoit pas moins de merite, & qui pouvoit estre utile au monde, puisque c'estoit un Prince juste, demeure dans une vieillesse, qui le rend mépriſable à ceux qui le redoutoient auparavant ? Pourquoy faut-il que des enfans qui n'avoient rien merité, obtiennent ce bel avantage d'arriver en un instant à l'âge le plus floriſſant de la vie ?

Ne vous semble-t'il pas que la Fable montre par là que le Ciel n'accepte perſonne, & qu'il verſe ſes graces indifferemment ſur tout le monde ; puiſqu'il les répand ſur Iolas qui eſtoit ſans doute un grand homme, & ſur des enfans, qui n'avoient rien merité ?

Mais ne laiſſons pas là Biblis ſans en rien dire. Les grands vices ont pour le moins cela de bon, qu'ils font horreur ; & qu'ils nous détournent de les embraſſer par cette horreur qu'ils nous donnent. L'on parle donc ici de Biblis, non pas pour nous enſeigner une brutalité comme la ſienne ; mais pour nous en donner de l'averſion ; & nous détourner par ce moyen des paſſions des honneſtes. En effet Ovide dit luy-meſme dans cette Fable que cette malheureuſe fille apprend aux autres filles à n'aimer que ce qu'elles doivent aimer. Au reſte il luy fait dire toutes les choſes qu'elle ſe peut imaginer pour excuſer ſon amour, & pour ſe perſuader qu'une ſœur peut eſtre amoureuſe de ſon frere : Mais il veut montrer par cet exemple, que l'on ſe flatte toujours dans ſes paſſions, & qu'en meſme temps que le vice nous aveugle, il nous rend ingenieux à l'excuſer. L'on feint a-

pres tout qu'elle fut metamorphosée en fontaine, parce qu'on ne peut trouver assez de larmes pour pleurer une faute de cette nature.

FABLE DOUZIESME.

ARGUMENT.

Iphis qui avoit toujours esté fille, & qui pourtant avoit toujours esté élevée comme garçon, change de sexe, & épouse Jante.

LE bruit de ce prodige eût bien-tost remply d'admiration & d'étonnement les cent villes de l'Isle de Crete, si le changement d'Iphis en garçon, qui arriva en mesme-temps, n'eût déja préoccupé les esprits. Un certain habitant de Phestе, homme d'assez basse condition, & qui n'avoit pas plus de bien que de noblesse; mais qui estoit un exemple de probité, voyant que sa femme estoit grosse, & qu'elle estoit preste d'accoucher, luy parla en cette maniere. „ Je demande deux choses aux Dieux, „ l'une que vous accouchiez sans douleur, „ & l'autre que vous accouchiez d'un fils, „ parce que si vous avez une fille; c'est „ un fardeau que vous nous donnez. En „ effet l'education & la garde d'une fille „ est ordinairement difficile; & aprés tout, „ nous n'avons pas assez de bien pour la „ pourvoir honnestement. Enfin je crains

sur

sur toutes choses de me voir pere d'un « enfant qui me feroit toujours de la pei- « ne. Si vous accouchez donc d'une fille, « faites la mourir en naissant. C'est mal- « gré moy que je vous fais un comman- « dement si inhumain, & j'en deman- « de pardon à la nature que j'offence « par ce discours. Il n'eut pas si-tost « parlé que par une tendresse naturelle, ils répandirent tous deux des larmes, aussi bien celuy qui donnoit cet ordre que celle qui le recevoit. Toutefois Telethuse qui ne pouvoit se resoudre à executer un commandement si rigoureux, prioit sans cesse son mary d'avoir de meilleures esperances, & tâchoit de luy remontrer que les Dieux, qui n'abandonnoient personne, ne les abandonneroient pas. Mais Ligde demeura opiniâtre dans la resolution qu'il avoit prise, & cependant Telethuse approchoit du temps qu'elle devoit accoucher. Une nuit qu'elle dormoit, Isis accompagnée de la pompe qui l'environne ordinairement, se presenta devant son lit, ou au moins il sembloit à Telethuse que cette Deesse se presentoit devant elle: Quoy qu'il en soit, elle avoit sur la teste un croissant, & une couronne de pics dorez, & tenoit un sceptre à la main. Anubis qui semble toujours ab-

boyer, eſtoit auprés d'elle avec la Prêtreſſe Bubaſtis; On y voyoit Apis marqué de diverſes couleurs, & ce Dieu qui tient toujours le doigt ſur la bouche, voulant montrer par cette action à obſerver le ſilence, & à garder le ſecret. Oſiris qu'on cherche toujours, & qu'on ne ſe laſſe point de chercher, eſtoit auſſi avec elle. Il y avoit quelques-uns de ſes miniſtres qui portoient des cymbales, & outre cela un * ſerpent enflé de venin. Alors la Deeſſe parla en ces termes à Telethuſe qui s'imaginoit eſtre réveillée, & voir en effet tant de merveilles. Telethuſe, luy dit-elle, qui m'as toujours eſté chere, que le commandement de ton mary ne te mette point en peine, ſonge ſeulement à le tromper, & éleve ſans crainte, & en aſſeurance l'enfant qui naîtra de toy. C'eſt une Deeſſe qui te promet du ſecours. J'ay écouté tes prieres, & tu ne te plaindras jamais d'avoir rendu des honneurs à une ingrate divinité. Elle ſe retira auſſi-toſt qu'elle luy eut tenu ce diſcours; & Telethuſe ravie de cette heureuſe viſion, ſortit en meſme-temps du lit, leva les yeux & les mains au Ciel, & pria les Dieux de rendre ſon ſonge veritable. Enfin elle accoucha d'une fille qu'elle fit élever comme ſi c'eût eſté un

* Un crocodile.

un garçon. Son mary ajoûta foy à ce qu'elle luy en dit, & il estoit aisé de le tromper, & de tenir la chose cachée puisqu'il n'y avoit que la nourrice qui eût connoissance de ce secret. Le pere en rendit graces aux Dieux, leur paya les vœux qu'il avoit faits, & nomma cet enfant Iphis du nom que portoit son ayeul. La mere se réjoüit de ce qu'on luy avoit donné ce nom, parce que, comme il convenoit également à un garçon & à une fille, au moins elle ne trompoit personne par le nom qu'avoit son enfant. Ainsi par une tromperie legitime ce mensonge demeura caché, & le pere qui nomma l'enfant, aida luy-meſme à se tromper. Au reste, Telethuse habilla toujours Iphis en garçon, & la nature qui vouloit sauver cet enfant, luy avoit donné un visage qui ne ressembloit pas moins à un garçon qu'à une fille. De quelque sorte que vous l'eussiez consideré, comme garçon, ou comme fille, vous y eussiez remarqué toutes les graces, & toutes les beautez de l'un & de l'autre sexe. Aprés tout, Iphis estoit beau garçon, & c'estoit aussi une belle fille. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de treize ans, son pere l'accorda avec Iante, fille de Teleste, l'une des plus belles filles de la ville. Elles

estoient toutes deux de mesme âge; leur beauté estoit égale; elles avoient esté en mesme école; & cette conformité que l'on remarquoit en elles, y fit bien-tost naistre l'amour, & non pas la mesme esperance. Ainsi elles attendoient le temps de leur mariage avec des pensées bien differentes. Iante esperoit pour mary une malheureuse fille qui avoit honte d'estre prise pour un homme. Et cependant Iphis ne laissoit pas d'aimer une fille dont elle ne pouvoit estre le mary; & cette impossibilité qui faisoit son desespoir, augmentoit encore son amour. Enfin l'amour se joüant dans le cœur de cette fille, la faisoit brûler pour une fille. Quel sera, disoit elle en pleurant, le succez d'une passion si nouvelle & si violente? J'aime Iante, & je la recherche: A-t-on jamais oüy parler d'une amour plus prodigieuse? Si les Dieux me vouloient sauver, ils devoient me perdre en naissant; & s'ils ne vouloient pas me perdre, ils devoient au moins me donner une passion ordinaire, & dont la nature n'eût point d'horreur. Les vaches n'aiment pas les vaches, & les jumens n'ont point d'amour pour les jumens. Le belier aime ses brebis; le cerf court apres la biche; les oyseaux observent cet ordre; & par-

my tous les animaux, il ne s'en trouve-« ra jamais dont la femelle aime la femel-« le. Pourquoy faut-il que je commen-« ce? Est-ce afin que la Crete ne man-« que point de prodiges, & qu'elle four-« nisse des exemples de ce qu'il y a de plus « monstrueux? Pasiphaé aima un taureau; « mais au moins c'estoit une femme qui « aimoit un sexe different du sien; & si « je veux dire la verité mon amour est « plus dereglée. Elle trouva le moyen de « contenter sa passion sous la forme d'une « vache, & avoit enfin un amant que l'ar-« tifice pouvoit tromper. Mais quand « Dedale meſme qui la servit dans cette « amour, reviendroit aujourd'huy en « Crete, plus ingenieux que jamais, que « feroit-il en ma faveur? Pourroit-il par « son industrie me faire devenir garçon ou « changer le sexe d'Iante; Tâche donc, « malheureuse Iphis, de fortifier ton es-« prit, & d'y éteindre ces feux qui ne s'al-« lument qu'à ta perte. Fais reflexion sur « ce que tu es: si tu ne prens plaisir à te « tromper aussi toy-meſme, Cherche, « cherche seulement ce que tu peux ob-« tenir, & n'aime que ce qu'une fille doit « aimer. Ne te laisse point tromper par « une chose impossible qui te plaist & qui « te charme. Il faut avoir de l'esperance « pour aimer avec plaisir, & ce n'est que l'espe-«

„ l'eſperance qui ſçait bien nourrir l'a-
„ mour. Cependant elle t'eſt ôtée, &
„ perſonne ne te la ſçauroit donner. Ce
„ n'eſt point la jalouſie d'un mary, ce
„ n'eſt point la ſeverité d'un pere, ni la ri-
„ gueur de ta maiſtreſſe qui s'oppoſent à
„ tes plaiſirs, & qui te deffendent d'eſpe-
„ rer. Iante meſme ne refuſe rien à tes
„ vœux, & neanmoins tu n'en ſçaurois
„ rien obtenir, & quoy que faſſent les
„ Dieux & les hommes, il eſt impoſſible
„ que tu ſois heureuſe. Veritablement de
„ quelque côté que je me tourne, je ne
„ trouve que de la faveur, les Dieux
„ m'ont favoriſée de tout ce qui eſtoit en
„ leur puiſſance, mon pere veut ce que
„ je veux, le pere & la mere d'Iante le
„ veulent, mais la nature ne le veut pas.
„ Elle eſt plus forte toute ſeule, & que les
„ Dieux, & que les hommes, & c'eſt elle
„ ſeule qui me nuit. Cependant le jour de
„ noſtre mariage eſt proche. Iante ſera
„ bien-toſt à moy: mais je ne pourray la
„ poſſeder, & nous mourrons de ſoif au
„ milieu des eaux. O Junon, ô Hymen,
„ qui preſidez aux mariages pourquoy
„ vous trouverez-vous au noſtre? Ce
„ ſont deux filles qu'on va marier enſem-
„ ble; c'eſt enfin un mariage où il n'y au-
„ ra point de mary. Ainſi Iphis ſe deſeſ-
peroit; & Iante d'un autre côté n'avoit

pas

pas moins d'impatience qu'Iphis avoit d'amour & de peine, & eût voulu qu'on eût avancé le jour de leur mariage. Mais Telethuſe apprehendant tout ce que ſouhaitoit Iante, uſoit toujours de quelque remiſe. Quelquefois elle s'excuſoit ſur quelque incommodité, quelquefois ſur quelque preſage, mais enfin le temps épuiſa tous ſes artifices, & apres beaucoup de remiſes on ſe trouva à la veille des nopces. Alors Telethuſe avec ſa fille ayant toutes deux les cheveux eſpars, s'allerent jetter au pied des Autels d'Iſis, & la mere fit cette priere. Deeſſe qu'adore l'Egypte, que la Libye, que l'Iſle de Phare, que le Nil & ſes ſept bouches reconnoiſſent pour ſouveraine, favoriſez-moy de voſtre aide, & remediez à noſtre crainte. Ce fut vous, ô grande Deeſſe; qui me promîtes autrefois l'aſſiſtance que je vous demande. Je vous vis avec la pompe qui vous accompagne en ce lieu, & conſervant dans mon eſprit la veneration que je vous dois, j'obeïs avec reſpect au commandement que vous me fiſtes. Si cette fille void le jour, & ſi je ne ſuis pas coupable de ſa mort, c'eſt un effet de vos bontez, & de vos avertiſſemens. Ayez pitié encore une fois de la mere & de la fille, & les aidez de voſtre ſecours.

Ces

Ces paroles furent suivies de leurs larmes, & aussi-tost il leur sembla que l'Autel avoit tremblé; & en effet, il trembla avec les portes du Temple. Le croissant qu'Isis avoit sur la teste, jetta un éclat semblable à celuy que jette la Lune, & ses cymbales, & ses sonnettes rendirent d'elles-mesmes un son, qui donna quelque esperance à la mere & à la fille. Ainsi bien que Telethuse n'osât encore s'asseurer, elle sortit neanmoins du Temple avec un heureux presage. Iphis qui la suivoit commença en mesme temps à marcher à plus grands pas qu'elle n'avoit accoûtumé. Le teint qu'elle avoit si blanc & si delicat, luy devint un peu plus brun, ses forces s'augmenterent & ses cheveux s'accourcirent. On vid sur tout son visage quelque chose de plus vif & de plus mâle. Et tout son corps eut une vigueur, qu'on ne trouve point en une fille. En effet, Iphis qui estoit n'agueres fille; estoit garçon à cet instant. Sa mere se réjoüit d'avoir si heureusement perdu sa fille; & la mere & le fils en remercierent les Dieux. Enfin pour conserver la memoire d'une avanture si merveilleuse ils porterent au Temple des offrandes avec cette inscription;

Iphis paya garçon, ce qu'Iphis promit fille.

Le lendemain ce mariage fut celebré avec toutes sortes de réjoüissances. Venus, Junon, & Hymen ne manquerent pas de s'y trouver. Ainsi Iphis posseda Iante, & Iante posseda Iphis.

EXPLICATION.

D'Iphis metamorphosée en garçon.

JE ne sçay si cette Fable montre plûtost un effet de la nature que de la pieté d'une mere qui n'avoit rien en plus grande recommandation que le culte & le service des Dieux. En effet ceux qui ont quelque connoissance de la nature, sçavent bien qu'il n'est pas impossible qu'une fille devienne garçon, & qu'il y a eu des Iphis aussi bien dans l'histoire que dans la Fable, c'est à dire, qu'il y a eu des filles qui ont changé de sexe lorsque l'on y pensoit le moins, si toutefois cela se peut appeller changement. Car il me semble que la nature avoit seulement differé de montrer ce qu'elles estoient, & que cependant elle consultoit si elle en feroit une fille ou un garçon. On peut donc s'imaginer la mesme chose d'Iphis; Et je croy qu'il n'y a rien de fabuleux en cet accident, si ce n'est qu'Iphis est peut-estre un personnage feint, en qui l'on a voulu faire voir cet effet de la nature. J'ay parlé de cela dans l'explication de la Fable de Typhée.

Mais ne laissons pas de dire aussi que ce changement d'Iphis, est une recompense de la pieté de la mere, qui eut toûjours recours aux Dieux dans une inquietude comme la sienne, & qui esperra toûjours en eux. Car sans recourir aux miracles

cles il eſt conſtant que Dieu recompenſe auſſi les gens de bien par des choſes que fait la nature qui agit ſuivant ſes ordres, & qui n'acheve ſes ouvrages qu'au temps que l'a ordonné la Providence: Voulant montrer par ce moyen que les perſonnes extraordinaires en vertu & en probité, ne manquent pas de recevoir dans les plus grandes extremitez des conſolations extraordinaires, que les hommes ne peuvent donner.

Ainſi l'intention de cette Fable eſt de nous apprendre que beaucoup de choſes ſont faiſables qui ſembleroient impoſſibles; Que la pieté eſt la meilleure voye que nous puiſſions prendre dans les choſes les plus difficiles; & qu'enfin, il ne faut deſeſperer de rien, quand on a recours à Dieu.

Fin du neuviéme Livre.

LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE DIXIESME.

FABLE PREMIERE.

ARGUMENT.

Orphée descend aux Enfers pour en retirer sa femme, & l'obtient de Pluton à de certaines conditions. Mais n'ayant pû les entretenir, il est contraint de revenir seul au monde, & de laisser sa femme aux Enfers. Ovide prend ici l'occasion de conter la Fable d'un Berger qui fut changé en rocher à l'aspect de Cerbere, & celle d'Oline, & de Lathée qui furent aussi converties en pierres.

DE la Hymen le Dieu des noces vétu d'une robe de jaune doré, s'éleva en l'air pour aller en Thrace, où l'appelloit la voix d'Orphée pour assister à son mariage. Veritablement il s'y trouva; mais il n'y dit point les paroles qu'il a coûtume de prononcer dans les mariages heureux, il n'y mõntra pas un visage riant, & n'y porta point de bons presages. La torche

meſme qu'il tenoit eſtoit faite d'une cire qui ſe fondoit comme en larmes; elle ne faiſoit que petiller, & au lieu d'une belle flâme, elle ne jettoit que de la fumée. En vain il la ſecoüa pluſieurs fois, elle ne pût jamais s'allumer; Toutes choſes menaçoient Orphée, & en effet le ſuccez fut auſſi triſte que le preſage. Car comme la nouvelle mariée couroit ſur l'herbe avec une troupe de Nymphes, elle tomba morte de la morſure d'un ſerpent, qui l'avoit morduë au talon. Apres qu'Orphée ſe fût long-temps affligé de cette perte, & que par ſes pleurs & par ſes plaintes, il eut tâché d'émouvoir les divinitez celeſtes; enfin voyant que le Ciel ne l'écoûtoit point, il implora à ſon ſecours les divinitez infernales, & eut aſſez de hardieſſe pour deſcendre aux Enfers. Ainſi ayant traverſé tout cet empire, qui n'eſt peuplé que de fantômes il ſe rendit devant le trône de Pluton & de Proſerpine, à qui ſa voix & ſa Lyre firent entendre ces plaintes. „ O puiſſantes divi-
„ tez de ce grand & vaſte monde, qui s'é-
„ tend par deſſous la terre, & où deſcen-
„ dent tous ceux qui naiſſent pour eſtre
„ éternellement aſſujettis à voſtre Empi-
„ re, ſi vous me permettez de parler & de
„ vous dire des choſes vrayes, je ne ſuis

point

point venu en ces lieux par une vaine "
curiosité, ou par une ambition teme- "
raire. Je ne suis point venu ici pour al- "
ler conter au monde, que j'ay eu la sa- "
tisfaction d'avoir visité l'Enfer, & de "
triompher de Cerbere. Eurydice qui fut "
ma femme, & qu'un serpent a fait "
mourir par une picqueure venimeuse, "
est le sujet de mon voyage. J'ay resisté "
aussi long-temps que mes forces l'ont "
pû permettre à la violence de ma dou- "
leur; j'ay voulu la pouvoir souffrir, "
& je ne nieray pas que j'ay tenté de la "
souffrir, mais l'amour a esté le maistre, "
& s'est rendu victorieux de ma force & "
de ma constance. Ce Dieu est assez con- "
nu sur la terre, je croy mesme qu'on le "
connoist dans les Enfers: Et si l'anti- "
quité ne nous trompe point, l'amour "
vous a unis ensemble. Je viens donc "
ici vous prier au nom de l'amour que "
vous ressentez, & par ces lieux mena- "
çans, & par ce chaos effroyable, & "
par le silence de ce vaste Empire, de ren- "
dre la vie à Eurydice qui l'a perduë "
avant le temps. Il n'y a rien qui ne vous "
soit dû de toutes les choses qui naissent. "
Nous descendons tous ici comme en "
une demeure commune, les uns plû- "
tost, les autre plus tard; nous faisons "
en naissant le premier pas qui nous y "
mene, "

„ mene, c'eſt noſtre derniere retraite, &
„ vous poſſedez un Empire qui embraſ-
„ ſe tout le genre humain. Quand Eury-
„ dice aura donc vécu le temps qu'elle
„ devoit vivre, elle ſera encore à vous;
„ vous ne la perdrez pas pour me la ren-
„ dre, je ne veux pas vous oſter ce bien,
„ je n'en demande que l'uſage. Que ſi les
„ deſtins ne veulent point faire de grace
„ à Eurydice, je ſuis reſolu de ne point
„ retourner au monde; & ſi vous la vou-
„ lez retenir vous nous retiendrez tous
„ deux enſemble. Ces paroles prononcées avec toute la douleur que l'on ſe peut imaginer, ſa voix qu'il marioit avec ſa lyre, enfin ſes plaintes furent ſi ſenſibles, que les ombres meſmes qui n'ont point de corps, ne laiſſerent pas de trouver des larmes pour pleurer ſon avanture. Tantale fut ſi ravi de l'entendre, qu'il ne ſongea plus à ſa ſoif, ni à prendre l'eau qui le fuit à meſure qu'il en approche. La roue d'Ixion s'arréta. Ces oyſeaux affamez qui ſe nouriſſent du cœur de Titye, comme charmez de cette harmonie, luy donnerent quelque relâche. Les Belides qui travaillent ſans ceſſe à remplir des vaiſſeaux percez, trouverent alors quelque repos: Et pour mieux ouïr chanter Orphée, Siſiphe s'aſſit ſur la pierre qu'il

roule

roule eternellement. On dit meſme que les furies vaincuës par la voix d'Orphée, jetterent en cette occaſion les premieres larmes qui ſortirent jamais de leurs yeux. Enfin ni Proſerpine ni Pluton ne purent reſiſter à tant de charmes, ni refuſer à Orphée ce que ſes plaintes luy demandoient. En meſme-temps ils firent appeller Eurydice, qui ſe promenoit avec les ombres nouvellement deſcenduës aux Enfers, boittant du pied dont elle avoit eſté morduë; & la rendirent à Orphée, à condition qu'il ne ſe retourneroit point pour la voir, qu'il ne fût ſorti des Enfers, & qu'autrement la faveur qu'il luy faiſoit, ſeroit vaine & ſans effet. Il reprit donc le chemin du monde, & monta par un lieu obſcur, & remply d'épaiſſes fumées. Mais lorſqu'il approchoit déja de la terre, comme il craignoit qu'Eurydice ne s'égarât parmy ces tenebres, & qu'il brûloit d'envie de la voir, il voulut ſe retourner, mais Eurydice s'évanoüit, & le malheureux Orphée n'embraſſa que de l'air en penſant embraſſer ſa femme. Cependant Eurydice, qui mourut alors pour la ſeconde fois par la faute de ſon mary, ne s'en plaignit point en mourant; & de quoy eût elle pû ſe plaindre, ſi ce n'eſtoit d'eſtre trop

aimée? Elle luy dit seulement le dernier adieu d'une voix foible, & qu'il ne pût presque entendre, & retomba dans le gouffre, d'où il venoit de la retirer. Orphée ne demeura pas moins étonné de cette seconde mort de sa femme, que ce malheureux Berger qui vid Cerbere chargé de chaisnes, & que l'étonnement ne quitta point, que la nature ne l'eût quitté, son corps s'estant changé en rocher. Enfin il s'en fallut peu qu'il n'eût la fortune d'Olene qui voulut avoir part au crime & à la punition de sa femme, lorsque l'orgueil la transporta jusqu'à s'égaler aux Deesses, par la grace & par la beauté. Car ces deux personnes qui s'aimoient, sont aujourd'huy deux rochers, que soûtient le mont Ida. Le malheureux Orphée se desespere, il fait de nouveaux efforts pour passer dans les Enfers, mais Charon, peut-estre honteux, d'avoir esté gagné par la voix d'un homme, ne le voulut plus entendre, & luy refusa le passage. Neanmoins Orphée demeura sept jours entiers sur le rivage de l'Acheron; & ses douleurs, & ses larmes furent sa seule nourriture. Enfin apres s'estre plaint de la cruauté des Dieux infernaux, il se retira sur le mont Rhodope, & sur le mont Emus toujours battu des Aquilons.

lons. Il y demeura trois ans ans, sans vouloir entendre parler de femmes, soit que son premier mariage luy eût esté trop malheureux, soit qu'il eût promis à Eurydice de n'avoir jamais d'amour que pour elle. Il fut neanmoins aimé d'une infinité de Nymphes, mais toutes ces Nymphes n'en receurent que des refus, & la mort d'Euridice luy en fit haïr tout le sexe. On dit que depuis il apprit aux peuples de Thrace à quitter les femmes pour les garçons, & qu'il fut le premier auteur d'une amour si déteſtable.

EXPLICATION.

Du mariage d'Orphée; de sa descente aux Enfers; Et d'Olene & de Lethée metamorphosez en pierre.

NOus sommes ici conviez d'aller aux nopces d'Orphée, & bien qu'elles soient assez funestes, il y a pourtant sujet d'y faire bonne chere, & d'en rapporter quelque chose. Mais ne vous imaginez pas que ce soit un homme qui épouse une fille, & qu'Orphée & Eurydice soient ce qu'ils paroissent. Voici donc un mariage, mais c'est le mariage de l'ame & du corps: car Orphée represente ici le corps, & Eurydice represente l'ame. Et certes s'il n'y avoit rien dans cette Fable que ce qu'on y découvre d'abord, il y auroit sans doute sujet de louër l'esprit du Poëte, mais il ne nous payeroit gueres bien des loüanges que nous luy donnerions. Car quel profit

retirerions-nous de voir picquer Eurydice par un ſerpent, de la voir mourir de cette picqueure, & de voir enſuite deſcendre Orphée dans les Enfers ? Vous me répondrez peut-eſtre qu'au moins cette avanture excite en nous de la pitié. Mais outre que ce n'eſt pas l'intention de la Fable d'exciter les paſſions, mais plûtôt de les calmer, dequoy pourroit ſervir à Eurydice cette pitié que nous en aurions ? Car ſi la pitié eſt loüable, ce n'eſt pas ce me ſemble parce qu'elle nous rend ſenſibles à l'infortune des affligez, mais parce qu'elle nous oblige à leur donner du ſecours.

Au moins me direz-vous, l'on voit en l'un & en l'autre un bel exemple de l'amitié conjugale. Car Eurydice aima mieux ſe mettre au hazard de faire une mauvaiſe rencontre en fuyant ; comme en effet elle la fit, que d'écouter un autre homme que ſon mary. Et Orphée eut tant de reſſentiment de ſa mort qu'il la ſuivit juſqu'aux Enfers ; c'eſt à dire, ou qu'il en mourut de triſteſſe, ou qu'il en fut ſi affligé pendant tout le reſte de ſa vie, qu'on eût dit qu'il la perdoit à chaque inſtant, ce que l'on veut nous faire penſer en feignant qu'il l'avoit deux fois perduë.

Cela ſans doute a quelque apparence, & je ne voudrois pas combattre cette penſée. Je vous avouë qu'Eurydice fait ſon devoir ; mais Orphée fait-il le ſien en ſe laiſſant aller juſqu'au deſeſpoir, lorſque la raiſon devroit moderer ſa douleur ? N'auroit-il pas fait une choſe, & plus glorieuſe pour luy, & plus utile aux autres, de montrer de la moderation, & de ſe ſoûmettre courageuſement à la Loy de la Providence ? C'eſt par là que l'on inſtruit, c'eſt par là que l'on ſert d'exemple : car quand je voy quelqu'un conſtant, je me perſuade auſſi-toſt que puiſqu'il eſt homme comme moy, je puis eſtre conſtant comme luy.

Disons donc qu'Eurydice represente l'ame qui a naturellement de l'amour pour le corps, sur quoy ces vers me sont venus dans l'esprit.

La vie est ce me semble une agreable flâme,
Une amour mutuelle & du corps & de l'ame;
La mort est au contraire, en rompant leurs accords,
Une haine sans fin & de l'ame & du corps.

Eurydice represente donc l'ame qui aime naturellement le corps, & qui mépriſe ce qui la rendoit elle meſme heureuſe pour le contenter, & luy faire les plaiſirs: car il n'y a perſonne qui ne ſçache que le corps ne ſent rien que par le moyen de l'ame. Ainſi Eurydice fuit Ariſtée pour eſtre toute à Orphée, c'eſt à dire que l'ame ſe donne entierement au corps, & fuit ſon bien qui la ſuit. Ce que l'on figure par Ariſtée qui court apres elle: car Ariſton d'où vient le mot d'Ariſtée, ſignifie le bien en langue Grecque. Elle le fuit au reſte par un endroit agreable & remply d'herbes & de fleurs, pour montrer qu'elle s'arrête plûtoſt aux apparences & aux choſes paſſageres qui ſont repreſentées par les fleurs, qu'aux biens ſolides & veritables. Mais auſſi elle rencontre parmy ces fleurs un ſerpent qui la fait mourir; & cela fait voir qu'elle trouve ſouvent ſa perte parmy les choſes du monde qui luy plaiſent, & qui la contentent. Enſuite elle deſcend aux Enfers, & en eſt retirée par le ſon & par l'harmonie de la Lyre, c'eſt à dire par la raiſon, qui la retire de ſes fautes, & qui la ramene dans ſon devoir. Mais elle ne ſort des Enfers qu'à condition que le corps la perdra facilement, ſi elle ne ſçait obeïr à la raiſon; & qu'elle ne ſe regle ſuivant ſes Loix.

L'on dit au reſte qu'Orphée épouſa veritablement Eurydice ; Qu'eſtant morte il alla en un certain lieu dans la Theſprotide, où par la force de quelques charmes on évoquoit des Enfers les ames des morts ; Que le fantoſme d'Eurydice ſe preſenta à luy, mais qu'Orphée ſe voyant trompé ſe tua de douleur, & de déplaiſir, & que parce qu'il eſtoit mort par l'amour qu'il portoit à ſa femme, l'on a dit qu'il avoit eſté déchiré par les femmes.

Quant à la Fable d'Olene, qui s'attribua la faute de Lethée ſa femme, & qui fut comme elle metamorphoſé en pierre, elle enſeigne la même choſe que la regle de droit, qui dit que c'eſt une faute que de ſe mêler des choſes qui ne nous regardent point.

FABLE DEUXIESME.

ARGUMENT.

Orphée attire les beſtes, les rochers, & les arbres par la douceur de ſon chant ; & le pin qui eſtoit un arbre nouveau en quoy Atys Preſtre de Cybelle avoit eſté converty, s'y trouva avec les autres arbres.

IL y avoit à l'endroit où ſe retira Orphée une colline, & ſur cette colline une plaine, qu'une herbe molle & delicate rendoit verte de tous côtez ; mais c'eſtoit un lieu ſans ombre, & expoſé de toutes parts à la chaleur du Soleil. Neanmoins auſſi-toſt qu'Orphée s'y fut couché, & qu'il eut commencé à toucher ſa Lyre, les arbres

qu'il y attira, y apporterent en meſme-temps & de l'ombre & de la fraicheur. On y vid venir de grands cheſnes, & des foreſts de peupliers, des cormiers, des tilleuls, des heſtres & des lauriers; des coudriers & des freſnes, des ſapins & des yeuſes, des planes, des erables, des ſaules, l'arbre qu'on appelle lotos, le buy qui eſt toujours verd, des bruyeres, des myrthes & des figuiers. On y vid venir auſſi le lierre, & des ormeaux entrelaſſez de ſeps de vigne, l'arboiſier chargé d'un fruit rouge, dont on fait le prix des vainqueurs, & le pin qui porte ſes branches retrouſſées depuis le pied juſqu'à la teſte, & qui eſt chery de Cybelle. Car Atys qui eſtoit ſon Preſtre, ayant eſté dépoüillé de ſa forme humaine, avoit eſté changé en cet arbre.

FABLE TROISIESME.

ARGUMENT.

Cypariſſe ayant tué ſans y penſer un cerf privé qu'il aimoit, s'en veut tuer luy-meſme de regret; mais Apollon ne voulant pas qu'il fut coupable de ſa mort, le convertit en l'arbre qui porte ſon nom. C'eſt le Cyprés.

LE Cyprés cette pyramide verdoyante, fut de cette grande troupe d'arbres, que la douceur de la voix

d'Orphée rendit ſenſibles à ſes plaintes. Il étoit arbre en ce temps-là; mais ce fut autrefois un jeune garçon appellé Cypariſſe, qu'Apollon aimoit, & qu'il revétit de cette forme pour le ſauver de ſes propres mains. Il y avoit dans les terres de Carthée un grand Cerf qui eſtoit conſacré aux Nymphes, & dont le bois eſtoit ſi large qu'on pouvoit y eſtre à l'ombre. Il avoit les cornes dorées, & au col une chaiſne d'or; il avoit des houpes d'argent qui luy pendoient ſur la teſte, & portoit des pendans d'oreilles qui luy battoient ſur les temples. Au reſte, comme ce Cerf eſtoit privé, il eſtoit auſſi dépoüillé de cette crainte naturelle qui ſe trouve dans tous les Cerfs. Il alloit dans les maiſons, il ſe laiſſoit toucher aux plus inconnus, & ne s'enfuyoit de perſonne; mais il aimoit ſur tout Cypariſſe, & Cypariſſe l'aimoit auſſi. Cet agreable enfant cheri des Dieux & des hommes, le menoit ſouvent à quelques nouveaux paſturages, ou à quelque belle fontaine. Tantoſt il le couronnoit de fleurs, tantoſt il montoit ſur ſon dos, & le conduiſoit de tous côtez avec un petit cordon qu'il faiſoit ſervir de bride. Un jour environ ſur le midy, qu'il faiſoit un chaud extréme, ce Cerf qui eſtoit las & abbatu

par

par la chaleur, se coucha sur l'herbe à l'ombre d'un arbre pour se mettre à la fraischeur. Cependant Cyparisse qui n'étoit pas loin de là, s'imaginant que c'étoit une autre beste, luy décocha une fléche, & aussi-tost qu'il le vid mort, & que c'estoit par sa main, il se voulut tuër luy-mesme de regret & de douleur. En vain Apollon s'efforça de le consoler; en vain il luy remontra qu'il devoit se plaindre comme pour un Cerf, & mesurer sa douleur par l'objet qui en estoit cáuse. Cyparisse ne laissa pas de se plaindre, & demanda aux Dieux comme une grande faveur, qu'il pût pleurer eternellement. Ainsi tout son sang s'estant converti enfin en larmes, tous ses membres commencerent à se revétir de verd; Ces beaux cheveux qui luy pendoient sur le front, se heriserent peu à peu, & s'éleverent vers le Ciel en forme d'une pyramyde. Apollon en fut long-temps affligé: Et enfin, dit-il, cher enfant que j'aimois autant que moy-mesme, nous pleurerons toujours ta perte, & tu aideras toujours à pleurer celle des autres. On ne se plaindra nulle part, que ce ne soit en ta presence, & l'on ne prendra jamais le deüil que tu n'en sois le témoin.

EXPLICATION.

De la belle voix d'Orphée, d'Atys changé en Pin, & de Cyparisse en Cyprés.

IL eſt conſtant qu'Orphée fut un homme de grand eſprit, qu'il fut grand Orateur, grand Poëte, grand Philoſophe, & ſçavant en toutes ſortes de ſciences. L'on a donc feint qu'il avoit attiré les beſtes, les rochers & les bois par le charme de ſa voix & de ſa lyre, parce qu'il avoit appris la douceur & l'humanité à des hommes qui vivoient auparavant comme des beſtes, & qu'il les avoit attirez à la ſocieté de la vie. C'eſt là le ſentiment d'Horace, & je croy que c'eſt celuy de tout le monde.

Hor. in art. Poët.

Paleph. de Fabul. narrat.

L'on dit auſſi que les Bacchantes eſtoient de certaines femmes qu'une maladie avoit renduës furieuſes dans la ville de Pierie, & qui faiſoient de grands maux par tout où elles ſe rencontroient; Que s'eſtant retirées ſur une montagne où elles demeurerent quelque temps, l'on pria Orphée d'y aller, & de trouver quelque moyen de les ramener dans le bon ſens; qu'Orphée ayant conſideré la nature de leur maladie, crut qu'il les adouciroit par quelque eſpece de Muſique. Car il y en a une qui a la force d'exciter l'eſprit, & de le porter aux grandes choſes, comme l'on dit qu'Alexandre ſe laiſſoit tranſporter par les airs d'un Muſicien de ſon temps, juſqu'à mettre la main à l'épée, comme s'il eût eſté dans une bataille; & qu'il y en a une autre qui calme l'eſprit & qui l'adoucit. Qu'enfin Orphée alla les trouver pendant une feſte de Bacchus, avec des inſtrumens de Muſique, & des airs proportionnez à leur mal, & que ſon remede fut ſi furieux que ces femmes en receurent la gueriſon.

Qu'au

Qu'au reſte en deſcendant de cette montagne elles prirent en main des branches de differens arbres, & ſuivirent Orphée en cet équipage; & que comme il ſembloit à les voir de loin que c'eſtoient des arbres qui deſcendoient, on prit de là ſujet de dire que la voix d'Orphée attiroit les foreſts entieres.

Quant à Atys, l'on a dit que ce fut un jeune homme que Cybele aima, qui fut l'un de ſes Preſtres, & qui fut converty en Pin; que nous apprendra cette fiction? Que Cybelle repreſente la terre, comme toute l'antiquité en eſt demeurée d'accord; Qu'on a feint qu'Atis en eſtoit aimé, parce que c'eſtoit un homme riche, à qui pour ainſi parler, la terre ſe donnoit d'elle-meſme; Qu'on a feint qu'il eſtoit ſon Preſtre, parce qu'il la ſçavoit fort bien cultiver, & qu'il fut changé en Pin, parce qu'encore qu'il fut fort riche, il eſtoit pourtant avare, & que comme le Pin produit un fruit qui ne ſert de rien, les richeſſes d'Atys ne profitoient à perſonne, & eſtoient entre ſes mains comme dans celles des avares, inutiles à tout le monde.

Pour Cypariſſe, comme les Grecs nomment Cypariſſos ce que nous appellons Cyprés, l'on a pris de là ſujet de dire que Cypariſſe avoit eſté changé en cet arbre; & l'on a feint qu'il eſtoit aimé d'Apollon, parce qu'il eſtoit ſçavant & grand Poëte, pour montrer que les ſçavans ſont ordinairement aimez de Dieu. Car ſi l'on eſt veritablement ſçavant, on reconnoiſt que la ſcience vient de Dieu; ſi on reconnoiſt cela, on l'aime; & ſi on l'aime, on en eſt aimé. Je croirois auſſi qu'on a feint que Cypariſſe qui étoit un ſçavant homme a eſté changé en Cyprés, parce que comme le Cyprés monte toujours vers le Ciel, & ne porte point ſes branches vers la terre, les hom-

mes ſçavans veulent toujours s'élever, & dédaignent les choſes communes. Or parce que le Cyprés eſtant coupé ne repouſſe plus, (ce que pourtant je ne croy pas pour avoir éprouvé le contraire,) l'on s'en ſervoit autrefois dans les funerailles, & l'on en mettoit devant les Maiſons illuſtres, où il y avoit des morts, pour montrer qu'on ne recouvre point la vie quand on l'a une fois perduë.

FABLE QUATRIESME.

ARGUMENT.

Jupiter charmé de la beauté de Ganymede, ſe change en aigle, & le ravit.

AINSI Orphée attira à l'entour de luy les arbres, les rochers & les animaux; & apres avoir accordé ſa Lyre, il recommença à chanter: O Muſe „ dont je tiens la vie, fais commencer „ toutes mes chanſons par les loüanges de „ Jupiter. Il eſt le maiſtre des Dieux & „ des hommes, & toutes choſes ſont glo„ rieuſes de relever de ſon Empire. J'ay „ ſouvent chanté ſa puiſſance, j'ay fait „ ſouvent reſonner ma Lyre de ce celebre „ triomphe, que ſes foudres victorieux „ remporterent ſur les Geans. Il eſt temps „ qu'elle ſe modere, & qu'elle ſe montre „ capable d'une plus douce harmonie. „ Chantons la gloire des jeunes hom„ mes, qui ont eſté aimez des Dieux, & „ le châtiment de quelques filles de qui

les

les feux illicites ont juſtement merité leur haine. Ainſi le Roy des Dieux brûla autrefois pour le petit Ganymede, & il ſe trouva quelque choſe que Jupiter eût mieux aimé eſtre que ce qu'il eſtoit dans le Ciel. Neanmoins il ne daigna pas ſe changer en aucune autre ſorte d'oyſeau qu'en celuy qui porte ſes foudres. En meſme-temps il deſcendit du Ciel en terre ſous le faux plumage d'un Aigle, & enleva Ganymede, qui le ſert maintenant au Ciel, & luy preſente malgré Junon le nectar & l'ambroſie.

EXPLICATION.

De Jupiter changé en Aigle, & du raviſſement de Ganymede.

GANYMEDE ne fut pas enlevé par un Aigle, mais il fut le butin d'une guerre. Car un Roy d'Egypte ou de Crete qui portoit des Aigles en ſes enſeignes, & qu'on appelloit Jupiter, faiſant la guerre à ſes ennemis, entre leſquels eſtoit Ganymede, le plus beau Prince de ſon temps, le fit ſon priſonnier de guerre; & l'on a feint ſur cette hiſtoire que Jupiter metamorphoſé en Aigle l'avoit ravy pour ſa beauté. Fulgent. l. 2. Mythol. Anacreon.

Il y en a qui diſent qu'il fut ravi par Minos ou par Tantale, & non pas par Jupiter. D'autres comme Herodian, qu'il fut tué par ſon frere, & que pour la conſolation de ſon pere, qui eſtoit Roy de Phrygie; l'on feignit ſuivant l'aveuglement & la ſuperſtition de ce temps-là,

qu'il avoit eſté ravi par Jupiter, parce qu'on n'en trouva point le corps. Mais ne nous mettons point en peine de tout cela; auſſi bien ne voulons-nous pas faire informer de ce rapt, & de cette mort, & nous avons quelque choſe de meilleur à conſiderer dans cette Fable.

In Sympoſio.

En effet Xenophon a laiſſé par écrit que Ganymede fut enlevé dans le Ciel, plûtoſt à cauſe de ſa ſageſſe, & de la beauté de ſon eſprit que de celle de ſon corps. Car ceux qui ſont de ce ſentiment auſſi bien que Xenophon ne font pas venir le nom de Ganymede de ce mot Grec, γάνυμαι, qui ſignifie je fais bonne chere, je me réjoüis; mais plûtoſt de ces trois mots mis en un ἄγαν, ὁ & μήδης, comme qui diroit exceſſivement ſage & prudent.

Davantage Ciceron dit que cette Fable contient quelque choſe de divin. Je ne puis, dit-il, écouter Homere, lorſqu'il dit que les Dieux ravis de la beauté de Ganymede l'enleverent de la terre afin de donner à boire à Jupiter, à qui il me ſemble qu'ils ne faiſoient pas un ſi grand bien en raviſſant ce beau garçon, qu'ils ayent eu ſujet de faire une ſi grande injure à Laomedon ſon pere. Mais ce ſont des Fables & des fictions d'Homere. Il tranſportoit de la terre au Ciel les choſes humaines; & j'aurois mieux aimé qu'il eût tranſporté du Ciel en terre les choſes divines, comme la force, la ſageſſe, l'entendement, l'invention & la memoire. Enfin je croy, ſuivant le ſentiment de Ciceron, que l'antiquité veut montrer par cette Fable que les ſages, que les gens de bien ſont aimez de Dieu; & qu'il n'y a qu'eux qui approchent de la nature divine. Ganymede eſt donc l'ame de l'homme que Dieu ravit à ſoy, & qu'il éleve dans le Ciel, quand elle eſt belle comme elle doit eſtre; c'eſt à dire, quand elle eſt pu-

re

re & innocente, & qu'elle n'eſt point infectée de la contagion du corps. Et certes comme il n'y a rien dans le monde qui approche plus de la nature de Dieu que la ſageſſe, ce que les anciens ont voulu montrer par l'enlévement de Ganymede dans le Ciel, je m'étonne que quelques-uns ayent rapporté cette Fable à la plus déteſtable des lubricitez, car ils diſent que Ganymede fut enlevé comme pour ſervir de femme à Jupiter. Neanmoins les plus ſages ont eſté d'un autre ſentiment, & en donnant une ſalutaire explication à cette Fable, ils en font un exemple de vertu. En effet, Qu'eſt-ce que donner à boire à Jupiter, que de montrer que Dieu agrée les fonctions de la ſageſſe, & ce que font les gens de bien? Car Dieu a toujours ſoif, comme il le témoigna luy-meſme eſtant ſur la Croix, quand il dit *ſitio*, c'eſt à dire, qu'il a un deſir extréme d'attirer à ſoy les ames; & c'eſt luy donner à boire que de faire de bonnes œuvres.

Au reſte on a feint que Ganymede eſtoit parfaitement beau, non ſeulement parce que le ſage ou le vertueux n'a aucune tache ni aucune ordure dans l'eſprit; mais auſſi comme dit Platon, parce que ſi l'on pouvoit voir la vertu par les yeux du corps, elle rendroit les hommes paſſionnez de ſon amour. On dit qu'il fut enlevé par un Aigle, à cauſe que comme l'Aigle regarde plus facilement le Soleil que les autres oyſeaux, les gens de bien connoiſſent mieux Dieu que les autres; & l'on dit qu'il fut enlevé par Jupiter meſme metamorphoſé en Aigle, parce que Dieu aide les hommes, & principalement les gens de bien à s'élever juſques à luy.

FA-

FABLE CINQUIESME.

ARGUMENT.

Hyacinthe eſt aimé par Apollon qui le tuë ſans y penſer en joüant au palet avec luy, & ſon ſang eſt metamorphoſé en une fleur qui porte ſon nom.

„ IL ne faut point auſſi douter, aima-
„ ble Hyacinthe, qu'Apollon ne t'eût
„ placé dans le Ciel, ſi tes triſtes deſtinées
„ luy en euſſent donné le temps. Neanmoins tu es immortel autant qu'il luy a
„ eſté poſſible, car tu ne manques pas de
„ renaiſtre auſſi-toſt que le Printemps a
„ chaſſé l'Hyver; & tu renais autant de
„ fois ſur une tige verdoyante, & ſous
„ l'apparence d'une fleur, qu'on void re-
* Apollon. „ naiſtre le Printemps. Mon * pere t'aima
„ ſur tous les autres. Ce fut pour toy
„ qu'il abandonna l'agreable ſejour de
„ Delphes, qu'il parcourut les rivés
„ d'Eurote, & qu'on le vid ſouvent à
„ Sparte qui n'a point de plus grandes for-
„ ces que la vertu de ſes habitans. Tu fus
„ cauſe que ſes fléches demeurerent long-
„ temps inutiles, & qu'il mépriſa la gloi-
„ re qu'elles luy avoient acquiſe, & qu'el-
„ les pouvoient luy acquerir. Ainſi s'ou-
„ bliant luy-meſme pour penſer ſeulement
„ à toy, il ne refuſa pas de porter tes rets
„ à la chaſſe, de mener luy-meſmes tes

chiens,

chiens, de te ſaivre ſur les montagnes « & au travers des rochers; & nourriſſoit « ſon amour par cette longue habitude « qu'il avoit avec toy. Un jour, & c'eſ- « toit environ ſur le midy, il leur prit « envie de jouër enſemble au palet, & « pour jouër plus aiſément, il ſe dépouille- « rent de leurs habits. Apollon commen- « ça le premier, & jetta ſon palet ſi haut « qu'il en fit écarter les nuës, & ce palet « ayant long-temps demeuré en l'air, & « retombant de plat ſur la terre, montra « l'adreſſe & la force de celuy qui l'avoit « jetté. En meſme temps Hyacinthe « tranſporté par la paſſion du jeu courut « pour le relever; mais ce palet ayant don- « né contre terre rebondit contre ſon vi- « ſage, & le fit tomber à la renverſe. A- « pollon pâlit de ce coup auſſi bien que le « malheureux Hyacinthe. Il courut pour « le relever, il l'embraſſe, il eſſuye ſa « playe; & par toutes ſortes d'herbes & « par toutes ſortes de remedes, il tâcha « d'arrêter ſon ame qui fuyoit déja du « corps. Mais ſa ſcience eſtoit inutile, « puiſque le mal eſtoit incurable. Com- « me les lis, & les pavots, que l'on a « rompus par le pied ne trouvant plus « d'appuy ſur leur tige, laiſſent pancher « leur fleur en bas, & ne regardent plus « que la terre; Ainſi Hyacinthe mourant « ne «

„ ne peut plus soûtenir sa téte, elle luy
„ tombe sur les épaules, & devient pour
„ luy un fardeau. Hé quoy mon cher
„ Hyacinthe, luy dit alors Apollon, faut-
„ il donc que je te perde quand tu ne fais
„ que de naître; & que pour comble d'af-
„ fliction je reconnoisse mon crime en ta
„ blessure, & en ma douleur? C'est à
„ ma main qu'on doit imputer ta perte,
„ & je confesse que je suis l'auteur de ta
„ mort. En quoy toutefois ay-je failly?
„ Si ce n'est peut-estre un crime d'avoir
„ joüé avec toy, & un crime de t'avoir
„ aimé. Que ne puis-je donner ma vie
„ pour la tienne ou mourir avec toy?
„ Mais puisque nous sommes sujets à la
„ loy des destinées, au moins tu seras
* Ai, qui est un cry de douleur, & d'affliction est comme écrit sur l'Hyacinthe. * Ajax.
„ toujours avec moy: ta memoire sera
„ toujours dans mon cœur, & ton nom
„ sera toujours dans ma bouche. Ma Ly-
„ re ne resonnera que pour toy, mes vers
„ ne celebreront que tes loüanges, & tu
„ seras changé en une fleur où l'on verra
„ * mes plaintes écrites. Il arrivera aussi
„ un temps qu'un illustre & fameux Ho-
„ ros * sera converti en la mesme fleur,
„ & qu'on lira son nom sur les mesmes
„ feüilles. Tandis qu'Apollon prononçoit ces paroles, le sang d'Hyacinthe
„ qui avoit fait rougir les herbes, cessa
„ visiblement d'estre sang; & il en nâquit

une

une fleur, dont la couleur estoit plus « vive & plus éclattante que l'écarlate. « Elle avoit la forme d'un lis; & en ef- « fet, vous l'eussiez prise pour un lis, si « ce n'est que le lis est blanc & qu'elle est « de couleur de pourpre. Ce ne fut pas « assez à Apollon qui voulut rendre hon- « neur à Hyacinthe, il écrivit ses regrets « sur les feüilles de cette fleur, & l'on y « void écrit Aï, Aï, qui est la voix la plus « ordinaire de l'affliction & de la douleur. « Au reste, pour imiter Apollon, la vil- « le de Sparte témoigne par la memoire « qu'elle garde de cet enfant, qu'elle s'e- « stime glorieuse d'estre le lieu de sa nais- « sance; & pour luy rendre de l'hon- « neur, & l'approcher du rang des « Dieux, elle institua des festes que l'on « celebre tous les ans en faveur du jeune « Hyacinthe. «

EXPLICATION.

D'Hyacinthe metamorphosé en fleur.

UN Professeur d'Italie parle de cette fleur dans une explication des Georgiques de Virgile, & rapporte sur cela quantité d'opinions de Medecins, entre lesquels il y en a qui disent qu'il ne se trouve point de fleur, sur les feüilles de laquelle il y ait des lettres marquées. Que neanmoins il en avoit veu une à Venise, qu'on y avoit apportée d'Alexandrie, qui estoit semblable à cet Hyacinthe des Poëtes. Au reste, on feint qu'A- « pol-

Lazarus Bonomicus.

pollon aime les fleurs, parce que c'est luy qui les fait naistre; & l'on feint qu'il tua Hyacinthe qu'il aimoit; parce que s'il fait naître les fleurs par sa chaleur moderée, il les fait aussi mourir par sa chaleur excessive. Cela est fondé sur cette maxime qui dit,

Struere ac destruere ejusdem potestatis est,
Que le mesme pouvoir sçait bâtir & détruire.

FABLE SIXIESME.

ARGUMENT.

Les habitans d'Amathonte ville de Chypre, qui avoient accoûtumé d'immoler tous les étrangers qui passoient de ce côté là, sont metamorphosez en Taureaux, par la colere de Venus; car elle ne put souffrir plus long-temps qu'on profanast par des sacrifices si détestables, une isle qui luy estoit consacrée.

„ MAIS si vous me demandez si la ville d'Amathonte se voudroit glorifier d'avoir mis au monde les Propetides, elle en a le mesme sujet que d'avoir engendré ces hommes cruels qui portoient des cornes sur la teste, & qui en furent appellez * Cerastes. Il y avoit chez eux un Temple consacré à Jupiter Hospitalier, dont l'Autel estoit toujours remply de sang. Les étrangers qui passoient par là, s'imaginoient que ce sang estoit des Taureaux & des bestes qu'on y immoloit, & prenoient pour une

* Cornus κέρας Corne.

une marque de la pieté des habitans, ce qui estoit un témoignage de leurs crimes. Car le sang que l'on y voyoit, étoit le sang des étrangers qui passoient par cette contrée, & qu'on immoloit dans ce Temple. Enfin Venus offencée de ces detestables sacrifices, étoit preste d'abandonner les villes de Chypre, & de sortir de cette Isle. Mais dit elle en elle-mesme, en quoy cette Isle que j'aime, & ses villes qui me sont si cheres, ont-elles failly contre moy, & quels crimes ont-elles commis? Il faut plutost chatier ce peuple impie par l'exil ou par la mort, s'il y a quelque chose entre la mort & l'exil, il faut en faire son chatiment. Mais quel milieu puis-je trouver si ce n'est de les punir par le changement de leur estre? Tandis qu'elle estoit en peine de la forme qu'elle leur feroit prendre, elle jetta l'œil sur leurs cornes, & resolut d'achever ce que la nature avoit commencé. En effet, elle leur laissa leurs cornes, & les changea en de grands Taureaux.

EX-

EXPLICATION.

Les habitans de l'Iſle de Chypre metamorphoſez en bœufs.

L'Iſle de Chypre fut autrefois appellée Ceraſtie, c'eſt à dire cornuë, à cauſe de ſes promontoires : car on donne auſſi le nom de cornes aux Promontoires. Et l'on a feint que les peuples ruſtiques & barbares qui habitoient ſur ces Promontoires eſtoient cornus, ou qu'ils avoient eſté convertis en Taureaux, à cauſe de la ſituation du lieu, & meſme de leur barbarie. L'on dit auſſi que cette Iſle fut nommée Ceraſtie, parce qu'elle eſtoit habitée par des hommes qui avoient des tumeurs à la teſte, qui reſſembloient à des cornes. D'autres diſent que Venus fut Reine de Chypre, Que quelques-uns de ſes ſujets s'eſtant revoltez, elle en fit des eſclaves qu'elle obligea à labourer la terre comme des bœufs, & qu'on a feint de là qu'ils avoient eſté changez en Taureaux. Quoy qu'il en ſoit ne nous arrêtons pas plus long-temps avec les Ceraſtes, puis qu'eſtans ſauvages ou rebelles, nous n'en pouvons apprendre que de la barbarie ou de la deſobeïſſance.

Ovid. in Epiſt. Phil.

Xenagoras l. 2. de in habit.

FABLE SEPTIESME.

ARGUMENT.

Venus change les Propetides en rochers : parce qu'elles la mepriſoient.

CETTE effroyable punition n'épouvanta point les Propetides. Elles furent meſme aſſez hardies pour ſoûtenir que Venus n'eſtoit pas Deeſſe : Mais comme les injures que l'on fait aux Dieux

Dieux ne demeurent jamais impunies; Venus se vangea de ces audacieuses filles par le feu d'impudicité qu'elle alluma dans leurs cœurs. On dit qu'elles ont esté les premieres femmes qui se soient jamais prostituées; & qu'ayans perdu toute honte, & que s'estans déja enduecies parmy les débauches & l'impudence, elles furent insensiblement changées en rochers.

EXPLICATION.

Des Propetides changées en cailloux.

JE suis d'avis que nous ne demeurions pas plus long-temps avec les Propetides qu'avec les Ceraftes. Car il est à croire que nous ne devendrons pas plus gens de bien parmy des filles débauchées que parmy des sauvages, & des rebelles. Justin rapporte que c'estoit la coûtume des Cyptiots de prostituer les filles, afin de faire de l'argent pour les marier. Peut-estre qu'on a composé cette Fable sur cette infamie, & qu'on a feint là-dessus que les Propetides avoient esté transformées en Pierre, parce qu'une si pernicieuse coûtume les avoit endurcies à la honte.

Tâchons neanmoins de tirer quelque petite utilité de la débauche de ces miserables. On veut donc à mon avis faire voir par ces filles à qui Venus inspira une si salle passion, pour le châtiment de l'avoir mépriſée, que quand nous nous éloignons de Dieu, & que nous cessons de le craindre, il nous abandonne à nos appetits déreglez pour commencer à nous punir.

FABLE HUITIESME.

ARGUMENT.

Pygmalion voyant l'impudicité des Propetides, en conçoit une ſi grande haine pour toutes les femmes, qu'il fait reſolution de ne ſe marier jamais. Cependant il devint amoureux d'une ſtatuë d'yvoire qu'il avoit faite luy-meſme; & par les prieres qu'il fit à Venus, cette ſtatuë ayant eſté animée, il l'épouſa, & en eut un fils appellé Paphus, qui fit bâtir dans Cypre une ville qui porte ſon nom.

LORSQUE Pygmalion eut veu leur débauche, & leur impudicité monſtrueuſe, il eut horreur de tant de vices que la nature a donnez aux femmes, qu'il reſolut de vivre ſeul, & vécut long-temps ſans ſe vouloir marier. Cependant comme il étoit excellent Sculpteur, il fit une ſtatuë d'yvoire ſi admirable, & ſi belle, qu'il ne peut naiſtre de plus belle femme, & devint amoureux de ſon ouvrage. Cette ſtatuë repreſentoit une fille, vous euſſiez dit qu'elle eſtoit animée, & qu'il n'y avoit rien qui l'empéchaſt de ſe mouvoir, & de regarder ceux qui la voyoient, que la honte & la pudeur, tant l'art eſtoit bien caché, & imitoit parfaitement ce que peut faire la nature. Pygmalion charmé des beautez qu'il luy avoit luy-meſ-

meſme données, conceut de l'amour pour cette ſtatuë qui n'en pouvoit reſſentir. Comme il en fut luy meſme trompé auſſi bien que tous les autres, il la touchoit ſouvent pour eſtre aſſuré, ſi c'eſtoit un corps de chair ou ſeulement un corps d'yvoire; & quand il l'avoit touchée, il ne pouvoit encore avoüer que ce ne fût que de l'yvoire. Il luy donnoit des baiſers & croyoit en recevoir, il luy parloit, il l'embraſſoit & craignoit luy faire mal de la ſerrer en l'embraſſant. Il ajoûtoit à ces careſſes des paroles amoureuſes; il luy faiſoit tous les preſens qui ont accoûtumé de plaire aux filles; il luy preſentoit des coquilles, tantoſt des oyſeaux, tantoſt des grains d'ambre, comme c'étoit peut-eſtre la mode de ce temps là. Il la revétit de beaux habits, il luy mit des bagues aux doigts, & un collier au col, il luy donna des pendans d'oreilles, & luy fit porter des chaînes d'or. Il prenoit plaiſir à la voir parée de la ſorte; mais elle ne luy plaiſoit pas moins quand elle eſtoit toute nuë. Il luy fit faire un beau lit où il couchoit avec elle; il l'appelloit ſa femme, ſes delices, ſon amour; & comme ſi elle eût eu du ſentiment des careſſes, & des bons traitemens qu'il luy faiſoit, vous euſſiez

dit qu'il avoit peur de la blesser, quand même il la couchoit sur de la plume. Cependant on celebroit dans l'Isle de Cypre la grande feste de Venus, on luy immoloit des vaches blanches à cornes dorées, ses Autels fumoient de l'encens que tout le monde y répandoit; & Pygmalion, comme les autres, ne manqua pas de s'y presenter avec des offrandes, » mais en crainte & en tremblant. O » Dieux, dit il, s'il est vray que vous » puissiez toutes choses, permettez que » j'aye pour femme une femme qui ressemble à cette statuë d'yvoire, qui est » si digne d'estre aimée: car il n'eut pas la hardiesse de demander sa statuë pour femme, & de prier les Dieux qu'ils luy inspirassent la vie. Neanmoins Venus, qui estoit presente à cette feste qu'on celebroit en son honneur, entendit bien ce qu'il demandoit, & pour luy donner une marque que la priere avoit esté favorablement écoûtée, elle fit paroistre trois fois une flâme, qui monta en l'air en forme de pointe. Lorsque Pygmalion fut retourné en son logis, il alla revoir cette maistresse insensible, qu'il avoit laissée au lit; il s'assit auprés d'elle, il la caresse, il la baise, mais il luy sembla en la baisant qu'elle avoit de la chaleur. Il recommence aussi-tost à la bai-

baiſer, il luy touche auſſi-toſt le ſein, & ſentit que l'yvoire s'amolliſſoit; Que ſa dureté cedoit à ſes doigts comme feroit de la cire que le Soleil amollit, & que la main qui la manie, trouve capable de toutes formes. Tandis qu'il s'étonnoit d'un changement ſi merveilleux, tandis qu'il ne ſe réjoüiſſoit qu'avec incertitude s'il devoit ſe réjoüir, & que de peur de ſe laiſſer tromper par ſa paſſion, il touchoit & retouchoit ce qu'il ſouhaittoit ſi fortement, ce corps d'yvoire devint de chair, & enfin le mouvement du cœur, & le battement des veines aſſeurerent Pygmalion, que ſa joye eſtoit veritable. En meſme-temps il en rendit graces à Venus, & commença à baiſer, non pas l'image d'une belle bouche, mais en effet une belle bouche. Cette fille ſentit ſes baiſers, & rougit de les recevoir; & alors ouvrant les yeux, elle ne vid pas plûtoſt la lumiere que ſon amant & ſon mary. La Deeſſe qui avoit fait ce mariage, y voulut auſſi aſſiſter, & apres neuf mois accomplis cette femme autrefois d'yvoire, accoucha d'un fils qui fut appellé Paphus, & dont toute l'Iſle a pris ſon nom.

EXPLICATION.

De la ſtatüe de Pygmalion, changée en une fille vivante.

VOICY ce me ſemble une des plus étranges metamorphoſes qu'il y ait dans tout cet ouvrage. Je ne trouve pas ſi extraordinaire qu'on nous diſe qu'un homme ſoit devenu rocher ou beſte, parce qu'un peu de reflexion nous en fait auſſi-toſt trouver le ſens. Nous diſons qu'un homme a un cœur de roche, & qu'il eſt luy-meſme un rocher quand il ſe montre inſenſible aux afflictions de ſes parens, & que pouvant les ſecourir, il les abandonne à leur infortune. Enfin nous ne trouvons point étrange qu'on diſe que des hommes ayent eſté metamorphoſez en beſtes, ſelon les paſſions qui les dominent, parce qu'il y en a parmy eux qui ſont ce ſemble naturellement beſtes; & de qui au moins l'on peut dire qu'ils n'ont que la moindre partie de l'homme, je veux dire la figure.

Mais qu'une ſtatuë d'yvoire ait eſté convertie en une fille vivante, cela me ſemble ſi éloigné de ce qu'on a accoûtumé de dire que je ne ſçay ce que j'en dois dire. Veritablement nous dirions qu'une belle fille qui ſeroit inſenſible à la paſſion qu'on auroit pour elle, ſeroit une ſtatue d'yvoire, & peut-eſtre qu'il y auroit autant de raiſon d'en parler ainſi, que de l'appeller cœur de roche,

A la maniere des amans,
Dont les ridicules triſteſſes
Leur font imputer leurs tourmens,
A leurs inſenſibles maiſtreſſes.

Toutefois je commence à découvrir ici quelque lumiere, & ce que je viens de dire de ceux qui

qui aiment, me fait avoir une penſée qui a au moins de la vray-ſemblance. Je croirois donc que Pygmalion aima long-temps une fille qui ne conſidera point ſon amour : Et en effet quelques-uns diſent que cette fille s'appelloit Ebur, c'eſt à dire yvoire ; Qu'enfin elle ſe laiſſa gagner par ſes devoirs & par ſes larmes ; Qu'il épouſa apres une longue pourſuite, & que le nom de cette fille, & l'amour qu'elle eut enfin pour Pygmalion, ont donné lieu de feindre qu'une ſtatuë d'yvoire avoit eſté convertie en une fille vivante. Je penſe au reſte qu'on a dit que Pygmalion eſtoit devenu amoureux de ſon ouvrage ; parce qu'on peut dire qu'une Maiſtreſſe gagnée par la conſtance & par les aſſiduitez d'un amant ; eſt proprement ſon ouvrage.

Neanmoins quelques-uns ont découvert devant moy, un beau ſens dans cette Fable : car il n'y a point de doute que l'explication morale des Fables vaut toujours mieux que l'hiſtorique. Ils diſent donc que par l'exemple de Pygmalion, qui prie Venus d'animer cette ſtatuë qu'il aime, la Fable apprend à ceux qui ſe veulent marier de commencer leur entrepriſe par des prieres, & de demander conſeil à Dieu, plûtoſt qu'à leur paſſion : car c'eſt Dieu ſeul qui rend les mariages heureux, & l'on peut dire raiſonnablement qu'une honneſte femme eſt un don de Dieu. Au reſte on a feint que celle-ci eſtoit d'yvoire, parce que la blancheur eſt une marque de la chaſteté ; & qu'elle avoit eſté animée par une Deeſſe, parce que c'eſt Dieu qui inſpire la chaſteté ;

FABLE NEUVIESME.

ARGUMENT.

Myrrhe eſt amoureuſe de Cyrire ſon pere, & couche avec luy ſans qu'il le ſçache; & s'eſtant retirée dans une Iſle, elle eſt changée en cet arbre, d'où l'on void couler la Myrrhe.

CYNIRE nâquit auſſi de cette femme, & s'il n'eût jamais eu d'enfans, on eut pû l'eſtimer heureux. Je vous feray ici le recit d'une choſe épouvantable; mais gardez vous de l'écoûter, ô filles qui aimez l'honneur! ô peres qui craignez la honte! Ou ſi mes paroles ſont aſſez douces pour attirer voſtre attention, ne croyez pas ce que je dis, croyez que je vous conte une Fable. Que ſi pourtant vous croyez que ce crime ait eſté commis croyez auſſi que le chaſtiment a de bien prés ſuivi ce crime. Mais ſi la nature permet qu'on y trouve de la vray-ſemblance, je me réjoüis pour la Thrace, & ſur tout pour noſtre païs, d'eſtre éloigné de ces regions d'où l'on a veu ſortir tant d'horreur & des prodiges ſi inoüis. Que l'Arabie ne ſe vante point d'eſtre feconde en tant d'arbres precieux, puiſqu'elle porte auſſi la myrrhe, dont la naiſſance eſt plus honteuſe que ſa nouveauté n'eſt

n'eſt eſtimable, Ne dis point, deteſtable Myrrhe, que c'eſt l'amour qui t'a fait faillir ! Il nie d'avoir eſté l'auteur d'une paſſion ſi étrange, il ſoûtient que ſes traits en ſont innocens, & juſtifie les feux & ſes fléches d'un crime ſi abominable. Ce fut l'une de trois furies qui t'inſpira ces honteux tranſports. Ce fut une flâme infernale qui te vint embraſer le cœur. Veritablement c'eſt un crime que de haïr ſon pere ; mais l'aimer, comme tu fais, eſt un plus grand crime que de le haïr. On void venir de tous côtez de grands Princes qui te recherchent. La jeuneſſe de l'Orient la plus noble & la plus parfaite, diſpute à qui gagnera ton amour. Choiſis un mary parmi tant d'amans, & ne regarde pas celuy dont tu ne peux faire le choix. A la verité elle reconnut la honte de ſa paſſion, & fit quelque reſiſtance à une amour ſi prodigieuſe. Où me laiſſay-je tranſporter, & que veux-je faire, dit-elle : O Dieux, ô pieté, ô reſpect, donnez-moy d'autres penſées ; empeſchez un ſi grand mal, oppoſez-vous à mon crime, ſi neanmoins c'eſt un crime que d'aimer comme je fais, car enfin la pieté ne defend pas d'aimer ſon pere. Tous les autres animaux ſe mêlent indifferemment les uns avec les au-

„ autres, ſans offenſer la nature. On ne
„ trouve point étrange qu'une vache con-
„ çoive du Taureau qui fut ſon pere, ni
„ une Jument du Cheval dont elle eſt née.
„ Le bouc fait l'amour aux chevres qui
„ ſont ſes filles, & les oyſeaux ſont leurs
„ nids avec ceux qui les ont couvez. O
„ que les animaux ſont heureux, à qui ces
„ libertez ſont permiſes! Faut-il donc que
„ les hommes nous ayent fait des loix ſi
„ cruelles & que ces loix nous deffendent
„ ce que la nature nous permet? On dit
„ pourtant qu'il y a des peuples, chez
„ qui la mere épouſe ſon fils, & le pere
„ épouſe ſa fille, chez qui l'amitié pater-
„ nelle s'augmente encore par l'amour.
„ Ha, que je ſuis miſerable, de n'eſtre
„ pas née en ces regions heureuſes, puiſ-
„ que je ne ſuis gênée que par la condi-
„ tion des lieux où la fortune m'a fait
„ naiſtre. Mais ne puis-je m'empeſcher de
„ retomber dans ces penſées? Retirez
„ vous de mon eſprit, eſperances deffen-
„ duës; il eſt digne d'eſtre aimé, mais
„ d'eſtre aimé comme pere. Donc ſi je
„ n'eſtois pas la fille du grand & fameux
„ Cynire, je pourrois épouſer Cynire;
„ & parce que je ſuis à luy, il m'eſt im-
„ poſſible d'eſtre à luy. Ainſi l'alliance
„ qui eſt entre nous, m'eſt une funeſte
„ alliance, & ſi j'eſtois étrangere j'en ſe-
rois.

rois plûtoſt aimée? Que dois tu faire, « malheureuſe? Il faut t'éloigner de ces « lieux & abandonner ta patrie, ſi tu peux « quitter ton crime. Mais cette amour « deteſtable eſt la chaiſne qui m'y retient; « elle veut que je demeure auprés de Cy- « nire, pour le voir, pour le toucher, « pour luy donner des baiſers, s'il ne « m'eſt pas permis de rien eſperer davan- « tage. Que dis tu, malheureuſe fille, & « que peus-tu plus eſperer? Ne ſens-tu « pas que ta paſſion te veut faire violer les « noms & les droits de la nature? Serois « tu la rivale de ta mere, & l'adultere de « ton pere? Voudrois-tu que l'on t'apel- « laſt & la mere de ton frere, & en meſ- « me temps la ſœur de ton fils? Ne crain- « dras-tu point ces furies, qui puniſſent « les grands crimes, & qui ſont toujours « devant les yeux, & dans le cœur des « coupables avec leurs ſerpens & leurs « flambeaux? Tandis que ton corps eſt « encore pur d'un crime ſi abominable, « n'en ſoüille pas ton eſprit, & n'outra- « ge pas la nature par une amour ſi fu- « rieuſe. Suppoſe que ton pere veüille ce « que tu veux, la choſe meſme le deffend. « Enfin Cynire a trop de vertu pour vou- « loir ce que tu veux; & je voudrois que « ſa vertu fût changée en une fureur qui « reſſemblaſt à la mienne. «

Ainſi elle s'entretenoit en elle-meſme ; & cependant Cynire qui ne ſçavoit à qui la promettre, de tant de Princes qui la recherchoient, voulut ſçavoir ſa volonté, & luy demanda lequel elle aimoit le mieux. D'abord elle demeura comme muette ; & le regardant d'un œil qui eût fait connoiſtre ſon amour à tout autre qu'à ſon pere, elle ne luy répondit que par des larmes. Cynire croyant que ſes pleurs eſtoient les marques de la pudeur & de la crainte d'une fille, lui défendit de pleurer, eſſuya luy-meſme ſes larmes, & la baiſa pour luy donner plus d'aſſurance. Elle prit à ces baiſers plus de plaiſir qu'elle ne devoit ; & enfin Cynire luy ayant demandé quel mary elle ſouhaittoit : J'en ſouhaiterois un, dit-elle, qui reſſemblât à mon pere. Il loüa cette réponſe qu'il n'entendoit pas, & que pourtant il croyoit entendre. Ainſi, luy dit-il, ſoyez toujours ſage ; & à ce mot elle baiſſa les yeux en terre, comme ayant honte que ſon pere donnât le nom de ſageſſe à ſa fureur & à ſon crime. Cependant lorſque la nuit avoit endormy tout le monde, ſon amour la faiſoit veiller, & luy inſpiroit des inventions pour mettre en effet ſes deſirs. Tantoſt elle ſe deſeſpere, tantoſt elle veut tenter ce qui luy eſt venu dans l'eſprit,

prit, mais en mesme-temps elle en a honte; elle veut faire toutes choses, & ne sçait ce qu'elle veut faire. Comme un grand arbre que plusieurs coups ont ébranlé, & qui n'attend plus qu'un coup pour tomber, semble estre en doute où il tombera, & fait apprehender sa cheute de quelque endroit qu'on le regarde; ainsi l'esprit de Myrrhe agité par tant de passions diverses, balance entre l'une & l'autre, & prend son poids de tous côtez. Elle est toujours en inquietude, elle ne trouve point de repos, & n'en espere que la mort. Aussi se resolut-elle de mourir, & en mesme-temps elle attacha sa ceinture à une solive de la chambre, & comme elle estoit preste de s'étrangler: Adieu, dit-elle, mon chere Cynire, au moins je meurs pour me punir d'une amour que mon pere eût condamnée. On dit que comme elle se lioit le col, & qu'elle prononçoit ces paroles, sa nourrice, qui estoit à l'entrée de la chambre, entendit sa voix & ses soupirs. De sorte qu'estant aussi-tost accouruë, elle fit un effort pour ouvrir la porte, & voyant le triste appareil que Myrrhe avoit fait pour mourir, elle s'écrie; elle se frappe l'estomach, & coupe promptement le lien qui serroit déja le cou de

cette malheureuſe fille. Ainſi l'ayant empéchée de mourir, elle l'embraſſa en pleurant, & luy demanda la cauſe d'un ſi effroyable deſeſpoir. Mais Myrrhene luy fit point de réponſe, elle demeura les yeux en terre, ſans parole, & ſans mouvement, avec une douleur ſi extréme qu'on eût découvert ſon deſſein. La vieille la prie & la preſſe de luy découvrir ſon mal, & l'en conjure par toutes les choſes qui ſont capables de l'émouvoir. Mais Myrrhe ne la veut point écouter & au lieu de luy répondre, elle luy témoigne de l'averſion. Toutefois la nourrice ne laiſſe pas de la preſſer; & non ſeulement elle luy jure de garder le ſecret, mais de luy donner du ſecours. Non, non, luy dit-elle, » ma vieilleſſe ne m'empeſchera pas de » vous ſervir. Si c'eſt l'amour qui vous » tourmente, j'ay des charmes pour vous » en guerir. Si quelqu'un vous a charmée, » je ſçauray rompre l'enchantement par » un enchantement plus fort. Si c'eſt la » colere des Dieux dont vous ſentiez les » effets, nous pourrons la ſurmonter par » la force des ſacrifices. Que m'imagine-» rois-je outre tout cela? voſtre maiſon, » & voſtre fortune ſont en un eſtat flo-» riſſant, & voſtre pere & voſtre mere » ſont heureux en toutes choſes. Myrrhe

ayant

ayant oüy nommer ſon pere, jetta un « ſoûpir qui fit juger à ſa nourrice que ſon « mal venoit de l'amour ; mais elle n'a- « voit gardé de s'imaginer qu'il vint d'une « amour ſi déteſtable. Elle continuë donc « de la preſſer, & la conjure de luy dé- « couvrir ſon mal de quelque nature qu'il « puiſſe eſtre, & la prenant ſur ſes ge- « noux & l'embraſſant en meſme-temps : « Nous le ſçavons, luy dit-elle, vous « aimez ; ne craignez point de me le dire, « & croyez que je vous pourray bien ſer- « vir ſans que vôtre pere le ſçache. A ces « paroles de la nourrice, Myrrhe ſe leve « comme en furie, & ſe jettant ſur ſon « lit : Retirez-vous, luy dit-elle, & ne « me faites point de honte. Retirez-vous « encore une fois, ou ceſſez de me deman- « der le ſujet d'un ſi grand mal, ce que « vous voulez ſçavoir eſt un crime épou- « vantable. La vieille s'étonna du diſ- « cours de Myrrhe, & luy tendant ſes mains tremblantes de crainte & de vieil- leſſe, elle ſe jetta à ſes pieds ; Et tan- toſt en la flattant, & tantoſt en la me- naçant de publier le deſſein qu'elle a- voit fait ſur ſa propre vie, elle promit ſon ſecours aux fautes meſmes de ſon amour, ſi elle vouloit ſe découvrir. Myrrhe ſe réveilla à cette eſpece de me- nace, comme de quelque profond ſom-

meil ; mais se laissant aller la teste sur le sein de sa nourrice, elle ne jettoit que des larmes, quand on croyoit qu'elle alloit parler. Elle ouvrit souvent la bouche afin de confesser son crime, & autant de fois elle la ferme. Mais enfin, » en se couvrant le visage de honte : O dit-» elle, que j'estime ma mere heureuse » d'avoir un mary comme le sien ! Et sans parler davantage elle continua de soûpirer. La nourrice, qui entendit ce que Myrrhe luy vouloit dire, fremit d'horreur à ce discours, & tâcha par des remontrances d'éteindre un feu si prodigieux. Mais bien que Myrrhe reconnoisse qu'on ne luy dit pas des fauſsetez, elle est resoluë de mourir, si elle ne joüit de son amour. Vi-» vez donc, luy dit sa nourrice, & je vous feray joüir ; mais l'horreur luy ferma la bouche, elle n'osa dire, de vostre pere, & par un serment detestable, elle confirma sa promesse. C'estoit au temps que les femmes revétuës de blanc celebroient la feste de Cerés, durant laquelle on luy offroit les premices des fruits qu'elle donne. Au reste pendant cette feste elles s'abstenoient neuf nuits durant de coucher avec leurs maris ; & la Reine estoit du nombre de celles qui la celebroient. De sorte que com-

comme Cynire couchoit seul en ce temps-là, & qu'un soir il estoit échauffé de vin, cette nourrice trop prompte à favoriser un crime, luy vint doucement parler d'amour. Elle luy montra des feux veritables sous un nom feint & supposé. Elle luy dit qu'une fille à qui elle donna un nom à sa fantaisie, l'aimoit passionnément, elle la dépeignit si belle qu'il en devint amoureux, & lorsqu'il eut demandé son âge, elle dit qu'elle estoit de l'âge de Myrrhe, & qu'elle n'estoit pas moins aimable. Enfin le Roy luy ayant commandé de l'amener, elle vint trouver sa maistresse, & en entrant dans la chambre; Réjouïssez-vous; dit-elle, nous avons remporté la victoire. Cette malheureuse fille qui souhaittoit cette nouvelle, n'en receut pas toutefois une joye parfaite & son cœur en la recevant, ne laissa pas de concevoir je ne sçay quelle tristesse qui luy presageoit quelque malheur. Cependant elle ne laissa pas de s'en réjoüir, tant il y avoit de desordre & de confusion dans son ame. Enfin lorsque la nuit fut venuë, & qu'elle eut mis par tout le silence, Myrrhe courut à son crime. Mais la Lune qui en eut horreur, s'enfuit aussi tost du Ciel pour n'en estre pas le témoin. Tous les Astres

se

se cacherent dans des nuages obscurs, la nuit ne parut point accompagnée de ses clartez ordinaires, Icarie couvrit son visage, & ensuite sa fille * Erigone qui fut élevée dans le Ciel par cette noble & pieuse amour, qui la fit mourir pour son pere, Trois fois Myrrhe trébucha contre le seüil de la porte, qui sembloit la repousser pour la detourner de ce crime, & trois fois elle entendit le chant funeste d'un hybou qui n'annonce que des infortunes. Neanmoins elle ne laissa pas d'avancer, la nuit la rendit plus hardie, & luy osta beaucoup de sa honte. Elle tenoit de la main gauche la main de sa nourrice qui la conduisoit, & de la droite elle cherchoit le chemin. Ainsi elle approcha de la chambre, ainsi elle en pousla la porte, & lorsqu'elle y fut entrée les jambes commencerent à luy trembler, le sang & la couleur se retirerent de son visage, & à mesure qu'elle avance le courage l'abandonne. Plus elle est proche de son crime, plus elle en reconnoist l'horreur, elle se repent de son entrepriſe, le remords la persecute, elle voudroit s'en retourner en mesme estat qu'elle est venuë. Mais comme elle feignoit d'avancer, la vieille la tira par la main, & la mit presque malgré elle entre les bras

Icarie son pere fut tué par des bergers, & sa fille pleura de telle sorte qu'elle en mourut.

Il fut changé en ce signe qu'on appelle Bootes, & Erigone en celuy du Zodiaque qu'on appelle la Vierge.

de

de son pere. Le pere receut sa fille comme il auroit receu sa femme, & connoissant qu'elle avoit peur, il la rassura luy-mesme; & peut-estre qu'à cause de l'âge il l'appella aussi sa fille, & que Myrre l'appella son pere, afin de rendre par ces noms le crime plus abominable. Au reste elle sortit grosse du lit de son pere, & dés la premiere fois qu'elle y entra, elle en emporta des marques d'une si étrange brutalité. La nuit suivante redoubla le crime, qui fut continué durant plusieurs nuits. Mais enfin Cynire curieux de voir son amante, fit apporter de la lumiere, & connut son crime & sa fille. Je vous laisse à juger de l'étonnement de ce Prince, la douleur luy retint la voix, & il courut à son épée, comme feroit un furieux pour se venger sur sa fille, & de sa faute & de la sienne. Myrrhe prit aussi-tost la fuite, & les tenebres la favoriserent. Elle le déroba de la mort, à la faveur de la nuit; & apres avoir couru durant neuf mois par l'Arabie, enfin la lassitude & le travail l'obligerent de s'arrêter dans la Sabée. Alors comme elle ne pouvoit plus porter le fardeau dont son crime l'avoit chargée, & qu'elle ne sçavoit elle-mesme ce qu'elle devoit demander aux Dieux, elle leur fit cette priere entre

„ tre la crainte de la mort & le dégoût de
„ la vie. O Dieux ſi vous entendez les
„ cris de ceux qui confeſſent leurs fautes,
„ je l'avouë, je le confeſſe, il n'y a rien
„ que je ne merite, & je ne refuſe pas mon
„ ſupplice. Mais afin que je ne demeure
„ pas au monde pour eſtre l'opprobre &
„ le ſcandale des vivans, & que je ne deſ-
„ cende pas aux Enfers pour faire de l'hor-
„ reur aux morts, ne ſouffrez pas que je
„ meure. Separez-moy, juſtes Dieux! d'a-
„ vec les morts & les vivans. Oſtez-moy
la vie, & ne me donnez pas la mort; &
par un coup de vôtre puiſſance, faites
que je ſois encore & tout enſemble que
je ne ſois plus. Les Dieux luy firent con-
noiſtre qu'ils écoûtent les criminels qui
s'accuſent eux meſmes de leurs fautes.
Au moins les *dernieres* mots de ſa priere
rent furent ſuivis de l'effet qu'elle leur
avoit demandé. Car comme elle parloit
encore la terre luy couvrit les pieds,
qui s'étendirent en racines, & devin-
rent pour ainſi dire le fondement d'un
grand arbre, des os tinrent la place du
tronc; la moüelle demeura dans le mi-
lieu comme elle eſtoit auparavant. Le
ſang ſe convertit en cette humeur qui
entretient la vie des arbres, ſes bras
s'éleverent en de grandes branches, ſes
doigts en de plus petites, & ſa peau s'en-

dur-

durcit en forme d'écorce. Ainſi le bois montant peu à peu, enfermoit déja ſon ventre; & comme il luy cachoit le ſein, il alloit auſſi luy cacher le col, mais ſans differer davantage, Myrrhe s'enfonça dans ce bois qui montoit trop lentement pour contenter ſon deſeſpoir, & de honte & de douleur elle ſe cacha pour jamais dans cette écorce nouvelle. Mais bien qu'avec ſa forme elle ait perdu le ſentiment, elle ne laiſſe pas de pleurer. Ce ſont toutefois des larmes qui ne coulent que pour ſa gloire, & les Dieux que toucha ſon repentir, & à qui il fut agreable, les ont rendues precieuſes. En effet elles ſe changent en une eſpece de gomme, qui porte encore le nom de Myrrhe, & qu'on eſtimera toujours comme un preſent venu du Ciel.

FABLE DIXIESME.

ARGUMENT.

Adonis nâquit de l'amour inceſtueux de Myrrhe, & lorſqu'il fut devenu grand, il fut ſuivant aimé de Venus, que Cynire avoit eſté aimé de ſa fille.

CEPENDANT l'enfant qui avoit eſté conceu d'un inceſte ſi prodigieux, ne laiſſa pas de ſe conſerver, & de croître dans le tronc de cet arbre en

quoy

quoy ſa mere avoit eſté convertie; & lorſque les neuf mois furent expirez, il chercha un chemin pour ſortir de cette priſon. L'arbre paroiſſoit plus enflé par le milieu que par les autres endroits, & les douleurs de l'enfantement commencerent à preſſer la mere; mais ce furent des douleurs que la parole ne pût exprimer; & celle qui en ſent les atteintes, ne peut appeller à ſon ſecours la Deeſſe qui peut l'aſſiſter. Toutefois vous euſſiez dit que cet arbre vouloit faire des efforts & qu'il ſouffroit de la violence, au moins il fit paroiſtre ſa douleur par un fleuve de ſes larmes, qu'il ne jettoit auparavant que goute à goutte. Mais Lucine, que la malheureuſe Myrrhe ne pouvoit pas appeller, ne laiſſa pas de venir, & aprés l'avoir touchée avec une main favorable, & avoir prononcé les paroles qui ont la force & la vertu de rendre les accouchemens heureux, le tronc de l'arbre ſe fendit, & il en ſortit un enfant que les Naïades receurent, & qu'elles oignirent des larmes de ſa mere. Cet enfant eſtoit ſi beau, que l'Envie même eût eſté contrainte de l'admirer. Il reſſembloit à ces amours que l'on repreſente nuds dans les tableaux; & ſi vous euſſiez voulu qu'il n'y eût point de diffe-

ren-

rence entre les amours & cet enfant, il eût fallu seulement luy donner un carquois, ou oster aux autres leurs fléches.

Le temps passe insensiblement, sa legereté nous trompe, & il n'y a rien de plus viste que les années. Cet enfant dont la sœur estoit la mere, & dont le grand-pere estoit le pere, cet enfant qui n'agueres estoit caché sous l'écorce d'un arbre, cet enfant qui venoit de naître, & qu'on admiroit n'agueres par les beautez de son enfance, devint grand, & devint homme : Et l'homme qu'il estoit alors surpassoit de telle sorte l'enfant qu'il avoit esté, qu'il donna de l'amour à la mere mesme de l'Amour, & vangea sur cette Deesse les folles passions de la mere.

Un jour que l'Amour baisoit sa mere, & qu'il se joüoit avec elle, il la perça sans y penser d'une de ses fléches qu'il a toujours dans les mains. Venus qui en sentit la douleur, le repoussa de la main, mais la playe estoit plus profonde que l'apparence ne le témoignoit, & ce fut de cette fléche qu'elle fut blessée pour Adonis, qui commença en mesme-temps à devenir le plus cher objet, & la seule pensée de cette Deesse. Ainsi elle mit en oubly les rivages

de

de Cythere, elle ne se soucia plus, ni de Paphos, ni de Gnide, ni d'Amathonte. On ne la void plus dans le Ciel, elle prefere Adonis au Ciel, elle l'embrasse, elle l'accompagne par tout: Et cette Deesse qui avoit accoûtumé de demeurer toujours à l'ombre, de ne vivre que dans la molleſſe, & d'ajoûter à ſes beautez ce que l'artifice y peut ajoûter, ayant la robe retrouſſée juſqu'au deſſus du genoüil à la maniere de Diane, court maintenant ſur les montagnes, dans les bois, dans les buiſſons & au travers des rochers. Elle encourage les chiens d'Adonis, elle ſuit avec luy les bêtes dont la chaſſe n'eſt pas dangereuſe, comme les liévres, les daims & les cerfs. Mais elle craint les loups & les ſangliers, & ne veut point ſe divertir à courir aprés des ours, & à ſuivre des lyons, qui ne ſe repaiſſent que de ſang. Comme elle ne prenoit pas plaiſir à la chaſſe de ces animaux, elle tâcha tout autant qu'il luy fut poſſible, d'en retirer Adonis. „ Montre ton adreſſe & ta force, luy „ dit-elle, contre les animaux qui fuyent, „ & croy qu'il eſt dangereux de montrer „ de la hardieſſe contre la furie des autres. „ Prends garde, mon cher Adonis que „ ton courage ne me coûte point de „ pleurs, & qu'une image de vaine gloire

re ne te coute point trop cher. Ne pour- « suy point les bestes à qui la nature a « donné des armes, & qui ne sçavent é- « pargner personne. Elles ne considere- « ront ni ton âge, ni ta beauté; & ce qui « a charmé Venus, ne charmera pas des « lyons & des sangliers, ni les autres bê- « tes sauvages. Les sangliers portent des « foudres en leurs defences, & les lyons « ont une rage qui ne les abandonne ja- « mais. Enfin je ne puis aimer toutes ces « sortes d'animaux, & si tu en veux sça- « voir la cause, je te la diray volontiers « avec une vieille histoire dont l'avantu- « re t'étonnera. Mais je t'avouë que je « suis lasse, allons nous asseoir sur l'her- be à l'ombre de ce peuplier. Ainsi ils s'assirent l'un auprés de l'autre sur un lit de fleurs & de gason; Et en mesme-temps Venus s'appuyant la teste sur Adonis, commença à luy conter cette histoire qu'elle ne pût achever sans interrompre son discours, par une infinité de baisers.

EXPLICATION.

De Myrrhe metamorphosée en un arbre qui porte son nom, & de la naissance d'Adonis.

CETTE Myrrhe qui aime son pere, n'est pas si détestable que l'on pense, puisque comme disent quelques-uns, elle ne represente qu'un arbre. Fulg. l. 3. Mythol.

bre. En effet la Myrrhe eſt une eſpece d'arbre, d'où il ſort un certain ſuc, qui ſe convertit en une precieuſe gomme : Et parce qu'on dit que le Soleil eſt le pere de toutes choſes, & que particulierement cet arbre demande le Soleil, l'on a feint que Myrrhe avoit aimé ſon pere. Quant à cet arbre lorſqu'il eſt un peu vieux, la chaleur du Soleil le fait fendre en quelques endroits, & c'eſt par là qu'il jette cette eſpece de gomme, qu'on appelle Myrrhe. Mais d'autant que la Myrrhe eſt de bonne odeur, l'on feint qu'Adonis fut engendré de cet arbre, car Adon ſignifie douceur & ſuavité en Grec. L'on dit au reſte que Venus aima Adonis, parce que cette gomme eſt fort chaude, & qu'on en fait une certaine compoſition qui excite à l'amour.

Petronius. Sutirus Comicus.

Mais tirons de cette Fable un meilleur remede que le breuvage de Myrrhe, & cherchons-y quelque choſe qui nous excite, non pas à l'amour, mais à deteſter le vice. Et certes l'intention de cette Fable eſt de montrer quelle eſt la nature des choſes que les hommes deſirent, la difformité du peché, le deſordre du pecheur, & ce que peut faire le repentir. En effet nous y voyons une fille qui ſouhaite paſſionnément une choſe, & qui la deteſte auſſi-toſt qu'elle l'a obtenuë. N'eſt-ce pas ce que font la pluſpart des vitieux ? Ils courent aprés les choſes qu'ils ſouhaitent, ils font tous leurs efforts pour les poſſeder, & ne les ont pas ſi-toſt obtenuës qu'ils reconnoiſſent qu'ils ſe ſont trompez, & qu'ils n'ont gagné que de l'infamie. Myrrhe fuït & ſe cache aprés avoir commis ſon crime, parce qu'il n'y a point de méchante action, qui ne donne de la crainte & de la honte, & qui n'oblige le criminel de vouloir au moins ſe cacher, ſi en effet il ne ſe peut dérober de la veuë des hommes.

Mais

Mais pourquoy faut-il que Myrrhe qui ſe deshonore elle-meſme, & qui fait honte à tout ſon ſexe par une amour ſi infame, ſoit transformée en un arbre ſi precieux ? N'eût-il pas eſté plus raiſonnable qu'elle eût eſté convertie en ces arbres diffamez, que l'on ne ſçauroit toucher, qu'on n'en contracte auſſi-toſt quelque ſorte de mauvaiſe odeur ? Mais loin de trouver à redire à cette metamorphoſe, l'on y trouve ce me ſemble l'une des plus belles inſtructions que les hommes puiſſent recevoir. En effet elle apprend que le repentir a tant de force qu'il purifie les plus grands coupables ; & qu'il rend leur nom venerable apres avoir eſté deteſté, comme on le peut remarquer par l'exemple de cette fille, dont le nom fut odieux avant ſa metamorphoſe, & aimé aprés ſa metamorphoſe. Ainſi le nom de la Magdelaine fut diffamé par ſes vices, & rendu glorieux par ſon repentir. Enfin Myrrhe fut changée en Myrrhe, pour montrer que le repentir met les hommes en bonne odeur, & les rend utiles aux autres : car à mon avis le pecheur inſtruit autant par ſon repentir que le vertueux par ſa vertu.

Au reſte quand on dit qu'Adonis nâquit de Myrrhe, déja endurcie en arbre, & qu'il fut uniquement aimé de Venus, je croirois que par Adonis on repreſente le repentir qui eſt toujours de bonne odeur ; & qu'on veut nous montrer par là, que le repentir qui eſt l'enfant du peché, ne laiſſe pas de plaire à Dieu, & que celuy du pecheur le plus endurci luy eſt plus agreable.

FABLE ONZIESME.

ARGUMENT.

Atalante eſt recherchée en mariage par quantité de jeunes-hommes ; mais ſon pere ne la veut donner qu'à celuy qui la ſurmontera à la courſe ; & enfin Hyppomene l'épouſe apres l'avoir vaincuë à cet exercice. Depuis ils furent tous deux metamorphoſez l'un en lyon, & l'autre en lyonne.

PEUT-eſtre que vous avez entendu parler de cette fille qui ſurmontoit à la courſe les hommes les plus forts & les plus legers. Le bruit qui en court par le monde n'eſt point une Fable, on ne venoit jamais l'attaquer que pour augmenter ſes victoires. Au reſte il eſtoit mal-aiſé de dire en quoy elle excelloit davantage en viteſſe ou en beauté. Un jour elle alla conſulter l'Oracle, pour ſçavoir ſi elle devoit ſe marier ; & l'Oracle luy répondit qu'elle n'avoit pas beſoin de mary. Fuis l'amour, luy dit-il, „ & les careſſes des hommes, car elles te „ ſeront funeſtes : Neanmoins tu ne les „ pourras éviter, & quelque jour ſans perdre la vie, tu ne ſeras plus ce que tu es, „ & ſeras privée de toy-même. Cette fille épouvantée de la réponce de l'Oracle, prit en horreur le mariage, & ſe reſolut de paſſer ſa vie dans les bois, &

de

de se divertir à la chasse. Cependant comme elle estoit belle, elle ne manqua pas d'avoir des amans ; mais si la beauté les attiroit, elle les mettoit en fuite par les seules conditions qu'elle proposoit à leur amour. On ne me posſedera jamais, disoit-elle, qu'on ne m'ait vaincuë à la course. Je seray le prix du victorieux, mais si je suis victorieuse, je veux aussi que la mort soit le salaire des vaincus; voila la condition, voila la loy du combat. Veritablement cette condition estoit bien cruelle; mais la force de la beauté l'emporte aisément sur toutes choses. Ainsi des troupes d'amans venoient tous les jours s'exposer à une mort assurée, afin de témoigner au moins qu'ils avoient eu assez de courage pour aimer malgré la mort, ce qui meritoit de l'amour. Un jour Hippomene voulut assister au spectacle d'un combat si dangereux, & voyant que le peril estoit inévitable, & que neanmoins tant de monde s'y exposoit : Quoy, disoit-il, est-il possible que des hommes soient si aveuglez que d'aller chercher une femme parmy de si grands perils. Ainsi il se mocquoit en luy-même de l'amour & de ses forces, & condamnoit la passion de ces temeraires amans. Mais quand il eut veu Atalante, qui n'estoit

pas moins belle que moy, ou plûtoſt qui t'eût reſſemblé ſi tu pouvois devenir
« fille, il fut ravy de tant de charmes; &
« levant les mains au Ciel : Pardonnez-
« moy, dit-il, genereux eſprits que je
« viens de condamner. Je n'avois pas encore veu la recompenſe que vous recherchiez; & en loüant Atalante, il en conceut inſenſiblement de l'amour. Il apprehende auſſi-toſt que quelqu'un de ceux qui l'aiment, ne la ſurpaſſe à la
« courſe & en a de la jalouſie. Mais pour-
« quoy, dit-il en luy-même, ne tenteray-
« je pas auſſi la fortune de ce combat?
« Oſons quelque choſe pour l'amour d'elle, les Dieux ſe declarent ordinairement
« pour les courages hardis, & favoriſent
« leurs entrepriſes. Tandis qu'il faiſoit ce deſſein, il vid paſſer Atalante, ou plûtoſt il la vid voler : car il luy ſembla qu'un oyſeau, ou qu'une fléche qu'auroit décochée un Scythe ne pourroit aller plus viſte. Neanmoins il ne laiſſa pas de la conſiderer, & trouva encore en elle plus de ſujet d'admiration qu'il n'avoit fait auparavant. Il ſembloit qu'elle courût apres quelques nouveaux charmes, & qu'elle en trouvât à chaque pas : car la courſe la rendoit plus belle, & luy donnoit de nouvelles graces. On eût dit que les vents luy avoient preſté

leurs

leurs aîles, ou qu'ils la portoient sur leurs aîles. Ses cheveux luy voltigeoient sur les épaules, & tout son corps qu'on eût pris auparavant pour un corps d'yvoire paroissoit de la couleur d'un marbre blanc qui reçoit l'ombre d'un rideau rouge. Pendant qu'Hippomene la regardoit avec des ravissemens extrémes, elle acheva la carriere avec le mesme succez qu'elle avoit accoûtumé: Elle receut une couronne pour le prix de sa victoire, & les vaincus receurent la mort selon les conditions qu'elle leur avoit proposées. Neanmoins Hippomene ne fut point épouvanté de la mauvaise fortune de ces malheureux amans. Il demeure sans s'étonner au milieu de ce spectacle, il tient ses yeux arrétez sur le visage d'Atalante, & a bien la hardiesse de luy parler de la sorte. Quelle « gloire, & quel avantage esperez-vous « rencontrer dans des victoires si faciles? « c'est contre moy qu'il faut combattre. « Si je suis victorieux vous ne rougirez « point d'estre vaincuë par un homme de « ma sorte: car je suis fils de Megarée, qui « eut Onchestе pour son pere, & Neptune pour son ayeul. Je puis enfin me vanter d'estre petit-fils du Dieu des eaux; « & au reste mon courage n'est pas moindre que ma naissance. Que si vous me «

» ſurmontez, la deffaite d'Hippomene
» rendra vôtre nom plus illuſtre, & vo-
» ſtre gloire plus éclatante. Tandis qu'il
parloit de la ſorte, Atalante le regar-
doit avec un œil pitoyable, & meſme
elle eſtoit en doute lequel elle eſit le
mieux aimé, ou de vaincre ou d'eſtre
» vaincuë. Quel Dieu ennemy de la beau-
» té, dit-elle alors en elle-meſme, le fait
» courir à ſa perte, & luy fait chercher
» une femme aux dépens de ſa propre vie.
» J'avouë que je ne ſuis pas ſi conſidera-
» ble, qu'il doive s'expoſer à ce peril pour
» une ſi vaine conqueſte. Ce n'eſt pas que
» je ſois touchée de ſa bonne mine, bien
» qu'il ait aſſez de charmes pour en eſtre
» aiſément touchée: Non, non, ce n'eſt
» pas luy qui me touche, c'eſt ſa jeuneſſe,
» c'eſt ſon âge. Mais ne feray-je point
» d'eſtat de cette vertu, & de ce cœur iné-
» branlable? Ne conſidereray-je point
» qu'il eſt du ſang de Neptune? Ne ſon-
» geray-je point qu'il m'aime, & qu'il
» met mon alliance à ſi haut prix, qu'il
» veut bien pour me poſſeder ſe mettre
» au hazard de ſe perdre, ſi la fortune in-
» jurieuſe me refuſe à ſon amour. Aima-
» ble étranger, diſoit-elle, retire toy pour
» ton bien, tandis que tu le peux encore,
» & quitte les pretentions d'un mariage ſi
» ſanglant. Mon alliance eſt trop cruelle,

porte-

porte ailleurs tes vœux & ton cœur; Tu « ne trouveras point de fille si insensible « & si sauvage qui ne se rende à ta beauté; « & il n'y en a point de si sage qui ne puis- « se te souhaitter, sans faire tort à sa sa- « gesse. Mais pourquoy ay-je tant de soin « de ton salut, aprés avoir veu sans pitié « le sang & le carnage de tant d'autres? « C'est donc à luy d'y penser ou de se re- « soudre à mourir, puisqu'il n'a pû de- « venir sage par le malheur de tant d'a- « mans, & qu'une vaine passion luy don- « ne un degoust de la vie. Mais helas doit « il mourir, parce qu'il a voulu vivre « avec moy? Et pour le prix de son a- « mour n'aura-t'il qu'une mort injuste? « Non, non, je ne veux point d'une vi- « ctoire que son sang rendroit inhumaine, « & qui me rendroit déteſtable. Mais aussi « ce n'est pas ma faute, si ce malheureux « veut perir. Plût aux Dieux qu'il chan- « geât de volonté, ou puisqu'il est si aveu- « glé, plût aux Dieux qu'il eût assez de « bon-heur pour me surpasser à la course. « A-t'on jamais veu tant de grace; & tant « de courage ensemble? Et ne void-on « pas en luy toutes les beautez d'une fille « sur le visage d'un garçon? O Hippo- « mene, tu meriterois sans doute de vi- « vre; & si j'estois plus heureuse, & que « la cruauté des dellins ne me deffendit «

„ pas le mariage, il n'y a que toy au mon-
„ de que je ſerois capable d'aimer, &
„ dont je ſouhaiterois d'eſtre aimée. Ain-
ſi elle s'entretenoit en elle-meſme, &
comme ceux qui n'ont encore jamais ai-
mé, & qui commencent à ſentir les pre-
miers feux de l'amour, elle aimoit ſans
penſer aimer, & bien qu'elle eût de l'a-
mour, elle ne penſoit pas en avoir. Ce-
pendant ſon pere & le peuple voulurent
voir courir Hippomene, qui me fit en
„ meſme-temps cette priere : O Deeſſe
„ que l'on adore par tout, & principale-
„ ment dans Cythere, conduiſez mon en-
„ trepriſe, & favoriſez des feux que vous
„ avez allumez. Je vous avouë qu'il me
fit pitié, & que je fus touchée de ſa
priere; & bien que je n'euſſe pas beau-
coup de temps pour le ſecourir, nean-
moins je luy donnay le ſecours qu'il me
demandoit. Il y a dans Chypre une ter-
re, que ceux du païs nomment Dama-
ſene, & que les vieux habitans m'ont
conſacrée; & au milieu de cette terre il
y a un arbre chargé de feüilles & de
pommes d'or. Je revenois alors de cet
endroit, & par hazard je tenois trois de
ces pommes que j'avois moy-meſme
cueillies. Je m'approchay donc d'Hip-
pomene, ſans que perſonne que luy me
pût voir, je luy donnay ces trois pom-
mes,

mes, & luy dis comment il s'en devoit servir. En meſme-temps la trompette ſonne, l'un & l'autre part de la barriere, & l'un & l'autre alloit ſi viſte, qu'il ne ſembloit pas toucher la terre. Vous euſſiez dit qu'ils auroient pû paſſer ſur les eaux, ſans ſe moüiller la plante des pieds, & courir par deſſus les bleds, ſans leur faire baiſſer la teſte. Cependant les ſpectateurs dont la faveur ſe declaroit pour Hippomene, les encouragerent tous enſemble par le geſte & par la voix. Haſtez vous, luy diſoit on, ſervez vous de toutes vos forces, & vous ſerez victorieux. On ne ſçauroit dire lequel recevoit plus de joye de ces paroles, ou d'Atalante, ou d'Hippomene. Combien de fois pouvant paſſer outre, s'arrêta t'elle de deſſein formé? & combien de fois abandonna-t'elle à regret le viſage d'Hippomene, qu'elle regardoit ſans ceſſe en courant à côté de luy? Cependant Hippomene ſe laſſa & commençoit à perdre haleine: De ſorte que ſe voyant encore loin du bout de la carriere, il jetta par terre une des trois pommes d'or que Venus lui avoit données. Atalante fut ſurpriſe de l'éclat de cette pomme, & pour la relever elle ne feignit point de ſe détourner, & de laiſſer paſſer Hippomene. En meſme-temps

on entendit de tous coûtez des applaudiſſemens & des cris de joye. Toutefois elle reprit bien tôt l'avantage qu'elle avoit perdu, & laiſſa bien-toſt derriere-elle Hippomene qui la devançoit; mais il l'arrêta par une autre pomme, & neanmoins Atalante l'ayant relevée, le devança une autre fois. Enfin il s'en falloit peu qu'ils ne fuſſent à la fin de la carriere, lorſqu'Hippomene en courant m'adreſſa encore ces paroles : O » Deeſſe qui m'avez fait ce preſent, donnez-luy de la force & de la vertu, & faites voir que les Dieux ne font point de » dons inutiles. Et en prononçant ces paroles, il jetta la derniere pomme; mais afin qu'Atalante ne revint pas ſi promptement, il la jetta bien loin à côté de luy. Il ſembla qu'elle fut en doute ſi elle iroit la relever; mais enfin je l'y contraignis, ſans qu'elle pût s'en appercevoir; & je rendis cette pomme plus peſante, afin qu'Atalante fût plus long-temps à la relever, & que ſa peſanteur l'empeſchaſt d'aller ſi viſte. Mais afin que mon diſcours ne ſoit pas plus long que leur courſe, & pour m'arreſter avec eux, Hippomene la devança, & Atalante vaincuë fut le prix du victorieux. Dites-moy, mon cher Adonis? ne meritois-je pas bien qu'il m'en fiſt des re-

con-

connoiſſances, & qu'il m'en donnât un peu d'encens? Cependant il ne m'en remercia point, & ne ſe ſouvint pas qu'un peu d'encens peut payer les plus grands biens que les Dieux peuvent faire aux hommes. En même-temps je me laiſſay tranſporter à la colere, & ne pouvant ſouffrir ce mépris, enfin pour empêcher qu'à l'avenir on ne me crût digne d'eſtre méprisée, je m'animay contre tous les deux, & par un tragique exemple, je me rendis redoutable. Ils paſſoient un jour par hazard auprés du Temple que le fameux Echion fit autrefois bâtir dans des foreſts, en l'honneur de la mere des Dieux, & comme ils eſtoient las du chemin, ils voulurent ſe repoſer. Alors Hippomene ſollicité par ſon amour; & ſollicité par moy-même, voulut voir ſa femme, comme ſon mary, & entra dans un Antre ſacré qui étoit auprés du Temple; & où les Prêtres avoient mis pluſieurs Simulachres de bois qui repreſentoient des Dieux antiques. Là ſans avoir égard à la ſainteté du lieu, & à ces Dieux qui le regardoient, il contenta ſa paſſion & ſoüilla le Sanctuaire. Les Dieux qui virent ſon crime, en détournerent les yeux, & Cybelle offenſée de cette action, voulut d'abord les precipiter

tous deux aux Enfers; mais enfin elle s'adoucit, & se contenta d'un châtiment plus leger. Ainsi en moins d'un instant un poil roux se répandit sur leur col, leurs doigts se courberent en de grands ongles, leurs épaules devinrent leurs cuisses, la plus grande partie de leurs corps se ramassa sur le devant, & avec une longue queuë, ils commencerent à frapper la terre, & à ballier la poussiere. Leur visage qui fut si beau, devint le siege de la fureur, & leur parole se convertit en rugissement. Maintenant ils n'ont point d'autres palais que les forests, & les Antres; En un mot ce sont des lyons qui jettent par tout l'épouvante; mais bien qu'ils soient par tout redoutables, ils se soûmettent à Cybelle, & tirent le chariot qui la porte. Enfin, mon cher Adonis, ne cherche point à les affronter, & ne vas point assaillir ces autres sortes d'animaux qui se presentent au combat, au lieu de prendre la fuite. Je te conjure encore une fois de ne te point exposer à ces dangereux divertissemens, de peur que ton courage ne soit cause de ton malheur, & ne nous soit à tous deux funeste.

EXPLICATION.

D'Hippomene metamorphoſé en lyon, & d'Atalante en lyonne.

COMME la pluſpart des choſes du monde reçoivent du blâme ou de la loüange ſelon qu'elles ſont regardées, & que les meſmes ſont eſtimées vertueuſes par quelques-uns, & infames & déteſtables par d'autres; il y en a qui diſent qu'on repreſente la vertu par Atalante, & il y en a qui ſoûtiennent qu'elle figure la volupté. Ceux qui ſoûtiennent que par cette fille nous devons entendre la vertu, diſent que comme Atalante, on ne peut gagner la vertu que par de grands travaux, & par le mépris des richeſſes; ce que l'on témoigne par Hippomene, qui jette & abandonne les pommes d'or pour acquerir Atalante; Qu'il les jette par une inſpiration de Venus, parce que ſi Dieu ne nous conduit à la vertu, nous ſommes de nous-meſmes incapables d'y arriver; & qu'enfin Hippomene fut converti en lyon aprés avoir poſſedé Atalante, pour montrer que la poſſeſſion de la vertu nous rend forts & courageux, de foibles & lâches que nous eſtions.

Ceux qui tâchent de perſuader qu'elle repreſente la volupté, diſent qu'il n'y a point de perils ni de dépenſes exceſſives à quoy l'on ne s'expoſe librement pour elle; & qu'elle coûte ordinairement beaucoup de biens & de peines; Que l'on entend par Venus noſtre propre ſenſualité, qui nous fait trouver les inventions d'en joüir; Que par Hippomene qui profane un Temple avec Atalante, l'on fait aſſez connoiſtre qu'il n'y a rien de ſaint ni de venerable pour les eſclaves de la volupté; Et que par ce lyon en quoy il eſt converty,

verty, on fait voir que la volupté nous metamorphoſe en bêtes.

Mais qu'Atalante ſoit l'image de la vertu ou de la volupté, on peut faire un grand gain avec elle de quelque façon qu'on la regarde. Si elle repreſente la volupté, elle enſeignera à la deteſter par la honte & par le malheur qui la ſuit. Si elle figure la vertu, elle apprendra à l'aimer par les avantages qu'on en retire.

D'autres diſent que l'exemple d'Hippomene nous enſeigne à n'eſtre pas ingrats, & à reconnoiſtre principalement les graces que nous recevons de Dieu. Car l'ingratitude luy déplaiſt ſur toutes choſes, & il punit rigoureuſement ceux qui ne ſe ſouviennent pas des biens qu'ils en ont receus. D'ailleurs, comme dit Xenophon, il eſt certain que l'ingratitude eſt ſuivie de l'impudence, & que l'impudence mene les hommes à toutes les choſes deshonneſtes. Ainſi Hippomene s'eſtant rendu ingrat & méconnoiſſant, alla juſqu'à ce point d'impudicité & d'impudence, qu'il ne reſpecta pas meſme les lieux ſaints. Enfin parce que les hommes qui s'abandonnent à la ſenſualité deviennent cruels & inhumains, l'on a feint qu'Hippomene & Atalante avoient eſté convertis en lions.

Mais l'on pourroit dire encore ſur cette Fable, que la legereté d'Atalante ſe peut rapporter à l'inconſtance & à la legereté de l'eſprit, car il n'y a rien de plus capable de l'arréter que l'or. Auſſi l'uſage de ces pommes d'or a toujours eu beaucoup de pouvoir, non ſeulement dans les affaires ordinaires, non ſeulement dans celles d'amour, mais meſme dans celles de guerre. Et certes on gagne les victoires auſſi-bien par ces pommes d'or, que par des boulets de bronze ou de fer; & il n'y a point de deſordres ſi violens que l'or ne puiſſe ſur-

surmonter. Enfin s'il peut arrêter la legereté d'une fille, que ne pourra-t'il pas arrêter ?

FABLE DOUZIESME. & XIII.

ARGUMENT.

Adonis est tué à la chasse par un sanglier, & Venus change son sang en une fleur, comme Proserpine avoit changé une Nymphe appellée Menthe en l'herbe qui garde son nom, parce que Pluton avoit pour elle de l'amour.

LORSQUE Venus eut donné ces conseils à son Adonis, elle prit son chemin en l'air, & s'y fit enlever sur son chariot tiré par des Cygnes; mais le courage d'Adonis ne pût s'arrêter à ses remontrances. En même-temps ses chiens firent partir un sanglier, & comme cette bête vouloit sortir de la foreſt, Adonis tira dessus, & ne manqua pas de la frapper. Le sanglier se sentant blessé, s'agita de telle sorte, & secoüa sa hure avec tant de violence, qu'il fit sortir le trait de sa playe; & aussi-tost, plus furieux qu'auparavant il poursuivit Adonis, luy donna de ses défences dans l'aine, & le renversa par terre. Venus qui estoit partie pour aller en Chypre, & qui estoit encore en l'air, entendit de loin ses cris & ses plaintes, & fit en mesme-temps tourner

ner ſes oyſeaux de ce côté-là. Quand elle le vid preſque mort, ſe debattre dans ſon ſang, elle ſe jetta de ſon char à terre, elle s'arracha les cheveux, elle ſe plomba le ſein des coups qu'elle ſe donna, & en ſe plaignant aux deſtins: Tout Adonis, leur dit-elle, ne dépendra pas de voſtre puiſſance; il demeurera dans le monde des monumens eternels de la memoire que j'en conſerve, & tous les ans on fera des feſtes où l'on repreſentera mon affliction & ſa mort; & ſon ſang ſera changé en une fleur, qui fera toujours parler de la beauté d'Adonis. Si autrefois il fut permis à Proſerpine de metamorphoſer une Nymphe en l'herbe qu'on appelle Menthe; pourquoy me porteroit on envie de conſerver Adonis, ſur la figure d'une fleur. Elle n'eut pas ſi-toſt parlé qu'elle répandit du nectar par deſſus le ſang du mort; & l'on vid auſſi toſt enfler le ſang, comme des ampoulles d'eau qui s'élevent ſur les ruiſſeaux, lorſqu'il y tombe des gouttes de pluye; † Enfin en moins d'une heure, il en nâquit une fleur de la couleur des grains de grenade. Cette fleur eſt fort agreable à voir, & tient ſans doute de la beauté de ſon origine, mais elle ne dure pas long-temps, car comme elle eſt foi-

Quelques uns l'appellent paſſefleur. Pline dit qu'elle ne s'ouvre que par le vent.

foible d'elle meſme, les meſmes vents qui la font ouvrir, la font auſſi bientoſt tomber.

EXPLICATION.

D'Adonis metamorphoſé en Anemone, & de la Nymphe Menthe en l'herbe qui porte ſon nom.

NOus pouvons dire que cette Fable nous apprend à ne rechercher que les choſes à quoy nous ſommes propres. Ainſi l'avanture d'Adonis nous enſeigne que la chaſſe eſtant l'exercice des hommes forts & robuſtes, & non pas des hommes mols & delicats, Adonis devoit chercher un divertiſſement qui fût proportionné à ce qu'il eſtoit. En effet il y en a une infinité qui ſe ſont perdus, qui ſe perdent tous les jours, ou qui au moins ne reüſſiſſent qu'avec honte dans les choſes qu'ils entreprennent, pour ne vouloir pas conſiderer ce qu'ils ſont capables de faire, & pour vouloir paſſer les bornes que la nature leur a preſcrites. Ils ſont foibles, & neanmoins ils veulent entreprendre ce que les plus forts pourroient à peine executer; Ils ſont ignorans en toutes choſes, & toutefois ils veulent parler de toutes choſes; on leur donne de bons conſeils, comme quand Venus conſeilloit à Adonis de craindre les lyons & les ſangliers, & cependant ils les dédaignent pour paroiſtre ce qu'ils ne ſont point. Tant il eſt vray que la pluſpart des hommes mépriſent les qualitez qu'ils ont pour affecter celles qu'ils n'ont pas. Ainſi j'ay veu des perſonnes qui n'ont nulle diſpoſition, par exemple à la Poëſie, & qui aiment mieux qu'on les eſtime mauvais Poëtes, que de ceſſer de faire de mauvais vers. Enfin l'exemple d'Adonis nous apprend à ne rien en-

entreprendre contre nos forces ; de peur que noſtre honte ou noſtre perte ne nous en ſervent de punition.

Au reſte, c'eſt ſans doute avec raiſon qu'on a feint qu'un jeune-homme ſi beau fut converti en une fleur qui paſſe ſi-toſt, & qui a ſi peu de durée. Car on veut montrer par là qu'il n'y a rien qui dure moins que la beauté, qui eſt le plus fragile de tous les biens, & qui eſt un bien qui dure ſi peu qu'on ne découvre preſque rien entre ſa naiſſance & ſa fin.

Orphée. Il y a eu des anciens qui ont rapporté cette Fable au Soleil & à la Terre. Ils diſent donc que par Adonis on doit entendre le Soleil, qui eſt plus beau que toutes choſes, par l'aine où il fut frappé, les rayons du Soleil qui font tout naiſtre ſur la terre ; par le ſanglier, le Capricorne l'un des ſignes du Zodiaque, car il coupe & rompt les rayons du Soleil, lorſque les jours s'accourciſſent en Hyver ; & par Venus on entend la terre, qui eſt triſte & languiſſante ſans le Soleil.

Ainſi les anciens ont repreſenté par ces Fables preſque tout ce qui ſe fait dans la nature, & en ont fait voir auſſi bien que les Philoſophes les ſecrets & les ouvrages. Et certes ſi vous oſtez de leurs livres, & meſme de ceux d'Ariſtote, leurs conteſtations & leurs diſputes, vous trouverez que leurs ſentimens, qui rempliſſent de ſi grands volumes, pourroient eſtre moins étendus, & reſſerrez en moins de paroles.

Quant à Menthe ce fut, dit-on, une Nymphe des Enfers, que Proſerpine jalouſe changea en l'herbe qui porte ce nom. Pour moy je croy que la reſſemblance du nom de cette herbe, & de cette Nymphe a eſté cauſe qu'on a dit que cette Nymphe a eſté changée en cette herbe.

Fin du dixiéme Livre.

LES

LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE ONZIESME.

FABLE PREMIERE & II.

ARGUMENT.

Orphée qui hayſſoit toutes les femmes, eſt auſſi hay de toutes les femmes. Les Dames de Thrace le tuent, pendant qu'elles celebrent les feſtes de Bacchus. Un ſerpent eſt metamorphoſé en rocher, comme il eſtoit preſt de devorer la teſte d'Orphée: Et les Bacchantes qui l'avoient tué, ſont converties en arbres de differentes eſpeces.

TANDIS qu'Orphée attiroit les bois & les rochers, & qu'il charmoit les beſtes ſauvages par la douceur de ſon chant, les Dames de Thrace revétuës de peaux, & tranſportées par les fureurs que leur inſpiroit Bacchus, appercurent de deſſus une montagne ce divin Poëte qui marioit ſa voix avec ſa Lyre. En meſme temps une

une d'entr'elles furieuſe & échevelée:
» Voila, dit-elle, voila celuy qui nous
» dédaigne: Et en prononçant cette parole, elle luy porta ſur le viſage un coup de la picque qu'elle tenoit; mais comme elle eſtoit couverte de feüilles, elle ne fit qu'une marque ſans bleſſure. Une autre prit auſſi-toſt une pierre, & la fit ſervir de trait; mais bien qu'elle l'eût jettée avec violence, elle s'arréta en l'air par le charme de la voix d'Orphée, & vint tomber à ſes pieds, comme pour luy demander pardon de la furieuſe entrepriſe à quoy on la faiſoit ſervir. Mais ſi Orphée peut vaincre des pierres, il ne peut adoucir des femmes. La guerre qu'elles luy ont declarée devient plus forte & plus ardante. Elles ſe laiſſent tranſporter juſqu'à l'excez de la rage; vous les euſſiez priſes pour les furies. Il ne faut pourtant point douter que ſa voix n'eût eu la force de charmer toutes les armes dont on ſe ſervoit contre luy, ſi ce grand bruit que faiſoient ces femmes avec leur baſſins, & leurs flûtes, ſi le battement de leurs mains, & ſi leurs hurlemens épouventables n'euſſent étouffé le ſon de ſa Lyre, & ne l'euſſent renduë ſans effet. Ainſi les pierres qui auroient reſpecté Orphée, commencerent à le toucher & à rougir
de

de ſon ſang. Premierement ces furieuſes femmes écarterent les oyſeaux & les ſerpens, & ces grandes troupes de bêtes qui eſtoient à l'entour de luy, & enſuite elles porterent leurs mains ſanglantes ſur le malheureux Orphée. Comme les oyſeaux s'aſſemblent à l'entour d'un hibou, quand ils le rencontrent de jour, comme ce nombre de chiens qu'on void le matin dans l'amphitheatre, ſe vont jetter ſur le cerf qui en ſera bien toſt la proye; Tout de meſme les Bacchantes ſe precipitent ſur Orphée & le frappent avec leurs Thyrſes * qui n'étoient pas faites pour cet uſage. L'une luy jette des mottes de terre, l'autre des branches d'arbres qu'elle vient de rompre, & la pluſpart luy font la guerre avec des pierres. Mais afin que les armes ne manquaſſent pas à leur fureur, le hazard leur en preſenta de nouvelles. Il y avoit proche de là des païſans qui labouroient, les uns avec des bœufs, & les autres à la beſche; mais auſſi-toſt qu'ils apperceurent ces furieuſes, ils quitterent leur travail, & les inſtrumens de leur travail; & la crainte qui les obligea de fuïr, leur fit laiſſer dans les champs leurs charruës, leurs herſes, leurs beches, & tout ce qui ſervoit à leur ouvrage.

* Bâtons ou picques environnées de feüilles.

vrage. En meſme-temps les Bacchantes ſe ſaiſirent de toutes ces choſes, & leur fureur les rendoit ſi fortes, qu'elles arracherent meſmes les cornes des bœufs, & avec ces nouvelles armes elles coururent ſur Orphée pour achever de le perdre. Ce fut en vain qu'il leva les mains, comme pour leur demander ſa grace, & ce fut là la premiere fois que ſes paroles furent vaines, & que le charme de ſa voix manqua de force & de vertu. Ces ſacrileges le tuerent, & ſon ame ſortit par la bouche qui avoit animé des rochers, qui avoit charmé les bêtes, qui avoit donné du ſentiment à ce qu'il y a de plus inſenſible. Les oyſeaux touchez de douleur te pleurerent, malheureux Orphée; les troupes des bêtes ſauvages, les rochers & les foreſts, que la douceur de ta voix avoit ſi ſouvent attirées, trouverent des pleurs pour en donner à ta mort! Les arbres quitterent leurs feüilles de regret, ou plûtoſt leurs feüilles ſe convertirent en autant de larmes. L'on dit auſſi que les fleuves crurent des pleurs qu'ils te donnerent, que les Naïades & les Dryades prirent le deüil de ta perte, & que la douleur, & l'affliction leur fit perdre le ſoin d'elles-meſmes. Enfin les membres d'Orphée répandus de part & d'autre

d'autre, n'eurent point d'autre tombeau, que les lieux meſmes où les Bacchantes les jetterent. Mais ſa teſte avec ſa Lyre fut emportée par le *Mariſe; & par une merveille inoüie ſa langue morte comme elle eſtoit, ne laiſſoit pas de murmurer je ne ſçay quoy de lugubre. Sa Lyre meſme qu'entraînoient les eaux, rendoit un ſon qui faiſoit pitié, & les rivages d'alentour y répondirent comme par des plaintes. Ainſi ſa teſte & la Lyre furent portées juſques dans la mer, & les flots & les vents les pouſſerent ſur les rivages de Lesbos. Il y avoit là un ſerpent, qui voyant la teſte d'Orphée, s'en approcha auſſi-toſt, & vint luy leſcher les cheveux; mais comme il luy alloit ronger le viſage, Apollon l'en empeſcha; endurcit ſa gueule ouverte, & devant qu'il la pût fermer, il le convertit en rocher. Cependant l'ombre d'Orphée devala dans les Enfers, où il reconnut tous les lieux qu'il avoit veus auparavant; Il y chercha Eurydice qu'il rencontra dans les Elyſées, & alors il l'embraſſa ſans apprehenſion de la perdre. Ainſi ils ſe promenent enſemble dans ce ſéjour des ames heureuſes, & enfin Orphée ſatisfait regarde ſa chere Eurydice impunément & ſans crainte.

* Fleuve de la Thrace.

Mais

Mais Bacchus ne laiſſa pas un ſi grand crime ſans punition & ſans vengeance, & n'en differa pas le châtiment. Car pour montrer ſa juſtice, & pour témoigner ſa douleur apres la perte de ſon Poëte, il arréta ces furieuſes dans les meſmes foreſts qui avoient veu commettre le mal, & les attacha à la terre avec de longues racines, en quoy leurs pieds furent convertis. Comme l'oyſeau ſe debat quand il ſe ſent pris dans des filets, & qu'à meſure qu'il ſe debat, il ſerre davantage le nœud qui le retient arrété; Ainſi ces furieuſes femmes qui tenoient déja à la terre, tâchent vainement de s'en arracher. La racine qui les y arrête devient plus forte par les efforts qu'elles font pour la rompre, & tandis qu'elles regardent où ſont leurs doigts, leurs pieds & leurs ongles, elles apperçoivent que leurs jambes ſont déja devenuës des tiges d'arbres; Et dans le deſeſpoir où elles ſont, voulant ſe frapper les cuiſſes, elles ne frappent que du bois. Leur eſtomach eſt de bois, leurs épaules ſont de bois, vous croiriez enfin que leurs bras ſont de veritables branches d'arbres, & vous ne vous tromperiez pas en le croyant.

EX-

EXPLICATION.

D'Orphée déchiré par les Bacchantes : d'un ſerpent converti en pierre, & des Thraciennes en arbres.

IL n'y a perſonne qui n'ait pitié du miſerable Orphée, quand il conſidere ſon avanture ; il n'y a perſonne qui ne luy ſouhaite une meilleure deſtinée, & qui ne voulût le voir revivre afin de le voir plus heureux. Mais il n'a rien enduré que ne ſouffrent tous les jours ceux qui ont de la vertu, & que des merites extraordinaires ont relevez par deſſus les autres. En effet l'on nous repreſente Orphée, comme un portrait achevé d'un homme parfait & vertueux ; Et l'on montre par ſon avanture que les gens de bien ſont expoſez à l'envie & pendant qu'ils vivent & apres leur mort. L'on ne peut ſouffrir pendant leur vie les ſalutaires inſtructions avec leſquelles ils combattent, & le vice & les vitieux ; & l'on voudroit les ruïner aprés leur mort, afin que le vice triomphant ne trouvât aucun obſtacle au grand cours que l'on luy donne. L'on figure donc la méchanceté & la malice par ces femmes, qui n'ayant pû ſe laiſſer fléchir par les beaux airs d'Orphée, ſe jetterent ſur luy & le déchirerent ; Et par ce ſerpent qui voulut mordre ſa teſte aprés ſa mort, l'on nous repreſente la malice qui taſche à perdre ce qui reſte des gens de bien, c'eſt à dire, les bons preceptes par leſquels ils ſont encore utiles aux hommes lorſqu'ils ne ſont plus parmy les hommes. Car on ne doute point qu'Orphée n'ait eſté un ſage de l'antiquité, & l'on ne manque point de témoignages qui aſſurent qu'Amphion & luy eſtoient des Mages Egyptiens. Il inventa quantité de choſes qui furent utiles à la vie humaine, il

Pauſanias in poſt. Eliacis, & in Bœticis.

fut le premier qui ouvrit, pour ainſi dire, la Theologie, qui trouva les moyens d'expier les grands crimes, & d'appaiſer les Dieux irritez. Il apprit aux peuples à obſerver les Loix, & leur enſeigna les mariages; enfin il donna des remedes non ſeulement pour les maladies du corps, mais auſſi pour celles de l'eſprit, qui ſont les plus dangereuſes. Il me ſemble apres cela que nous aurons juſte raiſon de conſiderer Orphée comme le modele d'un homme de bien.

Mais encore que les méchans triomphent quelquefois des ſages, ils ne gardent pas long-temps les avantages de leur victoire; & Dieu ne permet jamais que leur violence demeure impunie. C'eſt ce que l'on veut faire voir par ces femmes qui aſſaſſinerent Orphée, & qui furent bien-toſt apres converties en arbres. C'eſt ce que nous montre ce ſerpent qui fut converti en pierre, comme il alloit défigurer par ſes atteintes & par ſes morſures une teſte ſi precieuſe. Car au point que les méchans ſont tout preſts de ruïner les ouvrages de la vertu, il ſe preſente toujours quelque obſtacle qui les convertit comme en pierre, c'eſt à dire, à mon avis qui leur oſte le pouvoir d'executer ce qu'ils voudroient. Et certes ſi par un effet de la Providence cela n'arrivoit de la ſorte il n'y auroit plus dans le monde, je ne dis pas de vertu, mais ſeulement de marques qu'il y ait eû des vitieux.

Quelques-uns ont dit qu'aprés la mort d'Eurydice, il mépriſa toutes les femmes; Qu'il perſuada à pluſieurs hommes que la femme eſtoit un grand mal, ſoit qu'elle fût méchante, ſoit qu'elle fût bonne; Que comme un grand nombre à ſon exemple ne vouloient point ſe marier, des femmes feignant de ſacrifier à Bacchus ſe jetterent ſur luy & le déchirerent comme l'ennemy de leur ſexe.

L'on

L'on dit au reſte que ſa Lyre & ſa teſte furent tranſportées à Lesbos, parce qu'apres ſa mort, l'ignorance ſe répandit dans la Thrace, & que les lettres & les ſciences, & principalement la Poëſie que l'on figure par la Lyre, furent floriſſantes dans Lesbos. Enfin par ce ſerpent qui fut metamorphoſé en pierre en voulant mordre la teſte d'Orphée, quelques uns diſent qu'on doit entendre quelque envieux Lesbien, qui attaqua la reputation & la ſcience d'Orphée apres ſa mort. Car ceux qui déchirent la reputation des gens de bien, & principalement des morts, ſont plus durs que des rochers, & plus cruels que des ſerpens.

FABLE TROISIESME.

ARGUMENT.

Quelques paiſans prennent Sylene, qui avoit quitté Bacchus, & le preſentent à Midas Roy de Phrygie, qui luy fit un bon accueil, & le rendit enſuite à Bacchus. Ce Dieu voulant reconnoiſtre le plaiſir que luy avoit fait ce Prince, luy commanda de demander ce qu'il voudroit avec aſſurance de l'obtenir. Midas luy demanda que tout ce qu'il toucheroit fût converti en or; mais il ſe repentit bien-toſt d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, & fut contraint d'avoir recours à Bacchus, pour le prier de luy oſter ce qu'il luy avoit accordé. Ainſi par les ordres de ce Dieu, il ſe lava dans le Pactole, où il laiſſa cette vertu de changer toute choſe en or; & l'on dit que ce fleuve a eu depuis du ſable d'or.

CE ne fût pas aſſez à Bacchus d'eq avoir pris cette vengeance, il quitta meſme la Thrace comme coupable de

la mort d'Orphée; & avec une troupe, & meilleure & plus innocente, il alla voir les vignes de la montagne de Tmolus, & enſuite le Pactole, bien que ce fleuve ne fût qu'un fleuve ordinaire en ce temps-là, & qu'il ne fût pas encore envié par un ſable ſi precieux. Les Satyres & les Bacchantes, qui l'accompagnent ordinairemant, le ſuivirent en ce voyage; mais le vieux Sylene ne le pût ſuivre & demeura ſur les chemins. Quelques Païſans de Phrygie l'ayant rencontré chancellant, & par le vin, & par les années, le couronnerent de fleurs, & le menerent au Roy Midas, qu'Orphée avoit inſtruit dans les myſteres de Bacchus, & à qui il avoit laiſſé le Preſtre Eumalpe, pour en celebrer les feſtes. Eumalpe reconnut auſſi-toſt Sylene, & parce qu'il ſçavoit bien qu'il eſtoit des favoris de Bacchus, & l'un des miniſtres de ſes ſacrifices, il le traita magnifiquement, & avec toutes ſortes de réjoüiſſances, & ſolemniſa ſon arrivée durant dix jours. Enfin l'onziéme jour d'aprés le Roy arriva dans la Lydie, & rendit Sylene à Bacchus, qui ſe réjoüit d'avoir retrouvé ſon pere nourricier; & pour en témoigner ſa joye; il promit à Midas de luy donner liberalement tout ce qu'il voudroit luy de-

demander. C'eſtoit offrir à ce Prince une faveur inutile, puiſqu'il en devoit ſi mal uſer, & qu'il deſira une choſe qui ne luy fut point avantageuſe. Il demanda que tout ce qu'il toucheroit fût auſſi-toſt converti en or, & Bacchus favoriſa la demande. Mais en luy accordant ceſte grace, qui devoit luy eſtre funeſte, il fut fâché que ce Prince n'eût pas demandé quelque choſe de meilleur & de plus utile. Ainſi Midas s'en retourna ſatisfait de ſon propre mal; mais comme il eſtoit preſqu'en doute de la promeſſe de Bacchus, & qu'il avoit peine à croire qu'on en pût voir des effets, il éprouvoit la vertu que ce Dieu luy avoit donnée ſur toutes les choſes qu'il rencontroit en ſon chemin. Il rompoit des branches d'arbres, & en meſme temps les branches ſe changeoient en des rameaux d'or; Il levoit de terre un caillou, & ce caillou devenoit or; il touchoit des mottes de terre, & l'on voyoit des lingots d'or. Arrachoit-il des épics de bled, c'eſtoit en meſme-temps une moiſſon d'or; cueilloit-il une pomme ſur un arbre, vous euſſiez dit que les *Heſperides venoient de luy faire un preſent; touchoit-il lentement du doigt contre quelque porte, elle éclatoit comme

* Les Heſperides qui avoient des arbres dont les fruits eſtoient d'or.

me de l'or. Quand meſme il lavoit ſes mains, l'eau qu'on jettoit par deſſus, retomboit en forme de pluye d'or, qui eût pû tromper Danaé. Enfin il voit de ſi grands effets de la vertu qu'il avoit receuë que ſon eſprit n'eſt pas capable de renfermer tout l'or qu'il formoit par l'eſperance, & par la penſée. Cependant l'heure du repas arriva, & l'on ſervit auſſi-toſt ſur table; mais lorſqu'il voulut prendre du pain, le pain s'endurcit entre ſes mains, & au lieu de pain, il porta de l'or dans la bouche. La viande devenoit or entre les dens, & le vin mêlé avec l'eau n'avoit pas ſi-toſt touché ſes lévres, que c'eſtoit un or liquide, qui ne pouvoit étancher ſa ſoif. Alors étonné d'une nouveauté ſi prodigieuſe, riche & miſerable tout enſemble, il deteſta les richeſſes qu'il fait maiſtre de tous côtez, il a peur de ce qu'il avoit deſiré, & ce qui eſtoit tout ſon amour, eſt maintenant toute ſa haine. L'abondance ne ſçauroit aſſouvir ſa faim, une ſoif épouvantable le bruſle, il eſt juſtement châtié de cette amour qu'il avoit pour l'or, par l'or meſme qu'il a en horreur, & qui luy eſt trop tard odieux. Ce fut alors que reconnoiſſant ſa faute & levant les mains au Ciel: Pardonnez-moy, Bacchus,

chus, dit-il, je confesse que j'ay failly, « ayez pitié d'un miserable, & me déli- « vrez d'un mal dont l'apparence estoit si « belle & si capable de le faire aimer. Bac- « chus écouta sa priere, aussi favorable- ment qu'il avoit fait la demande ; & voyant qu'il reconnoissoit la faute, il luy osta le don qu'il luy avoit fait, & afin que l'or qu'il avoit souhaité si imprudemment ne le rendit pas malheureux : Va, luy dit-il, sur les bords du « fleuve * qui est proche de Sardes ; & « marche en le remontant jusqu'à la sour- « ce, & quand tu l'auras trouvée, plon- « ge toy dedans le corps & la teste, & en « te lavant dans ce fleuve, lave toy aussi « de ta fause. Le Roy ne manqua pas d'e- « xecuter ce commandement, il se lava « dans le Pactole, dont les eaux devin- « rent dorées, & la vertu qu'avoit Midas passa de son corps dans ce fleuve. En effet ses sablons qui n'avoient rien de precieux, furent aussi-tost autant de grains d'or ; & ce fleuve qui couloit auparavant sur un gravier ordinaire, a coulé depuis sur un lit doré. Enfin comme ces eaux ont quelquefois arrosé les campagnes qui en sont proches, on void encore aujourd'huy des veines d'or qu'il a laissées.

* Le Pactole.

FABLE QUATRIESME.

ARGUMENT.

Pan devenu glorieux des applaudiſſemens que les Nymphes donnoient au ſon de ſa flûte, s'imagine que l'harmonie en eſt plus douce, & plus charmante que celle de la Lyre d'Apollon. Il luy fait donc un defi; & d'un commun conſentement, ils prennent pour arbitre Tmole, le Dieu de la montagne qui porte ce nom. Il jugea ſelon la juſtice, Apollon en receut le prix, & ſon jugement fut approuvé de tout le monde, excepté de Midas. C'eſt pourquoy Apollon luy donna des oreilles d'aſne, pour eſtre les témoins perpétuels de ſon ignorance, & de ſon petit eſprit. Midas voulut cacher cette nouvelle difformité, mais ſon barbier la découvrit ſans en parler pourtant à perſonne.

AINSI Midas ayant pris en haine les richeſſes, commença à aimer la vie champeſtre. Il fit ſon ſéjour ordinaire dans les champs & dans les forests, & ne trouvoit point de compagnie ni plus douce, ni plus agreable que la compagnie de Pan qui n'avoit point d'autre Palais que des grottes ſauvages, & les antres des montagnes. Mais la converſation d'un Dieu ne luy donna pas plus d'eſprit qu'il en avoit auparavant. Il conſerva fidelement ſa premiere ſtupidité, qui luy fit faire encore une faute dont il porta long-temps les marques. Pan ſe divertiſſoit ordinai-

re-

rement ſur la montagne de Tmole, qui s'éleve entre Sardes & la petite ville d'Hypope, comme pour regarder ce qui ſe fait ſur la terre, & ce qui ſe fait ſur la mer. Il y joüoit ſouvent de la flute parmy des troupes de Nymphes qui eſtoient charmées de ſon harmonie; & enfin il conceut tant de vanité, des applaudiſſemens qu'elles luy donnoient, qu'il eut meſme la hardieſſe de mépriſer les airs d'Apollon, & de défier avec ſa flûte la Lyre de ce Dieu. Apollon ne refuſa pas ce défi; & l'on prit le vieux Tmole pour arbitre de cette diſpute. Tmole s'aſſit ſur ſa montagne comme ſur un Tribunal; & afin de les mieux entendre, il fit éloigner tous les arbres qui eſtoient à l'entour de ſes oreilles, & il ne demeura ſur ſa teſte qu'une couronne de cheſne dont on voyoit pendre des glands ſur ſon front, & ſur ſes temples. Alors ſe tournant du côté de Pan. Il ne tiendra pas à voſtre Juge, luy dit-il, que vous ne ſoyez ſatisfait. Auſſitoſt ce Dieu champeſtre, comme aſſeuré de la victoire, commença le premier avec une confiance ruſtique, & joüa ſur ſa flûte un air de village, dont Midas qui eſtoit preſent demeura charmé. Tmole, apres l'avoir entendu, ſe tourna vers Apollon pour témoigner qu'il

estoit prest de l'entendre; & en mesme-temps qu'il le tourna, toute la foreſt ſuivit le mouvement de ſa teſte. Alors Apollon ſe leva couronné de laurier, & vétu d'une robe de couleur de pourpre, qui luy pendoit juſqu'à terre. Il tenoit de la main gauche ſa Lyre * mélée d'yvoire & de pierreries, & de la droite il tenoit l'archet; & enfin il en joüa avec tant de douceur & d'harmonie; qu'il gagna facilement l'eſprit de ſon Juge, & de tous ceux qui l'entendoient. Ainſi Tmole jugea que la Flûte le devoit ceder à la Lyre, tout le monde demeura d'accord que ſon jugement eſtoit juſte, il n'y eut que Midas qui l'accuſa d'injuſtice, & qui favoriſa la Flûte de Pan. Mais Apollon pour s'en mocquer, & pour en faire rire les autres, ne pût ſouffrir plus long-temps que des oreilles ſi brutales conſervaſſent une forme humaine. Il les fit auſſi-toſt allonger, il les couvrit d'un poil griſon, & leur donna la vertu de ſe remuer d'elles-meſmes. Quant au reſte, il demeura homme comme il eſtoit. Il ne fut puni que par la partie qui luy avoit fait faire un jugement ſi ridicule; & pour marque de ſon bel eſprit, il remporta des oreilles d'aſne.

* ou plûtoſt un violon.

Midas mit toutes choſes en uſage

pour

pour empêcher qu'on ne vît cette honteuse difformité, & portoit ordinairement une longue Tiare où ſes oreilles ſe cachoient. Mais ſon Barbier les avoit veuës, en luy coupant les cheveux, & comme il n'oſoit découvrir ce ridicule & honteux ſupplice de ſon Maiſtre, & que pourtant il luy eſtoit impoſſible de ſe taire, il alla dans un lieu retiré du monde, fit un trou dans terre; dit tout bas dans ce trou l'avanture des oreilles de Midas, & n'eût pas ſi-toſt parlé, qu'il le recouvrit de terre, comme pour y enterrer la parole. Cependant il crut en ce meſme lieu comme une foreſt de roſeaux, & lorſque le temps leur eut donné la hauteur qu'ils devoient avoir, ils trahirent celuy qui les avoit ſemez, pour ainſi dire avec ſa voix: car au moindre vent qui commençant à les agiter, ils rendirent les paroles que l'on avoit miſes en terre, & l'on apprit par ce moyen que les oreilles de Midas eſtoient des oreilles d'aſne.

EXPLICATION III. IV. & V.

De Midas qui changeoit en or tout ce qu'il touchoit ; Du ſable doré du Pactole : Des oreilles de Midas metamorphoſées en oreilles d'aſne. Des cannes & des roſeaux qui parlent.

MIDAS fut le Prince le plus avare de ſon temps, & pour amaſſer encore une plus grande quantité d'argent, il vivoit avec une ſi grande épargne qu'elle n'eût pas eſté excuſable, meſme en une perſonne privée. Il vendoit toutes choſes, & meſme les choſes neceſſaires, & en faiſoit de l'or & de l'argent (ce qui a fait dire à la Fable que tout ce qu'il touchoit ſe metamorphoſoit en or) & comme un avare ne ſe propoſe que le gain, & que s'il fait des dépenſes c'eſt ſeulement pour s'enrichir, & non pas pour l'utilité des autres qu'il ne conſidere jamais, s'il n'en tire de l'avantage, Midas voyant que le Pactole couloit inutilement dans la mer, voulut en faire encore un des inſtrumens de ſon avarice. Ainſi il le fit diviſer en pluſieurs canaux, pour arroſer ſon païs, &, par ce moyen il rendit ce fleuve utile, puiſqu'en le faiſant répandre ſur des terres qui eſtoient ſteriles auparavant, il les rendit fertiles pour contenter ſon avarice. C'eſt pourquoy les Poëtes ont feint que comme il luy coûta une infinité d'argent, pour executer cette entrepriſe, & qu'enſuite ce fleuve luy apporta un grand profit, il y avoit laiſſé la vertu qu'il avoit de faire de l'or.

Or d'autant qu'il eſtoit rude & ignorant en toutes choſes, & que par l'eſprit & le jugement, il ne differoit gueres des beſtes, l'on a feint qu'il avoit des oreilles d'aſne. D'autres en parlent d'u-

ne

ne autre façon, & disent qu'on a feint qu'il avoit des oreilles d'asne, parce qu'il entendoit fort clairement, & que l'asne a l'ouïe meilleure que pas un autre animal, si vous exceptez la souris. Il y en a qui rapportent qu'on a fait cette fiction sur ce que Midas qui estoit un grand Tyran, avoit à la maniere des Tyrans, de tous côtez des espions qui lui rapportoient tout ce qu'on faisoit, & ce qu'on disoit, & qu'il s'en servoit comme d'oreilles. Que cela fut cause que les peuples s'étonnans de ce qu'il sçavoit tout ce qui se faisoit en secret & loin de luy, donnerent lieu à cette Fable en disant qu'il avoit des oreilles d'asne.

D'autres ont dit que c'estoit le plus déreglé & le plus perdu de tous les Princes du temps, & qu'on a feint qu'il avoit des oreilles d'asne, parce qu'il ne se soucioit point de toutes les médisances qu'on faisoit de luy, & qu'il estoit en mauvaise reputation parmy les Phrygiens à cause de son mauvais gouvernement, & de son effroyable avarice, car l'argent estoit le prix de tous les differens qui se presentoit devant luy.

Quelques uns ont laissé par écrit qu'il y avoit dans la Phrygie deux montagnes qu'on appelloit oreilles d'asne, sur lesquelles il y avoit deux places fortes, habitées par des voleurs qui faisoient des brigandages dans tout le païs d'alentour; Que Midas leur alla faire la guerre, & qu'ayant pris ces deux places, & taillé en pieces les voleurs qui y estoient, cela a fait dire à la Fable qu'il luy estoit venu des oreilles d'asne.

On dit aussi qu'un Dieu luy donna des oreilles d'asne, parce que tous les presomptueux sont d'ordinaire ignorans, & pour ainsi dire condamnez à une eternelle ignorance. Car celuy qui croit sçavoir les choses mesmes qu'il ne sçait pas, n'est pas capable de la science qui demande un es-

prit de soûmission & d'humilité. Au reste il y a de l'apparence que par l'avanture de Midas les anciens nous ont voulu détourner de demander à Dieu de certaines choses, parce que nous demandons bien souvent ce qui nous seroit pernicieux. C'est pourquoy il faut demander à Dieu les choses qui peuvent nous estre utiles, & en laisser le choix à la Providence.

Ils nous ont aussi enseigné par cette fiction à ne pas juger des choses que nous ne connoissons point, parce que bien souvent aussi-tost que nous commençons à les connoistre, nous perdons l'estime que nous en faisions. En effet si Midas eût bien connu l'or, il ne l'eût pas souhaité si avidement. Enfin l'intention de cette Fable est de nous apprendre que les richesses toutes seules ne peuvent faire la felicité de la vie, non plus que la vertu toute seule, soûtenant l'opinion mesme d'Aristote, mais que la vie heureuse se donne du mélange de l'un & de l'autre.

Au reste, parce que la pluspart des Rois & des Princes n'ont point de science, ou qu'ils n'en ont pas assez pour juger de la Musique, c'est à dire des Lettres & des beaux Arts, les Poëtes ont feint que Midas avoit pris plus de plaisir à une Musique rustique qu'à celle d'Apollon, voulant montrer que dans la Cour des Princes, les demy-sçavans sont ordinairement preferez à ceux qui sont veritablement doctes. Et certes ceux qui ressemblent à Midas ne favorisent gueres les sciences dans lesquelles ils n'ont pas esté élevez, & jugent mieux du son d'une trompette, que de l'harmonie d'un beau vers, & d'une excellente periode. L'on rapporte là-dessus qu'Antée Roy des Scythes disoit qu'il aimoit mieux entendre le hennissement d'un cheval, que les plus beaux vers, & la plus agreable Musique. Il ne faut donc

donc point douter que cette Fable n'ait été faite contre les Princes avares & ignorans, qui estiment plus l'or que la sagesse, plus le begayement que l'éloquence, plus la barbarie que la politesse; & l'on doit entendre par ces oreilles d'asne qu'on donne à Midas, les oreilles des ignorans.

Un grand Prince, qui vivoit il n'y a pas bien long-temps, & qui n'étoit pas de l'humeur, ni de l'opinion de Midas, disoit qu'il donneroit librement tout ce qu'il possedoit pour avoir la sagesse seule, & que si elle s'achetoit il deviendroit bien tost pauvre. Quand on donna aussi à Salomon le choix de toutes choses, il ne choisit pas les richesses, ni la domination de tout le monde, mais seulement la sagesse. Ce sont là des sentimens dignes des Princes, car si la sagesse est utile, c'est particulierement aux Rois.

Cette Fable est comme un avertissement aux Rois & aux Princes de ne rien faire de honteux, & qui soit indigne de leur rang. En effet elle leur fait voir que quelque grand soin qu'ils prennent à cacher leurs deffauts, ils ne peuvent empescher qu'ils ne paroissent. Veritablement la couronne les peut cacher quelque temps, comme elle cacha les oreilles de Midas, mais enfin elle fait elle-mesme à les faire découvrir. Car comme on est plus curieux de sçavoir ce qu'il y a dans les vases dont les couvertures sont dorées, que dans les vaisseaux ordinaires, ainsi l'on a de la passion de sçavoir ce qu'il y a sous les couronnes; & les respects que nous avons pour cette marque de grandeur, n'empeschent pas que nôtre curiosité n'aille fouiller jusques sous les diadémes.

Le domestique de Midas n'osa luy-mesme découvrir l'imperfection de son Maistre, & la dit dans une fosse qu'il recouvrit en mesme temps;

mais

mais bien-toſt apres il nâquit des roſeaux, d'où il ſortit des voix qui la publierent. C'eſt à dire, ce me ſemble que tandis que les Princes vivent, on ſe contente de parler d'eux ſecretement, & de faire des memoires de leur vie, qu'on tient cachez dans les cabinets, mais qu'ils ne ſont pas ſitoſt dans la foſſe, qu'il en ſort pour ainſi dire des voix qui parlent contre eux, & qui font voir ce qu'ils ont eſté. Enfin ces roſeaux parlans ne ſont autre choſe que les plumes des Hiſtoriens qui ne ſe déguiſent plus, & ne déguiſent plus les Princes, lorſqu'on ne void plus de peines pour la liberté de la langue, ni de recompenſes pour la flatterie.

L'on dit auſſi que par ce valet, par le moyen duquel on ſçeut que Midas avoit des oreilles d'aſne, on veut nous apprendre à cacher nos affaires à nos ſerviteurs, parce que par une malignité qui eſt comme naturelle à tous ceux qui ſervent, ils ne peuvent s'empeſcher de parler contre leurs Maiſtres, & que c'eſt bien ſouvent par eux que les Maiſtres ſont trahis & deshonorez.

FABLE SIXIESME.

ARGUMENT.

Apollon & Neptune ſe déguiſent en hommes pour bâtir les murs de Troye. Laomedon pour qui ils les avoient baſtis, ſe mocque d'eux, au lieu de les ſatisfaire. Neptune offencé de la mauvaiſe foy de ce Prince, inonda tout ſon païs & le contraignit d'expoſer Heſione ſa fille à la cruauté d'un monſtre marin. Hercule l'ayant délivrée, n'eſt pas mieux traité par Laomedon que les autres Dieux. De ſorte que pour s'en venger il ruina la ville de Troye, enleva

Heſione

Hesione & Laomedon donné en mariage à Telamon, le compagnon de ses travaux & de ses voyages.

APRES avoir pris cette vangeance, Apollon quitta le Tmole, & s'étant élevé en l'air, il traversa le détroit de l'Helleſpont, & s'arrêta en Phrygie, dans les terres de Laomedon. Il y avoit là un vieux Temple consacré à Jupiter * Panomphée, qui avoit à la droite le promontoire de Sigée, & à la gauche celuy de Rhete; Et de ce Temple qu'il visita, il vit l'entrepriſe de Laomedon qui commençoit à faire bâtir les fameuses murailles de Troye. C'étoit un deſſein qui demandoit de grands travaux, & qu'on ne pouvoit achever ſans faire de grandes dépenſes. Auſſi Apollon, qui voyoit bien que ce Prince n'en viendroit jamais à bout, & que d'un autre côté il eſtoit trop beau pour demeurer imparfait, le jugea digne en meſme temps que les Dieux s'y employaſſent. Il en communiqua donc avec Neptune, ils ſe revêtent tous deux d'une forme humaine, & bâtiſſent les murs du Roy de Phrygie, à condition qu'il leur donneroit une certaine ſomme d'argent quand l'ouvrage ſeroit achevé. Neanmoins lorſque ſes murailles furent faites, auſſi bien que des Dieux qui s'eſtoient rendus maſſons

eſtoient

* On luy donnoit ce nom parce qu'il entend la voix de tout le monde, ou qu'il eſt adoré par la voix de tout le monde. Car Omphi en Grec, ſignifie voix, réponſe divine.

eſtoient capables de les bâtir, il leur en refuſa le prix, il ne voulut point leur tenir parole, & pour combler de perfidie, il ajoûta le faux ſerment à cette injuſtice. Alors Neptune irrité: Tu n'en demeureras pas impuny, luy dit-il: & en meſme-temps, il fit pancher toutes ſes eaux du côté du rivage de Troye, où l'avarice regnoit en meſme trône que Laomedon. Il convertit la terre comme en une mer nouvelle, entraîna les richeſſes des laboureurs, & noya toutes les campagnes qui ſoûtenoient leurs eſperances. Mais il ne ſe contenta pas de ce châtiment. Car lorſque Laomedon eut fait conſulter les Oracles pour en apprendre les moyens de faire retirer les eaux qui luy déroboient ſon païs, les Oracles demanderent, ſuivant la volonté de Neptune, qu'on expoſaſt ſa fille en proye à la cruauté d'un monſtre marin. Ainſi la miſerable Heſione, innocente du crime de ſon pere, en ſouffrit toutefois la peine, & fut enchaînée à un grand rocher, mais Hercule qui en eut pitié, la délivra de ce ſupplice; & lorſqu'il demanda à Laomedon les chevaux qu'il luy avoit promis pour la délivrance de ſa fille, ce Prince infidele n'eut pas plus de reſpect pour Hercule, qu'il avoit eu pour les

au-

autres Dieux. Auſſi Hercule voyant qu'on luy refuſoit la recompenſe d'une ſi fameuſe action, aſſiegea Troye & prit bien-toſt cette ville qui deux fois s'eſtoit parjurée. Telamon qui l'avoit accompagné dans cette guerre, ne s'en retira pas ſans honneur; en effet il eut pour ſon prix Heſione qu'Hercule luy donna en mariage. Car Pelée qui l'avoit auſſi ſecouru, eſtoit déja en reputation pour avoir épouſé Thetis, & n'eſtoit pas plus glorieux du grand nom de ſon ayeul, que de celuy de ſon beau-pere. Et certes il y avoit beaucoup d'hommes qui pouvoient ſe vanter d'eſtre petits fils de Jupiter; mais il n'y avoit que luy qui ſe pût glorifier d'avoir épouſé une Deeſſe.

EXPLICATION.

D'Apollon & de Neptune changez en hommes, & de la perfidie de Laomedon.

IL ne faut pas s'imaginer que les grands Empires ſoient fondez par la main des hommes. Auſſi pour les rendre plus venerables, & pour montrer en meſme-temps que ce n'eſt point un ouvrage humain, les anciens ont toujours attribué à quelque Dieu, ou au fils de quelque Dieu, la naiſſance & la fondation des Eſtats & des Republiques. On veut donc montrer par cette Fable où Neptune & Apollon bâtiſſent des murailles de Troye, que c'eſt Dieu qui fonde & qui établit les

les Royaumes, & les Dominations de la terre; & l'on enſeigne par la perfidie de Laomedon, que c'eſt par l'impieté des hommes qu'ils ſont ordinairement renverſez. Que la foy les fait ſubſiſter, & que le parjure les ruine; Que c'eſt par les recompenſes que les Rois entretiennent l'affection de ceux qui les ſervent, & que le refus des recompenſes qu'on a juſtement merituës, eſt bien ſouvent l'origine des malheurs des plus grands Eſtats.

Quelques-uns diſent que par l'avanture de Laomedon, les anciens Sages ont voulu nous avertir de reſpecter toujours la Religion, de ne perdre jamais la memoire des bien faits qu'on a receus, & d'en eſtre toujours reconnoiſſans; Que l'oubly des bienfaits eſt cauſe, non ſeulement que ceux qui nous en pourroient faire de nouveaux, nous abandonnent au beſoin, mais qu'ils deviennent nos ennemis; & que comme ils ont contribué à noſtre avancement ils peuvent contribuer à noſtre perte; Que Dieu qui peut nous oſter toutes choſes, & de qui la gloire n'a pas beſoin de nos offrandes, veut qu'on luy rende ce qu'on luy doit, & qu'on le remercie de ſes graces, ou que la punition ſuit de près l'ingratitude.

Herodote rapportant cette Fable à l'hiſtoire dit, qu'on a feint qu'Apollon & Neptune avoient aidé Laomedon, à bâtir les murailles de la ville, parce qu'il les fit bâtir de l'argent qui eſtoit dédié pour faire les ſacrifices de Neptune & d'Apollon; Que comme enſuite il y eut une grande peſte & de grandes inondations dans les terres de ce Prince, l'on dit que c'étoit la punition de ſon ſacrilege. De ſorte qu'on prit de là ſujet de dire qu'il avois eſté puny pour avoir privé ces deux divinitez de leur ſalaire, car les ſacrifices qu'on fait à Dieu ſont pour ainſi dire le ſalaire que nous luy devons de tous les ſoins qu'il a de nous.

FA-

FABLE SEPTIESME.

ARGUMENT.

Prothée predit à Thetis, qu'elle devoit avoir un enfant qui seroit plus grand & plus renommé que son pere. Cela fut cause que Jupiter ne la voulut point épouser, & qu'il la donna en mariage à Pelée qui en eut le vaillant Achille, apres qu'elle eut pris diverses formes pour éviter sa compagnie.

UN jour le vieux Prothée s'entretenant avec Thetis, luy predit qui si jamais elle se marioit, elle auroit un fils qui surpasseroit par la force de son courage & de ses armes, les actions de son pere, & qui seroit plus grand que luy. Ainsi encore que Jupiter l'aimât passionnement, il évita son mariage, afin que le monde n'eût rien de plus grand que Jupiter; & voulut que Pelée fils d'Eaque & son petit-fils, succedât à son amour, & qu'il épousât Thetis. Il y a un détroit dans le Thessalie qui a la forme d'un croissant, dont les deux pointes se rencontrent; & ce seroit un fort beau port, si l'eau y avoit plus de profondeur; mais la mer n'y couvre pas seulement le sable, & semble craindre de le moüiller. Enfin le rivage y est si ferme, qu'on peut courir par dessus, sans y imprimer le pied, & il n'y a rien de mol qui rende la course plus lente.

On

On void au dessus une forest toute de Myrthes & d'Oliviers, & au milieu de cette forest, il y a un antre qui est bâti de telle sorte; qui est malaisé de juger s'il a esté fait par l'art, ou par la nature. Neanmoins il est si commode, qu'il y a de l'apparence que l'art y a aidé la nature, ou qu'il l'a fait entierement. C'étoit-là que Thetis se faisoit ordinairement porter toute nuë, assise sur le dos d'un Dauphin, & ce fut-là que Pelée l'ayant trouvée endormie, voulut contenter son amour, & obtenir par la force, ce qu'il n'avoit pû gagner par ses prieres. En effet il fût venu à bout de son entreprise, si Thetis, qui ne l'aimoit pas, n'eût eu recours en mesme temps à ses tromperies ordinaires, en se revêtant de diverses formes. Ainsi tantost elle se changeoit en oiseau pour s'échapper des bras de Pelée; mais Pelée ne la quittoit point, & embrassoit cet oyseau. Tantost elle se changeoit en un gros arbre, mais Pelée embrassoit aussi cet arbre, & y demeuroit attaché. Enfin elle prit la forme d'une Tygresse en furie, & ce fut à cet aspect que Pelée s'épouvanta, & qu'il laissa aller sa maistresse. Il fit aussi-tost un sacrifice aux Dieux de la mer, avec du vin qu'il répandit sur les eaux & avec les entrailles d'un

d'un agneau qu'il jetta dedans; & brûla de l'encens en leur honneur pour se les rendre favorables. A peine eut-il achevé que Prothée s'éleva du fond de la mer, & luy parla en ces termes. Fils d'Eaque, luy dit-il, tes maux ne sont pas sans remede, tu en auras la recompense; tu joüiras de ton amour. Mais il faut que tu prennes Thetis endormie dans le mesme antre où tu l'as déja combatuë, & que tu la lies de telle sorte, qu'elle ne puisse t'échapper. Alors ne t'épouvante de rien, ne te laisse point tromper par toutes les formes qu'elle peut prendre; mais quoy qu'elle fasse, & que tu tiennes, embrasse bien ce que tu tiendras, & garde bien de la quitter qu'elle ne soit devenuë ce qu'elle estoit auparavant. Prothée n'eut pas si-tost fini son discours qu'il se laissa couler dans l'eau, & cessa de paroistre aussi-tost que de parler. Cependant comme le Soleil se couchoit, la belle Thetis ne manqua pas à son ordinaire de venir dans cet antre, qui luy servoit tout ensemble, & de palais & de lit. Pelée qui s'estoit caché pour l'attendre, & qui l'avoit veuë entrer, luy donna le temps de s'endormir, & enfin il la surprit, & la lia de telle sorte qu'il lia avec elle la vertu de se transformer. Neanmoins

elle

elle fit de grands efforts, elle se déroba des yeux de Pelée par mille formes diverses; mais il luy fut impossible de se dérober de ses mains. Il la tint toujours embrassée, jusqu'à ce qu'enfin estant revenuë dans sa forme, elle luy dit en soûpirant: Tu ne serois pas victorieux, si un Dieu ne t'avoit aidé. Ainsi Thetis demeura en la puissance de Pelée, ainsi ce Heros l'embrassa, & en eût le grand Achille.

EXPLICATION.

De Thetis qui prenoit diverses formes.

QUOY qu'on veüille dire de cette Fable, je croy qu'elle est plus historique que morale. En effet la mere d'Achille estoit une femme illustre qui estoit Reine de beaucoup d'Isles & de villes maritimes, & ce fut par cette raison qu'elle fut appellée Deesse de la mer. Elle fut long-temps recherchée par Pelée Roy de Thessalie, & parce qu'elle ne vouloit point se marier, & qu'elle se servit de toutes sortes d'artifices pour n'estre point obligée d'épouser ce Prince, l'on a feint qu'elle se changeoit en diverses formes. Enfin comme Pelée l'enleva, & qu'il la prit en un temps qu'elle pensoit estre en repos, & qu'elle ne croyoit plus qu'il songeât à elle, l'on a feint qu'il l'avoit prise endormie, & que par ce moyen il estoit venu à bout de ses artifices.

Neanmoins quelques uns ont dit que Thetis represente la legereté & l'inconstance, par les diverses formes qu'elle prend, & que par Pelée l'on figure la constance & la fermeté. De sorte qu'on

qu'on peut dire aprés cela, que cette Fable nous enſeigne qu'il n'y a point de legeretez dont la conſtance ne vienne à bout; Qu'il n'y a point d'affaires ſi difficiles que la conſtance n'acheve, & qu'elle laſſe plûtoſt les artifices & les fourbes, qu'elle ne ſe laſſe elle-meſme.

D'autres diroient que par Thetis on dépeint l'occaſion, qui change ſans ceſſe, & qu'il eſt mal-aiſé d'embraſſer; Qu'il faut toûjours l'épier comme Pelée fit Thetis, & que quand meſme nous la tenons, elle échappe des mains ſi nous ne ſçavons bien nous en ſervir.

On dit auſſi que Thetis eſt une image de l'eſprit des femmes qu'on accuſe d'eſtre legeres; Enfin quand je conſidere Pelée, qui ne laiſſe pas de l'emporter par une amour opiniâtre malgré toutes ſes reſiſtances, je crois qu'on peut comprendre en ces quatre mots tout le myſtere de cette Fable;

Labor omnia vincit
Improbus.
Le travail aſſidu ſurmonte toutes choſes.

FABLE HUITIESME.

ARGUMENT.

Pelée ayant tué Phoque ſon frere, eſt contraint de fuir de ſon pays, & ſe va refugier chez Ceyx fils de Lucifer. Chione niepce de Ceyx, & fille de Dedalion, orgueilleuſe d'avoir eſté aimée par Mercure & par Apollon, de qui meſme elle avoit eu des enfans, oſe preferer ſa beauté à celle de Diane, mais cette preſomption luy coûte la vie. Dequoy Dedalion eſt ſi affligé qu'il s'en precipite du mont Parnaſſe, mais Apollon le change en Eſprevier en tombant.

AInsi Pelée fut heureux & par ſon fils & par ſa femme, & auroit eſté

heureux en toutes choſes, ſi vous en oſtez la mort de ſon frere qu'il tua de ſa propre main. Ce malheur l'obligea de quitter la maiſon de ſon pere, & de chercher une retraitte dans Trachine, où regnoit alors Ceyx, ſans cruauté, & ſans violence, & avec toutes les douceurs qu'on peut attendre d'un bon Roy. Ce Prince eſtoit fils de Lucifer, on le reconnoiſſoit à ſon viſage, en qui l'on voyoit quelque choſe de la ſplendeur de ſon pere; mais alors il eſtoit en deüil & pleuroit la perte ſon frere.

Lorſque Pelée fut proche de la ville, il laiſſa dans une vallée couverte d'arbres, le bétail, & le bagage qu'il avoit amené avec luy, & entra dans la ville avec peu de monde, & plus abbatu par les remords de ſon crime, que par le travail du chemin. Enfin ayant eſté introduit devant le Roy avec un rameau d'Olive en la main, pour luy faire voir d'abord qu'il venoit demander de la paix & du repos, il luy dit ſon nom & ſa naiſſance, le rang que ſon pere tenoit ſur la terre, & celuy que ſon ayeul tenoit dans le Ciel, mais il ne luy parla point de ſon crime. Il ſuppoſa d'autres raiſons de ſon banniſſement & de ſa fuite, & demanda à ce Prince une retraitte dans ſes terres. Le Roy de Trachine luy fit cette re-

ponſe

ponſe toute remplie de douceur & d'humanité. Je n'ay point de biens, luy dit-il, qui ne ſoient ouverts à tout le monde, & nous ne regnons par dans un Royaume où l'hoſpitalité ſoit inconnuë. Il n'y a point d'étrangers qui ne trouvent dans mon Palais & leur maiſon & leur patrie. Vous ne devez donc point douter qu'avec les grands noms que vous portez, vous ne trouviez auprés de moy « de l'honneur & du reſpect. Ne perdez « point le temps en prieres, vous obtiendrez ce que vous demandez, & vous « pouvez déja vous vanter d'avoir part à « toutes les choſes que vous voyez. Mais « plût aux Dieux que vous viſſiez des « choſes plus avantageuſes & plus grandes, au moins j'aurois plus de moyen « de vous faire un meilleur accueil, & de « montrer que je vous eſtime. Il ne put « s'empeſcher de pleurer en prononçant ces paroles; & Pelée & ſes compagnons compatiſſans avec luy d'un mal qu'ils ne connoiſſoient pas encore, luy demanderent la cauſe de ſes douleurs & de ſes larmes. Vous croyez peut-eſtre, leur dit-il, « que cet oyſeau qui ne vit que de rapine, « & qui épouvante tous les autres, ait toujours eſté oyſeau, & toujours revêtu de « plumes. C'eſtoit un homme il n'y a pas « encore long-temps, & il n'a gardé que «

*Lucifer ou l'étoille de Venus, qui precede le matin le Soleil, & quitte le soir, & ne se couche qu'après luy.

son humeur de ce qu'il estoit autrefois. Il estoit hardy, & toujours prest à la violence, & sous la plume où vous le voyez, il conserve encore aujourd'huy, & ses vertus & ses vices. Il s'appelloit Dedalion, il estoit fils de celuy * qui a la charge d'appeller l'Aurore, qui paroist le premier au Ciel, & qui se couche le dernier, & bien que nous fussions freres, nous n'avions rien qui se ressemblat. Pour moy j'ay toujours aimé la paix, & j'ay toujours esté soigneux de la conserver dans mon païs & dans ma maison. Au contraire il ne se plaisoit qu'à la guerre, & faisoit ses divertissemens des combats & des batailles. Son courage subjugua de grands peuples; & maintenant changé comme il est, il fait la guerre aux pigeons qui † sont autour de † Thisbé dont il vainquit autrefois le Prince. Il avoit une fille appellée Chione qui estoit parfaitement belle, & qui dés l'âge de quinze ans, fut aimée de tout le monde, & recherchée de tous ceux de qui la condition leur en pouvoit donner l'esperance. Un jour comme Apollon & Mercure revenoient l'un de Delphes, & l'autre du mont Cyllene, ils la virent tous deux en mesme instant, & tous deux en même instant ils commencerent à l'aimer.

† Ville de la Beotie.

Apol-

Apollon differa juſqu'à la nuit pour ſa- "
tisfaire ſa paſſion, mais Mercure ne "
put differer plus long-temps, il l'en- "
dormit & ſe contenta; &. auſſi-toſt "
qu'il fut nuit, Apollon déguiſé en viel- "
le, vint à ſon tour ſe contenter. Elle "
conceut de l'un & de l'autre, & neuf "
mois apres elle accoucha de deux fils. "
Elle conçut de Mercure un enfant inge- "
nieux qu'on appella Autolyque & qui "
montra par ſon adreſſe dans toutes ſor- "
tes de larcins, qu'il ne dégeneroit pas "
de ſon pere. Mais elle conceut du Dieu "
du Jour l'excellent Phylammon, qui "
chantoit parfaitement, & joüoit de mê- "
me de la Lyre, & qui fit voir par ſes qua- "
litez de quel ſang il eſtoit ſorty. Mais "
que lui ſervit d'eſtre mere de deux enfans "
ſi renommez, d'avoir eu des Dieux pour "
amans, d'eſtre fille d'un pere illuſtre, "
& d'avoir pour ſon ayeul le plus puiſ- "
ſant de tous les Dieux? Se peut-il faire "
que la gloire ſoit quelquefois dangereu- "
ſe, & que de ſi grands avantages ſoient "
quelquefois autant de maux? Oüy, Pe- "
lée, tous ces avantages furent la cauſe de "
ſa perte. Comme elle en devint orgueil- "
leuſe, elle eut bien la hardieſſe de pre- "
ferer ſa beauté à la beauté de Diane, & "
meſme de la mépriſer. Mais elle trouva "
bien-toſt que les Dieux ſont toujours "

„ puiſſans, & que leurs vangeances ſont
„ toujours prêtes. Enfin cette Deeſ-
„ ſe offensée de l'orgueil de cette fille, prit
„ en meſme-temps ſon arc, & luy tira une
„ fléche qui luy vint percer la langue qui
„ avoit commis la faute. Chione perdit de
„ ce coup, premierement la parole, &
„ enſuite voulant s'efforcer de parler, el-
„ le perdit la vie avec ſon ſang. Je ne vous
„ puis exprimer la douleur que j'en reſſen-
„ tis, je fus auſſi affligé de ſa perte que ſon
„ pere meſme, & toutefois je tachay de le
„ conſoler, bien que j'euſſe beſoin moy-
„ meſme d'eſtre conſolé. Mais il ne fut
„ pas plus touché de mes conſolations,
„ qu'un rocher eſt éméu des vents & des
„ murmures de la mer. Il pleura la perte
„ de ſa fille, il accuſa d'inhumanité la
„ Deeſſe qui s'en eſt vangée, & l'affliction
„ le porta juſqu'à l'impieté & à la fureur.
„ Mais quand il vid brûler ſon corps, ce
„ fut-là que la raiſon acheva de l'abandon-
„ ner, il fit quatre fois des efforts pour ſe
„ jetter dans le feu, & quatre fois on l'en
„ empeſcha. Enfin la furie fut plus forte
„ que tous nos obſtacles, il s'échappa de
„ nos mains, & prit auſſi-toſt la fuite; &
„ comme un taureau que des freſlons pic-
„ quent, on le vid courir par des lieux
„ où il n'y avoit point de chemins. Il me
„ ſembla dés ce moment qu'il couroit

plus

plus viſte qu'un homme, & vous euſſiez crû vous meſme que ſes pieds avoient des aîles. Ainſi il ſe dégagea de tous ceux qui le retenoient, & devenu prompt & leger par le deſir de la mort, il monta auſſi facilement ſur les plus hauts ſommets de Parnaſſe, qu'il auroit marché dans une plaine, & ſe precipita de cette montagne. Mais Apollon qui en eut pitié, le convertit en oyſeau, & le ſoûtint en tombant ſur les aîles qu'il luy donna. Il luy fit naître un bec crochu, en la place de ſa bouche, luy donna des ongles qui ſont ſemblables à des ameçons, & luy laiſſa ſon premier courage, & plus de forces que de corps. Enfin c'eſt aujourd'huy un Eſprevier qui n'épargne pas un oyſeau, qui leur fait à tous la guerre, & qui tyrannife luy-meſme la douleur qu'il endure, eſt le tyran de tous les autres.

EXPLICATION.

De Chione aimée par Mercure & par Apollon; Des deux enfans qui en naſquirent; De Dedalion ſon pere metamorphoſé en Eſprevier.

L'On dit que Chione eut deux maris, dont l'un eſtoit un veritable Mercure, & l'autre un veritable Apollon; Qu'elle eut un fils de chaque mary; Que ces deux enfans tenoient chacun de l'humeur de leur pere; que le fils de celuy qui

reſſembloit à Mercure fut un fourbe & un voleur ; Que l'autre fut un honneſte homme qui aima les ſciences & les beaux divertiſſemens, & que cela a donné lieu à cette Fable. Car de croire que cette femme ait en même-temps conceu de deux hommes, c'eſt une choſe qui ne ſe fait point, & qui eſt contre l'ordre de la nature. L'on veut donc faire voir par cette Fable que les enfans tiennent ordinairement de leurs peres ; & que la nature qui garde inviolablement cette Loy en toutes ſes operations, que la choſe produite reſſemble à celle qui l'a produite, l'obſerve bien ſouvent en l'homme.

Ce n'eſt pas, diſent quelques uns, qu'Autolyque & Philammon ſoient nez ni de Mercure, ni d'Apollon, mais on veut montrer par là qu'ils ſont nez ſous ces planettes ; & que ſi l'on s'arreſte à l'opinion de ceux qui donnent une puiſſance comme ſouveraine aux influences des Aſtres, on peut dire que les hommes ſont les enfans des planettes ſous leſquelles ils ſont nez, parce que ces planettes les forment & les rendent ce qu'ils ſont. Autolyque fut donc un voleur, parce que ceux qui ont comme luy pour leur aſcendant Mercure placé dans un mauvais endroit du Ciel, ſont pour l'ordinaire de l'humeur d'Autolyque, & en ont les qualitez. Nous dirons la meſme choſe de Philammon : car ceux à la naiſſance deſquels le Soleil preſide placé dans un bon endroit du Ciel, ont de l'inclination pour les choſes honneſtes, & pour les belles ſciences.

Quant à Dedalion, quelques-uns diſent que ce fut un fameux Tyran, ennemy de la paix & du repos, & qu'on a feint qu'il fut changé en Eſprevier, parce que comme les Tyrans, ces ſortes d'oyſeaux ſe plaiſent dans le ſang & dans le carnage. L'on ajoûte à cela que par le deſeſpoir que mon-

montra Dedalion apres la perte de ſa fille, la Fable nous apprend que les droits de la nature ſont ſi forts que les Tyrans meſmes ne ſçauroient s'en affranchir, bien qu'ils puſſent s'aſſujettir tout le monde; Que la nature eſt plus forte que toutes choſes, Qu'elle conſerve ſes droits au milieu de la tyrannie, & juſques dans le cœur des Tyrans; Que ceux qui ſont violens en une choſe, le ſont ordinairement en toutes, & meſme dans celles qui leur ſont prejudiciables; & que pour la punition des Grands qui ne craignent pas les Loix, leurs paſſions exercent ſur eux les meſmes violences qu'ils exercent ſur les autres hommes.

FABLE NEUVIESME.

ARGUMENT.

Un loup marin que Phamate Nereïde mere de Phoque avoit fait ſortir de la mer, pour ſe vanger de Pelée, tue & devore ſes troupeaux; mais enfin cette Nereïde eſt appaiſée par les prieres de Thetis ſa ſœur, & ce loup eſt metamorphoſé en rocher.

TANDIS que Ceyx contoit à ſes hoſtes la merveilleuſe avanture de ſon frere, Anetor qui gardoit le troupeau de Pelée, vint en haſte le trouver: Seigneur, luy dit-il, je viens vous apprendre une grande perte; mais comme il eſtoit étonné & hors d'haleine, il ne pût parler d'avantage. Sa venuë ſi precipitée & l'effroy où il eſtoit, ne donnerent pas moins d'inquietude à Ceyx qu'à Pelée, & bien qu'ils craigniſſent

tous deux d'apprendre une mauvaiſe nouvelle, ils vouloient pourtant la ſçavoir. Quand Anetor fut donc un peu revenu à ſoy, Pelée luy commanda de parler, & de dire les choſes comme elles eſtoient. J'ay mené vos bœufs, dit-il à Pelée, environ ſur le midy ſur le rivage de la mer, & les uns s'y ſont couchez ſur le ſable, les autres s'y ſont promenez, & quelques uns ſont entrez dans l'eau. Il y a au deſſus de l'endroit où je les ay menez, un Temple, où l'on ne void ni marbre ni or: car il eſt ſeulement baty de bois, & eſt environné d'une vielle & ſombre foreſt. Un Peſcheur qui faiſoit ſecher ſes filets, ſur le rivage, m'a dit qu'il eſt conſacré à Nerée & aux Nereïdes, & que ce ſont là les Dieux de ce Temple. A côté il y a un grand marais qui eſt entouré de ſaules, & qui s'eſt formé de l'eau que la mer y porte, & qu'elle y laiſſe en ſe retirant. Enfin comme vos bœufs eſtoient en l'eſtat où je viens de les repreſenter, il eſt ſorty de ce marais un loup d'une grandeur prodigieuſe, avec un bruit ſi horrible, que tous les lieux d'alentour en ont eſté épouvantez. On void couler de ſa gueule de l'écume mélée de ſang, ſes yeux reſſemblent à deux fournaiſes ardantes & bien qu'il ſoit également

ment

ment redoutable par sa rage & par sa " faim, il est beaucoup plus terrible par " sa faim, que par sa rage. Ainsi il ne s'est " pas contenté d'assouvir sa faim par le car- " nage de vos troupeaux; mais après s'en " estre assouvy, il les a tous blessez ou " tuez; & plusieurs d'entre nous voulant " s'opposer à sa furie, n'ont pû éviter ses " atteintes, & sont demeurez morts sur la " place. Tout le rivage est couvert de ce " massacre, l'eau qui en est la plus pro- " che, en a pris aussi la couleur, & le " marais qui retentit de gemissemens & de " cris, n'est plus qu'un grand cloaque de " sang. Enfin il est à craindre de tout per- " dre; si vous voulez differer à nous en- " voyer du secours, & l'estat où sont les " choses, ne vous permet pas de déliber- " rer. Tandis que tout n'est pas encore " perdu, il faudroit s'assembler & pren- " dre les armes, & aller enfin tous en- " semble au secours de ce qui vous reste. " Pelée ne s'émeut pas beaucoup de cette nouvelle; mais se souvenant de son crime, il crut que la Nereïde, qui estoit mere de Phocque, vouloit vanger la mort de son fils par la perte qu'on luy annonçoit. Cependant Ceyx commanda que l'on prit des armes pour aller contre ce loup, & luy mesme il estoit le chef de la troupe, si Halcyone sa f

me ayant entendu ce bruit, ne se fût opposée à cette entrepriſe. Ainſi elle vint le trouver dans le meſme eſtat où ce bruit l'avoit ſurpriſe, ſans eſtre encore habillée; & en ſe jettant à ſon col, elle le pria par ſes larmes, auſſi bien que par ſes paroles, de ſe contenter d'envoyer du ſecours, de ne ſe point expoſer, & de luy conſerver la vie qui dépendoit de la ſienne. Pelée voyant la douleur & l'apprehenſion d'Halcyone: „ Grande „ Reine, luy dit-il, dépoüillez-vous de „ cette vertueuſe crainte, il me ſuffit d'a„ voir receu un témoignage ſi glorieux de „ la bonne volonté du Roy, & je luy ſuis „ auſſi obligé de ces offres genereuſes, que „ des efforts qu'il auroit pû faire pour me „ rendre ce que je perds. Il ne faut point „ prendre les armes pour combattre ce „ nouveau prodige, il faut ſeulement „ adorer le Dieu de la mer, & les ſacrifi„ ces ſeront les armes par qui je triompha„ray de ce monſtre. Il y avoit une haute tour auprés du rivage, qui ſervoit de Phare aux vaiſſeaux, & qui meſme dans la tempeſte leur donnoit quelque eſperance de ſalut, quand ils commençoient à l'appercevoir. Ils monterent donc ſur cette tour, d'où ils virent avec douleur & avec effroy le carnage de tant de Taureaux, & ce loup épouvantable,

ble, dont la gueule degouttoit de sang. Aussi-tost Pelée étendant les mains vers la mer, pria Phamate mere de Phoque de mettre fin à sa colere, & luy donner du secours; mais ses prieres furent vaines, & Phamate fut inexorable. Enfin Thetis voyant que le mal continuoit, & qu'il alloit passer plus avant, la sollicita pour son mary, & en obtint le pardon qu'il avoit demandé vainement. Neanmoins comme ce loup estoit devenu plus cruel par la douceur qu'il trouvoit dans le sang & dans le carnage, il ne perdit point sa furie qu'il n'eut été changé en rocher, en dévorant une genisse. Ainsi de loup qu'il estoit il devint la statuë d'un loup: car il conserva sa figure, & prit la couleur d'une pierre, pour faire voir qu'il n'estoit plus loup, & qu'on ne devoit plus le craindre. Cependant les destins ne permirent pas à Pelée de demeurer en cette terre, ils voulurent qu'il errast encore en vagabond, & en banny; & comme ils avoient ordonné que la Thessalie seroit la borne de ses travaux, il n'y fut pas si-tost arrivé, qu'il y fut purgé par Acaste du meurtre qu'il avoit commis.

EX-

EXPLICATION.

D'un loup metamorphosé en pierre.

CETTE Fable eſt une image, & d'un pecheur qui ſe repent de ſes fautes, & de la vengeance qui le ſuit en quelque endroit qu'il puiſſe aller. En effet c'eſt en vain que Pelée cherche des lieux de ſeureté aprés avoir tué ſon frere. S'il rencontre des amis qui le mettent à couvert des armes & de la vengeance des hommes, il n'en trouve point qui le puiſſe proteger contre les fleaux inévitables dont la main de Dieu le perſecute, qui ſont ici repreſentez par le loup, qui ſe jette ſur ſon bétail. Auſſi Pelée qui ſe ſent coupable n'a recours ni aux armes ni à la force pour ſe deffendre de cet ennemy. Il ſçait bien que la violence ne peut rien contre le Ciel; que la ſoûmiſſion, & les prieres ſont les ſeules forces qui le deſarment; qu'elles ſont plus fortes que les tonnerres, & qu'elles ont ſeules la vertu de les arrêter quand ils ſont déja lancez. C'eſt pourquoy il a recours aux prieres & aux ſacrifices; & parce qu'aprés avoir ſatisfait par ce moyen à ce que demandoit ſon crime, ce loup ceſſa de le perſecuter, l'on a feint qu'il fut converti en pierre.

Qui ne jugera pas maintenant que cette Fable eſt une inſtruction qui nous aprend comment il faut appaiſer Dieu quand nous l'avons offencé; Qu'une priere qui part du cœur, qu'une larme qui en vient peut effacer les plus grands crimes; & qu'auſſi-toſt que la Juſtice de Dieu void les larmes des pecheurs, elle fait ceſſer le ſang; c'eſt à dire ces grandes vengeances qui ont ſouvent puni les Princes par la déſolation de leurs peuples.

Au reſte Pelée diſſimula d'abord à ſon hoſte le ſujet de ſa venuë, & ne voulut pas luy dire ſon crime,

me, parce qu'il apprehendoit qu'on ne voulût point le recevoir. Car autrefois les homicides estoient si odieux à tout le monde, que ceux-là mesme qui en commettoient sans y penser estoient separez du commerce & de la societé des hommes. Neanmoins l'on pouvoit expier les meurtres qu'on avoit commis par imprudence, & l'on en void les ceremonies dans le second Livre des histoires d'Herodote.

Quelques uns disent que ce loup, dont il est parlé dans cette Fable, fut un ennemy de Pelée, qui fit toutes sortes d'efforts pour vanger la mort de Phocus, qui poursuivit par tout Pelée, & qui luy fit souffrir de grandes pertes. Mais que ce soit un loup ou un homme qui ait fait la guerre à Pelée, on peut apprendre par là que la Justice du Ciel met tout en usage, & les animaux & les hommes, & mesme les choses insensibles pour punir les criminels, comme l'histoire de Pharaon, beaucoup mieux que cette Fable en peut rendre témoignage.

FABLE DIXSIESME.

ARGUMENT.

Halcyone & Ceyx sont metamorphosez en des oyseaux que l'on appelle Halcyons, & tandis qu'ils couvent leurs œufs, la mer demeure tranquille, & l'on dirait qu'ils ayent la vertu d'y entretenir le calme, & d'empescher les tempestes.

CEPENDANT Ceyx épouvanté des prodiges qui estoient arrivez à son frere, & à la fille de son frere, se propose de faire un voyage à Claros, afin de consulter Apollon dont les réponses sa-

ſalutaires ont ſouvent donné le repos qu'on ne ſe peut donner ſoy-meſme. Il eût bien eſté à Delphes, & c'eſtoit le lieu le plus proche; mais le prophane Phorbas accompagné des Phlegyens en aſſiegeoit alors le Temple, & en fermoit tous les chemins. Au reſte avant que de partir, Ceyx communiqua ſon deſſein à ſa fidelle Halcyone, qui n'apprit pas cette nouvelle ſans une extréme douleur, & ſans en verſer des larmes. Elle s'efforça trois fois de parler; mais ſes pleurs, & ſes ſanglots empeſcherent autant de fois que la parole ne ſortit; & enfin lorſque la douleur eut fait ſes premiers efforts, elle fit cette plainte entrecoupée de mille ſoûpirs. „ Que vous „ ay je fait, luy dit-elle, & quelle faute „ ay-je commiſe qui ait pû changer voſtre „ eſprit? Que ſont devenus ces grands „ ſoins que vous aviez pour moy ſeule? „ Pourrez-vous bien aujourd'huy vous „ éloigner de voſtre Halcyone, & vous „ conſerver quelque repos? Eſt il poſſi„ ble que vous m'aimiez, & que vous „ puiſſiez vous reſoudre à faire un voyage „ qui vous ſeparera de moy? Faut-il pour „ vous eſtre plus chere, que je ſois éloi„ gnée de vous? Si vous voyagiez par ter„ re, j'aurois ſans doute autant de dou„ leur, mais je n'aurois pas tant de crain-

crainte ; & les maux que donne la peur, ne se joindroient pas à ceux de l'absence. Je ne sçaurois vous rien déguiser, la mer, & meſme l'image de la mer me donnent de l'horreur & de l'épouvante Il n'y a pas long-temps que je vis sur le rivage les tables d'un vaisseau briſé, & j'y ay veu souvent des tombeaux qui n'avoient que le nom de ceux que la mer avoit engloutis, & pour qui ils estoient dreſſez. Tout cela me donne des maux où je ne voy point de remede, & il eſt difficile d'aimer, qu'on ne craigne pour ceux que l'on aime. Ne mettez point voſtre asſeurance en ce que vous eſtes gendre d'Eole, qui eſt le maiſtre des vents, qui les déſache & qui les referre, & qui fait à ſa volonté, ou le calme ou la tempeſte. Quand les vents ſont une fois déchaînez, & qu'ils regnent ſur la mer, alors il n'y a plus rien qui ſoit exempt de leur violence ; ils renverſent la terre & les eaux, ils portent la guerre juſques dans le Ciel, & par les coups qu'ils donnent aux nuës, ils en font ſortir des foudres. Helas, plus j'en ay de connoiſſance, & plus je les croy redoutables ; car enfin je les connois, & quand j'eſtois encore petite, dans le Palais de mon pere, j'ay veu ſouvent des effets de leur rage & de leur

Halcyone fille d'Eole.

„ leur furie. Que ſi mes larmes & mes
„ prieres ne peuvent vous faire changer
„ de deſſein, & que vous ſoyez reſolu à ce
„ voyage que j'apprehende, permettez
„ que je vous ſuive. N'ay-je pas aſſez d'a-
„ mour pour avoir part à voſtre fortune?
„ Au moins parmi les plus grands maux,
„ j'auray ce ſoulagement de tâcher à vous
„ en deffendre. Au moins s'il faut que je
„ craigne, ce ſeront des maux veritables,
„ & non pas des illuſions qui me donne-
„ ront de la peur. Je ne craindray rien que
„ je ne voye ſujet de craindre, les vents
„ ne vous porteront nulle-part, qu'ils
„ ne m'y portent avec vous; & quoy
„ qu'il faille ſouffrir, nous le ſouffrirons
„ enſemble. Comme Ceyx n'avoit pas
„ moins d'amour qu'Halcyone, il ne de-
meura pas inſenſible à ſes plaintes & à ſes larmes, & témoigna qu'il eſtoit touché. Neanmoins il ne pouvoit changer de deſſein, ni ſe reſoudre d'expoſer ſa femme à un voyage perilleux. Il luy dit donc beaucoup de choſes pour luy faire perdre ſa crainte, mais il ne pût la perſuader. Et enfin pour l'obliger à conſentir à ſon voyage: Veritablement,
„ luy dit-il, un moment m'eſt comme un
„ ſiecle, quand je le paſſe éloigné de vous,
„ & je ſuis mort dés que je vous quitte;
„ mais je vous jure par la clarté de mon pe-
re

re, que si les Dieux le permettent, vous me verrez de retour avant qu'il soit seulement deux mois. Cette promesse & l'esperance de le revoir dans peu de jours, la fit resoudre à son depart, & en mesme-temps il fit équiper un vaisseau. Mais Halcyone n'eut pas si-tost veu ce vaisseau, qu'elle en conceut de l'horreur, comme d'un mauvais presage. Tous les maux qu'elle s'estoit déja imaginez se presenterent devant ses yeux. Ses larmes recommencerent à couler, & apres avoir embrassé son mary, & luy ayoir dit un triste adieu, elle tomba comme morte. Ceux qui ne partoit qu'avec regret, souhaittoit luy-mesme de rencontrer quelque occasion qui l'arrestât, & estoit comme en suspens, entre le dessein de partir, & le desir de demeurer. Mais cependant les matelots avoient mis la voile au vent, & fendoient la mer à coups de rames. Alors Halcyone ayant un peu levé les yeux, apperceut son mary qui estoit debout sur la pouppe, & qui luy faisoit signe de la main, & pour luy témoigner qu'elle le voyoit, elle luy fit le mesme signe. Mais quand il fut si éloigné de la terre qu'elle ne pouvoit plus le reconnoistre, ni le discerner d'avec les siens, elle suivit de la veuë, tout autant qu'il luy fut possible, le vaisseau qui disparoiſ-

roiſſoit peu à peu, & demeura ſur le rivage, tandis qu'elle en vid les voiles, ou quelle s'imagina de les voir encore. Enfin quand elle les eut perdus de veuë, elle s'alla jetter au lit; mais le lit renouvella ſes douleurs, & luy fit mieux reconnoître ſon abandonnement & ſa ſolitude. Cependant le vaiſſeau gagna bien-toſt la pleine mer, & le vent qui enfloit les voiles, luy fut aſſez long-temps favorable. Ainſi il avoit déja preſque fait la moitié du chemin, lorſque la mer commença à s'émouvoir, qu'on en vid blanchir les flots, & que le vent de l'Orient commença à ſouffler avec plus de violence & plus de furie. En meſme-temps le Pilote crie que l'on abatte les mats, & que l'on ploye promptement les voiles; mais la tempeſte eſt déja ſi grande qu'elle ne permet pas de luy obeïr, & le bruit que fait la mer empeſche d'entendre ſa voix. Neanmoins on ne laiſſoit pas de courir, & chacun faiſoit ſon devoir de ſon propre mouvement. Les uns retirent les avirons, les autres deffendent les flancs du vaiſſeau contre l'eau qui entroit dedans; une partie ploye les voiles, d'autres vuident l'eau, & rejettent la mer. Mais parmi cette confuſion la tempeſte s'augmente toujours, les vents devenus

nus plus furieux, font la guerre de tous côtez, mélent les flots avec les flots, & confondent le Ciel & la mer. Le Pilote meſme le trouble, il ne ſe ſouvient plus de ſon art, il ne ſe ſouvient plus de luy-meſme; il ne ſçait que commander, il ne ſçait à quoy ſe reſoudre. Le mal eſt ſi grand qu'il ſurmonte ſa ſcience, & le met enfin en eſtat de ſouhaitter de perir bien-toſt, pour ne pas ſouffrir plus long-temps. Les hommes, les mats, les cordages, & tout l'équipage du vaiſſeau font un bruit épouvantable; & les eaux & les tonnerres qui fendent l'air, ajoûtent encore à tant d'horreur leurs violences & leurs menaces. La mer qui s'éleve en montagnes, ſemble auſſi menacer le Ciel, & comme ſi les nuës n'avoient pas encore aſſez d'eau, vous euſſiez dit que la mer leur en portoit elle meſme. Tantoſt en s'enfonçant juſqu'au ſable qu'elle remuë, elle paroiſt de ſa couleur; tantoſt elle ſe montre plus noire que ne ſont les eaux du Styx; & puis s'étendant comme en une plaine, elle blanchit d'une écume horrible, & qui boüillonne de tous côtez. Cependant le vaiſſeau ſuit les mouvemens de l'eau qui l'agite. Tantoſt il s'éleve ſur les vagues, & l'on diroit qu'il conſidere comme du haut d'une mon-

vagues, des abysmes effroyables; Tantôt il retombe si bas qu'il semble des enfers regarder le Ciel; Quelquefois les flots en frappent les flancs avec tant de force & de fureur, que le coup qu'il en reçoit ne fait pas un moindre bruit, que quelque machine de guerre dont on battroit une forteresse. Comme les lyons déja furieux d'eux-mesmes, & devenus plus impetueux par la secousse qu'ils se sont donnée, & par la course qui les transporte, se precipitent sur les armes dont on pensoit s'en defendre. Ainsi l'eau mêlée avec le vent qui la pousse, se jette sur toutes les choses qui peuvent garantir le vaisseau, & devient bien tost la plus forte. Il commence donc à s'entr'ouvrir, où y apperçoit déja mille ouvertures, & se font autant de passages par où l'on voit entrer la mort. Cependant il tombe autant d'eau que vous eussiez crû que le Ciel fondoit en pluye dans la mer, & que la mer qui s'enfloit alloit prendre la place des Astres, & qu'elle montoit dans le Ciel. Les voiles devinrent pesantes, & par les eaux de la pluye, & par des eaux de la mer. On ne voit luire sur nous estoiles, une noire & cruelle nuit enseveli toutes choses dans l'horreur de ses tenebres; ou si l'on void quelque clarté, elle ne vient

que

que du feu des éclairs & des tonnerres, & au reſte vous euſſiez dit que les foudres enflammoient les eaux. Enfin les flots & la pluye aſſaillirent enſemble le vaiſſeau, & comme dans l'aſſaut d'une ville le ſoldat le plus courageux monte le premier ſur la muraille, & y paroiſt triomphant au milieu de mille ennemis, apres avoir fait de grands efforts; Ainſi apres que les flots eurent battu aſſez long-temps ce miſerable vaiſſeau, enfin ce grand flot que l'on appelle dizenier, qui eſt le plus fort & le plus impetueux de tous, ne ceſſa point de l'attaquer, & ne perdit rien de ſa furie, qu'il ne fût entré pour ainſi dire entre les murailles de cette fortereſſe flottante. Une partie de l'eau y eſtoit déja entrée, & y faiſoit déja ſes ravages, tandis que l'autre s'efforçoit encore d'y entrer; & ceux qui étoient dedans, n'eſtoient pas moins épouvantez qu'une ville aſſiegée par un puiſſant ennemy qui mine au dehors ſes murailles, & qui les tient déja au dedans. L'art & le courage manque tout enſemble aux matelots, qui penſent voir entrer autant de morts dans le vaiſſeau, qu'ils y voyent venir de flots & de vagues. L'un ne peut retenir ſes larmes, l'autre demeure ſtupide par le trouble & l'étonnement qui ſe ſaiſit de

ſon

son esprit, un autre crie & se desespere, & estime ceux-là bien-heureux, qui peuvent esperer en mourant une sepulture. Quelques-uns font des vœux & des prieres, levent les mains au Ciel qu'ils ne voyent pas, & luy demandent en vain du secours. Celuy-là s'afflige de n'avoir plus d'esperance de revoir son frere & son pere, qu'il se remet devant les yeux, celuy-cy meurt de regret par le souvenir de ses enfans, enfin chacun d'eux se represente ce qu'il a laissé dans sa maison, & ce qui luy est le plus cher. Ainsi le miserable Ceyx ne regrette que son Halcyone, c'est elle seule qu'il afflige, elle est seule dans sa bouche; & bien que le miserable la desire, il se réjoüit pourtant qu'elle ne soit pas avec luy, Il voudroit bien voir encore, & sa maison & sa patrie, ou porter de ce côté-là pour le moins ses derniers regards; mais il ne sçait où est la patrie, parmy ce grand trouble de la mer, & ces épaisses tenebres qui enveloppent tout le Ciel, & qui naissent d'une double nuit. Cependant un tourbillon rompit le mats & le gouvernail, & les eaux comme triomphantes & superbes de cette dépoüille, en devinrent plus furieuses, & precipiterent le vaisseau du haut de leurs vagues, comme du sommet d'un grand ro-

rocher dans un gouffre épouvantable. Il ne donna pas un moindre coup contre le sable, ou contre l'écueil qu'il alla toucher en tombant, que feroient les montagnes d'Athos & de Pinde, si elles estoient déracinées de la terre qui les soûtient, & qu'on les fit tomber dans la mer. Ainsi ce malheureux vaisseau fut abîmé par son propre poids, & par le coup qu'il receut; & la plus grande partie de ceux qu'il portoit furent perdus avec luy: car il y en eut quelques-uns qui se prirent à quelques planches, & qui tâcherent à se sauver, pour faire naufrage un peu plus tard. Ceyx luy-mesme prit une table de ce débris, avec cette mesme main dont il avoit accoûtumé de tenir un Sceptre, & appella en vain & son pere * & son beaupere à son secours. Mais au milieu de ce peril, il avoit plus souvent en bouche le nom d'Halcyone qu'il aimoit, que les noms d'Eole & de Lucifer, qui pouvoient le secourir, & se voyant prest de la mort, il souhaite que les flots jettent son corps où est Halcyone, pour estre inhumé par des mains si cheres. Enfin il prononça ce beau nom autant de fois, qu'en nageant, l'eau luy permettoit d'ouvrir la bouche; & comme il le prononçoit encore malgré les eaux qui l'étouffoient,

* Eole & Lucifer.

un flot ou plûtoſt un gros nuage vint ſe rompre ſur la teſte, & l'enſevelit dans la mer. Lucifer qui reſſentit les douleur de la perte de ſon fils, en fut ſi triſte & ſi morne durant toute cette nuit, que vous ne l'euſſiez pû reconnoître; & parce qu'il ne luy eſtoit pas permis de quitter le Ciel, il ſe couvrit de nuages, & montra bien qu'il eſtoit en deüil, par l'obſcurité qui le cachoit. Cependant Halycone, qui ne ſçavoit pas encore une ſi grande infortune, attendoit avec impatience le retour de ſon mary, & comptoit les jours & les nuits qu'elle paſſoit en ſon abſence. Elle faiſoit déja travailler aux habits dont elle vouloit qu'il fût vétu le jour de ſon arrivée, elle ſongeoit à ceux qu'elle prendroit elle meſme, pour aller au devant de luy, & ſe promettoit vainement de le revoir dans peu de jours. Elle fit des ſacrifices à tous les Dieux pour le retour de Ceyx, & en fit ſur tout à Junon; enfin elle eſtoit toujours aux pieds des Autels, & y brûloit toujours de l'encens pour le ſalut d'un mary qu'elle avoit déja perdu. Tous ſes vœux & toutes ſes prieres n'avoient point d'autre but, ſinon que Ceyx revint auſſi ſain qu'il eſtoit party, qu'il rapportât de ſon voyage le meſme amour qu'il avoit en s'en allant,

& qu'il

& qu'il ne luy manquât jamais de foy; mais de tous ſes ſouhaits, il n'y avoit que le dernier dont elle pût obtenir l'effet.

Junon ne pût endurer plus long-temps qu'on luy fiſt des vœux pour un mort, & afin d'éloigner de ſes Autels une Princeſſe qui devoit eſtre alors en deüil! Iris, dit-elle, toy qui portes par tout mes ordres avec tant de fidelité, va promptément trouver le Sommeil, & luy commande de ma part qu'il faſſe voir à Halcyone par des ſonges veritables, l'avanture de ſon mary. Junon n'eut pas ſi-toſt parlé qu'Iris ſe revétit d'une robe de mille couleurs, & par un chemin fait en arc d'autant de couleurs diverſes, elle alla au Palais du Sommeil, qui eſt toujours comme caché dans un nuage tenebreux. Il y a auprés des Cimmeriens une caverne profonde ſous une grande montagne; & c'eſt-là que le Soleil a étably ſon ſéjour, & qu'il a bâty ſon Palais. Quoy que puiſſe faire le Soleil dont les rayons ſont ſi penetrans, il n'y ſçauroit jamais entrer, ſoit qu'il ſe leve, ſoit qu'il ſoit en ſon midy, ſoit enfin qu'il s'aille coucher. Il s'y éleve toujours de la terre des nuages mélez de broüillards, & l'on y doute inceſſamment, s'il y eſt

jour, ou s'il y eſt nuit. Le coq qui eſt preſque toujours éveillé, n'y appelle jamais l'Aurore, il n'y a point de chiens importuns, & les oyes plus vigilantes encore que les chiens, n'en rompent jamais le ſilence. Enfin il n'y a aucuns animaux qui troublent la tranquillité d'un lieu ſi paiſible, les arbres n'y ſont point agitez par le vent, & l'Echo meſme n'y a point de voix; il n'y a que le Repos qui y habite avec le Sommeil. Neanmoins il y ſort du pied d'un rocher un ruiſſeau du fleuve d'Oubly, & comme il coule par deſſus de petits cailloux, il fait un petit murmure qui a la force d'endormir les plus fâcheuſes inquietudes. On void à l'entrée de cet antre une quantité de pavots fleuris, & un nombre infini de ces herbes dont la nuit tire le ſuc, & le répand par toute la terre, pour aſſoupir tout le monde. Mais afin que les gons des portes ne faſſent point de bruit qui interrompe le Sommeil, il n'y a point de portes en tout ce Palais, ni de gardes qui veillent à l'entour, il y a ſeulement au milieu de cet antre un lit d'ebene environné de rideaux bruns, & c'eſt là que le Dieu repoſe. Les Songes qui ſe revétent de diverſes formes, ſont couchez ſur la place à l'entour de luy, & y ſont en auſ-

ſi grand nombre qu'on void d'eſpics dans les plaines, que les foreſts portent de feüilles, & qu'on trouve de grains de ſable ſur les rivages de la mer. Iris en entrant dans cette caverne, repouſſa avec les mains tous ces ſonges qui l'empeſchoient d'avancer, & ſe fit faire place pour approcher du lit du Sommeil. Au reſte, elle ne fut pas ſi-toſt entrée dans cet antre, que l'éclat de ſa robe le remplit de tous côtez de lumiere & de ſplendeur; & alors le Dieu commença avec peine à ouvrir ſes yeux chargez & appeſantis par luy-meſme. Il ſe leva à moitié, & retomba auſſi-toſt, & vous euſſiez dit qu'il s'endormoit en ſe réveillant. Mais enfin apres qu'il ſe fut donné pluſieurs fois du menton contre l'eſtomach, il ſe ſecoüa luy-meſme de deſſus luy-meſme, & en s'appuyant ſur le coude, il demanda à Iris qu'il reconnut, ce qu'elle deſiroit de luy. Sommeil, dit elle, le repos de toutes choſes, Sommeil le plus paiſible de tous les Dieux, l'unique paix des eſprits qui rencontrent par tout la guerre; vous qui ne ſouffrez jamais où vous eſtes les inquietudes & les ſoins; qui ſoulagez le corps que le travail avoit abbatus, & qui les rendez capables d'un nouveau travail, en leur rendant

" leurs premieres forces, commandez aux
" songes qui repreſentent la verité, de
" prendre la forme de Ceyx, d'aller à
" Trachine trouver Halcyone, & de luy
" faire une peinture du naufrage de ſon
" mary: Junon le veut, Junon le com-
mande. Lors qu'Iris eut executé ſes or-
dres, elle ſe retira, parce qu'elle ne
pouvoit plus reſiſter à l'aſſoupiſſement
qui commençoit à la ſurprendre; & en
effet elle ſe fût bien-toſt endormie avec
le Dieu du ſommeil, ſi elle n'eût pris
promptement la fuite. Ainſi elle s'en
retourna par le meſme chemin qu'elle
eſtoit venuë.

Cependant le Dieu du ſommeil ne
réveilla que Morphée de cette multitu-
de de ſes enfans, qui dormoient au-
tour de ſon lit. Il n'y en a point entr'eux
qui imite mieux que luy, & la démar-
che & le viſage, & la voix de ceux qu'il
veut repreſenter. Il y ajoûte les habits
qu'ils ont coûtume de porter, & ſe ſert
des meſmes paroles dont ils ſe ſervent
ordinairement; enfin il ne prend jamais
que la reſſemblance des hommes. Il y
en a un autre qui ſe revest à ſa fantaiſie,
tantoſt de la forme d'une beſte brute,
tantoſt de celle d'un oyſeau, tantoſt de
celle d'un ſerpent, les Dieux l'appellent
Icelé, & les hommes Phobetor. Il y en

a encore un troisiéme que l'on appelle Phantase, qui se metamorphose en terre, en rocher, en riviere, & enfin en toutes les choses qui n'ont point d'ame. Ces trois-là ne se presentent ordinairement de nuit qu'aux Rois, qu'aux Princes & aux Capitaines ; mais les autres ne sont faits que pour le peuple, & ne se montrent qu'à la multitude. Enfin le Dieu du sommeil ne se servit en cette occasion que de Morphée pour executer les ordres d'Iris ; & apres luy avoir prescrit ce qu'il devoit faire, il se laissa aller sur son chevet, & recommença à dormir. Cependant Morphée porté sur une aile legere qui fendoit l'air & les tenebres, sans faire de bruit, partit du Palais du Sommeil, & se rendit en peu de temps dans la ville & dans la maison où estoit alors Halcyone. Lorsqu'il fut entré dans la chambre, il se dépoüilla de ses plumes, & se fit semblable à Ceyx, prit un visage triste & pâle, qui ressembloit à celuy d'un mort, & se presenta devant le lit de cette miserable Princesse tout nud & défiguré, la barbe & les cheveux moüillez, & comme dégoutans de l'eau de la mer. Ainsi en s'appuyant sur son lit, le visage trempé de larmes, il parla en ces termes à Halcyone. Connois-tu Ceyx, chere & mal-

„ heureuſe femme? La mort a-t'elle chan-
„ gé mon viſage? Si tu veux me regar-
„ der, tu me reconnoîtras encore; mais
„ au lieu de ton mary, tu ne trouveras
„ que ſon ombre. Tes vœux & tes prie-
„ res ont eſté pour moy ſans effet, & je
„ n'en ay point receu de ſecours. Je ſuis
„ mort, ma chere Halcyone, ne te pro-
„ mets plus en vain la ſatisfaction de me
„ revoir. J'ay fait naufrage dans la mer
„ Egée, où la tempeſte a mis en pieces le
„ vaiſſeau qui me portoit, & comme je
„ prononçois encore ton nom, un flot
„ m'a remply la bouche, & m'a privé de
„ la vie, c'eſt à dire de mon Halcyone.
„ Ne prends pas ce que je te dis pour une
„ nouvelle douteuſe; ce n'eſt pas le bruit
„ du peuple ni celuy de la renommée qui
„ t'entretient de ma perte, c'eſt moy-
„ meſme qui ay fait naufrage, qui viens
„ t'annoncer mon avanture. Leve toy,
„ donne-moy des larmes, prens enfin des
„ habits de deüil, & ne ſouffre pas que
„ je deſcende aux Enfers, ſans qu'on ait
„ pleuré ma fortune. Au reſte en prononçant ces paroles, Morphée imita ſi bien la voix de Ceyx, qu'Halcyone crut facilement qu'elle entendoit parler ſon mary. Il ſembloit meſme qu'il verſoit des pleurs veritables; enfin il avoit la meſme contenance, & les meſmes ge-

ſtes

ſtes que Ceyx. Halcyone encore endormie, ſoûpire, ſe plaint & s'afflige, elle tend les bras en dormant, afin d'embraſſer ſon mary, mais elle n'embraſſe que l'ombre. Elle s'écrie qu'il demeure : Demeure, dit-elle, où fuïs-tu? Ne vas pas ſi viſte Ceyx, nous irons tous deux enſemble. Et alors elle s'éveilla par le bruit qu'elle fit elle-meſme, & par le trouble que ce ſonge avoit laiſſé dans ſon eſprit. D'abord elle regarda de tous côtez ſi Ceyx qu'elle venoit de voir n'eſtoit point encore dans ſa chambre : car ſes gens s'eſtant réveillez à ſes cris avoient déja apporté de la lumiére. Mais aprés l'avoir cherché inutilement, elle ſe battit des mains, & le viſage, & le ſein ; elle déchira ſes habits, elle s'arracha les cheveux ; & qnand ſa nourrice luy demanda le ſujet de ſon affliction & de ſa douleur : Il n'y a plus d'Halcyone, dit-elle, elle eſt morte avec Ceyx, ne vous amuſez point à la conſoler. Le malheureux a fait naufrage, je l'ay veu, je l'ay reconnu ; & quand je l'ay voulu embraſſer, je n'ay embraſſé que de l'ombre ; mais ce n'eſtoit pas une ombre vaine, c'eſtoit l'ombre veritable de Ceyx. Neanmoins il n'avoit pas le meſme viſage qu'il avoit en me quittant, on n'y voyoit point cette

» ſplendeur qui le rendoit ſi cher, & ſi ai-
» mable à tout le monde. Il eſtoit nud,
» pâle & défiguré, & les cheveux de-
» gouttoient encore. Enfin je l'ay veu,
» & voila l'endroit où je l'ay veu; Et en
» prononçant ces paroles, elle regarde
» au meſme lieu, s'il n'y en reſtoit point
» quelque veſtige. O miſerable Ceyx,
» continua-t'elle, voila le mal que je crai-
» gnois, quand je m'oppoſois à ton voya-
» ge; & que je te conjurois avec tant d'ar-
» deur de ne me pas abandonner, pour
» t'expoſer temerairement à la mercy des
» vents & des flots! Mais puiſque tu par-
» tois pour perir, que n'ay-je fait avec
» toy un ſi funeſte voyage? Il m'eût eſté
» avantageux de t'accompagner, & de te
» ſuivre; Au moins je ne t'aurois pas ſur-
» vêcu, & ma mort n'eût pas eſté ſepa-
» rée de la tienne. Maintenant en ton ab-
» ſence, je ne laiſſe pas de perir; mainte-
» nant en ton abſence, je ſuis agitée des
» meſmes flots qui t'ont perdu; & ſans
» eſtre avec toy, je ſuis au milieu de la
» mer, où je fais un ſecond naufrage.
» Mais je veux bien que ma douleur me
» ſoit mille fois plus cruelle que la mer
» & que les tempeſtes, ſi je fais le moin-
» dre effort pour prolonger une triſte vie,
» pour demeurer au monde ſans toy.
» Non, non, je ne combattray point
con-

contre la mort, je ne te quitteray point, " malheureux Ceyx! & pour le moins " aujourd'huy tu ne m'empeſcheras pas " de t'accompagner. Si nous ne ſommes " pas enfermez dans une meſme ſepultu- " re, l'inſcription de mon tombeau par- " lera de nous deux enſemble; Et ſi mes " os ne touchent pas à tes os, au moins " mon nom touchera le tien. La douleur ne luy permit pas de faire de plus longs diſcours, & les larmes & les ſanglots qui ſuccederent à ſes paroles, luy étouf- ferent la voix.

Cependant le jour ſe leva, & auſſi- " toſt elle ſortit de ſon Palais, & alla ſur le rivage au meſme endroit, d'où elle a- voit veu partir Ceyx. C'eſt ici, dit-elle, " qu'il me baiſa, & que nous fimes nos " adieux; & comme elle ſe remettoit dans l'eſprit la memoire de cette journée, el- le jetta les yeux ſur l'étenduë de la mer, & y vid je ne ſçay quoy de ſemblable à un corps qui flottoit ſur l'eau. D'abord elle fut incertaine de ce qu'elle voyoit; mais quand l'eau l'eut fait un peu avan- cer, elle connut que c'eſtoit un corps; & bien qu'elle ignorât de qui il eſtoit, ne ſe pouvant connoiſtre de ſi loin; neanmoins parce qu'il y avoit apparence qu'il avoit fait naufrage, elle en eut de la compaſſion; & comme ſi elle eût

„ donné des larmes à un inconnu : Helas, „ dit-elle, qui que tu sois, que tu es di„ gne de pitié, & si tu as une femme que „ je l'estime malheureuse ! Cependant comme le flot poussoit ce corps, il s'approcha plus prés du rivage ; & plus elle le regardoit, plus elle paroissoit troublée. Mais lorsqu'il se fut approché de si prés qu'elle put le reconnoître, & „ qu'en effet elle le reconnut : Le voila, s'écria-t'elle, & en mesme temps elle déchira ses habits, & s'arracha les cheveux ; & tendant ses mains tremblan„ tes vers Ceyx qu'elle voyoit mort : Est„ ce ainsi, mon ame, dit-elle, que vous „ venez me retrouver ?

Il y avoit un esperon à l'entrée du port qui s'avançoit assez avant dans la mer, & qui avoit esté fait pour rompre l'impetuosité des flots. Elle sauta sur cet esperon, & de là voulant se jetter où elle voyoit son mary, on fut étonné qu'elle voloit, & qu'en battant l'air avec des aîles qui luy venoient inopinément de naître, elle frisoit comme un oyseau la superficie des eaux. Ainsi en volant elle jettoit une voix plaintive, non plus de bouche, mais du bec ; & lorsqu'elle put toucher le corps mort de son mary, elle l'embrassa avec ses aîles, & le baisa de son petit bec. Le peu-

peuple qui estoit accouru sur le rivage, fut quelque temps en doute si Ceyx avoit senty ces baisers, ou si le mouvement de l'eau luy avoit fait lever la teste; mais en effet il en avoit senty la douceur, & les Dieux qui eurent pitié de leur infortune, les convertirent tous deux en oyseaux. Ils conserverent pourtant leur amour sous cette forme nouvelle; leur mariage ne fut pas rompu, ils demeurerent unis ensemble, & devinrent l'un par l'autre, pere & mere des Halcyons. Ce sont de petits oyseaux qui font comme eux leur nid sur la mer, & qui y couvent sept jours durant, au milieu mesme de l'hyver. Cependant les eaux sont calmes, on y peut naviger sans crainte, Eole retient les vents enfermez, & répond à ses petits fils de la fidelité de la mer.

EXPLICATION.

De Ceyx, & d'Alcyone metamorphoſez en Halcyons.

IL ſemble que cette Fable ait eſté compoſée ſur le Proverbe qui dit qu'il fait bon quelquefois croire ſa femme. Et certes il y a des momens où les femmes ſemblent inſpirées; & pour témoigner en quelque ſorte que c'eſtoit là l'opinion de l'antiquité, c'eſt qu'il n'y avoit preſque que des femmes, qui répondiſſent aux demandes, & qui rendiſſent les Oracles. Si Ceyx eût donc voulu croire Alcyone, il n'eût pas entrepris un voyage ſi funeſte; il eût vécu plus long-temps; & ce qui luy plaiſoit plus que la vie, il eût plus long-temps aimé Alcyone. Or comme ils s'aimoient uniquement, l'on a feint qu'ils avoient eſté changez en ces oyſeaux de qui la façon de vivre eſt une image de la vie & de l'amour conjugale. En effet ils ne s'abandonnent jamais, la femelle accompagne toujours ſon maſle, & quand ils ſont vieux & qu'ils ont de la peine à voler, ils s'aydent & ſe ſoûtiennent l'un l'autre. Plutarque parle amplement des Halcyons dans le Traité de l'induſtrie des animaux, je vous renvoye à ce grand homme qui vous en dira beaucoup de choſes.

Si vous me demandez maintenant pourquoy l'on feint que Junon, cette puiſſante Deeſſe, envoye un ſonge à Alcyone afin de la deſabuſer, apres beaucoup de prieres; je croy qu'on veut nous montrer par là que Dieu ne laiſſe point dans l'erreur, ceux qui le prient avec l'ardeur & la ferveur qui doit accompagner les prieres; & que comme il y a pluſieurs ſortes de ſonges, de Divins

vins que Dieu envoye & qui ſont vrays ; de diaboliques qui imitent les Divins pour nous tromper ; de naturels qui ſe forment du temperament ; & de mixtes qui tiennent des uns & des autres ; on feint que Junon envoya à Alcyone le ſonge qui luy apprit la mort de ſon mary, pour montrer qu'il y a des Songes veritables, & que ce ſont particulierement les Divins.

FABLE ONZIESME.

ARGUMENT.

La Nymphe Heſperie fuyant Eſaque qui en eſtoit amoureux, eſt mordue par un ſerpent, & tombe morte ſur la place. Eſaque en a tant de reſſentiment, qu'il s'empreципite d'un rocher ; & eſt changé en un oyſeau appellé Plongeon.

LORSQUE Ceyx & Alcyone furent devenus oyſeaux, quelques vieillards qui eſtoient ſur le rivage, & qui les virent voler enſemble donnerent à une ſi noble amour les loüanges qu'elle meritoit : Et comme les avantures nouvelles font toujours ſouvenir des vieilles : Voyez vous, dit quelqu'un d'entr'eux, en montrant le Plongeon, voyez-vous cet oyſeau ; Il eſt auſſi d'un ſang Royal, & ſi vous voulez remonter à ſon origine, & deſcendre enſuite juſqu'à ſon pere, vous verrez qu'il a pour ancestres Ilus, Aſara-

„ laraque & Ganimede, qui fut enlevé
„ par Jupiter, que Laomedon fut son
„ ayeul, & que Priam dernier Roy de
„ Troye fut son pere. Enfin il fut frere
„ du grand Hector, & si presque dés son
„ enfance il n'eût trouvé de nouveaux de-
„ stins, peut-estre qu'il n'eût pas acquis
„ moins de reputation que le grand He-
„ ctor, bien que l'un fût fils de la Rei-
„ ne Hecube, & qu'Esaque ne fût né que
„ d'une Nymphe champestre appellée A-
„ lixirohé, dans les valons du mont Ida.
„ Il avoit de l'aversion pour les villes &
„ pour le grand monde; la Cour n'avoit
„ point pour luy de delices, il aimoit plus
„ les champs & les solitudes que le Palais
„ de son pere; enfin il ne se trouvoit que
„ rarement dans les compagnies de Troye.
„ Neanmoins ce n'estoit pas un homme
„ sauvage, il ne manquoit ni d'esprit, ni
„ de politesse, & son cœur n'estoit pas in-
„ sensible à l'Amour. Un jour en se pro-
„ menant il vid la belle Hesperie qui se-
„ choit ses cheveux au Soleil, sur le riva-
„ ge du fleuve Cebrene son pere; & ne
„ l'eût pas si-tost veuë qu'il en devint a-
„ moureux. Mais d'un autre côté la Nym-
„ phe ne l'eût pas si-tost apperceu, qu'el-
„ le prit la fuite devant luy, comme la
„ biche devant le loup, ou comme une
„ canne qui se void surprise par un Espre-

vier.

vier loin des eaux, où elle se plonge pour se deffendre de cét oyseau. Neanmoins ce jeune Troyen ne laissa pas de la poursuivre, aussi leger par son amour, qu'Hesperie l'estoit par sa crainte. Mais comme elle fuyoit aveuglément, & sans prendre garde où elle passoit, elle marcha sur un serpent qui estoit caché sous l'herbe; & ce serpent qu'elle pressa, la mordit aussi-tost au pied, & répandit son venin par tout le corps de cette Nymphe. Ainsi en un mesme instant, elle cessa de fuir & de vivre; & Eiaque qui la vid tomber, la trouva morte aussi-tost qu'il fut auprés d'elle. Il l'embrasse, il se desespere, il se repent de l'avoir suivie, mais helas, dit-il, je n'apprehendois pas ce malheur, ni je n'avois pas envie de vaincre à des conditions si cruelles. Nous sommes deux qui t'avons tuée, le serpent t'a donné le coup, & j'en ay donné l'occasion; Je confesse toutefois que je suis le plus criminel. Mais si j'ay esté ton mourtrier, je seray aussi ton vangeur & ma mort t'ira porter les consolations de la tienne. Il n'eut pas si-tost parlé qu'il monta sur une roche que l'eau avoit rongée par dessous, & de là, il se precipita dans la mer. Mais Thetis qui en eut pitié, le receut tout doucement,

le

„ le revétit de plumes, tandis qu'il flot-
„ toit encore sur l'eau, & ne luy permit
„ pas de mourir. Il desespera d'estre con-
„ traint de vivre encore, & qu'on l'eût
„ ravy à la mort, afin de le rendre à la
„ vie. Il s'éleva plusieurs fois en l'air par
„ le secours de ses ailes, & quand il estoit
„ bien haut, il se laissoit tomber dans la
„ mer, mais ses plumes le soûtenoient
„ toujours malgré luy, & soulageoient
„ toujours sa cheute. Ainsi il en est enco-
„ re en colere contre Thetis & contre
„ luy-mesme, & comme il ne perd point
„ l'envie de mourir, il se plonge toujours
„ dans l'eau, la teste la premiere, &
„ cherche incessamment un chemin qui le
„ conduise à la mort. L'amour l'a rendu
„ maigre, comme il est, il a de longues
„ cuisses, & un grand col, sa teste est
„ éloignée de son corps, il aime les eaux
„ & la mer, & parce qu'il s'y plonge tou-
„ jours, on luy a donné le nom de Plon-
„ geon.

EXPLICATION.

D'Eſaque changé en un oyſeau appellé Plongeon.

IL ne ſert de rien de quitter la Cour & de chercher les ſolitudes pour ſe dépoüiller des paſſions, ſi l'on ne ſe dépoüille de ſoi-meſme. Nous ſerons dans les deſerts ce que nous eſtions parmy le monde; ſi nous y portons nos anciennes inclinations; & ce n'eſt pas le lieu qui nous change, c'eſt ſeulement la raiſon quand nous ſçavons la mettre en uſage. Autrement nos tyrans nous ſuivront par tout, je veux dire nos paſſions, & le moindre objet les réveillera & leur donnera de la force. C'eſt à mon opinion ce que nous apprend la Fable d'Eſaque, qui preferoit le ſejour de la campagne à celuy de la Cour & de la ville, & qui neanmoins, comme Ovide le témoigne; avoit de l'inclination à l'amour. En effet il n'eût pas ſitoſt veu Heſperie qu'il en devint amoureux, & que cet amour le perdit.

On feint au reſte qu'en le fuyant Heſperie fut picquée par un aſpic, & qu'elle mourut de cette picqueure, qu'apprendrons-nous de cette mort, & quel bien tirerons-nous du malheur de cette Nymphe? Pour moy je m'imagine qu'on veut apprendre par cette avanture aux filles & aux femmes à ne ſe laiſſer point cajoller par les Grands; Que leurs amours ſont toujours dangereuſes, qu'encore que l'on les fuye, on ne laiſſe pas de réveiller la médiſance, qui eſt figurée par le ſerpent qui mord Heſperie. Car ſi la médiſance ne laiſſe pas de parler quand elle n'en a point d'occaſion, que ne fera t'elle pas quand on l'irrite, c'eſt à dire quand on luy donne ſujet de parler.

Elle

Elle ne regarde pas ſi une fille prend la fuite, elle regarde ſeulement celuy qui pourſuit : Et comme elle donne un mauvais ſens à toutes choſes, elle fait paſſer une vertueuſe fuite pour une feinte vitieuſe. Elle fera croire que cette fuite ſe fait par intelligence avec celuy qui pourſuit : elle perſuadera cent autres choſes qui font aiſément juger que la médiſance eſt un ſerpent, dont les moindres picqueures ſont mortelles à l'honneur des filles & des femmes. Enfin Eſaque meſme perit dans la pourſuite de ſon amour, pour montrer que de ſemblables paſſions ſont ordinairement funeſtes aux Princes, & que ſi elles ne touchent à leur vie, elles bleſſent toujours leur gloire.

Fin du ſecond Tome.

TABLE DES FABLES DES METAMORPHOSES D'OVIDE.

TOME II.

LIVRE VI.

Arachné changée en araignée par Minerve, 1
Niobe changée en rocher, 17
Latone fait changer en grenoüilles des païſans de Lycie, 32
Marſias eſt écorché par Apollon, 37
Terée, Philomele, & Progné, changez en oyſeaux. 43
Aquilon enleve Orithie, 62

LIVRE VII.

Jaſon va en Colchos pour en emporter la Toiſon d'or, 68

Me-

Medée rajeunit Eson, 87
Medée rajeunit les Nymphes qui avoient nourry Bacchus. 95
Medée se retire à Corinthe, 102
Cruautez de Medée, & son mariage avec Egée, 108
Les fourmis changez en Mirmidons, 127
Cephale éprouve la fidelité de Procris, 132
Cephale tuë Procris, 145

LIVRE VIII.

Scilla changée en allouette, 151
Thesée tuë le Minotaure par l'aide d'Ariadne, 163
Icare negligeant l'avis de son pere, tombe dans la mer, 171
Chasse du sanglier, où Atalante le blesse, 178
Nayades changées en Isles, 199
Changemens de Prothée, 205
Ereſicthon puny de son impieté, 219

LIVRE IX.

Combat d'Hercule & d'Acheloys, 234
Hercule tuë le Centaure Neſſus, qui enlevoit Dejanire, 243. *Et il ſe vange par la fleche trempée dans ſon ſang, dont ſa chemiſe fut teinte*, ibid.

Dejanire envoye à Hercule la chemise du Centaure, 248
Hercule deifié, Dejanire se tuë, 255
Naissance d'Hercule, & le changement de Galantis en Beleite, 266
Driope changée en arbre, 272
Biblis changée en fontaine, 281
Iphis changée en garçon, 298

LIVRE X.

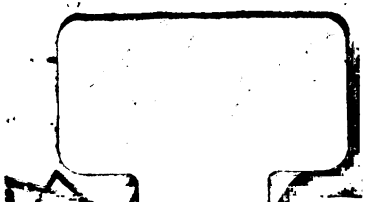
ORphée descend aux enfers, & en tire Euridice, 309
Orphée attire les bestes, les arbres, & les rochers, 318
Cyparisse changé en cyprés, 319
Jupiter se change en aigle, pour enlever Ganimede, 324
Hiacinthe changé en fleur, 328
Les habitans d'Amathonte changez en taureaux, 332
Les Proetides changez en rochers, 334
Pigmalion amoureux d'une statuë, 336
Myrrhe pour avoir couché avec son pere, changée en myrrhe, 342
Adonis nâquit de l'amour incestueux de myrrhe, 355
Atalante & Hypomene changez en lyons, 362
Adonis changé en fleur, 375

LI-

LIVRE XI.

Orphée est tué par les Bachantes, 379
Midas obtient de Bacchus, de changer en or tout ce qu'il toucheroit, 387
Midas pour avoir mal jugé du different qui estoit entre Pan & Apollon, eut des oreilles d'asne, 392
Apollon & Neptune bâtissent les murs de Troye, 400
Naissance d'Achilles, 405
Dedalion changé en espreuier, 409
Un loup marin changé en rocher, 417
Halcyone & Ceyx changez en halcyons, 423
Esaque changé en plongeon, 447

Fin de la Table du II. Tome.

NEDL TRANSFER
HN 765Q +

rned to
st date